J'AI LU

S-F

WILLIAM GIBSON

LUMIÈRE VIRTUELLE

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Bienvenue à San Francisco ! Internet, satellites d'espionnage, pollution, sida et fêlés de la mort… En ce début du troisième millénaire, le monde est plus pourri que jamais. Pour preuve cette soirée au neuvième étage d'un hôtel vieillot mais sacrément huppé…

Chevette est entrée là par hasard alors qu'elle livrait un paquet. Lorsqu'un Européen, un peu pété, la bloque dans un coin… Réflexe stupide, elle lui pique une paire de lunettes. Quarante-huit heures plus tard Chevette est en cavale avec tous les flics à ses trousses. Officiels et ripoux, plus un certain Rydell…

Peu importe l'assassinat de Blix, l'homme qu'elle a délesté. Tout le monde flashe sur les lunettes, des lunettes à lumière virtuelle qui, une fois activées, vont livrer leur secret… et celui de la puissante Sunflower Corporation… De la dynamite !

- William Gibson
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10
  - 11
  - 12
  - 13
  - 14
  - 15
  - 16
  - 17
  - 18
  - 19
  - 20
  - 21
  - 22
  - 23
  - 24
  - 25
  - 26

- 27
- 28
- 29
- 30
- 31
- 32
- 33
- 34
- 35
- 36
- 37
- 38
- 39

- notes
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8

William Gibson
Lumière virtuelle

1
La chair lumineuse des géants

Le messager appuie le front contre les couches de verre, argon et plastique à haute résistance. Il regarde un hélicoptère de combat survoler la ville à quelques distances, comme une guêpe en chasse, la mort harnachée sous son thorax dans un conteneur lisse et noir.

Quelques heures plus tôt, des missiles sont tombés dans un faubourg du nord, soixante-treize morts. Personne n'a encore revendiqué le massacre. Mais ici, les ziggourats-miroirs de Lázaro Cárdenas scintillent avec la luminosité de la chair d'un géant, déviant le barrage nocturne de rêves en direction des *avenidas* qui attendent. La vente continue pendant les travaux, le monde n'a pas de fin.

Vu de derrière le panneau transparent, l'air entoure chaque source de lumière d'une fine couronne hépatique, d'un halo de jaunisse qui évolue imperceptiblement vers une translucidité marronnasse. De minces flocons secs de neige fécale, apportée des plaines d'épandage, se sont logés dans la lentille de la nuit.

Fermant les yeux, il se concentre sur le sifflement d'arrière-plan de la climatisation. Il s'imagine à Tokyo, cette chambre dans l'aile neuve du vieux palais impérial. Il se voit dans les rues de Chiyoda-ku, sous les trains qui soupirent. Les lanternes de papier rouge bordent une allée étroite.

Il ouvre les yeux.

Mexico est toujours là.

Les huit bouteilles vides, des miniatures en plastique, sont soigneusement alignées avec les bords de la table basse. C'est de la vodka japonaise. *Reviens Saumon*. Le nom est encore plus irritant que son arrière-goût persistant.

Sur l'écran au-dessus du pupitre, les *ptichka* l'attendent, figées dans une fresque crémeuse. Quand il prend la télécommande, leurs pommettes hautes et osseuses ondulent dans l'espace derrière ses yeux. Leurs jeunes cavaliers, invariablement, entrent par l'arrière, gantés de cuir noir. Leurs visages slaves évoquent des fragments d'enfance rejetée, la puanteur d'un canal aux eaux noires, un tintamarre d'acier sous un train qui n'en finit pas de tanguer, les vieux plafonds hauts d'un appartement qui donne sur un parc glacé.

Vingt-huit images périphériques encadrent les Russes dans leurs accouplements acharnés. Il perçoit du coin de l'œil des corps transportés dans l'entrepont des voitures, noirci par la fumée, d'un ferry asiatique.

Il ouvre une autre petite bouteille.

À présent, les *ptichka*, dont la tête va et vient de haut en bas comme une machinerie bien huilée, absorbent leurs camarades arrogants et altiers. L'angle de la caméra rappelle les ardeurs du cinéma industriel soviétique.

Son regard se pose sur la météo NHK. Un front de basse pression traverse le Kansas. À côté, sur une liaison satellite islamique, un présentateur d'un calme imperturbable répète inlassablement le nom de Dieu sur fond de calligraphie fractale.

Il boit sa vodka.

Il regarde la télé.

Minuit passé. À l'intersection de Liverpool et de Florencia, il contemple la Zona Rosa de l'arrière d'une Lada blanche, un respirateur suisse à nanopores irritant son menton fraîchement rasé.

Tous les passants ont un masque. Leur bouche et leurs narines sont dissimulées par des filtres. Certains, en l'honneur du jour des morts, ressemblent aux mâchoires incrustées de perles d'argent des têtes de mort grimaçantes en sucre. Mais quelle que soit leur forme, ils ont tous été recommandés par leur fabricant, de la même manière oblique et douteuse, pour leur efficacité contre les viroïdes.

Il voulait échapper à la monotonie, découvrir, peut-être, quelque chose de beau ou de provisoirement intéressant, mais il n'y a ici que des visages masqués, ses angoisses et les lumières de la ville.

Une vieille voiture américaine débouche au carrefour de l'Avenida Chapultepec. Des gouttes de carbone tremblotent au bas d'un pare-chocs déglingué. Une croûte poussiéreuse de résine couleur cola et de fragments de miroirs recouvre toute sa surface. Seul le pare-brise reste libre, mais il est d'un noir brillant, aussi opaque qu'une goutte d'encre, et lui rappelle le conteneur de mort de l'engin volant de tout à l'heure. Il sent la peur qui commence à grandir, sans contours, sans conscience, avec une conviction absolue, autour de ce fantôme de carnaval, cette Cadillac, cette relique qui brûle de l'huile dans sa livrée spectrale de mosaïque d'argent collée n'importe comment. Qu'est-ce qui lui donne le droit d'ajouter sa pollution à l'air déjà incroyablement vicié ? Qui est assis derrière son pare-brise noir ?

Tremblant, il regarde passer la chose.

— Cette voiture…

Il s'aperçoit qu'il s'est impulsivement penché en avant pour s'adresser à la nuque massive et brune du chauffeur, dont les lobes d'oreilles impressionnants lui rappellent les poteries proposées en reproduction sur la chaîne de téléachat de l'hôtel.

— *El coche*, fait le chauffeur, qui ne porte pas de masque, en se retournant.

Il semble s'apercevoir pour la première fois de l'existence du

messager. Celui-ci voit la Cadillac-miroir qui brille, une seule fois et très rapidement, sous l'éclat rubis d'un laser de boîte de nuit, avant de disparaître.

Le chauffeur le fixe sans rien dire.

Il lui demande de le reconduire à son hôtel.

Il se réveille en sursaut d'un rêve aux voix métalliques, dans les salles voûtées de quelque aéroport européen où des silhouettes distantes accomplissent les rituels muets du départ.

Il fait noir. La climatisation siffle.

Le contact des draps de coton. Le téléphone sous l'oreiller. Les bruits de la circulation, affaiblis par les doubles vitrages. Toutes les tensions et toute la panique ont disparu. Il se souvient du bar de l'atrium. De la musique. Des visages.

Il a conscience d'un nouvel équilibre intérieur, très rare. C'est tout ce qu'il connaît de la paix.

Oui, les lunettes sont là, à côté du téléphone. Il les sort, ouvre les branches avec un plaisir coupable qui dure, d'une certaine manière depuis Prague.

Bientôt dix ans qu'il est amoureux d'elle, bien qu'il n'y pense pas du tout en ces termes. Mais il n'a jamais changé son programme, et la monture de plastique noir commence à perdre une grande partie de son éclat. L'étiquette sur la cassette est devenue illisible, peluchée par ses tâtonnements la nuit. Il y a eu tant d'autres chambres comme celle-ci.

Depuis longtemps, il la préfère silencieuse. Il ne se sert plus des perles audio jaunissantes. Il a appris à chuchoter lui-même tandis qu'il avance en accéléré à travers les titres maladroits et les collines ondulées éclairées par la lune d'un paysage qui n'est ni Hollywood ni Rio, mais une approximation numérique édulcorée des deux.

Elle l'attend, comme toujours, dans la petite maison blanche au bout de la route du canyon. Les bougies. Le vin. La robe aux paillettes noires faisant ressortir la perfection mate de sa peau, d'une telle blancheur. Les paillettes luisantes épousent parfaitement, comme une peau de serpent, le haut de la cuisse aux muscles saillants.

Loin de là, sous les draps de coton, il fait glisser ses mains.

Plus tard, alors qu'il sombre lentement dans un sommeil d'une facture différente, le téléphone, sous l'oreiller, carillonne tout doucement, une seule fois.

— Oui ?

— C'est pour confirmer votre réservation pour San Francisco, lui dit une voix, femme ou machine.

Il enfonce une touche, enregistre son numéro de vol, dit au revoir et ferme les yeux pour ne plus voir la lumière ténue qui filtre à la

lisière des tentures.

Elle l'entoure de ses bras blancs. Sa blondeur est éternelle.

Il s'endort.

2
En chasse avec Gunhead

SecurIntens faisait nettoyer ses camions toutes les trois sorties. Ils utilisaient un polish spécial de chez Colby. Vingt couches de Wet Honey Sienna appliquées à la main et la carrosserie ne perdait pas trop son brillant.

Ce soir de novembre, la République du Désir avait mis un terme à sa carrière dans les opérations armées. Berry Rydell était arrivé ici un peu plus tôt.

Il aimait bien l'odeur qu'il y avait à l'intérieur. Avec ce truc rose qu'ils mettaient dans les machines à jet haute pression pour chasser la poussière de la route, le parfum lui rappelait un petit boulot qu'il avait pris l'été à Knoxville, la dernière année où il avait fréquenté l'école. Ils construisaient des appartements en copropriété sur la carcasse du vieil immeuble de Safeway dans Jefferson Davis. Les architectes voulaient que les blocs cendrés soient dépouillés d'une manière bien précise. On ne devait voir que du gris, à l'exception de certains coins où il restait la vieille peinture rose de Safeway. Ces gens-là venaient de Memphis. Ils étaient tous en complet noir et chemise blanche en coton. La chemise visiblement coûtait plus cher que le complet. Au moins autant, en tout cas. Ils ne portaient pas de cravate, mais ne défaisaient jamais le bouton du haut. Rydell s'était dit que tous les architectes devaient s'habiller comme ça, et maintenant qu'il vivait à L.A. il savait que c'était vrai. Il avait entendu l'un d'eux expliquer à un contremaître que leur travail ici consistait à exposer l'*intégrité du passage* du matériau à travers le temps. Rydell avait la conviction que tout cela était probablement de la connerie, mais il aimait bien quand même la manière dont ça sonnait. Comme les trucs qui arrivaient aux vieux dans les émissions de la télé.

Quoi qu'il en soit, le boulot se résumait à décaper des tonnes de vieille peinture de merde sur des centaines et des centaines de mètres carrés de parpaings tout aussi merdiques. On faisait ça avec une buse rotative au bout d'une longue perche en inox. Quand on était sûr que le contremaître ne regardait pas par là, on pouvait diriger la lance vers un autre gamin, soulever une superbe queue de coq irisée de dix mètres d'envergure et lui laver toute sa protection solaire. Rydell et ses copains se mettaient un truc australien qui se vendait en plusieurs couleurs. Avec ça, on savait exactement où on en avait mis et où on avait oublié d'en mettre. Mais il fallait faire attention à la distance. De près, ces buses étaient capables de décaper le chrome d'un pare-chocs. Rydell et Buddy Crigger avaient fini par se faire virer tous les deux à

force de jouer à ça. Ils étaient allés boire une bière sur le trottoir d'en face dans Jeff Davis, et Rydell avait terminé la nuit avec cette fille qui venait de Key West. C'était la première fois qu'il dormait à côté d'une gonzesse.

Et voilà qu'il se retrouvait maintenant à Los Angeles, au volant d'un Hussar Hotspur à six roues et à vingt couches de polish appliquées à la main. Le hussar était en réalité un Land Rover blindé capable de faire du cent quarante sur une ligne droite, à condition d'en trouver une dégagée et d'avoir le temps d'accélérer. Hernandez, son superviseur, disait qu'on ne pouvait pas faire confiance à un anglais pour fabriquer quelque chose de beaucoup plus grand qu'un chapeau, surtout si on voulait que ça marche quand on en avait besoin. Il disait que SecurIntens aurait dû acheter son matériel aux Israéliens ou, à tout le moins aux Brésiliens, et qu'on n'avait pas besoin d'un Ralph Lauren pour créer un tank.

Rydell n'avait pas d'opinion sur la question. Mais ce boulot de peinture le dépassait vraiment. Ce qu'ils voulaient, sans doute, c'était que les gens pensent à ces gros camions de la Poste, couleur de papier d'emballage, et en même temps un style de décoration que l'on trouvait dans les églises du culte épiscopal. Pas trop de dorures sur le logo. De la retenue, en quelque sorte.

Les gens qui travaillaient au poste de lavage étaient en grande partie des émigrés d'origine mongole, arrivés de fraîche date, qui avaient du mal à trouver de meilleurs emplois. En travaillant, ils fredonnaient d'une drôle de manière, à partir de la gorge, et Rydell aimait bien entendre ça. Il n'arrivait pas à comprendre comment ils faisaient pour produire des bruits pareils. Cela ressemblait au chant d'une grenouille verte, mais avec deux sons en même temps.

Ils étaient maintenant en train d'astiquer les rangées de boutons chromés, au bas du véhicule, qui servaient de support aux grilles anti-émeutes. Le chrome n'était là que pour faire bien. Les camions anti-émeutes, à Knoxville, étaient électrifiés, mais avec un système de ruissellement qui les maintenaient mouillés, et ça faisait beaucoup plus mal.

— Signe ici, lui dit le chef d'équipe, un black peu causant nommé Anderson ; il était étudiant en médecine dans la journée, et on avait toujours l'impression qu'il avait deux nuits de sommeil à rattraper.

Rydell prit la tablette et le crayon optique, et traça sa signature sur la plaque. Anderson lui donna les clefs.

— Tu devrais te reposer de temps en temps, lui dit Rydell.

L'autre lui fit un sourire anémié. Rydell s'avança jusqu'à la portière de Gunhead et désactiva l'alarme.

Quelqu'un avait écrit ça à l'intérieur, GUNHEAD, avec un marqueur vert, sur le panneau au-dessus du pare-brise. Le nom était

resté, mais c'était surtout parce que Sublett l'adorait. Sublett venait du Texas, c'était un réfugié issu d'une "vidéosecte" de cinglés dans un camp de caravanes. Il répétait tout le temps que sa mère le destinait à dédier son cul à l'Église, si ça voulait dire quelque chose.

Sublett n'avait généralement pas trop envie d'aborder le sujet. Rydell avait cru comprendre que ces gens voyaient dans la vidéo le mode de communication préféré du Seigneur, et que l'écran était pour eux une sorte de buisson perpétuellement ardent.

— Tout est dans les détails, lui avait-il confié un jour. Il faut *Le* chercher partout sans relâche.

Quelle que soit la forme que son adoration avait prise, il était clair que Sublett avait absorbé plus de télévision que quiconque à la connaissance de Rydell, particulièrement sous la forme de vieux films sur des chaînes qui ne passaient jamais rien d'autre. Sublett disait que Gunhead était le nom d'un tank robot dans un film de monstres japonais. Hernandez était persuadé que c'était lui qui avait écrit le nom dans le camion. Sublett niait. Hernandez voulait qu'il l'efface. Sublett refusait. Le nom était toujours là, mais Rydell savait que Sublett était bien trop respectueux de la loi pour commettre un quelconque acte de vandalisme. N'importe comment, l'encre du marqueur aurait pu le tuer.

Sublett faisait des allergies. Certaines marques de solvants ou de produits de nettoyage le mettaient carrément dans le coma. On ne pouvait en aucun cas le faire entrer dans le poste de lavage. Les allergies le rendaient également hypersensible à la lumière, de sorte qu'il fallait qu'il porte des verres de contact-miroirs. Avec ça et son uniforme de SecurIntens sur lequel se détachaient ses cheveux d'un blond filasse, il ressemblait à un foutu robot nazi mâtiné d'un rien de Ku Klux Klan. Ce qui risque de vous attirer quelques ennuis si vous entrez, disons dans un magasin de Sunset Boulevard à trois heures du matin pour acheter de l'eau minérale ou un Coca. Mais Rydell était toujours heureux de faire équipe avec lui, parce qu'on ne pouvait pas trouver plus non-violent que lui comme flic à la demande. Et il n'avait sans doute même pas le cerveau dérangé. Pour Rydell, c'étaient là deux plus à ne pas négliger. Hernandez se plaisait souvent à faire remarquer que SoCal[1] avait des critères beaucoup plus stricts en ce qui concernait l'exercice de la profession de coiffeur.

Comme Rydell, une assez grande partie du personnel de patrouille était constituée d'ex-policiers d'une espèce ou d'une autre. Il y avait même d'anciens flics de la police de Los Angeles. Et, si la règle de la compagnie interdisant à son personnel de porter sur soi aucune arme pendant le service avait une utilité, c'était de faire rappliquer les collègues dans des délais raisonnables avec toute la quincaillerie qu'il fallait. Il y avait des détecteurs de métal aux portes de la salle du

personnel, et Hernandez avait généralement un tiroir plein de dagues, nunchakus, étourdisseurs, coups-de-poing, stylets de botte et tout ce que les détecteurs avaient ramassé.

Comme le vendredi matin au lycée de Miami Sud, Hernandez leur rendait tout ce bric-à-brac après la mission. Mais quand ils étaient en service, ils étaient censés se débrouiller uniquement avec leurs Glocks et leurs loukoums.

Les Glocks faisaient partie du matériel standard de la police depuis vingt ans au moins. SecurIntens les achetait par camions aux départements de police assez riches pour s'équiper en munitions sans douille. D'après le règlement, il fallait garder les Glocks dans leurs étuis en plastiques, celui-ci étant fixé avec du Velcro sur le pupitre central du camion. Quand on répondait à un appel, on prenait un pistolet dans sa gaine sur le pupitre et on le collait à l'emplacement prévu sur son uniforme. C'était le seul cas où on était censé sortir armé du camion.

Uniquement quand on était appelé.

Les loukoums n'étaient même pas des pistolets. Pas techniquement, en tout cas. Mais une giclée de dix secondes à distance rapprochée pouvait arracher un morceau de figure à quelqu'un. C'étaient des engins anti-émeutes de fabrication israélienne, à air comprimé, qui tiraient des cubes de deux centimètres et demi de côté, en caoutchouc recyclé. Leur aspect évoquait une union forcée entre un fusil d'assaut "Bulldog" et une agrafeuse industrielle, la seule différence étant la couleur jaune vif du plastique. Quand on pressait la détente, les cubes sortaient à jet continu. Si on savait s'y prendre on pouvait même tirer dans les coins, par rebond. De près, ils finissaient par découper une feuille de contre-plaqué, si on n'arrêtait pas le tir. À trente mètres, ils laissaient des bleus. D'après la théorie, on n'avait pas souvent affaire à des malfaiteurs armés, et le Glock était suffisant lorsque le cas se présentait. Si le malfrat avait des munitions sans douille et une culasse mobile, la théorie s'en foutait. Et s'il était super-équipé, il y avait des chances pour qu'il soit bourré à mort au dancer, ce qui le rendait à la fois incroyablement rapide et cliniquement psychopathe, mais ça, la théorie s'en foutait aussi.

Il y avait pas mal de dancer en circulation à Knoxville, et c'était une dose de cette substance qui avait causé la suspension de Rydell. Il s'était introduit dans un appartement où un mécanicien nommé Kenneth Turvey retenait en otage sa petite amie et deux enfants, en exigeant de parler à la présidente. Turvey était blanc, osseux, et ne s'était pas lavé depuis un mois. Il avait sur la poitrine un tatouage représentant la Cène, si frais qu'il n'avait pas encore cicatrisé. À travers une pellicule de sang en train de sécher, Rydell avait remarqué que le Christ n'avait pas de figure. Et les apôtres non plus.

— Merde, fit Turvey en l'apercevant. Tout ce que je veux, c'est parler à la présidente.

Il était assis en tailleur, nu sur le lit de sa copine, avec sur les cuisses quelque chose qui ressemblait à une section de gros tuyau entourée de ruban adhésif.

— Nous essayons de la contacter pour vous, fit Rydell. Désolé que ce soit si long, mais il y a tout un tas de barrages administratifs à franchir.

— Bon sang, fit Turvey d'une voix lasse, personne ne comprend donc que Dieu m'a confié une mission ?

Il n'avait pas l'air particulièrement enragé, simplement fatigué et contrarié. Rydell aperçut la fille dans l'unique chambre de l'appartement par la porte à moitié ouverte. Elle était sur le dos, par terre, et semblait avoir une jambe cassée. Elle ne bougeait pas du tout. Mais où étaient les enfants ?

— Qu'est-ce que c'est que ce truc que vous avez là ? demanda-t-il en désignant l'objet sur les cuisses de Turvey.

— Un canon, répondit Turvey. C'est pour cela qu'il faut que je parle à la présidente.

— Jamais vu de canon comme ça, avoua Rydell. Et ça tire quoi ?

— Des boîtes de jus de pamplemousse. Remplies de ciment.

— Sans déconner ?

— Regardez.

Il mit le truc sur son épaule. Il y avait une sorte de culasse à l'usinage complexe, avec un mécanisme de détente qui ressemblait à une moitié de pince moletée ? Deux tuyaux souples reliaient le tout à une bouteille de gaz posée par terre à côté du lit.

À genou sur le tapis poussiéreux en polyester, il avait vu le tube du canon pivoter. Il était assez large pour qu'on y passe le poing. Turvey l'avait dirigé sur la salle de bains ouverte, où l'on apercevait un placard.

— Turvey ! s'était-il entendu dire soudain, où sont ces putains de gosses ?

L'autre avait relevé le manche moleté et fait un trou de la taille d'une boîte de jus de fruits dans la porte du placard. Les gosses étaient à l'intérieur. Ils durent hurler, mais Rydell n'eut aucun souvenir de les avoir entendus. Son avocat, plus tard, plaida qu'il était non seulement sourd à ce stade, mais plongé dans un état de catalepsie soniquement induite. L'invention de Turvey ne produisait que quelques décibels de moins qu'une grenade étourdisseuse des sections spéciales. Mais Rydell ne se souvenait de rien. Il ne se souvenait même pas d'avoir abattu Kenneth Turvey d'une balle dans la tête, ni de quoi que ce soit d'autre, jusqu'à ce qu'il se réveille dans une chambre d'hôpital. Il y avait là une femme de *Flics en peine*, l'émission préférée de son père,

mais elle lui dit qu'elle ne pouvait pas lui parler tant qu'elle n'aurait pas discuté avec son agent. Rydell lui répondit qu'il n'avait pas d'agent. Elle lui dit qu'elle le savait mais qu'il y en avait un qui allait appeler bientôt.

Dans son lit d'hôpital, Rydell avait pensé à toutes les fois où son père et lui avaient regardé *Flics en peine*.

— De quelle peine il est question ici ? avait-il demandé finalement.

La femme avait souri.

Ça n'a pas grande importance, Berry. Ça marchera de toute manière.

Il avait fermé un œil pour mieux la voir. Elle n'avait pas l'air trop mal roulée.

— Vous vous appelez comment ?

— Karen Mendelsohn.

Elle ne semblait pas être de Knoxville, ni même de Memphis.

— Vous travaillez pour *Flics en peine* ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Avocate.

C'était la première fois, à sa connaissance, que Rydell rencontrait un représentant de cette profession. Mais ce ne devait pas être la dernière.

La planche de bord de Gunhead était composée de pavés gris à cristaux liquides qui s'animèrent quand Rydell inséra la clef, entra le code de sécurité et lança un contrôle de base du système. Les caméras situées sous le pare-chocs arrière étaient ses préférées. Elles rendaient la manœuvre pour se garer extrêmement aisée. On voyait exactement où on reculait. La liaison satellite avec l'Étoile de la Mort ne marchait pas tant qu'il était dans la station de lavage. Trop d'acier dans l'immeuble. Mais le travail de Sublett consistait à se maintenir au courant avec son écouteur-perle.

Il y avait une affiche dans la salle du personnel de SecurIntens informant tout un chacun qu'il était contraire à la politique de la compagnie de l'appeler comme ça. L'Étoile de la Mort. Mais tout le monde le faisait quand même, y compris la police de Los Angeles. La dénomination officielle était : Satellite Géosynclinal de Maintien de l'Ordre de la Californie du Sud.

Sans quitter ses écrans des yeux, Rydell sortit lentement du garage en marche arrière. Les moteurs jumelés en céramique de Gunhead étaient assez neufs pour ne pas faire trop de bruit. Rydell entendait le frottement des pneus sur le sol en béton mouillé.

Sublett l'attendait à l'extérieur. Ses prunelles d'argent reflétèrent

le rouge des feux arrière. Derrière lui, le soleil se couchait. Les couleurs du ciel formaient un cocktail d'additifs plus riche qu'à l'accoutumée. Il recula lorsque Rydell passa à sa hauteur, de peur de recevoir la moindre goutte de produit. Rydell ne tenait pas non plus à l'asperger. Il n'avait pas envie de conduire à nouveau le Texan aux Cèdres si ces allergies le reprenaient.

Il attendit que Sublett ait fini d'enfiler une paire de gants chirurgicaux jetables.

— Salut, fit l'autre en grimpant dans son siège.

Il referma la portière et se mit en devoir d'ôter les gants, en les retournant délicatement pour les glisser dans un sachet Ziploc.

— Fais attention de ne pas tout renverser sur toi, murmura Rydell.

— Marre-toi, fit Sublett en sortant une plaque de chewing-gum hypo-allergénique pour faire sauter une dragée de son logement à bulle. Et comment va ce vieux Gunhead ?

Rydell regarda les affichages d'un air satisfait.

— Pas trop mal, dit-il.

— J'espère qu'on n'aura pas à répondre à une de ces foutues maisons furtives, cette nuit, fit Sublett en mâchant son chewing-gum.

Ces maisons furtives, comme on les appelait, figuraient sur la liste noire personnelle de Sublett. Il disait que l'atmosphère y était toxique. Pour Rydell, ça n'avait pas de sens, mais il était fatigué d'en discuter. Les maisons furtives étaient généralement plus grandes que les autres, elles coûtaient plus cher, et on pouvait penser que leurs propriétaires étaient prêts à dépenser plus pour assurer la pureté de l'air qu'ils respiraient. Sublett soutenait qu'il fallait avoir des tendances paranoïaques, au départ, pour en construire une, et que ces gens avaient toujours tendance à se calfeutrer et à empêcher la circulation de l'air, ce qui rendait vite l'atmosphère toxique.

S'il existait des maisons furtives à Knoxville, Rydell n'en avait jamais entendu parler. À son avis, c'était un truc spécifique à Los Angeles. Sublett, qui travaillait pour SecurIntens depuis près de deux ans, avait été la première personne à lui en parler. Lorsque, finalement, Rydell avait eu à se rendre dans une de ses maisons, il n'en avait pas cru ses yeux, au début. L'endroit n'en finissait pas de descendre, sous une bâtisse qui ressemblait presque, mais pas tout à fait, à un pressing industriel ravagé par une bombe. Mais à l'intérieur, tout n'était que plâtre blanc et lambris, tapis turcs, tableaux *énormes*, sols en ardoise, mobilier comme il n'en avait jamais vu de sa vie. Il y avait un coup fourré. Une scène de ménage ou quelque chose comme ça. Le mari avait dû lever la main sur la femme, et elle avait appuyé sur le bouton. Quand il était arrivé, ils avaient fait comme si c'était une erreur. Mais c'était impossible. Il avait fallu que quelqu'un

enfonce ce foutu bouton, et personne n'avait donné le mot de passe quand l'appel de contrôle avait été effectué 3,8 secondes plus tard. Elle avait dû s'emmêler avec les téléphones, se disait Rydell, puis enfoncer le bouton. Il faisait équipe avec "Big George" Kechakmadze, ce soir-là, et le Géorgien (de Tbilissi et non pas d'Atlanta) n'avait pas aimé ça non plus.

— Ces gens-là, c'est notre gagne-pain, mon vieux, avait dit Big George par la suite. Tu t'es assuré que le sang n'avait pas coulé, d'accord ? Alors, on se tire d'ici vite fait.

Mais Rydell n'arrivait pas à oublier la tension dans le regard de la femme. Elle serrait sur son cou le revers de sa longue robe de chambre. Son mari portait la même, mais il avait de grosses jambes velues et des lunettes qui devaient coûter un paquet. Il y avait eu un coup fourré quelque part, il en était certain, mais il ne saurait jamais le fin mot. Pas plus qu'il ne comprendrait comment ses gens vivaient vraiment. Ils ressemblaient aux personnages qu'on voyait à la télé, mais ils n'étaient pas pareils.

L.A. était une ville pleine de mystères, quand on y regardait de près. Et cela n'avait pas de fond.

Il aimait bien la parcourir en voiture, cependant. Surtout quand il n'avait pas de destination particulière, mais qu'il patrouillait avec Gunhead. Il tourna dans La Cienega, et le petit curseur vert sur le tableau de bord fit de même.

— *Zone interdite*, murmura Sublett. Hervé Villechaise, Susan Tyrell, Marie-Pascale Elfman, Viva.

— Viva quoi ? demanda Rydell.

— Juste Viva. Une actrice.

— Ça date de quand ?

— 1980.

— Je n'étais pas né.

— À la télé, le temps ne s'écoule pas de la même manière, Rydell.

— Je croyais que tu essayais d'oublier ton éducation et tout le reste, fit Rydell.

Il annula l'opacification-miroir de la glace pour mieux mater une rouquine qui le doublait dans un Sneaker Daihatsu rose à la capote baissée.

— En tout cas, je ne l'ai jamais vu, dit-il.

C'était l'heure où, à Los Angeles, une femme au volant d'une voiture représentait un spectacle inégalable. La Direction de la Santé Publique voulait déclarer les décapotables hors la loi. Cela faisait grimper les statistiques du cancer de la peau.

— Les gladiateurs du futur. Al Cliver, Moira Chen, George Eastman, Gordon Mitchell. 1985.

— J'avais deux ans. Mais je ne l'ai pas vu non plus, celui-là.

Sublett tomba dans un mutisme prolongé. Rydell était désolé pour lui. Le Texan ne connaissait pas d'autre moyen d'entamer une conversation. Ses parents, au camp de caravanes, avaient dû voir tous ces films, et bien d'autres.

— J'en ai vu un, quand même, l'autre soir, dit-il pour essayer de se rattraper.

Sublett redressa la tête.

— Lequel ?

— Le titre, j'en sais rien. C'est un mec de L.A. qui rencontre une fille et qui décroche le téléphone dans une cabine parce qu'il l'entend sonner. Ça se passe la nuit et il y a ce type, dans un silo de missiles, quelque part, qui sait qu'ils viennent de lancer leurs engins contre les Russes. Il essaie de téléphoner à son père ou à son frère, quelque chose comme ça. Il dit que ça va bientôt être la fin du monde. Et celui qui a décroché le téléphone entend arriver les soldats qui tuent le mec. Celui qui est à l'autre bout du fil, tu comprends ?

Sublett ferma les yeux, passant en revue ses banques de données internes.

— Comment ça finit ? demanda-t-il.

— J'en sais rien. Je me suis endormi.

Sublett rouvrit les yeux.

— Et les acteurs ?

— Alors là…

Les yeux argentés de Sublett s'agrandirent d'incrédulité.

— Mon pauvre Berry, tu devrais moins regarder la télé, surtout si tu ne fais pas attention.

Il ne resta pas longtemps à l'hôpital après avoir abattu Kenneth Turvey : deux jours à peine. Son avocat, Aaron Pursley en personne, déclara à l'audience qu'ils auraient dû le garder plus longtemps afin de mieux évaluer l'étendue du choc post-traumatique, mais Rydell avait horreur des hôpitaux, et il ne se sentait pas si mal que ça, finalement. La seule chose, c'était qu'il ne se souvenait plus très bien de ce qui s'était passé. Heureusement, il y avait Karen Mendelsohn pour l'aider, ainsi que son nouvel agent, Wellington Ma, pour traiter avec les autres personnes de *Flics en peine*, qui étaient loin d'être aussi sympa que Karen. Celle-ci avait de longs cheveux bruns. Wellington Ma était un chinois qui vivait à Los Angeles et dont le père, d'après Karen, aurait appartenu au gang du Grand Cercle, bien qu'il n'eût pas été avisé, selon elle, d'essayer d'aborder le sujet en sa présence.

La carte de visite de Wellington Ma était une feuille de quartz rose synthétique avec sa raison sociale gravée au laser : AGENCE MA-MARIANO, suivie d'une adresse dans Beverly Boulevard, de toutes sortes de nombres et d'une adresse de boîte aux lettres électronique.

Elle était arrivée par GlobEx, dans sa petite enveloppe grise en suédine, alors que Rydell était encore à l'hôpital.

— On pourrait se blesser facilement avec ce truc-là, avait-il commenté.

— Je pense que c'est arrivé à plus d'un, avait répondu Karen Mendelsohn. Et si vous la mettez dans votre portefeuille et que vous vous asseyez dessus, elle éclate en mille morceaux.

— Je ne vois pas l'intérêt, alors.

— C'est simple. Vous êtes censé en prendre soin, parce que vous n'en recevrez pas d'autre.

En fait, Rydell ne devait rencontrer Wellington Ma que beaucoup plus tard. Karen venait le voir avec une serviette dans laquelle se trouvait une paire de godets de vision au bout d'un fil, et Rydell pouvait lui parler dans son bureau de L.A. C'était le système de téléprésence le plus fidèle qu'il n'eut jamais utilisé. Il avait vraiment l'impression d'y être. Par la fenêtre, il voyait cette espèce de pyramide inversée de la couleur des poteries de Noxzema. Il avait demandé à Wellington Ma ce que c'était, et Ma lui avait répondu qu'il s'agissait de l'ancien Design Center, aujourd'hui transformé en galerie marchande. Rydell pourrait d'ailleurs y aller quand il viendrait à L.A., ce qui ne saurait tarder.

La copine de Turvey, Jenni-Rae Cline, intentait à Rydell une incroyable série de procès séparés où elle attaquait aussi le département de police, la cité de Knoxville et la compagnie de Singapour qui était propriétaire de l'immeuble où se trouvait son appartement. En tout, vingt millions de dollars.

Devenu "flic en peine", Rydell était heureux de savoir que *Flics en peine* s'occupait de tout. Ils avaient engagé Aaron Pursley, pour commencer, et Rydell, bien sûr, le connaissait déjà grâce à l'émission. Il avait les cheveux grisonnants, les yeux bleus, un nez à fendre du petit bois, et il portait des jeans, des chaussures Tony Lama, des chemises de cowboy en coton blanc uni et en guise de cravate, des cordelières navajos aux glands en acier. Il était célèbre, et il défendait les flics comme Rydell contre les gens comme la copine de Turvey et son avocat.

Le défenseur de Jenni-Rae Cline soutenait que Rydell n'aurait pas dû pénétrer du tout dans son appartement et que ce faisant, il avait mis en danger sa vie et celle de ses enfants, sans compter qu'il avait tué Kenneth Turvey. Ce dernier était présenté comme un ouvrier qualifié, un travailleur exemplaire, une figure paternelle attentionnée pour les petits Rambo et Kelly, un chrétien régénéré, un adepte repenti de la thiobuscaline 4 et un soutien de famille irremplaçable.

— Repenti ? avait demandé Rydell à Karen Mendelsohn dans sa suite pour VIP de l'aéroport.

Elle venait de lui montrer le fax envoyé par l'avocat de Jenni-Rae.

— Apparemment, il s'était rendu, peu avant, à une assemblée.

— Et qu'est-ce qu'il y a fait ?

Il pensait à la Cène, où le sang n'avait pas encore séché.

— Selon *nos* témoins, il a avalé devant tout le monde une cuillerée à soupe de sa substance préférée, s'est emparé du podium par la force et s'est lancé dans un discours de trente minutes sur la petite culotte de la présidente Millbank et sur l'état supposé de ses parties génitales. Puis il s'est exhibé et a commencé à se masturber, mais sans éjaculer. Ensuite, il a quitté le sous-sol de la *First Baptist Church*.

— Seigneur ! fit Rydell. Et c'était une assemblée sur la drogue, comme pour les alcooliques ?

— Exactement. Seulement, il semble que sa confession ait déclenché une infortunée série de rechutes. Nous allons envoyer là-bas une équipe de conseillers, naturellement, pour travailler avec ceux qui étaient présents à l'assemblée.

— C'est sympa, fit Rydell.

— Ça fera bon effet au tribunal, pour le cas improbable où nous arriverions jusqu'à-là.

— Repenti, mon œil, murmura Rydell. Le dernier coup qu'il s'était mis dans le nez n'avait pas encore cessé d'agir.

— Probablement, mais il faisait aussi partie des Survivants Adultes du Satanisme, et ils commencent à mettre aussi leur nez dans cette affaire. C'est pourquoi aussi bien Pursley que Ma sont d'avis qu'il ne serait pas mauvais de nous éloigner un peu, le plus tôt possible, vous et moi, Berry.

— Mais le procès ?

— Votre département vous a suspendu. Aucune charge ne pèse encore sur vous. Et votre avocat s'appelle Aaron – avec deux "a" –, Pursley. Vous n'avez rien à faire ici, Berry.

— Pour aller à L.A. ?

— Quoi d'autre ?

Il la regarda en pensant au Los Angeles de la télé.

— Est-ce que je vais m'y plaire ? demanda-t-il.

— Au début oui. Et elle vous aimera aussi. De même que vous me plaisez.

C'est ainsi qu'il coucha avec une avocate au parfum d'un million de dollars, qui disait des gros mots et qui portait des dessous en dentelle de Milan, Italie.

— *The Kill-fix*. Cyrinda Burdette, Gudrun Weaver, Dean Mitchell, Shinobu Sakamaki, 1997.

— Jamais vu, fit Rydell en suçant sa dernière goutte de déca froid sur un bout de glaçon laiteux au fond de la coupe en plastique de sa

Thermos.

— Maman a rencontré un jour Cyrinda Burdette, dans un supermarché du côté de Waco. Elle lui a signé un autographe, qu'elle conservait dans son nécessaire avec ses mouchoirs à prière et son hologramme du révérend Wayne Fallon. Elle avait un mouchoir à prière pour tout. Un pour le loyer, un pour éloigner le sida, un autre pour la tuberculose…

— Ah oui ? Et elle s'en servait comment ?

— Elle les gardait dans son nécessaire, au-dessus du reste, expliqua Sublett.

Il finit de boire le reste de son eau quadri-distillée dans la petite bouteille en plastique translucide. Il n'y avait qu'un seul endroit, dans cette partie-là de Sunset Boulevard, où on en trouvait, mais c'était à côté d'un bar qui vendait des articles à emporter, et on pouvait se garer au parking du coin. Le gars qui tenait le parking semblait toujours content de les voir arriver.

— Les mouchoirs à prière n'éloignent pas le sida, fit Rydell. Tu devrais plutôt te faire vacciner, comme tout le monde, et faire vacciner ta mère.

Par la glace-miroir désactivée, il apercevait le petit autel des rues à la mémoire de J.D. Shapely, contre le mur de béton qui était le seul vestige de l'immeuble qui s'élevait ici autrefois. On en voyait beaucoup dans ce genre à Hollywood Ouest. Quelqu'un avait bombé en grosses lettres roses hautes d'un mètre et accompagnées d'un cœur rose : SHAPELY, ENCULÉ DE PÉDÉ. Sous l'inscription, collée au mur, il y avait des photos et des cartes postales de gens qui devaient tous être morts aujourd'hui. Dieu sait combien de millions étaient morts. Sur le trottoir, à la base du mur, il y avait des fleurs fanées, des bouts de chandelles et toutes sortes de trucs. Ces cartes postales avaient quelque chose qui faisait frémir Rydell. Celui qu'elle représentait semblait à mi-chemin entre Elvis et un saint catholique osseux aux yeux protubérants. Il se tourna vers Sublett.

— Tu te rends compte que tu n'as pas encore ce foutu vaccin dans le cul, mec, et que c'est uniquement par ignorance superstitieuse ?

Sublett baissa la tête.

— C'est pire qu'un vaccin vivant, ce qu'il y a dans ce truc, mon vieux. C'est une putain de maladie nouvelle !

— Et alors ? fit Rydell. Qu'est-ce que ça peut te faire ? Occupe-toi plutôt de l'ancienne. Ça devrait être obligatoire pour les types comme toi si tu veux mon avis.

Sublett frissonna.

— Le révérend Fallon disait toujours…

— Qu'il aille se faire foutre le révérend Fallon ! s'écria Rydell en mettant le moteur en marche. Ce fils de pute se fait du fric en vendant

des mouchoirs à prière à des pauvres gens comme ta mère. Tu savais que c'était de la foutaise, hein ? Autrement, qu'est-ce que tu serais venu foutre ici ?

Il démarra et s'inséra dans la circulation fluide de Sunset Boulevard. L'avantage, au volant d'un Hussar Hotspur, c'était que presque tout le monde vous laissait déboîter sans problème.

La tête de Sublett semblait noyée entre ses deux épaules remontées. Cela lui donnait l'aspect d'un vautour chagriné aux yeux d'acier.

— C'est pas si simple que ça, dit-il. Toute l'éducation que j'ai reçue. Ça ne peut pas être que de la merde, non ?

Rydell lui jeta un coup d'œil et eut pitié de lui.

— Non, bien sûr, pas nécessairement tout, mais il y a des choses…

— Quelle éducation tu as reçue, toi, Berry ?

Rydell dut réfléchir quelques secondes avant de répondre.

— Républicaine, murmura-t-il finalement.

Karen Mendelsohn semblait être le meilleur maillon d'une chaîne d'événements auxquels Rydell se sentait capable de s'habituer sans problème. Comme de voyager en "classe affaires" en avion, ou d'avoir une carte de la SoCal MexAmeriBank fournie par *Flics en peine*.

La première fois avec elle, dans la suite pour VIP à Knoxville, comme il n'avait rien sur lui, il avait voulu lui montrer son certificat de vaccination (exigé par le département de la police, faute de quoi on ne pouvait pas être assuré). Elle avait ri, en disant que la nanotechnologie allemande s'occuperait de tout ça. Elle lui avait montré le truc, à travers le couvercle transparent d'un gadget qui ressemblait à une cocotte-minute à pile. Rydell en avait entendu parler, mais c'était la première fois qu'il en voyait un. On disait que ça coûtait le prix d'une petite voiture. Il avait lu quelque part qu'il fallait toujours le conserver à la température du corps humain.

Cela donnait l'impression de bouger un peu là-dedans. Comme une gelée pâle et vivante. Il lui demanda si c'était vrai qu'il s'agissait d'un truc vivant. Elle répondit que non, pas exactement, mais presque. C'était constitué de molécules en forme de dôme géodésique et d'automates subcellulaires. Il ne s'apercevrait même pas que c'était là, mais elle refusait de le mettre en place devant lui.

Elle était allée dans la salle de bains pour faire ça. Quand elle en était ressortie avec ses dessous, il avait appris où se trouvait Milan. Et s'il était vrai qu'il n'aurait pas deviné la présence du machin, il savait quand même qu'il était là, mais il l'oublia bientôt ou presque.

Le lendemain, ils louèrent un VTOL à rotors inclinables[2] pour se rendre à Memphis et, de là sur Air Magellan, à LAX, l'aéroport de

Los Angeles. La classe affaires signifiait surtout quelques gadgets de plus sur le dossier du siège devant soi, et Rydell jeta aussitôt son dévolu sur un poste de téléprésence que l'on pouvait coupler avec des servocaméras à l'extérieur de l'avion. Karen détestait utiliser le minuscule VirtuaFax qu'elle avait toujours dans son sac, aussi elle avait contacté son bureau à L.A. pour leur demander de télécharger son courrier du matin sur l'écran du dossier du siège. Elle s'était vite absorbée dans son travail, parlant au téléphone, envoyant et recevant des fax et laissant Rydell s'extasier sur les images transmises par les caméras.

Les fauteuils étaient plus spacieux que quand il allait en Floride voir son père, la nourriture était meilleure et les boissons gratuites. Rydell en reprit trois ou quatre fois, s'endormit et ne se réveilla que quelque part au-dessus de l'Arizona.

L'air était spécial à LAX. La lumière était différente. La Californie était beaucoup plus peuplée que ce à quoi il s'attendait, et plus bruyante aussi. Il y avait quelqu'un de chez *Flics en peine* qui les attendait en levant un carton blanc froissé où était écrit MENDELSOHN au marqueur rouge, mais avec le S à l'envers. Rydell sourit, se présenta et serra la main de l'homme, qui sembla apprécier cela. Karen lui demanda où était cette putain de voiture, il devint tout rouge et déclara qu'il ne lui faudrait qu'une minute pour aller la chercher. Elle répliqua non merci, ils iraient tous ensemble au parking dès qu'ils auraient récupéré leurs bagages, pas question d'attendre dans un zoo pareil. Sergueï hocha la tête. Il ne cessait de plier le carton dans ses mains et de le mettre dans la poche de sa veste, mais il était trop gros. Rydell se demandait pourquoi elle était tout à coup d'humeur si massacrante. La fatigue du voyage, sans doute. Il fit un clin d'œil à Sergueï, mais cela sembla le rendre encore plus nerveux.

Après avoir retrouvé leurs valises, les deux en cuir noir pour Karen et la Samsonite bleue pour Rydell, payée avec sa carte de débit toute neuve, ils se les partagèrent avec Sergueï et sortirent dans une espèce de bretelle de circulation. L'air était le même à l'extérieur, mais en plus chaud. Il y avait une voix enregistrée qui répétait que les emplacements blancs étaient uniquement réservés aux voitures qui chargeaient ou déchargeaient. Toutes sortes de véhicules allaient et venaient. Des enfants pleuraient, des gens attendaient à côté de piles de bagages mais Sergueï savait exactement où il allait. Ils entrèrent dans un parking souterrain à l'autre bout de la bretelle.

La voiture était longue et noire, de marque allemande. Elle donnait l'impression que quelqu'un venait de la nettoyer d'un bout à l'autre avec sa salive et des cotons-tiges. Lorsque Rydell fit mine de s'asseoir à la place du mort, Sergueï devint de nouveau nerveux et le poussa vers le siège arrière à côté de Karen. Celle-ci se marrait, et

Rydell se sentit mieux.

Tandis qu'ils sortaient du parking, Rydell remarqua la présence de deux flics sous les grosses lettres en inox qui disaient : MÉTRO. Ils portaient des casques climatisés à la visière transparente en plastique, et poussaient un vieux dans les côtes avec leurs matraques, qui ne semblaient cependant pas activées. Le jean du vieux semblait être troué aux genoux et il avait un gros morceau de sparadrap de chaque côté de la mâchoire, ce qui presque toujours signifie un cancer. Il avait le teint si bronzé qu'il était difficile de dire s'il était blanc ou autre chose. Une petite foule le suivait avec les deux flics dans l'escalier, sous les lettres MÉTRO, et s'écartait pour les éviter.

— Bienvenue à Los Angeles, lui dit Karen. Heureusement qu'on n'a pas à prendre les transports en commun.

Ils dînèrent, ce soir-là, dans un quartier que Karen disait faire partie de Hollywood, avec Aaron Pursley en personne dans un restaurant tex-mex de Flores Street Nord. C'était la première fois que Rydell mangeait si bien dans un tex-mex. Un mois plus tard environ, il voulut y inviter Sublett pour son anniversaire, histoire de lui remonter le moral avec un bon repas de chez lui, mais le gars devant la porte leur refusa l'accès.

— Complet, leur dit-il.

À travers la façade vitrée, Rydell voyait qu'il y avait plein de tables libres. Il était encore tôt, et il n'y avait presque personne à l'intérieur.

— Et ça ? demanda-t-il en désignant les rangées de tables libres.

— Réservées, leur dit l'homme.

Sublett déclara que, de toute manière, la nourriture épicée ne lui convenait pas trop bien.

Ce qu'il préférait, quand il roulait au volant de Gunhead, c'était aller dans les collines et les canyons, surtout les nuits de clair de lune.

Quelquefois, on voyait des choses, là-haut, dont on n'était pas tout à fait sûr, après coup, de les avoir bien vues. Un soir de pleine lune, Rydell, au détour d'un virage, avait figé une femme nue dans le faisceau des phares, paralysée comme une biche tremblante sur une route de campagne. Elle ne fut là qu'une seconde, juste le temps pour lui de se demander s'il avait vu sur sa tête des cornes d'argent ou bien si c'était une sorte de chapeau en forme de croissant comme en portent les Japonaises. C'était la chose qui le frappait le plus dans tout ça, qu'elle eût pu être Japonaise. Puis elle croisa son regard – il la vit qui le regardait –, sourit, et disparut.

Sublett l'avait vue aussi, mais cela n'avait fait que le plonger dans une sorte d'extase mécanique de terreur religieuse, tous les films d'épouvante qu'il avait vus se télescopant avec les sermons du

révérend Fallon sur les sorcières, les cultes du diable et le pouvoir vivant de Satan. Il avait épuisé d'un coup sa provision de gomme à mâcher de la semaine, et n'avait pas arrêté de parler jusqu'à ce que Rydell lui dise de fermer sa gueule.

Maintenant qu'elle était partie, il voulait penser tranquillement à elle, la revoir comme elle lui était apparue, imaginer ce qu'elle pouvait bien faire là et les raisons pour lesquelles elle avait disparu comme ça. Avec Sublett en train de faire la gueule à la place du mort, il essayait de comprendre comment elle avait fait pour ne plus être là d'une manière si nette et si parfaite. Le plus drôle, c'était que le souvenir qu'il avait d'elle était double, vraiment rien à voir avec la manière dont il ne se rappelait pas avoir tué Kenneth Turvey, même après avoir entendu les assistants à la production et les avocats du réseau revenir sur chaque détail un si grand nombre de fois qu'il avait l'impression d'avoir tout vu ou au moins d'avoir vu la version de *Flics en peine* (qui n'avait jamais été diffusée). Dans son premier souvenir, elle descendait simplement le talus au bord de la route, mais il n'aurait su dire si elle courait ou si elle flottait dans les airs. Dans le second, elle bondissait (mais le mot n'était pas assez fort pour décrire la chose) sur le talus, de l'autre côté de la route, en laissant voir, d'un coup, la végétation argentée par la lune à l'endroit où elle s'était trouvée, et la distance n'y changeait rien.

Est-ce que les Japonaises pouvaient avoir de longs cheveux bouclés comme ça ? Et est-ce que la toison noire de son pubis n'était pas rasée en forme de point d'exclamation ?

Il avait fini par s'arrêter pour acheter à Sublett quatre boîtes de chewing-gum spécial dans une pharmacie ouverte toute la nuit sur Wilshire. Incroyable, ce que ça lui avait coûté, ce truc-là.

Il avait vu bien d'autres choses, dans les canyons, particulièrement quand sa tournée le conduisait jusqu'aux petites heures du matin. Surtout des feux, tout petits, à des endroits où ils n'auraient pas dû se trouver. Et des lumières dans le ciel, quelquefois. Mais Sublett était tellement saturé de ces histoires de merde de son camp de caravanes sur les gens qui avaient été choisis par des émissaires venus du ciel que, même s'il avait vu une lumière en ce moment même, il aurait sans doute fait semblant de ne s'apercevoir de rien.

Quelquefois, dans les collines, il pensait à elle. Il ignorait ce qu'elle était, il se fichait, curieusement, de savoir si elle était humaine ou non, mais il n'avait jamais pensé qu'elle pût représenter quelque chose de mal. Simplement de différent.

Pour le moment, au volant du Hussar, il se contentait donc de tailler une bavette avec Sublett, la nuit qui devait être sa dernière nuit de patrouille pour SecurIntens. Il n'y avait pas de clair de lune, mais

quelques étoiles brillaient dans le ciel. Leur première maison à surveiller était à cinq minutes de là, puis ils reprendraient le chemin de Beverly Hills.

Il parlait de cette chaîne de gym japonaise qui se donnait le nom de Body Hammer. Elle n'offrait rien de très spécial en fait de culture physique traditionnelle. Elle allait plutôt dans la direction carrément opposée, avec pour clientèle surtout des jeunes à qui l'idée plaisait de recevoir des injections de tissus embryonnaires brésiliens et de renforcer leur squelette avec ce que la publicité dénommait des "matériaux énergisants".

Sublett disait que c'était l'œuvre du diable.

Rydell était plutôt d'avis qu'il s'agissait d'une opération de franchisage de la part des Japonais.

Gunhead annonça alors :

— Homicides en série. Prise d'otages en cours, impliquant éventuellement les enfants mineurs de l'abonné. Benedict Canyon. SecurIntens vous autorise à employer la force, je répète, la force, y compris pour tuer.

Et le tableau de bord s'illumina comme un bon vieux jeu vidéo d'arcade.

À la façon dont les choses avaient tourné, Rydell n'avait pas eu tellement le temps, finalement de s'habituer à Karen Mendelsohn, aux fauteuils de la classe affaires ni à aucun de ces trucs-là.

Karen vivait au vingtième étage de Century City 2, également connue sous le nom de Blob, qui ressemblait à une espèce de nibard vert semi-transparent et aérodynamique. C'était la troisième plus haute structure de tout le bassin de L.A. Quand la lumière s'y prêtait, on voyait presque entièrement à travers, et l'on distinguait les trois jambes géantes qui la soutenaient, si épaisses qu'on pouvait loger dedans, avec de la place à revendre, un gratte-ciel entier. Il y avait dans chacune de ces jambes des ascenseurs qui grimpaient et descendaient en oblique, et Rydell n'avait pas eu le temps de s'y faire non plus.

Le nibard était coiffé d'une fraise en laiton soigneusement corrodé, comme ces chapeaux chinois, qui aurait pu couvrir un ou deux terrains de football. C'était là que se trouvait l'appartement de Karen, parmi cent autres du même prix, un club de tennis, des bars, des restaurants et une galerie marchande dont il fallait acheter la carte rien que pour avoir le droit d'y faire des achats. Et Karen était juste en façade, avec de grandes baies vitrées incurvées percées dans la paroi verte.

Tout à l'intérieur, était blanc, avec des nuances différentes, à l'exception de ses vêtements, qui étaient toujours noirs, de ses valises,

également noires, et des longues robes de chambre en tissu éponge qu'elle affectionnait particulièrement et qui étaient couleur bouillie d'avoine sèche.

Karen disait que c'était le style rétro-agressif des années 70, et qu'elle commençait à s'en fatiguer un peu. Rydell comprenait son point de vue, mais il jugeait diplomatique de ne pas prendre parti à haute voix.

Le réseau lui avait trouvé une chambre dans un hôtel d'Hollywood-Ouest qui ressemblait plutôt à un immeuble de copropriétés à bon marché. Mais il n'y passait pas beaucoup de temps. Jusqu'à ce que l'affaire Pooky l'Ours éclate dans l'Ohio, il était presque toujours chez Karen.

La découverte des trente-cinq premières victimes de Pooky l'Ours mit pratiquement un terme à la carrière de Rydell en tant que "Flic en peine". Ce qui n'arrangeait rien, c'était que les officiers de police arrivés les premiers sur les lieux, le sergent China Valdez et le caporal Norma Pierce, étaient de loin les plus belles nanas de toute la force de police de Cincinnati (« foutrement télégéniques », avait commenté l'un des assistants à la production, dont la remarque avait paru à Rydell plutôt déplacée dans ces circonstances.) Puis le nombre avait commencé à grimper, dépassant tous les records connus ou établis de massacre en série. On révéla ensuite que toutes les victimes étaient des enfants. C'est alors que le sergent Valdez péta les plombs de manière aussi grandiose que post-traumatique. Dans une taverne du centre-ville, elle brisa les deux rotules d'un pédophile notoire, un personnage incroyablement dégoûtant, surnommé Jellybeans, qui n'avait absolument rien à voir avec l'affaire de Pooky l'Ours.

Aaron Pursley rentrait déjà à Cincinnati dans un avion qui n'avait pas un seul gramme de métal dans toute sa structure. Karen avait vissé des lunettes sur son nez et parlait en même temps à six personnes au moins. Assis au bord de son grand lit blanc, Rydell commençait à se faire à l'idée que quelque chose avait changé.

Quand elle retira finalement ses lunettes, elle resta sans bouger, à contempler un tableau blanc sur le mur blanc.

— Ils ont des suspects ? demanda Rydell.

Elle se tourna vers lui comme si elle le voyait pour la première fois de sa vie.

— Des suspects ? Ils ont déjà des aveux.

Il fut frappé de voir à quel point elle paraissait vieille en cet instant, et il se demanda quel âge elle pouvait avoir en réalité.

Elle se leva et sortit de la chambre. Quand elle revint, cinq minutes plus tard, elle portait un ensemble noir à nouveau.

— Fais ta valise, dit-elle. Je ne peux pas te garder ici.

Puis elle sortit. Pas le moindre baiser, pas d'au revoir. C'était fini.

Il se leva, alluma une télé et vit, pour la première fois, les tueurs de Pooky l'Ours. Tous les trois ensemble. Ils avaient la gueule d'à peu près tout le monde, et c'est bien ce à quoi ressemblent généralement, à la télé, les gens qui font ce genre d'abomination.

Il était assis là avec sur le dos l'une des robes de chambre avoine lorsque deux vigiles de l'immeuble entrèrent sans frapper. Ils portaient un uniforme noir et le même genre de baskets noires à talon renforcé que Rydell avait en patrouille à Knoxville, celles avec la semelle intérieure en Kevlar, pour le cas où quelqu'un vous prendrait par surprise et essaierait de vous trouer la plante des pieds.

L'un d'eux était en train de croquer une pomme. L'autre avait un bâton étourdisseur à la main.

— Hé, mec, fit le premier entre deux bouchées, on a ordre de vous raccompagner.

— J'avais des pompes comme ça, fit Rydell. Fabriquées à Portland, Oregon. Deux cent quatre-vingt-dix-neuf dollars chez CostCo.

Celui qui tenait la matraque lui fit un grand sourire.

— Votre valise est prête ?

Rydell prit sa Samsonite bleue et y fourra tout ce qui n'était ni noir, ni blanc, ni avoine. Le vigile armé de la matraque le regarda faire pendant que l'autre explorait l'appartement en finissant sa pomme.

— Chez qui vous êtes ? demanda Rydell.

— SecurIntens, répondit celui à la matraque.

— Et ils sont corrects ? demanda Rydell en bouclant la fermeture Éclair de son sac.

L'autre haussa les épaules.

— Une boîte à Singapour, fit le vigile à la pomme en sortant un Kleenex froissé de sa poche pour y envelopper le trognon. On a tous les immeubles huppés et les quartiers branchés comme celui-là.

Il glissa soigneusement le Kleenex dans la poche de poitrine de son uniforme noir, immaculé, sous le badge en bronze.

— Vous avez de l'argent pour le métro ? demanda celui à la matraque.

— Bien sûr, fit Rydell en songeant à sa carte de débit.

— Alors, vous vous en sortez mieux que la plupart des couillons que nous reconduisons.

Le lendemain, le réseau annula sa carte de la MexAmeriBank.

Hernandez avait pu se tromper, après tout, sur le matériel anglais, se dit Rydell en enclenchant la surmultipliée sur les six roues du Hussar Hotspur. Il sentit Gunhead coller à la route comme une sangsue de trois tonnes à moteurs jumelés. Il n'avait encore jamais

vraiment poussé ce truc-là. Sublett étouffa un cri tandis que le harnais de sécurité se resserrait automatiquement autour de sa taille, le forçant à adopter une position moins avachie.

Rydell fit mordre à Gunhead un accotement couvert de cristallines poussiéreuses, doublant à plus de cent dix une Bentley digne d'un musée, et du mauvais côté, en plus. Regard ébahi de la passagère. Puis Sublett dut réussir à presser le rectangle rouge qui activait le gyrophare et la sirène.

La route était toute droite à présent. Plus la moindre voiture. Rydell se mit à cheval sur la ligne blanche et enfonça le pied au plancher. Sublett émettait un curieux gémissement synchronisé avec la plainte de plus en plus aiguë des deux Kyocera en céramique, et l'idée effleura subitement Rydell que le Texan avait complètement craqué sous la pression et chantait dans une quelconque langue du camp de caravanes, connue des seules ouailles bénies par le révérend Fallon.

Mais ce n'était pas du tout cela. Quand il jeta un coup d'œil de son côté, il vit que les lèvres de Sublett remuaient frénétiquement tandis qu'il balayait du regard le fichier clientèle qui défilait à toute vitesse sur les écrans de la planche de bord. Ses yeux ressortaient comme si ses contacts en argent allaient s'éjecter d'un instant à l'autre. Et tandis qu'il lisait, ses mains étaient occupées à charger le vieux Glock d'occase, ses longs doigts blancs s'activant de la manière la plus terre à terre qu'on pût imaginer, exactement comme s'il confectionnait un sandwich ou dépliait un journal.

C'était ça le plus effrayant.

— L'Étoile de la Mort ! hurla tout à coup Rydell. Le boulot de Sublett consistait entre autres, à garder continuellement l'écouteur-perle à l'oreille, pour capter la "Parole sacrée" des flics, les "Vrais de vrais", relayée par le satellite.

Sublett se tourna tout en finissant de mettre en place le chargeur de son Glock. Son visage était si pâle qu'il semblait refléter les couleurs du tableau de bord aussi fidèlement que les cercles d'acier de ses yeux.

— Le personnel a été massacré, dit-il, et ils détiennent trois gamins dans la nursery.

On aurait dit qu'il décrivait quelque chose de légèrement perturbant qu'il voyait à la télé, par exemple une version méchamment refondue de l'un de ses vieux films favoris, avec une distribution visant une obscure partie ethnique du marché.

— Ils disent qu'ils vont les flinguer, Berry.

— Que disent ces putains de flics ? hurla Rydell en donnant un grand coup de volant rembourré en forme de 8, en proie à une rage et à une frustration rarement éprouvée.

Sublett porta l'index à son oreille droite. On aurait dit qu'il allait

se mettre à hurler.

— En panne, fit-il.

Le pare-chocs avant droit de Gunhead arracha un morceau d'une boîte aux lettres style Sears rural 1943 entièrement en galva, sans doute payée une fortune, dans Melrose Avenue.

— Impossible qu'ils soient en panne ! fulmina Rydell. Pas la police !

Sublett ôta la perle de son oreille et la lui tendit.

— Rien que des parasites…

Rydell baissa les yeux vers le tableau de bord. Le curseur de Gunhead était la lance du destin qui remontait un canyon d'un vert plus pâle en direction d'un chaste cercle blanc de la taille d'un anneau nuptial. Dans la fenêtre immédiatement à droite s'affichaient les données vitales concernant les trois enfants de l'abonné. Leur pouls était élevé. Dans la fenêtre en-dessous, on voyait l'image infrarouge, ridiculement paisible, du portail principal de l'abonné. Il avait l'air solide. La légende disait qu'il était verrouillé et que l'alarme était branchée.

C'est à ce moment-là, probablement, qu'il prit la décision de foncer dedans.

Une semaine plus tard environ, quand tout fut décanté, Hernandez se montra plutôt sympathique avec lui. Il ne sautait pas de joie, attention, parce que l'affaire s'était présentée pendant son service, mais il reconnaissait qu'il ne pouvait rien reprocher de grave à Rydell dans ces circonstances.

SecurIntens avait fait venir un avion entier de grosses têtes de la maison mère à Singapour. Rydell avait entendu dire que c'était pour écarter les médias et trouver un arrangement avec les abonnés, les Shonbrunn. Il n'avait aucune idée de la teneur finale de l'arrangement, mais il ne tenait pas tellement à le savoir. Il n'y avait pas d'émission à la télé nommée *Vigiles en peine* et le portail des Shonbrunn, à lui seul, devait coûter deux douzaines de ses feuilles de paie.

SecurIntens pouvait le remplacer sans problème, c'étaient eux qui l'avaient installé, de toute manière. Et c'était quelque chose. Fabrication japonaise en matériau feuilleté fibroarmé, thermodurci comme du béton. Il avait d'ailleurs réussi à enlever presque toute la peinture miel du pare-chocs avant de Gunhead.

Il y avait aussi les dommages causés à la maison proprement dite. Surtout aux fenêtres du séjour (à travers lesquelles il était passé) et au mobilier (sur lequel il avait roulé).

Il fallait quand même qu'il y ait autre chose, avec les Shonbrunn, avait expliqué Hernandez. Quelque chose comme un traumatisme sentimental. Il versa à Rydell une tasse de vieux café à l'odeur

dégueulasse qu'il préleva dans la grosse Thermos en inox posée derrière son bureau. Il y avait dessus un aimant sur lequel était écrit : MOI ÇA NE VA PAS, VOUS ÇA NE VA PAS, MAIS À PART ÇA TOUT VA BIEN.

Deux semaines s'étaient écoulées, depuis la nuit en question. Il était dix heures du matin, et Rydell avait une barbe de cinq jours, un panama stetson en fibre fine, un short orange délavé un peu trop flasque, un tee-shirt du département de la police de Knoxville qui commençait à se désintégrer aux coutures des épaules, les baskets noires de son uniforme de SecurIntens, et un plâtre gonflable transparent au bras gauche.

— Un traumatisme sentimental, avait répété Rydell.

Hernandez, dont le gabarit était à peu près identique à celui de son bureau, passa le café à Rydell en disant :

— Tu as eu une sacrée veine, c'est tout ce que je peux te dire.

— Sans boulot, un bras dans le plâtre, et j'ai de la veine ?

— Sérieusement. Tu aurais pu te tuer. Les flics auraient pu te trouer le cul comme une passoire. M. et Mme Shonbrunn ont été très gentils avec toi, si tu considères l'état dans lequel se trouvait Mme Shonbrunn, et tout le reste. Tu t'es fait choper le bras ? D'accord. C'est regrettable… (Hernandez eut un haussement d'épaules qui secoua toute sa carcasse massive.) Mais ne dis pas que tu es sans boulot, mon vieux. Personne ne t'a viré. On ne peut plus te laisser conduire pour le moment, c'est tout. Mais si tu veux qu'on te mette sur les résidences câblées, pas de problème.

— Non, merci.

— Les commerçants ? Tu veux travailler la nuit ? La galerie marchande sur Encino ?

— Non.

Hernandez plissa les yeux.

— Tu as vu les nanas qu'il y a là-bas ?

— J'ai dit non.

Hernandez soupira.

— Qu'est-ce qui va se passer, avec tous tes emmerdements à Nashville ?

— Knoxville. Le département de police demande ma suspension définitive. Irruption dans un lieu privé sans autorisation ni présomptions suffisantes.

— Et cette traînée qui t'a foutu un procès aux fesses ?

— Elle s'est fait prendre avec son fils en train de braquer une boutique de fringues à Johnson City, aux dernières nouvelles.

C'était au tour de Rydell de hausser les épaules, maintenant, sauf que ça lui faisait mal à l'épaule.

— Tu vois bien, lui dit Hernandez, que tu es verni.

Au moment de lancer Gunhead à travers le portail verrouillé des Shonbrunn à Benedict Canyon, Rydell avait eu fugitivement l'impression de connaître quelque chose de très élevé, de très pur et de cliniquement très vide : l'*accomplissement* même de la chose, accompagné d'une absence de pensée totale, d'une exultation de pure adrénaline et de la perte de tous les aspects de soi les plus encombrants.

Et ils ressemblaient beaucoup comme il devait s'en souvenir plus tard, ces moments où il s'était agrippé à son volant pour tracer la route à travers un jardin japonais, un patio et une membrane de verre armé qui avait cédé comme dans un rêve, à ce qu'il avait ressenti quand il avait sorti son pistolet pour en vider le chargeur sur la figure de Kenneth Turvey et, copieusement sur un pan de mur infini revêtu d'un apprêt blanc sur lequel personne n'avait jamais songé à mettre de la peinture.

Rydell alla voir Sublett aux Cèdres.

SecurIntens avait casqué pour une chambre particulière. C'était le meilleur moyen d'éloigner de Sublett les reporters en chasse. Le Texan était assis dans son lit, un chewing-gum dans la bouche, et regardait un petit lecteur de disques à cristaux liquides calé contre sa poitrine.

— *Le camion de la mort*, dit-il lorsque Rydell s'approcha de lui. James Wainwright, Annie McEnroe, Michael Beck.

Rydell lui sourit.

— Quelle année ?

— 1982. Mais je l'ai déjà vu deux fois, fit Sublett en coupant le son.

— Je suis allé trouver Hernandez. Il dit que tu n'as pas de souci à te faire pour ton boulot.

Sublett tourna vers Rydell ses yeux argentés sans expression.

— Et toi, Berry ?

Le bras de Rydell commença à le démanger à l'intérieur du plâtre pneumatique. Il se pencha pour prendre une paille en plastique dans la petite corbeille à papier blanche au pied du lit. Introduisant la paille sous le plâtre, il la fit tourner dans un sens puis dans l'autre. Cela le soulagea un peu.

— Pour moi, c'est fini avec eux. Ils ne veulent plus me laisser conduire.

Sublett regarda la paille.

— Tu ne devrais pas te servir d'un truc sale, surtout dans un hôpital.

— Tu n'as rien de contagieux, Sublett. Tu es le plus aseptisé de tous les enculés que j'aie jamais connus dans ma putain de vie.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant, Berry ? Il faut que tu trouves un truc pour gagner ta vie.

Il laissa tomber la paille dans la corbeille.

— Je n'en sais rien. La seule chose qui est sûre ; c'est que je n'ai pas l'intention de me farcir les résidences câblées ni les centres commerciaux.

— Et ces pirates informatiques, Berry ? Tu crois que les flics vont retrouver ceux qui nous ont fait plonger ?

— Non. Ils sont trop nombreux. La République du Désir existe depuis trop longtemps. Les fédéraux ont une liste d'environ trois cents "affiliés", mais il est impossible de les interroger tous pour savoir qui a fait ça. À moins qu'il n'y en ait un qui balance les autres, ce qu'ils ont d'ailleurs tendance à faire régulièrement.

— Mais pourquoi voudrait-on nous faire un truc pareil, juste à nous ?

— Merde, Sublett, comment veux-tu que je le sache ?

— Par simple méchanceté ?

— Il y a de ça, pour sûr. Et, d'après Hernandez, les flics lui auraient confié aussi que quelqu'un voulait pour ainsi dire, surprendre Mme Shonbrunn dans une position quelque peu embarrassante.

Ni Sublett ni Rydell ne l'avaient vue, car elle était, en fait, dans la nursery. Et les enfants n'y étaient pas eux. Ils se trouvaient dans l'État de Washington, avec leur papa, pour admirer du haut des airs les trois nouveaux volcans.

Rien de ce que Gunhead avait reçu ce soir-là, à partir du moment où ils avaient quitté le garage, n'avait été réel. Quelqu'un s'était introduit dans l'ordinateur de bord du Hussar et lui avait fait avaler une lampée de données complètement bidon. Rydell et Sublett avaient été coupés des systèmes de communication de l'Étoile de la Mort qui, naturellement n'avait été en panne à aucun moment. Rydell se demanda subitement si certaines de ces faces de Mongols à la station n'y étaient pas pour quelque chose.

Peut-être, en cet instant de clarté étonnante, tandis que l'avant cabossé de Gunhead s'efforçait d'escalader les restes déchiquetés d'une paire de gros canapés en cuir et que le souvenir de la mort de Kenneth Turvey devenait finalement réel devant ses yeux, peut-être Rydell était-il arrivé à la conclusion que tout ce vent de folie, que cette impulsion à foncer n'était pas forcément quelque chose qu'il fallait suivre aveuglément.

— Bon Dieu, mec, avait murmuré Sublett au dernier moment, comme s'il ne s'adressait qu'à lui-même, ces types-là vont tuer les mioches, si on les laisse faire !

Sur ces mots, il avait défait son harnais, Glock en main, avant que

Rydell ait eu le temps de faire quoi que ce soit. Ils avaient arrêté la sirène et les lumières à un bloc de la maison, mais aucun de ses occupants ne pouvait ignorer, à présent, que SecurIntens était arrivé.

— Intervention immédiate, s'était entendu dire Rydell.

Plaquant un étui de Glock contre son uniforme et saisissant son loukoum qui à part sa cadence de tir, était probablement l'arme la plus appropriée pour une fusillade dans une nursery pleine d'enfants, il ouvrit la portière d'un coup et sauta. Ses baskets traversèrent le dessus vitré de deux centimètres et demi d'épaisseur d'une table basse. (Il lui fallut douze points par la suite, mais ce n'était pas très profond.) Il ne voyait plus Sublett. Il avança en titubant, serrant contre lui la masse jaune du loukoum, vaguement conscient d'avoir quelque chose qui n'allait pas au bras.

— *Pas un geste, enculé !* fit la plus grosse voix de tout l'univers. *Police de Los Angeles ! Jette ta putain d'arme ou on te fait le cul comme une passoire !*

Rydell se trouva soudain la cible d'une clarté extraordinairement douloureuse, si forte qu'elle coulait sur ses yeux hébétés comme du métal en fusion.

— *Tu m'entends, enfoiré ?*

Grimaçant, les doigts devant les yeux, Rydell se retourna lentement et vit les nacelles sphériques blindées de l'hélicoptère en train de descendre. Le souffle aplatissait, dans le jardin japonais, tout ce dont Gunhead ne s'était pas déjà occupé.

Rydell laissa tomber le loukoum.

— *Le pistolet aussi, trou du cul !*

Rydell saisit la crosse du Glock entre le pouce et l'index. Il s'arracha en même temps que son étui en plastique, avec un bruit de Velcro distinct, curieusement audible par-dessus le tonnerre étouffé de l'hélico.

Il laissa tomber le Glock et leva les bras. Ou plutôt essaya. Le gauche était cassé.

Ils trouvèrent Sublett à cinq mètres de Gunhead. Son visage et ses mains étaient en train de gonfler comme des baudruches roses, et il donnait l'impression de suffoquer. L'employée de maison bosniaque des Shonbrunn utilisait un produit à basse de xylènes et d'hydrocarbures chlorés pour effacer les marques de crayon sur la table en chêne blanchi.

— Qu'est-ce qu'il a qui ne va pas, celui-là ? demanda un des flics.

— Il fait des allergies, expliqua Rydell à travers ses dents serrées tandis qu'on lui menottait les mains dans le dos, ce qui le faisait atrocement souffrir. Il faut le conduire aux urgences, ajouta-t-il.

Sublett ouvrit les yeux. Du moins, il essaya.

— Berry…

Rydell se souvint alors du titre du film qu'il avait vu à la télé.
— *Appel d'urgence*, dit-il.
Sublett réussit à entrouvrir un œil pour le regarder.
— Jamais vu, murmura-t-il.
Puis il perdit connaissance.

Mme Shonbrunn recevait cette nuit-là son paysagiste polonais. Les flics la trouvèrent dans la nursery, furieuse au point de ne pas pouvoir sortir un mot. Elle était sanglée, d'une manière intéressante, dans deux ou trois mille dollars de latex anglais et de cuir de North Beach, sans oublier une paire de menottes de collection Smith & Wesson, que quelqu'un avait fait amoureusement briquer et rechromer en noir. Le jardinier, de toute évidence avait pris le maquis en entendant Rydell garer Gunhead dans le living.

3
Est-ce la fête ?

Chevette ne volait jamais. Pas les choses qui appartenaient à des gens, tout au moins, et certainement pas quand elle faisait des livraisons. Excepté ce lundi noir, où elle avait taxé les lunettes de soleil de ce couillon fini, mais c'était juste parce que sa tête ne lui revenait pas.

Ça s'était trouvé comme ça. Elle se tenait à la fenêtre du neuvième étage, en train de contempler le pont, au-delà des coques grises des grands magasins quand il s'était glissé insidieusement derrière elle. Elle avait presque réussi à apercevoir la chambre de Skinner, tout là-haut, là où passaient les vieux câbles, lorsque le bout d'un doigt avait touché son dos nu, sous le blouson de Skinner, sous son tee-shirt.

Elle portait ce blouson partout, comme une espèce d'armure. Elle savait que les nanopores étaient la seule chose à mettre, à cette époque de l'année, mais elle tenait quand même à la vieille peau de cheval de Skinner, aux deux revers ornés du badge à code barres de chez *Allied*. Et les chaînettes des fermetures Éclair tintèrent lorsqu'elle se retourna brusquement pour écarter le doigt indiscret.

Les yeux injectés de sang. Une figure qui donnait l'impression qu'elle allait fondre comme de la cire d'un instant à l'autre. Il avait cette espèce de petit cigare vert au coin de la bouche, mais qui n'était pas allumé. Il l'ôta de ses lèvres, tourna le bout mâché dans un petit verre de liqueur transparente, et le remit entre ses lèvres pour aspirer un bon coup. Sans cesser de sourire à Chevette. Comme s'il savait qu'elle n'avait rien à faire ici, dans une fête comme ça, dans un hôtel vieillot mais sacrément huppé de Geary.

C'était le dernier paquet de la journée. Destiné à un avocat. Les feux des rues du quartier chaud n'étaient pas loin. Autour des fûts se regroupaient tous les paumés en bout de course, tous ceux qui étaient complètement et chimiquement perdus. Leurs visages luisaient à la lueur fantasmagorique des minuscules pipes en verre. Leurs yeux étaient effacés au profit de cette terrible satisfaction éphémère. Ça lui avait toujours donné le frisson.

Elle avait mis l'antivol à sa bécane dans le parking souterrain résonnant du *Morrisey*, puis elle avait pris l'ascenseur jusqu'au hall, où les gorilles de la sécurité avaient voulu ouvrir le paquet, mais pas question. Elle devait le remettre en main propre à un M. Garreau, chambre 808, c'était écrit en toutes lettres sur le bordereau. Ils scannèrent le colis aux rayons X, la soumirent à un détecteur de métal

et lui indiquèrent enfin un ascenseur encadré de miroirs roses et orné de décorations en bronze comme dans la salle des coffres des banques.

Elle avait appuyé sur le 8, pour émerger dans un couloir aussi silencieux qu'une forêt dans un rêve. Elle avait trouvé son M. Garreau, en manches de chemise blanche et cravate couleur de plomb fondu. Il avait signé le bon sans la regarder une seule fois. Le paquet à la main, il lui avait refermé à la figure la porte ornée des trois chiffres en laiton, et elle avait vérifié l'état de sa coiffure dans le zéro italique poli comme un miroir. La queue était comme il faut, derrière, mais elle n'était pas sûre que la fille lui ait réussi le devant. Les pointes étaient encore trop longues. Trop touffues. Elle recula dans le couloir. Les parties métalliques tintèrent sur le blouson de Skinner, et ses baskets neuves s'enfoncèrent dans la moquette récemment passée à l'aspirateur, couleur *terracotta* mouillée par la pluie.

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit, une Japonaise lui tomba dessus, ou presque. Chevette la rattrapa par les deux bras et l'adossa à l'encadrement de la porte.

— C'est où la fête ?

— C'est à vous qu'il faudrait demander ça, fit Chevette.

— Neuvième étage. Ça déménage !

On ne voyait que les pupilles de ses yeux et sa frange brillait comme du plastique.

C'est ainsi que Chevette, avec dans une main un verre à vin en vrai verre plein de vrai vin français, et dans l'autre le plus petit sandwich qu'elle eût jamais vu de sa vie, se demandait combien de temps il allait falloir pour que les ordinateurs de l'hôtel s'aperçoivent qu'elle n'avait pas encore quitté les lieux. Il y avait peu de chances, au demeurant pour qu'ils viennent la chercher jusqu'ici, parce que quelqu'un, de toute évidence, avait dû casquer pour pouvoir organiser ce genre de nouba.

C'était vraiment une soirée tout à fait privée, car elle voyait ces gens, dans la salle de bains éteinte, en train de fumer de la glace[3] dans un dauphin en verre soufflé aux courbes illuminées par la langue bleue vacillante d'un briquet de puissance industrielle.

Il n'y avait pas qu'une seule chambre, mais plusieurs communicantes. Et c'était bourré de monde. Les hommes, pour la plupart, étaient sapés avec des redingotes à quatre boutons, des chemises empesées et des cols rigides, sans cravates, mais avec une petite broche à la place. Les nanas portaient des fringues comme Chevette n'en avait vu que dans les magazines de mode. C'était du beau monde, friqué et étranger, mais ce qui était riche était toujours un peu cosmopolite.

Elle avait réussi à étendre la Japonaise sur un long canapé vert. Elle ronflait, à présent, et ne risquait plus rien, à moins que quelqu'un

ne s'assoie dessus.

Regardant autour d'elle, Chevette s'aperçut qu'elle n'était pas la seule autochtone sous-habillée à avoir forcé l'entrée. Le mec de la salle de bains, par exemple, celui qui tenait le briquet. C'était cependant un cas extrême. Il y avait aussi deux turbineuses du quartier chaud facilement reconnaissables, mais c'était peut-être pour donner de la couleur locale à la fiesta, rien de plus que ce qui se faisait habituellement dans le monde.

Et puis il y avait l'ahuri qui lui faisait face avec son sourire de paumé complètement bourré. Elle avait la main sur le petit couteau pliant, lui aussi emprunté à Skinner, avec un trou dans la lame qui permettait de l'ouvrir du pouce, d'une seule main. La lame ne faisait même pas dix centimètres, elle était large comme une cuiller à soupe, méchamment dentelée, et en céramique. Skinner disait que c'était un couteau fractal et que le bord coupant faisait en réalité plus de deux fois la longueur de la lame.

— Vous avez l'air de bien vous ennuyer, murmura l'homme.

Européen, elle ne saurait cependant dire la nationalité. Ni Français ni Allemand, en tout cas. Il a un blouson en cuir, lui aussi, mais rien à voir avec celui de Skinner. Une peau fine qui plisse comme de la soie épaisse. Couleur tabac. Ça la fait penser à l'odeur des magazines à dos jaune dans la chambre de Skinner, dont certains sont si vieux que leurs illustrations n'offrent que des nuances de gris, un peu comme la cité, certains jours, vue du pont.

— Ça allait très bien jusqu'à votre arrivée, réplique Chevette.

Elle est en train de se dire qu'il est probablement temps pour elle de foutre le camp d'ici. Ce type-là n'augure rien de bon.

— Dites-moi, murmure-t-il en détaillant d'un regard évaluateur le blouson, le tee-shirt et les leggings. Quels sont les services que vous offrez ?

— Ça signifie quoi, cette putain de remarque ?

— Visiblement, dit-il en montrant les turbineuses à l'autre bout de la chambre, ce que vous avez à offrir est plus *intéressant* (il fait rouler sa langue mouillée, autour du mot) que ces deux-là.

— Allez vous faire foutre, lui dit Chevette. Je suis une coursière.

Une pause s'inscrit dans son visage, comme si quelque chose l'avait atteint malgré sa cuite, pour le secouer. Il rejette la tête en arrière et éclate de rire. C'est la blague du siècle. Elle entrevoit ses dents blanches, à l'air particulièrement rupin. Les riches n'ont jamais de métal dans la bouche, lui a expliqué Skinner.

J'ai dit quelque chose de drôle ?

Le trou-du-cul s'essuie les yeux.

— C'est que nous avons quelque chose en commun alors, vous et moi.

— J'en doute.

— Je suis un messager, moi aussi, dit-il.

Chevette est sceptique. Elle pense que la plus petite côte ferait de lui un candidat pour une valve cardiaque en boyau de cochon.

— Un courrier, insiste-t-il, comme pour se persuader lui-même.

— Alors, déproje ! dit-elle en faisant un pas de côté pour l'éviter.

Mais juste à ce moment-là, les lumières s'éteignent, la musique commence, et c'est l'intro de *She's God's Girlfriend* des Chrome Koran. Chevette qui a un faible pour Chrome Koran et qui les écoute à vélo chaque fois qu'elle a envie de se reprojer le moral, ne peut s'empêcher de bouger en rythme. Tout le monde danse, même les glacés de la salle de bains.

Une fois le trou-du-cul parti, ou tout du moins oublié, elle remarque à quel point tous ces gens sont plus beaux quand ils dansent. En face d'elle, cette fille à la jupe de cuir et aux bottines noires avec deux éperons d'argent qui tintent lui rend son sourire.

— Vous êtes de la ville ? demande-t-elle à Chevette tandis que s'achève *She's God's Girlfriend*.

L'espace d'une seconde, elle croit qu'elle veut savoir si elle est messagère municipale. La fille – ou plutôt la femme – est plus vieille qu'elle ne l'aurait cru au début. Presque la trentaine. Bien plus âgée que Chevette. Jolie, sans que ça ait l'air de sortir d'un nécessaire de beauté. Les yeux noirs, les cheveux bruns coupés court.

— San Francisco ?

Chevette opine.

Le morceau suivant est plus vieux qu'elle. Un truc de ce Noir transformé en Blanc, qui s'est bousillé la façade. Elle baisse les yeux à la recherche de son verre, mais ils sont tous pareils. Sa poupée japonaise entre en dansant dans son champ de vision, la frange tressautante, mais nulle lueur de reconnaissance ne brille dans ses yeux quand elle aperçoit Chevette.

— Cody trouve généralement tout ce dont il a besoin à San Francisco, déclare la femme.

On sent un rien de lassitude derrière la voix, mais en même temps on dirait qu'elle trouve tout amusant. Allemande, se dit Chevette, d'après son accent.

— Qui ça ?

La femme hausse les sourcils.

— Notre hôte.

Elle ne s'est pas départie de son large sourire.

— Vous savez, je suis entrée comme ça et…

— Si je pouvais dire la même chose ! soupire la femme en riant.

— Pourquoi ?

— Je pourrais m'en aller de la même façon.

— Vous n'aimez pas être ici ?

De près, elle a un parfum qui doit coûter un max. Chevette s'inquiète soudain de sa propre odeur, après une journée à vélo sans s'être douchée. Mais la femme la prend par le coude pour l'entraîner un peu à l'écart.

— Vous ne connaissez vraiment pas Cody ?

— Non.

Chevette aperçoit le poivrot, le trou-du-cul de tout à l'heure, dans l'entrée de la chambre communicante, où la lumière est restée allumée. Il est en train de la regarder.

— Je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Vous n'êtes pas obligée. S'il vous plaît. J'envie le choix que vous avez.

— Vous êtes Allemande ?

— Padanienne.

Chevette sait qu'il s'agit d'une région de l'ex-Italie. La partie nord, si elle se souvient bien.

— Qui est Cody ? demande-t-elle.

— Cody adore les fêtes. Cody adore cette fête. Elle dure depuis des années maintenant. Quand ce n'est pas ici, c'est à Londres, à Prague ou à Macao…

Un garçon fend la foule avec un plateau chargé de verres. Chevette n'a pas l'impression qu'il fasse partie de l'hôtel. Sa chemise blanche empesée n'est plus très nette. Les boutons sont ouverts jusqu'en bas, les basques de sa jaquette sont fripées, et elle voit qu'il porte un petit haltère d'acier qui lui transperce un mamelon. Son col rigide est éclaté sur le devant et lui tombe sur la nuque comme un halo déchu. La femme prend un verre de vin blanc quand il lui présente le plateau. Chevette secoue la tête. Il y a une soucoupe blanche au milieu du plateau, avec des pilules et des machins qui ressemblent à des tortillons de dancer.

Le garçon fait un clin d'œil à Chevette et va plus loin.

— Vous trouvez ça bizarre ?

La femme finit de boire son vin et jette le verre par-dessus son épaule. Chevette l'entend qui se brise.

— Hein ?

— La fête de Cody.

— Je ne sais pas. Un peu… Je suis entrée comme ça…

— Où habitez-vous ?

— Au pont.

Elle guette sa réaction. Le sourire de la femme s'élargit.

— Vraiment ? C'est si… mystérieux. J'aimerais y aller, parfois, mais il n'y a pas de visites accompagnées, et on dit que c'est… dangereux.

— C'est faux, lui dit Chevette, qui hésite cependant. Mais… il ne faut pas être trop habillée, vous voyez ce que je veux dire ? Ce n'est pas plus dangereux que le quartier où vous êtes.

Elle pense aux fûts qui brûlent dans les terrains vagues.

— Mais n'allez pas à Treasure Island, reprend-elle. Et n'essayez pas de traverser jusqu'à Oakland. Restez du côté suspendu.

— Et ça vous plaît de vivre là-bas ?

— Ben oui, je n'aimerais pas habiter ailleurs.

— Vous avez bien de la chance, fait la femme avec un sourire.

— Bon, murmure Chevette, gênée. Il faut que je me sauve, maintenant.

— Je m'appelle Maria.

— Moi, c'est Chevette.

Elle lui tend la main. Elles ont son deuxième prénom presque en commun. Chevette-Marie.

Elles se serrent la main.

— Au revoir, Chevette.

— Amusez-vous bien, d'accord ?

— Je n'aime pas du tout cette fête.

Rajustant les larges épaules du blouson de Skinner, Chevette fait un signe de tête à Maria et commence à fendre la foule en direction de la sortie. Il y a plus de monde que quand elle est entrée. Les invités de Cody doivent continuer d'arriver. L'atmosphère est de plus en plus japonaise, remarque-t-elle. Tout le monde est très habillé. Les femmes, secrétaires ou autres, portent toutes des perles, ce qui ne les empêche pas, de toute évidence, de participer à l'esprit de la chose. Il y a de plus en plus de bruit, aussi, à mesure que les gens sont de plus en plus pétés. On entend ce brouhaha spécial qui signifie que la boisson commence à faire son effet général, et elle n'a plus qu'une seule envie, c'est de partir le plus vite possible.

Elle se retrouve coincée près de la porte de la salle de bains où elle a aperçu les glacés, mais celle-ci est fermée à présent. Un groupe de Français parlent bruyamment dans leur langue en s'esclaffant et en faisant de grands gestes des mains, mais Chevette entend quelqu'un qui vomit à l'intérieur.

— Je veux juste *passer*, dit-elle à un homme en nœud pap et aux cheveux coupés court.

Elle le bouscule un peu, et une partie de son verre se renverse. Il lui crie quelque chose en français.

C'est la vraie claustro, à présent. Comme dans les bureaux où on la fait poireauter des heures avant de lui remettre un message et où elle voit tous les occupants des lieux défiler sans cesse devant elle, en se demandant si tout cela a une signification ou s'ils se contentent d'aller et venir. C'est peut-être aussi le vin qui lui monte à la tête. Elle

n'a pas l'habitude de boire, et elle n'aime pas du tout l'arrière-goût au fond de sa gorge.

Soudain, elle revoit son poivrot, l'Européen au cigare éteint, son front luisant trop près du visage hébété et légèrement embêté de l'une des turbineuses. Il la bloque dans un coin, et tout le monde est tellement collé, si près de la porte et de la liberté, que Chevette se sent plaquée contre son dos durant une seconde ou deux. Cela n'interrompt pas son entretien minable avec la fille, certes pas, mais il lance un coup de coude vicelard en arrière, dans les côtes de Chevette, pour gagner un peu d'espace vital.

Au moment où elle baisse les yeux, elle voit quelque chose qui dépasse d'une poche du blouson en cuir tabac.

La chose se retrouve subitement dans la main de Chevette, puis dans le devant de ses leggings. Elle est déjà dans le couloir, et le trou-du-cul ne s'est aperçu de rien.

Dans le calme soudain du couloir d'hôtel, tandis que les bruits de la fête s'éloignent, elle se dirige vers l'ascenseur. Elle voudrait courir, elle voudrait rire, mais elle commence à avoir un peu la frousse.

Elle marche.

Elle passe devant les plateaux, assiettes et verres sales de la fiesta.

Elle se souvient des gorilles de la sécurité dans le hall.

Avec ce foutu truc coincé dans son pantalon.

Dans un couloir adjacent à celui où elle est, elle aperçoit les portes d'un ascenseur de service, grandes ouvertes, qui lui tendent les bras. À l'intérieur, un garçon au faciès d'Asie centrale range un chariot d'acier badigeonné de peinture où sont empilés des rectangles plats qui doivent être des écrans de télévision. Il la dévisage longuement tandis qu'elle se glisse entre le chariot et la paroi. Son visage est tout en pommettes, ses yeux sont brillants et enfoncés, les côtés de sa tête sont rasés très haut, et sa coiffure est presque verticale, à la manière que ces gens-là affectionnent très souvent. Il a un badge de la sécurité épinglé sur le devant de sa blouse grise, et un VirtuaFax qui pendouille autour de son cou au bout d'un cordon de nylon rouge.

— Sous-sol, lui dit Chevette.

Le fax bourdonne. Il le prend dans sa main, appuie sur le bouton et regarde l'écran. Le truc, dans le pantalon de Chevette, semble avoir triplé de volume. Puis l'autre laisse retomber le fax sur sa poitrine, lui fait un clin d'œil et appuie sur un bouton marqué B-6. La porte de l'ascenseur se referme bruyamment, et Chevette ferme les yeux.

Elle s'appuie en arrière contre les grands panneaux rembourrés des parois et s'imagine qu'elle est dans la chambre de Skinner, écoutant le bruissement des câbles. Le sol, là-bas, est constitué de briquettes de bois non équarri, de cinq centimètres d'épaisseur sur dix de large, posées sur champ, et le sommet de la bosse du câble, sur son

étrier d'acier, passe juste au milieu. Skinner lui a dit qu'il y avait dix-sept mille quatre cent soixante-quatre brins d'acier dans ce câble, chaque brin faisant l'épaisseur d'un crayon. Quand on pose l'oreille dessus, on entend chanter le pont entier, si le vent souffle comme il faut.

L'ascenseur s'arrête au quatrième sous-sol sans aucune raison. Il n'y a personne derrière la porte. Chevette aurait envie d'appuyer de nouveau sur B-6, mais elle se force à attendre que le garçon au fax le fasse lui-même. Ce qu'il fait au bout d'un moment.

B-6 n'est pas le parking qu'elle attend avec tant d'impatience, mais un labyrinthe de tunnels en béton vieux d'un siècle, pavés d'asphalte craquelé, avec au plafond d'énormes tuyaux fixés par des colliers de fer. Elle se glisse dehors tandis qu'il se penche pour décoincer une roue de son chariot.

Alignement de chambres froides cadenassées vieilles d'un siècle. Cinquante aspirateurs en train de se charger devant des postes numérotés. Énormes tapis roulés, entassés comme des bûches. Des gens vont et viennent en vêtements de travail, certains en blanc comme dans les cuisines. Elle s'efforce d'assumer un air professionnel, comme si elle faisait une livraison.

Elle découvre un escalier étroit et grimpe. Il fait chaud et ça sent le renfermé. Des détecteurs de mouvement allument la lumière à chaque palier. Elle ressent le poids du vieil immeuble sur ses épaules.

Mais sa bécane est là, au deuxième sous-sol, derrière une colonne de béton cannelé.

— *Pas touche !* fait la bécane quand elle se trouve à un mètre cinquante.

Sans hurler autant que les voitures, mais elle ne donne pas pour autant l'impression de plaisanter.

Sous la couche de rouille factice appliquée à la bombe et sous l'habile bandage de ruban argenté, la géométrie du cadre en carton enrobé de carbone fait trembler les cuisses de Chevette. Elle glisse la main sous la boucle de reconnaissance derrière la selle. On entend un double *zik* tandis que les freins à particules se desserrent, et elle peut démarrer.

Jamais elle ne s'est sentie mieux qu'en gravissant la rampe tachée d'huile vers la sortie.

4
Opportunité de carrière

Le copain avec qui Rydell partageait sa chambre, Kevin Tarkovsky, avait le nez percé d'un os et travaillait dans une boutique de planches à voile appelée *Monte-moi dessus*.

Le lundi matin, quand Rydell lui annonça qu'il avait quitté son boulot chez SecurIntens, Kevin lui proposa de lui trouver un job de vendeur dans le domaine des loisirs de plage.

— Tu as juste le physique qu'il faut, lui dit-il en regardant ses épaules et son torse nus.

Rydell portait le short orange qu'il avait emprunté à Kevin pour aller voir Hernandez. Il avait retiré son plâtre en le dégonflant puis l'avait fait rentrer à l'intérieur du pot de peinture qui leur servait de corbeille à papiers et sur lequel ils avaient collé une grosse marguerite adhésive.

— Ça te changerait, d'avoir des horaires réguliers, et il y aurait peut-être les tatouages en prime. Un vrai machin tribal.

— Mais Kevin… je ne connais rien au surf ni à la planche à voile. C'est tout juste si j'ai été trois fois dans ma vie au bord de la mer. À Tampa Bay.

Il était dix heures du matin, et Kevin avait sa journée.

— La vente, ça consiste à communiquer son expérience, Berry. Si le client veut une information, tu la lui donnes. Mais tu lui fournis en même temps ton expérience.

Kevin tapota en guise d'illustration, sa broche de nez en os de cinq centimètres avant d'ajouter placidement :

— Ensuite, tu lui vends une nouvelle planche.

— Mais je ne suis même pas bronzé.

Kevin avait à peu près la couleur et l'éclat de la paire de chaussures de sport Cole-Haan brun toscan que lui avait offerts sa tante le jour de son quinzième anniversaire. Cela n'avait rien à voir avec la génétique ni les effets de l'exposition au soleil, mais résultait plutôt d'une série d'injections régulières combinées à un régime complexe à base de pilules et de lotions spéciales.

— C'est vrai, reconnut Kevin. Tu aurais besoin d'un bon bronzage.

Rydell savait que Kevin n'avait jamais fait de planche à voile et n'en ferait jamais, mais il ramenait tout le temps du magasin des vidéos qu'il visionnait sur son combiné à lunettes, et Rydell le voyait faire tous les gestes qu'il fallait. Il ne doutait pas qu'il possédât toutes les connaissances qu'un éventuel acheteur était en droit d'attendre de lui. Et il avait en plus l'expérience que conféraient son bronzage, sa

musculature acquise en salle et son fameux os dans le nez. Toutes choses qui attiraient beaucoup d'attention sur lui, en particulier de la part des femmes, bien que cela n'ait jamais débouché sur rien d'extraordinaire.

Ce que Kevin vendait, par-dessus tout, c'étaient des fringues. Des trucs coûteux, censés protéger ceux qui les portaient à la fois des ultraviolets et de la pollution marine. Il en avait deux cartons pleins, empilés dans l'unique placard de leur chambre. Rydell, dont la garde-robe se limitait à sa plus simple expression, avait toute liberté de fouiner là-dedans et emprunter tout ce qui lui plaisait. Ce qui se résumait à pas grand-chose en fait, dans la mesure où, la plupart du temps, les fringues en question étaient en matériaux fluorescents, en nanopore noir ou bien en mirrorflex. Les plus sophistiqués avaient un logo sensible aux UV, qui disait *Monte-moi dessus* les jours où la couche d'ozone était particulièrement nase. Rydell s'en était aperçu la dernière fois qu'il était allé au marché avec un truc comme ça sur le dos.

Kevin et lui partageaient l'une des deux chambres d'une maison des années 60 de Mar Vista, qui n'avait au demeurant pas la moindre vue sur la mer. Quelqu'un avait monté une cloison en panneaux de plâtre au milieu de la pièce originale. Du côté de Rydell, le plâtre était couvert des mêmes marguerites adhésives que sur la corbeille, avec en plus toute une collection d'autocollants de lieux touristiques comme Magic Mountain, Nissan County, Disneyland ou Skywalker Park. Deux autres personnes occupaient la maison, trois en comptant la Chinoise qui avait le garage (mais avec sa salle de bains personnelle à l'intérieur).

Rydell avait acheté un futon avec la presque totalité de sa première paie de chez SecurIntens. Il l'avait trouvé au marché, dans un box où ça coûtait moins cher. Le box s'appelait Futon Mouth, et Rydell avait trouvé ça assez marrant[4]. La fille lui avait expliqué qu'il suffisait de glisser un billet de vingt dans la main du préposé au métro pour qu'il le laisse passer avec le futon roulé dans un gros sac en plastique vert, qui lui rappelait ceux où on enveloppait les cadavres.

Plus tard, quand il avait eût son plâtre, il avait passé pas mal de temps sur ce futon, à regarder les autocollants. Il se demandait si celui qui les avait mis là était vraiment allé dans tous ces endroits. Un jour, Hernandez lui avait proposé de bosser dans Nissan County. SecurIntens y avait acheté la franchise de la société de flics à la demande. Et ses parents avaient passé leur lune de miel à Disneyland. Quant à Skywalker Park, ça se trouvait à San Francisco. L'ancien nom, c'était Golden Gate, et il se souvenait de quelques émeutes discrètes, qu'il avait vues à la télé, au moment où on l'avait privatisé.

— Tu t'es inscrit sur les réseaux de recherche d'emploi, Berry ?

Il secoua négativement la tête.

— Je m'en occupe, lui dit Kevin en lui tendant son casque.

Rien à voir avec les petites lunettes de Karen. C'était juste un casque en plastique blanc comme les gamins en utilisaient pour jouer.

— Mets ça, lui dit Kevin. Je te connecte.

— C'est gentil de ta part, mais tu n'es pas obligé de te donner tout ce mal.

Kevin toucha l'os en travers de son nez.

— Tu oublies qu'il y a le loyer.

Et c'était vrai. Rydell posa le casque sur sa tête.

— Bon, fit Sonya, aussi enthousiasme qu'on peut l'être. Il ressort que vous êtes diplômé d'un établissement de formation post-secondaire…

— Une académie, corrigea Rydell. Une académie de police.

— Bien sûr, Berry. Mais il ressort que vous avez été ensuite employé durant dix-huit jours au total avant d'être suspendu.

Sonya ressemblait à une jolie fille de dessin animé. Ni pores ni textures nulle part. Ses dents étaient très blanches et semblaient former un seul bloc. Comme si elle pouvait les enlever. Comme si elle pouvait les enlever d'un coup pour inspection. Mais pas pour les nettoyer, car un dessin, ça ne mange pas. Elle avait quand même des nénés super, exactement comme il lui en aurait dessiné s'il avait été doué pour ça.

— C'était vrai, fit-il en pensant à Turvey. J'ai eu des problèmes quand ils m'ont mis dans la patrouille.

Elle hocha la tête avec conviction.

— Je vois, Berry.

Il se demandait ce qu'elle pouvait bien voir. Ou bien ce que le système expert qui l'utilisait comme marionnette pouvait voir. Et surtout, de quelle manière il voyait ça. À quoi pouvait ressembler un type comme Rydell aux yeux du système informatique d'une agence pour l'emploi ? À pas grand-chose, décida-t-il.

— Ensuite, Berry, vous êtes allé à Los Angeles, et il ressort que vous avez été employé dix semaines par la branche résidentielle d'intervention armée de la compagnie SecurIntens. En tant que chauffeur ayant une expérience des armes.

Rydell songea aux roquettes logées sous la coque de l'hélico de la police de Los Angeles. Et ils avaient sans doute aussi, quelque part à l'intérieur, un chaingun.

— Ouaip, reconnut-il.

— Mais vous avez démissionné.

— C'est à peu près ça.

Sonya fit un sourire radieux à Rydell, comme s'il venait

d'admettre, timidement, qu'il faisait partie d'une commission du Congrès ou qu'il était titulaire d'un doctorat du troisième cycle.

— Bon, murmura-t-elle. Il faut que je mette mon casque à penser. Juste une seconde !

Elle cligna des paupières, puis ferma ses grands yeux de dessin animé.

Bon Dieu ! se dit Rydell. Il essaya de regarder sur le côté, mais le casque de Kevin n'offrait pas de compléments périphériques, et il n'y avait rien par là. Rien d'autre que Sonya, le rectangle vide de son bureau, quelques détails sommaires suggérant une atmosphère de travail, et le logo de l'agence pour l'emploi derrière elle au mur. Ce logo la faisait ressembler à une présentatrice de chaîne télévisée qui ne diffuserait que les *bonnes* nouvelles.

Sonya rouvrit les yeux. Son sourire devint incandescent.

— Vous êtes du Sud, dit-elle.

— Ouais.

— Les plantations, Berry, les magnolias, la tradition. Mais aussi une certaine noirceur. Quelque chose de gothique. Faulkner.

Fawk…

— Euh ?

— *Artisanat du Cauchemar*, Berry. Boulevard Ventura. Sherman Oaks.

Kevin le regarda ôter le casque et écrire l'adresse et le numéro de téléphone au bas du *People* de la semaine précédente. La revue appartenait à Monica, la petite Chinoise du garage. Elle imprimait toujours son exemplaire en supprimant les scandales et les catastrophes, avec une triple dose de romance entre les célébrités, particulièrement lorsque cela touchait à la famille royale britannique.

— Ils ont quelque chose pour toi, Berry ?

Demanda Kevin avec sollicitude.

— Peut-être bien. Un truc à Sherman Oaks. Je vais les appeler pour voir.

— Je t'emmène, si tu veux, fit Kevin en tripotant son os de nez.

Il y avait un grand tableau représentant le Transport Extatique dans la vitrine d'*Artisanat du Cauchemar*. Rydell en avait déjà vu de semblables sur les côtés des camions évangéliques stationnés sur les parkings des supermarchés. Ils représentaient des accidents de la route particulièrement sanglants et toutes sortes de catastrophes, avec les Âmes Sauvées qui grimpaient retrouver Jésus, dont les yeux brillaient avec une intensité un peu gênante. Celui-ci était beaucoup plus détaillé que ceux dont il se souvenait. Chacune des Âmes Sauvées avait un visage, comme si c'était la représentation de quelqu'un de réel. Certains de ces visages lui rappelaient d'ailleurs des personnes

célèbres, mais le tout donnait quand même l'impression d'avoir été peint soit par un enfant de quinze ans, soit par une vieille dame.

Kevin l'avait déposé au coin de Sepulveda, et il avait fait deux blocs à pied pour repérer l'endroit, en traversant à un moment un groupe de gens coiffés de casques de chantier à large bord, occupés à couler les fondations d'un palmier. Il se demandait s'il y en avait jamais eu de vrais sur Ventura avant le virus. Ces arbres de remplacement étaient devenus si populaires que les gens voulaient en mettre partout.

Ventura était l'une de ces artères de Los Angeles qui ne finissait jamais. Il avait dû passer avec Gunhead devant *Artisanat du Cauchemar* un nombre incalculable de fois, mais ces rues avaient l'air complètement différentes quand on les parcourait à pied. Pour commencer, on se sentait affreusement seul. Ensuite, on voyait à quel point la plupart des immeubles étaient fissurés et poussiéreux. Derrière les portes vitrées rendues à moitié opaques par la saleté s'accumulaient des piles jaunies de courrier abandonné, avec par-ci par-là, des flaques qui ne pouvaient être de l'eau de pluie, et qui faisaient qu'on se demandait inévitablement ce que ça pouvait être. On passait deux ou trois entrées d'immeuble de ce genre et on se retrouvait devant une vitrine où étaient exposées des lunettes de soleil qui valaient à peu près dix fois ce que Rydell payait comme loyer pour sa demi-chambre de Mar Vista. À tous les coups, il y avait, dans la boutique, une espèce de vigile qui vous ouvrait la porte d'un coup de bouton.

Artisanat du Cauchemar était un endroit comme ça, pris en sandwich entre un salon de coiffure abandonné et une agence immobilière sur le déclin qui vendait surtout des polices d'assurance. L'enseigne, ARTISANAT DU CAUCHEMAR – GOTHIQUE SUD, était peinte à la main en grosses lettres velues, comme les pattes d'un moustique de dessin animé, blanc sur fond noir. Mais il y avait deux tires de luxe stationnées devant la porte : une Range Rover gris métal qui ressemblait à Gunhead attifé pour le bal de fin d'année de sa promotion, et une de ces Porsche de collection à deux places, qui donnaient toujours l'impression à Rydell que la clef pour les remonter avait dû tomber quelque part.

Il passa bien au large de la Porsche. En général, ces joujoux-là avaient des alarmes ultra-sensibles, et le plus souvent hyper-agressives.

Il y avait un vigile qui le regardait à travers le verre blindé de la porte. Il n'était pas de chez SecurIntens, mais d'une boîte du même genre. Rydell avait emprunté à Kevin un pantalon de treillis aux plis bien repassés. Il le serrait un peu à la taille, mais c'était mille fois mieux que le short orange. Il avait aussi sa chemise d'uniforme de

SecurIntens, dont il avait arraché l'écusson, son Stetson et ses baskets noires. Il n'était pas sûr que le noir aille avec le kaki. Il appuya sur le bouton. Le vigile le fit entrer.

— J'ai rendez-vous avec Justine Cooper, dit-il en enlevant ses lunettes de soleil.

— Elle est avec un client, fit le vigile.

Il avait la trentaine, et aurait été plus à sa place dans une ferme du Kansas ou quelque chose comme ça. Rydell jeta un coup d'œil dans le fond de la boutique et aperçut une brune maigre qui parlait à un gros homme complètement chauve. Elle semblait lui vendre quelque chose.

— J'attends, fit Rydell.

Le fermier ne répondit pas. La loi lui interdisait de détenir une arme, à part l'étourdisseur de puissance industrielle qu'il portait au côté dans une gaine de plastique râpé, mais il en avait probablement une quand même. Un de ces trucs de poche surcalibrés conçus, à l'origine, pour percer le blindage des tanks. Les Russes, qui n'en faisaient jamais assez pour la sécurité, avaient le monopole du marché des armes du samedi soir.

Rydell regarda autour de lui. Cette affaire de Transport prenait bien de la place chez *Artisanat du Cauchemar*, décida-t-il. Les chrétiens de cette espèce, comme avait toujours dit son père, avaient quelque chose de pathétique. Le millénium était arrivé, puis reparti, ni vu ni connu, il n'y avait pas eu de Transport ni d'Extase, mais ils étaient toujours là, à chanter la même chanson. Sublett et ses copains, au moins, dans leur camp de caravanes du Texas, avec leurs vieux films et leur révérend Fallon, avaient un peu plus de crédibilité.

Il essaya de voir ce que la bonne femme essayait de refiler au chauve, mais elle capta son regard, et ce n'était pas bon. Il s'enfonça donc dans un recoin de la boutique, faisant mine de passer la marchandise en revue. Il y avait tout un rayon de trucs bizarres, en forme de couronnes à pattes d'araignée, dans des sous-verre à cadre doré. Ils semblaient faits de vieux cheveux frisés. Il y avait aussi de minuscules cercueils de bébés, en métal oxydé. L'un d'eux était rempli de terre où poussait du lierre. Il y avait des tables basses faites, apparemment, avec de vieilles pierres tombales sur lesquelles étaient gravées des lettres si usées qu'on n'arrivait pas à les lire. Il tomba en arrêt devant une tête de lit constituée de négrillons soudés, du genre que la loi interdisait d'exhiber sur sa pelouse à Knoxville. Ils venaient d'être repeints, avec de grosses lèvres rouges qui faisaient un large sourire à bouffer de la pastèque. Le lit était orné d'une couverture en piqué confectionnée à la main, en forme de drapeau confédéré. Quand il se baissa pour regarder l'étiquette du prix, il ne trouva qu'un autocollant jaune sur lequel était écrit VENDU.

— M. Rydell ? Je peux vous appeler Berry ? La mâchoire de Justine Cooper était si étroite qu'elle donnait l'impression de ne pas avoir le compte des dents à l'intérieur. Ses cheveux coupés court formaient un casque brun poli. Elle portait des vêtements flottants destinés à cacher, supposait Rydell, le fait qu'elle était bâtie à peu près comme un phasme. Son accent ne donnait pas l'impression qu'elle vienne du sud de quoi que ce soit, et il y avait chez elle quelque chose de perpétuellement tendu comme un fil de fer.

Rydell vit le gros homme sortir de la boutique et s'arrêter sur le trottoir devant la Range Rover pour désactiver ses défenses.

— Bien sûr, dit-il.

— Vous êtes de Knoxville ?

Il remarqua qu'elle respirait posément comme si elle cherchait à éviter l'hyperventilation.

— C'est exact.

— Vous n'avez pas beaucoup d'accent.

— J'aimerais que tout le monde réagisse comme vous, dit-il en souriant.

Mais elle ne lui rendit pas son sourire.

— Votre famille est originaire de Knoxville, M. Rydell ?

Merde, se dit-il. Pourquoi tu ne m'appelles pas Berry ?

— Mon père l'était. Je crois. La famille de ma mère venait de la région de Bristol, en général.

Les yeux noirs de Justine Cooper, où l'on ne voyait presque pas de blanc, le transperçaient de part en part, mais ne semblaient pas enregister quoi que ce soit. Il lui donnait la quarantaine bien tassée.

— Mlle Cooper ?

Elle sursauta, comme s'il lui avait mis le doigt au cul.

— Mlle Cooper, qu'est-ce que c'est que ces espèces de couronnes dans des cadres, là-bas ?

Il accompagna sa question d'un geste du doigt.

— Des couronnes mémoriales. Virginie du Sud-Ouest, fin du XIX^e^, début XX^e^.

Très bien, se dit Rydell. Continue à la faire parler du stock.

Il marcha jusqu'à l'endroit où les couronnes étaient exposées pour les examiner de plus près.

— Ça ressemble à des cheveux, dit-il.

— Bien sûr, fit-elle. Que voudriez-vous que ce soit d'autre ?

— Des cheveux humains ?

— Naturellement.

— Vous voulez dire… qu'ils ont appartenu à des morts ?

Il distinguait, à présent, les tresses fines, les torsades qui ressemblaient à des fleurs. Ils étaient sans lustre et sans couleur particulière.

— M. Rydell, je crains que vous n'ayez perdu votre temps, fit-elle en avançant lentement vers lui. Lorsque nous avons discuté au téléphone, j'ai eu l'impression que vous étiez bien plus… euh… du Sud.

— Que voulez-vous dire, Mlle Cooper ?

— Ce que nous offrons aux gens qui viennent ici, c'est une certaine vision, M. Rydell, en même temps qu'une certaine noirceur. Quelque chose de gothique, vous comprenez ?

Merde. Cette foutue tête parlante de l'agence lui avait sorti la même salade, presque mot pour mot.

— Je ne pense pas que vous ayez lu Faulkner ? demanda-t-elle en levant la main pour chasser quelque chose d'invisible qui pendait comme une toile d'araignée devant son visage.

Encore celui-là ?

— Non, fit-il.

— Bien sûr. Je ne m'y attendais pas vraiment. J'espère trouver quelqu'un qui puisse m'aider à exprimer cette noirceur, M. Rydell. L'Âme du Sud. Un rêve *fiévreux* de sensualité.

Rydell battit des paupières.

— Mais vous n'évoquez rien de tout cela pour moi, M. Rydell. Désolé.

La toile d'araignée invisible semblait revenue. Rydell se tourna vers le vigile pour le regarder, mais il ne semblait pas écouter leur conversation. Il paraissait plutôt endormi.

— Ma petite dame, fit Rydell en articulant, si vous voulez mon avis, vous êtes aussi fêlée qu'une barrique de trous-du-cul complètement pétés.

Elle haussa vivement les sourcils.

— Voilà, dit-elle.

— Voilà quoi ?

— La couleur, M. Rydell. Le foisonnement verbal polychrome d'une décrépitude incroyablement avancée.

Rydell dut se concentrer quelques instants là-dessus. Il se prit à regarder la tête de lit aux négrillons.

— Ça ne vous arrive pas d'avoir des Noirs qui se plaignent de ce genre de truc ? demanda-t-il.

— Au contraire, murmura-t-elle avec un nouvel élan dans la voix. Nous faisons beaucoup d'affaires avec les résidents les plus nantis de South Central. Ils ont au moins le sens de l'ironie. Je suppose qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

5
Hay Problemas

Les rêves du messager sont faits de métal brûlant, d'ombres qui courent dans tous les sens en criant, de montagnes couleur béton. Ils enterrent les orphelins sur un versant de colline. Cercueils en plastique bleu pâle. Nuages dans le ciel. Le prêtre a un chapeau tout en hauteur. Ils ne voient pas le premier obus qui vient des montagnes de béton. Il fait un trou dans tout le paysage : le versant de colline, le ciel, un cercueil bleu, le visage de la femme.

Un bruit trop vaste pour être vraiment un bruit. Mais par-dessus lui, ils entendent quand même, arrivant seulement maintenant, la pétarade festive des mortiers, et voient les petits nuages de fumée proprette qui s'élèvent des flancs gris clair de la montagne.

Il se dresse soudain seul dans le grand lit, et veut hurler, avec des mots tirés d'un langage qu'il ne s'autorise plus à parler.

Il a des élancements dans la tête. Il boit de l'eau plate à même le broc en inox posé sur la tablette. Les murs tournent, se brouillent, redeviennent nets. Il se force à se lever et marche tout nu, jusqu'à la haute fenêtre à l'ancienne. Il écarte les lourdes tentures. San Francisco. L'aube a la couleur de l'argent terni. C'est mardi. Et ce n'est pas Mexico.

Dans la salle de bains immense, plissant les yeux dans la lumière trop crue, il s'asperge le visage d'eau froide. Le rêve s'est éloigné, mais laisse un résidu. Il frissonne. Le carrelage froid est déplaisant sous ses pieds nus. Les putes, à la fête. Ce Harwood. Complètement décadent. Le messager désapprouve ce qui est décadent. Son travail le met en contact avec de vrais riches, le vrai pouvoir. Il rencontre des gens qui ont de la substance. Harwood est un riche sans substance.

Il éteint la lumière de la salle de bains et retourne sur la pointe des pieds dans son lit, sans trop bouger la tête à cause de sa migraine.

Le duvet rayé remonté jusqu'au menton, il essaie de faire de l'ordre dans les événements de la veille. Il y a des trous. Il s'est laissé aller. Il désapprouve ceux qui se laissent aller. La fête chez Harwood. La voix au téléphone, qui lui demande d'y aller. Il a déjà plusieurs verres dans le nez. Il voit le visage d'une jeune femme. Colère. Mépris. Ses cheveux courts sont taillés en pointes.

Ses yeux lui donnent l'impression d'être trop grands pour leurs orbites. Quand il les frotte, de grands éclairs malsains l'entourent. L'eau froide qu'il a bue lui donne la sensation d'une pierre dans l'estomac.

Il se souvient d'avoir été assis derrière le grand bureau d'acajou,

un verre à la main. C'était avant le coup de téléphone, avant la fiesta. Il y a deux étuis ouverts devant lui, identiques. Le premier, c'est celui où il la range. Le deuxième, c'est pour ce qui lui a été confié. Tout cela représente beaucoup d'argent, mais il ne doute pas que les informations à l'intérieur soient particulièrement précieuses. Il replie les petits oculaires en graphite et ferme l'étui d'une pression des doigts. Puis il pose la main sur l'autre étui, celui qui contient tous les mystères et tous les soulagements qu'elle lui offre, avec la maison blanche sur la colline. Il glisse l'étui dans la poche de son veston…

Il se tend soudain sous le duvet, l'estomac en proie à un spasme d'anxiété.

Il portait ce veston à la fiesta dont il a presque tout oublié par ailleurs.

Ignorant les battements dans sa tête, il se relève en agrippant fébrilement la tablette du lit et trouve le veston en boule par terre au pied d'une chaise.

Son cœur bat trop fort.

Là, le paquet qu'il doit livrer. Dans la poche intérieure à fermeture Éclair. Mais les poches extérieures sont vides.

Elle a disparu.

Il fouille ses autres vêtements. À quatre pattes sur le carrelage, une pulsation de douleur derrière les yeux. Il regarde sous la chaise. Rien.

Elle peut être remplacée, elle, au moins, se dit-il, à genoux, le veston entre les mains. Il trouvera un vendeur spécialisé dans ce genre de programme. Depuis peu, il le reconnaît maintenant, elle commençait à perdre de la résolution.

Tout en se faisant ces réflexions, il regarde ses mains qui défont la fermeture Éclair de la poche intérieure et sortent l'étui dont il a la charge temporaire et dont il doit assurer la livraison. Il l'ouvre.

Les rectangles noirs de plastique élimé. L'étiquette sur la cassette, effacée, illisible. La transparence jaunie des perles audio.

Il entend un son faible, dans l'aigu, qui sort du fond de sa gorge. Comme lorsque le premier obus est arrivé, il y a des années.

6
Le pont

Calculant soigneusement le pourboire de trente pour cent, Yamazaki paya la course et se contorsionna pour quitter le siège arrière déformé du taxi. Le chauffeur, qui savait que tous les Japonais étaient richissimes, compta d'un air maussade les billets déchirés et crasseux puis versa les trois pièces de cinq dollars dans le gobelet de Thermos en plastique fêlé scotché au tableau de bord fatigué. Yamazaki, qui n'était pas riche, mit son sac à l'épaule, fit volte-face et se dirigea vers le pont. Comme toujours, cela lui remuait le cœur de le voir là, sous la lumière oblique du matin, dans toute la complexité de sa structure secondaire.

L'intégrité de la portée était aussi rigoureuse que sa modernité elle-même. Autour de cela, pourtant, se greffait une autre réalité, respectueuse de ses propres contraintes de temps. C'était arrivé en bloc, sans aucun plan préalable, avec l'appoint de toutes les techniques et tous les matériaux imaginables. Le résultat était quelque chose d'amorphe, de curieusement organique. La nuit, illuminé par les ampoules de Noël, les néons recyclés et les torches, il était habité par une étrange énergie médiévale. Le jour, vu de loin, il lui rappelait les ruines de la jetée de Brighton en Angleterre, vues à travers les prismes craquelés d'un kaléidoscope de style vernaculaire.

Ses os d'acier et ses tendons striés se perdaient dans une accrétion de rêves avec ses salons de tatouage, ses arcades de jeux, ses boxes à peine éclairés où s'empilaient des revues défraîchies, ses marchands de fournitures pyrotechniques ou d'appâts, ses officines de bookmakers, ses bars à *sushi*, ses prêteurs sur gages clandestins, ses herboristes, ses coiffeurs et ses tavernes. Rêves de commerce, leurs emplacements correspondant généralement aux voies qui avaient jadis abrité la circulation automobile. Au-dessus de tout cela, s'élevant jusqu'au sommet des pylônes des câbles, s'étageait la complexité imbriquée du barrio suspendu, avec sa population sans nombre et ses secteurs de fantasmes plus personnels.

Il avait vu cela pour la première fois de nuit, trois semaines plus tôt, se tenant dans la brume au milieu des marchands de fruits et de légumes qui étalaient leur marchandise sur des couvertures. Le cœur battant, il avait contemplé la bouche de la caverne tandis que la vapeur montait des marmites des marchands de soupe ambulants, sous l'arc déchiqueté des néons de récupération. Tout cela se déplaçait en même temps dans le flou du brouillard. La téléprésence ne lui avait donné qu'un faible aperçu de la magie et de la singularité de la chose.

Il s'était avancé lentement dans le ventre de néons, dans le patchwork de carnaval des matériaux récupérés, impressionné, comme jamais il ne l'avait été. Un pays de contes de fées. Contreplaqué lustré par la pluie, plaques de marbre fissurées venues de la façade d'une banque oubliée, plastique ondulé, cuivre poli, paillettes, toiles peintes, miroirs, chrome terni et écaillé sous l'influence de l'air marin. Tant de choses à capter par ses yeux étonnés. Mais il savait qu'il n'avait pas fait ce voyage en vain.

Dans le monde entier, il n'y avait pas, c'était certain, de plus somptueux thomasson.

Il entra alors, mardi matin, au milieu du remue-ménage à présent familier des charrettes de glace et de poisson, des claquements de la machine à faire les tortillas. Il se fraya un chemin jusqu'à une gargote dont l'intérieur avait la texture d'un ancien ferry, avec son vernis foncé, irrégulier, sur du bois épais et grossier, comme si quelqu'un avait scié une section entière d'un vieux bateau réformé. Ce qui n'était pas du tout impossible, se dit-il en s'asseyant devant le long comptoir. Un peu avant Oakland, juste après l'île hantée, la carcasse sans ailes d'un 747 abritait les cuisines de neuf restaurants thaï.

La jeune femme derrière le comptoir avait des bracelets tatoués représentant des lézards stylisés indigo. Il commanda un café, qui lui fut servi dans de la porcelaine épaisse. Il n'y avait pas deux tasses semblables dans l'établissement. Il sortit son bloc-notes de son sac, l'alluma et dessina une brève esquisse de la tasse avec le fin réseau de craquelures dans sa surface vernie, qui la faisait ressembler à une mosaïque blanche en miniature. Buvant son café à petites gorgées, il fit défiler les notes des journées précédentes. L'esprit de ce type, Skinner, était en harmonie remarquable avec le pont. Les choses s'y étaient accumulées autour d'un noyau de volonté original, jusqu'à ce qu'un point de crise soit atteint et qu'un nouveau programme émerge. Mais quel était ce programme ?

Il avait demandé à Skinner de lui expliquer le mode d'accrétion qui avait eu pour résultat l'état actuel de la structure secondaire du pont. Quelles étaient les motivations d'un bâtisseur donné, pris individuellement ? Son carnet avait enregistré les réponses obliques et les digressions de l'homme avant de les transcrire puis de les traduire.

Il y a eu ce pêcheur, un jour qui a pris sa ligne au fond et qui a remonté une bicyclette couverte de coquillages. Tout le monde se marrait. Il a gardé la bicyclette, et il a construit un restaurant où l'on servait de la soupe aux clams, des moules cuites et de la bière mexicaine. La bicyclette était accrochée au-dessus du comptoir. Il n'y avait que trois tabourets. Le box était en porte-à-faux sur deux mètres cinquante. Il avait utilisé de la Super Glu et des ferrures. Les murs, à l'intérieur, étaient tapissés de cartes

postales. Comme des bardeaux. La nuit, il dormait en chien de fusil sous son comptoir. Un jour, plus rien. Les ferrures avaient cédé. Le mur du barbier, à côté, avait gardé quelques échardes, et c'est tout. Quand on baissait les yeux, on voyait l'eau en bas. Il avait construit trop en porte-à-faux.

Yamazaki contemplait la vapeur qui montait du café tout en imaginant la bicyclette couverte de coquillages, elle-même un thomasson d'une puissance considérable. Skinner avait manifesté de la curiosité pour ce terme, et le carnet avait enregistré la tentative d'explication de Yamazaki concernant les origines et la signification de son acception actuelle.

Tomasson était un joueur de base-ball américain, très beau et très puissant. Il a rallié les Yomiyuri Giants en 1982, moyennant une forte somme d'argent. C'est alors qu'on s'est aperçu qu'il était incapable de toucher la balle. L'écrivain et artisan Gempei Akasegawa s'est emparé de son nom pour décrire certains monuments aussi inutiles qu'inexplicables constituant des éléments gratuits mais curieusement artistiques du paysage urbain. Cependant, le terme a pris ultérieurement d'autres sens. Si vous le désirez, je peux rechercher et traduire les définitions modernes données par le Gendai Yogo Kisochishiki*, ou* Vocabulaire de base des temps modernes.

Mais Skinner, le teint gris, mal rasé, le blanc de ses yeux jauni, la peau tachée de vaisseaux éclatés, avait haussé les épaules. Trois résidents qui avaient préalablement accepté de se faire interviewer l'avaient cité comme un original, qui avait été l'un des premiers à s'installer sur le pont. L'emplacement de sa chambre dénotait aussi un certain statut, bien que Yamazaki se demandât s'il y en avait beaucoup qui eussent accepté de bâtir leur domicile au sommet de l'un des pylônes. Avant l'installation de l'ascenseur électrique, la montée devait représenter une véritable expédition. Aujourd'hui avec sa hanche amochée, le vieillard était pratiquement invalide, et dépendait entièrement de ses voisins et de la fille. Ils lui apportaient à boire et à manger, et maintenaient ses W.-C. chimiques en état de fonctionner. La fille, se disait Yamazaki, devait bénéficier de l'hébergement en échange, mais il lui semblait que leur relation ne s'arrêtait pas là, et il y avait entre eux quelque chose de bien plus complexe.

Si Skinner était difficile à déchiffrer en raison de son âge, de sa personnalité ou des deux, la fille était absolument hermétique, d'une manière bourrue que Yamazaki associait généralement aux Américains de sa génération. Mais c'était peut-être seulement parce qu'il était un étranger, un Japonais, et qu'il posait trop de questions.

Il regarda le long du comptoir, les autres clients présents à cette heure précoce du matin. Tous des Américains. Le fait d'être là en personne, en train de boire un café au milieu de ces gens, avait pour lui quelque chose d'extraordinaire. Il écrivit dans son bloc-notes, faisant cliqueter le crayon contre l'écran.

L'appartement est dans une grande maison de style victorien, tout en bois, à la peinture soignée, dans un quartier où les noms des rues rendent hommage aux politiciens américains du XIX^e^ siècle : Clay, Scott, Pierce, Jackson. Ce mardi matin, en sortant dans l'escalier, j'ai remarqué, du côté de la rampe du dernier étage, les traces d'un gond disparu. Je suppose qu'il devait y avoir là, dans le temps, une barrière pour enfants. Descendant l'avenue Scott en quête d'un taxi, j'ai trouvé sur le trottoir une carte postale défraîchie. Le visage anguleux du martyr Shapely, le saint du Sida, pustulé par la pluie. Très triste.

— Y z'auraient jamais dû dire ça. Sur Godzilla, vous comprenez ?

Yamazaki battit des paupières devant la physionomie intense de la fille derrière le comptoir.

— Pardon ?

— Y z'aurait jamais dû dire ça. Sur Godzilla. Y z'aurait jamais dû se moquer. Nous avons eu nos tremblements terre, ici, et ça ne vous a pas fait rire, vous autres.

7
Faudrait que ça marche

Hernandez suivit Rydell dans la cuisine de la maison de Mar Vista. Il portait un survêtement sans manche couleur bleu roi et des sandales de douche allemandes, celle avec des centaines de petites boules pour masser la plante des pieds. Rydell ne l'avait jamais vu avant sans uniforme, et cela lui fit un choc. Il avait trois gros tatouages dans le gras des bras. Des chiffres romains. Des trucs de gangs de jeunesse. Ses pieds étaient bruns et compacts, comme ceux d'un ours.

C'était mardi matin. Il n'y avait personne d'autre dans la maison. Kevin était à *Monte-moi dessus*, et les autres étaient partis vers leurs occupations habituelles. Monica était peut-être dans son garage, mais on ne la voyait jamais beaucoup, de toute manière.

Rydell sortit son paquet de cornflakes du buffet et l'ouvrit lentement. Il en restait à peu près assez pour remplir un bol. Il ouvrit le frigo et prit un petit récipient en plastique au couvercle hermétique, avec un bout d'adhésif sur le côté où il avait écrit au marqueur indélébile : LAIT EXPÉRIMENTAL.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Hernandez ?

— Du lait.

— Pourquoi c'est marqué "expérimental" ?

— Pour que personne n'y touche. Un truc que j'ai appris au dortoir de l'école de police.

Il versa les cornflakes dans un bol, les recouvrit de lait, trouva une cuiller et transporta le tout sur la table de la cuisine. Elle était bancale, de sorte qu'il valait mieux ne jamais appuyer les coudes dessus.

— Et ce bras ?

— Ça va.

Rydell oublia soudain qu'il ne fallait pas poser les coudes. Le lait et les cornflakes se répandirent sur la toile cirée blanche balafrée dans tous les sens.

— Attends.

Hernandez alla chercher un gros tas d'essuie-tout beige sur le dérouleur derrière le comptoir.

— C'est à Machinchose, fit Rydell. Il n'aime pas du tout qu'on se serve de ses affaires.

— Essuie-tout expérimental, fit Hernandez en lui lançant le tas.

Rydell épongea le lait et la majeure partie des cornflakes. Il n'arrivait pas à deviner ce que Hernandez était venu faire ici. Il est

vrai qu'il ne se serait jamais douté non plus que Hernandez roulait au volant d'un Sneaker Daihatsu blanc avec, sur le capot, un holo animé représentant une cascade.

— Pas mal, la tire, là dehors, fit-il en hochant le menton en direction du parking sans cesser d'enfourner ses cornflakes.

— C'est celle de ma fille Rosa. Elle était à l'atelier.

Rydell déglutit.

— Les freins, un truc comme ça ?

— Non. C'est cette putain de cascade. En principe, il y a des animaux qui sortent de derrière les buissons pour la regarder. La cascade, tu saisis ?

Il se pencha en arrière, s'appuyant contre le comptoir, remuant les doigts de pied dans ses sandales à bosses.

— Des animaux comme ceux du Costa Rica, tu vois ce que je veux dire ? Un thème écologique. C'est une vraie Verte. Elle nous a fait enlever ce qu'il restait de la pelouse pour mettre à la place ces trucs qui ressemblent à des araignées grises. À l'atelier, ils ont été incapables de faire sortir ces putains d'animaux. Elle est pourtant sous garantie et tout le reste, mais rien à faire. Franchement, ça commence à me faire chier.

Il secoua la tête.

— Tu es déjà allé au Costa Rica, Rydell ?

— Non.

— Putain, c'est beau, je peux te dire. C'est un peu comme la Suisse.

— Connais pas non plus.

— Non. Je parlais de ce qu'ils font avec les données. Comme les Suisses avec le fric.

— Tu veux dire les paradis fiscaux ?

— Exactement. Ils sont pas cons, ces gens. Pas d'armée de terre ni de mer ni de l'air. Ils sont neutres. Et ils s'occupent des données de tout le monde.

— Sans chercher à savoir.

— En plein dans le putain de mille ! Ils sont malins, je te dis. Et où est-ce qu'ils dépensent le fric, hein ? Dans l'écologie.

Rydell porta la cuiller, le bol et le tas de papiers mouillés dans l'évier. Il rinça le bol et la cuiller et les essuya avec la boule de papiers. Puis il enfouit ces derniers, le plus profond possible, dans le sac-poubelle accroché sous l'évier. Il se redressa alors et se tourna vers Hernandez.

— Il y a quelque chose que je peux faire pour toi, chef ?

— Tu prends le problème à l'envers, fit Hernandez en souriant d'une manière que Rydell, sans savoir pourquoi, ne trouvait pas tellement rassurante. J'ai réfléchi à ton cas, mon vieux. Ta situation

n'est pas fameuse, pas fameuse du tout. Tu ne pourras plus jamais être flic. Maintenant que tu as donné ta démission, je ne peux même pas te réengager chez SecurIntens pour un job de surveillance des résidences câblées. Tu obtiendras peut-être, au maximum, un poste de gardien dans une guérite de magasin de spiritueux. C'est ça que tu veux ?

— Non.

— Heureusement pour toi, parce qu'on finit mal, généralement, dans ce genre de boulot. Le premier malfrat qui entre, il commence par s'en prendre à celui qui est dans la guérite, tu me suis ?

— Pour le moment, j'ai quelque chose en vue dans le commerce.

— Sans déconner ? Le commerce ? Et pour vendre quoi ?

— Des têtes de lit faites de négrillons en fonte. Des tableaux fabriqués avec des cheveux humains vieux de plusieurs centaines d'années.

Hernandez plissa les yeux et s'écarta du comptoir. Il se dirigea vers le séjour. Rydell se dit qu'il allait peut-être partir, mais non, il commença à faire les cent pas. Rydell l'avait vu agir ainsi plusieurs fois dans son bureau à SecurIntens. Il se retourna brusquement, juste au moment d'entrer dans le séjour, et marcha de nouveau vers Rydell.

— Tu es une vraie tête de bois, parfois, mon vieux. Je ne comprends pas. Ça ne t'arrive pas de penser un peu et de te dire qu'on pourrait vouloir t'aider à sortir de la merde, hein ?

Il retourna dans le séjour.

— Si tu me disais ce que tu veux, une bonne fois pour toutes ?

Hernandez s'arrêta brusquement, se retourna et soupira.

— Tu n'es jamais allé en NoCal, hein ? San Francisco… Il y a quelqu'un qui te connaît là-bas ?

— Non.

— SecurIntens a une licence en NoCal, également, tu saisis ? Un autre État, d'autres lois, une mentalité entièrement différente. Comme si c'était un putain de pays étranger. Mais nous avons notre part du gâteau là-haut. Des immeubles de bureaux, des hôtels en pagaille. Les résidences câblées ne sont pas aussi importantes qu'ici, sauf si tu prends les villes voisines comme Concord, ou le centre commercial de l'Hacienda. On a pas mal de trucs dans ce coin-là aussi.

— Mais si c'est la même compagnie, ils ne m'engageront pas plus là-bas qu'ici.

— En plein dans le putain de mille ! Personne n'a parlé de t'engager. Mais il y aurait peut-être quelque chose à faire avec un mec qui travaille là-bas en solo. La compagnie a quelquefois des problèmes, et elle fait appel à des mecs de l'extérieur. Celui-là ne bosse pas pour SecurIntens. Il bosse pour lui. Il a son bureau là-bas. Et ils ont justement une affaire en ce moment.

— Une seconde. De quoi est-ce qu'on est en train de parler, toi et

moi ? D'intervention armée en solo ou quoi ?

— Ce mec est un pisteur individuel. Tu sais ce que c'est ?

— Il retrouve les gens qui essaient de se défiler quand ils ont des dettes, ou qui font sauter leur loyer, des trucs comme ça ?

— Ou bien qui filent avec le gosse dans le cas de divorce ou le juge a confié la garde à l'autre. Ce genre de chose. Mais aujourd'hui, tu sais, ces recherches se font presque toujours sur le réseau. Il suffit de se brancher sur DatAmerica, et on finit par retrouver n'importe qui. Il y a aussi la solution ajouta-t-il en haussant les épaules, qui consiste à aller trouver les flics.

— Alors le rôle d'un pisteur… suggéra Rydell, en se souvenant d'un épisode de *Flics en peine* qu'il avait regardé avec son père…

— C'est d'éviter aux gens d'aller trouver les flics.

— Ou bien une agence de détectives ayant pignon sur rue.

— Tu commences à comprendre, fit Hernandez sans le quitter des yeux.

Rydell passa devant lui pour entrer dans le séjour. Il entendit le chuintement des sandales de douche allemandes sur le carrelage de la cuisine. Quelqu'un avait fumé ici la veille. L'odeur était encore présente. C'était contraire au bail. Le proprio allait encore leur faire des histoires. C'était un immigré serbe qui conduisait une BMW de quinze ans, portait un de ces curieux chapeaux tyroliens en feutre à poil long, et insistait pour qu'on l'appelle Wally. Comme il savait que Rydell travaillait pour SecurIntens, il avait tenu à lui montrer la torche électrique accrochée sous le tableau de bord de sa BMW. Elle faisait presque trente centimètres de long et était munie d'un bouton qui déclenchait un jet de gaz au capsicum. Il avait demandé à Rydell s'il pensait que ça "suffisait".

Rydell avait menti. Il lui avait répondu que les gens qui absorbaient, par exemple, du dancer en quantité prenaient leur pied avec une ou deux bonnes giclées de capsicum. Ça leur nettoyait les sinus. Ça leur donnait un coup de fouet. Ça les faisait véritablement décoller.

Baissant les yeux, il s'aperçut, pour la première fois, que la moquette de Mar Vista était exactement la même que celle où il avait rampé dans l'appartement de la copine de Turvey, à Knoxville. Elle était peut-être un peu plus propre, mais c'était indubitablement la même texture. Et il ne s'en était jamais aperçu avant.

— Écoute, Rydell, si tu n'en veux pas, très bien. C'est mon jour de repos. Je me suis donné la peine de venir jusqu'ici. Tu n'apprécies pas ? D'accord, tu t'es fait baiser par des pirates de merde, tu as donné dans le panneau, tu as réagi un peu trop fort. Je comprends ça. Mais on n'y peut rien, mec. C'est dans ton dossier, et je ne peux pas faire plus que ce que je fais en ce moment. Mais écoute-moi bien. Vis-à-vis

de la compagnie, tu n'as rien à te reprocher, et ils le sauront à Singapour.

— Hernandez…

— Mon jour de repos, mec.

— Écoute… Je n'y connais rien, moi, pour retrouver les gens.

— Tu sais conduire. C'est tout ce qu'ils te demandent. Tu conduis le pisteur. Le mec dont je te parle, il ne peut pas conduire. Il s'est fait amocher la jambe. Et c'est une affaire disons… délicate. Il faut des types futés. Je leur ai dit que tu ferais l'affaire. Tu comprends ? Je leur ai dit ça.

La revue de Monica, *People*, était sur le canapé, ouverte à la page de l'article sur Gudrun Weaver, cette actrice quadragénaire qui venait de trouver le Seigneur grâce au révérend Wayne Fallon, juste à temps pour avoir sa photo dans People. Elle s'étalait, en pleine page, sur le canapé de son salon, le regard extatiquement posé sur une banque de moniteurs qui affichaient tous le même vieux film en noir et blanc.

Rydell se vit assis sur le futon de *Futon Mouth* en train de contempler les grandes fleurs adhésives et les autocollants du mur.

— Et c'est légal ? demanda-t-il.

Hernandez se donna une claque sur la cuisse bleu roi du survêtement. Le bruit fut le même qu'une détonation de pistolet.

— Légal ? Tu te fous de moi ou quoi ? On est en train de parler de la puissante compagnie SecurIntens et tu me demandes si c'est légal ?

Qu'est-ce que tu crois que je suis venu foutre ici ? J'essaie de t'aider, mec. Tu crois que je te demanderais de faire quoi que ce soit d'illégal ?

— Mais qu'est-ce que c'est que ce job, Hernandez ? Il faut juste conduire ?

— En plein dans le putain de mille ! Juste conduire ! M. Warbaby te demande de conduire et tu conduis.

— Qui ça ?

— Warbaby. Lucius Warbaby.

Rydell prit la revue de Monica sur le canapé et la feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve une photo de Gudrun Weaver avec le révérend Wayne Fallon. Fallon avait l'air d'un opossum avec des implants capillaires sur le crâne et un smoking à dix mille dollars sur le dos.

— Ce Warbaby, Berry, c'est lui qui dirige toute cette merde. Une putain de vedette. Autrement, pourquoi est-ce qu'ils l'auraient engagé ? Si tu prends ce boulot, tu vas en apprendre de belles. Tu es encore jeune. Tu as besoin d'apprendre.

Rydell remit la revue sur le canapé.

— Qui est-ce qu'ils veulent retrouver ?

— Une affaire de vol dans un hôtel. Quelqu'un a piqué quelque chose. La sécurité s'est déplacée. De Singapour, mon vieux. Ils n'ont

pas l'air de plaisanter avec ça. Moi, c'est tout ce que je sais.

Rydell se tenait du côté ombragé du parking, les yeux fixés sur les profondeurs animées de la cascade du capot de la voiture de la fille de Hernandez. Une petite brume montait entre les rameaux verts de la forêt tropicale. Il avait vu, un jour, une Harley travaillée de manière à donner l'impression que tout ce qui n'était pas triple-chromé grouillait de bestioles rampantes, genre scorpions, mille-pattes et autres joyeusetés.

— Regarde, lui dit Hernandez. Tu vois cet endroit, où c'est flou ? Il devrait y avoir là un putain de *paresseux*, un *lémure*, tu saisis ? Garantie du constructeur.

— Quand voudrais-tu que je parte ?

— Je vais te donner un numéro, fit Hernandez en lui tendant un bout de papier jaune. Appelle-les.

— Merci.

— Écoute, j'aimerais que ça marche pour toi. J'aimerais vraiment. (Il toucha le capot du Sneaker.) Regarde-moi un peu cette merde. Garantie du putain de *fabricant*.

8
Le lendemain

Chevette rêvait qu'elle descendait Folson Street à vélo, un vent latéral raide menaçant de la pousser contre la circulation en sens inverse. Elle prit à gauche dans la Sixième, se retrouva avec le vent dans le dos, brûla deux fois les feux, aux carrefours de Howard puis de Mission Street, passa juste au vert à Market, bloqua les deux roues et s'enleva d'un bond pour franchir les deux rails à la fois.

Retombant sur ses roues selon un angle dangereusement incliné, elle fonça dans Taylor Street sur la montée de Nob Hill.

Cette fois-ci, je vais y arriver, dit-elle tout haut.

Pédalant à toute pompe, le vent la poussant comme une main dans le bas du dos, les yeux fixés sur le morceau de ciel dégagé qui semblait l'encourager du haut de la colline, elle fit passer du pouce la chaîne au grand braquet. Le plateau, bricolé, était beaucoup trop grand pour le dérailleur ou pour n'importe quel cadre. Elle sentit les pignons accrocher, et elle pédala plus lentement, mais elle commençait à perdre sa prise.

Elle se dressa sur les pédales, forçant, hurlant, l'acide lactique se répandant dans ses veines. Elle était presque à la crête. Elle allait la franchir…

Une lumière oblique et colorée envahit la chambre de Skinner à travers les carreaux teintés en triangle de la lucarne ronde. Mardi matin.

Deux bouts de carreau étaient tombés. Les trous étaient bouchés avec des chiffons qui projetaient des ombres sur le mur jaune tapissé de *National Geographic*. Skinner était assis au lit avec sa chemise à carreaux, sa couverture et son sac de couchage relevé jusqu'aux épaules. Le lit était une porte en chêne à huit panneaux posée sur quatre jantes de Volkswagen rouillées, avec une plaque de mousse sur le tout. Chevette dormait par terre, sur une mousse plus étroite qu'elle roulait le matin pour la ranger derrière une malle en bois pleine d'outils graisseux. L'odeur de la graisse à outils s'insinuait parfois jusque dans son sommeil, mais ça lui était égal.

Elle sortit le bras dans l'air froid du mois de novembre et prit son sweater sur un tabouret à la peinture écaillée. Elle glissa le sweater dans le sac de couchage et se contorsionna pour l'enfiler, en l'étirant jusqu'à ses genoux. Elle se leva, le sweater lui couvrant les genoux, le col roulé si bas qu'elle devait sans arrêt le remonter sur ses épaules. Skinner ne disait rien. Il parlait rarement de si bon matin.

Elle se frotta les yeux, marcha jusqu'à l'échelle de fer boulonnée

au mur et grimpa les cinq barreaux pour défaire la fermeture de la trappe du toit sans se donner la peine de regarder. Elle montait là presque tous les matins, maintenant. Elle commençait sa journée par la contemplation de l'eau et de la cité. À moins qu'il ne pleuve ou qu'il ne fasse trop de brume, ou que ce soit à son tour d'activer le vieux Coleman, qui ressemblait à un sous-marin miniature avec sa cuve peinte en vert. C'était Skinner qui le faisait, les bons jours, mais il restait souvent au lit quand il pleuvait. Il disait que ça lui portait sur la hanche.

Elle se hissa dans l'ouverture carrée et s'assit au bord, les jambes nues pendantes à l'intérieur de la chambre. Le soleil luttait pour dissiper la grisaille argentée. Les jours où il tapait vraiment, il chauffait le goudron des plaques du toit et l'odeur était partout.

Skinner lui avait montré des photos des fosses de La Brea dans le *National Geographic*. Tous ces gros animaux à l'air triste qui s'étaient laissé piéger pour l'éternité à L.A., dans un passé lointain. Le goudron, c'était ça. De l'asphalte, et non un truc qu'on fabriquait quelque part dans une usine. Skinner aimait bien savoir d'où provenaient les choses.

Son blouson, celui que Chevette portait toujours, venait de D. Lewis, dans Great Portland Street. C'était à Londres. Skinner aimait les cartes. Certains numéros du *National Geographic* en avaient une, pliée à l'intérieur. Les pays étaient de grosses taches de la même couleur d'un bout à l'autre. Et il n'y en avait pas tellement à l'origine. Certains étaient énormes. Ils s'appelaient Canada, URSS, Brésil. Aujourd'hui, à leur place, il y avait tout un tas de tout petits pays. Skinner disait que l'Amérique avait suivi le même chemin sans vouloir l'admettre. Même la Californie, autrefois, était un grand pays.

La terrasse de Skinner mesurait six mètres sur quatre. Curieusement, elle paraissait plus petite que la chambre, bien que les murs de celle-ci soient encombrés par les affaires de Skinner. Il n'y avait rien d'autre, sur la terrasse, qu'un chariot en métal rouillé, un jouet d'enfant, avec dessus deux rouleaux de papier goudronné décoloré.

Elle regarda dans la direction de Treasure Island, par-delà trois pylônes de câbles. Il y avait de la fumée qui s'élevait d'un foyer allumé sur la rive, là où la partie basse en porte-à-faux, enrobée de coton, continuait vers Oakland. Il y avait une espèce de dôme, sur le pilier de suspension le plus éloigné, avec des facettes qui ressemblaient à du cuivre tout neuf. Mais Skinner disait que c'était seulement du mylar, tendu sur une charpente fine, et qu'il y avait dessous une liaison montante, quelque chose qui servait à dialoguer avec les satellites. Elle espérait bien aller voir ça de plus près un jour.

Une mouette grise passa sans bruit dans le ciel, au niveau de ses

yeux.

La cité avait le même aspect que d'habitude. Les collines ressemblaient à des animaux endormis derrière les tours de bureaux qu'elles connaissaient numéro par numéro. Normalement, elle aurait dû voir cet hôtel.

La soirée d'avant-hier l'agrippa soudain au collet.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle avait fait ça, qu'elle avait commis un acte aussi stupide. L'étui qu'elle avait tiré de la poche de ce con était encore dans le blouson de Skinner, accroché à la patère de fer forgé en forme de tête d'éléphant. Il n'y avait rien d'autre, à l'intérieur, que des lunettes de soleil, qui devaient coûter un paquet mais qui étaient si sombres qu'elle n'avait rien pu voir à travers la veille au soir. Les gorilles de la sécurité avaient scanné ses badges quand elle était entrée. Pour eux, elle n'était jamais ressortie de l'immeuble. Les ordinateurs avaient dû la chercher au bout d'un moment. S'ils demandaient des explications à *Allied*, elle dirait qu'elle avait oublié de se présenter au contrôle et qu'elle avait pris l'ascenseur de service après avoir fait sa livraison au 808. Pas question qu'elle ait assisté à quelque fête que ce soit. Qui l'avait vue, de toute manière ? Ce trou-du-cul. Et il avait peut-être compris que c'était elle qui lui avait taxé ses lunettes. Il avait peut-être senti quelque chose. La mémoire lui reviendrait en dessoûlant.

Skinner lui cria qu'il y avait du café, mais plus d'œufs. Chevette descendit du trou, en posant le pied au jugé sur le barreau du haut.

— Si t'en veux, il faudra que tu ailles en chercher, lui dit Skinner, levant la tête à côté du Coleman.

— Garde-moi une tasse.

Elle mit des jambières de coton noir et enfila ses baskets sans prendre le temps de les lacer. Elle souleva la trappe du plancher et descendit, toujours préoccupée par le trou-du-cul, les lunettes et son job. Il y avait dix barreaux à descendre sur le côté de la vieille grue. La nacelle grillagée l'attendait là où elle l'avait laissée en rentrant. Sa bécane était cadenassée à une poutrelle avec deux alarmes sonores de chez Radio Shack pour faire bonne mesure. Elle grimpa dans la nacelle en plastique jaune qui lui arrivait à la taille et appuya sur le bouton.

Le moteur gémit, et la crémaillère, au plancher, lui fit descendre lentement la pente. Skinner appelait la nacelle son funiculaire. Mais ce n'était pas lui qui l'avait bricolé. C'était un Noir appelé Fontaine, qui lui avait rendu ce service quand il avait commencé à avoir de la difficulté à grimper. Fontaine habitait côté Oakland avec deux femmes et une flopée d'enfants. Il s'occupait de l'entretien des systèmes électriques du pont. De temps à autre, il arrivait avec son grand pardessus en tweed, une trousse à outils dans chaque main, et vérifiait ou graissait l'engin. Chevette avait un numéro où l'appeler en cas de

panne totale, mais cela ne s'était encore jamais produit.

Toute la structure trembla quand la nacelle heurta le fond. Elle sortit sur la passerelle en bois et longea la paroi de plastique laiteux, avec derrière les ombres halogènes et le gargouillement des hydroponiques. Elle tourna à l'angle et descendit l'escalier pour se retrouver dans le vacarme et l'agitation du petit matin sur le pont. Nigel arrivait dans sa direction avec une charrette tout juste sortie de son atelier. Il devait la livrer.

— Salut, Vette, fit-il avec son grand sourire un peu béat. (Il l'appelait toujours comme ça.)

— Tu as vu la marchande d'œufs ?

— Côté ville, répondit-il.

Il voulait parler de San Francisco, bien sûr. Oakland n'était rien de plus que "land".

— Pas mal, hein ? reprit-il en montrant fièrement sa charrette.

Chevette lorgna avec intérêt le châssis en alu brasé, les jantes et les roues taïwanaises renforcées de rayons tout neufs, plus costauds. Nigel travaillait pour des transporteurs de chez *Allied* qui utilisaient encore le métal. Il n'avait pas apprécié du tout quand Chevette avait adopté un cadre en carton. Elle passa le pouce sur une brasure particulièrement lisse.

— C'est du bon matériel, reconnut-elle.

— Cette merde japonaise ne t'est pas encore restée dans les mains ? demanda-t-il.

— C'est pas demain la veille.

— Ça t'arrivera tôt ou tard. Tu piles trop sec et c'est la cata. Comme du verre.

— Je te ferai signe ce jour-là.

Il secoua la tête. Les bouchons de pêche en bois verni qui pendaient au lobe de son oreille gauche s'entrechoquèrent et se mirent à tourner.

— Ça sera trop tard, dit-il.

Il continua de pousser sa charrette vers Oakland.

Chevette trouva la marchande d'œufs et lui en prit trois, prisonniers d'une tresse faite de deux longs brins d'herbe. Une véritable magie. On avait des scrupules à défaire la tresse, tant elle était parfaite, et on avait beau essayer, on n'arrivait pas à la refaire ni à deviner comment elle s'y prenait. La marchande prit sa pièce de cinq et la laissa tomber dans la sacoche qu'elle portait accrochée à son cou de lézard desséché. Elle était complètement édentée, et son visage formait un réseau de rides centré sur la fente mouillée qui lui servait de bouche.

Skinner était assis devant la table quand elle fut de retour. C'était plus une planche étroite qu'une vraie table. Il buvait son café dans une

timbale de Thermos en acier cabossé. Quand on entrait et qu'on le voyait comme ça, on ne se doutait pas tout de suite qu'il était si vieux. Il avait la carrure d'un géant. Ses mains, ses épaules et ses os étaient démesurés. Ses cheveux gris s'écartaient sur son front couvert des cicatrices de toute une longue vie. Il avait de petites balafres et des taches noires, comme des tatouages, aux endroits où des impuretés s'étaient incrustées dans les creux.

Elle défit les œufs de la tresse magique et les déposa dans un bol en plastique. Skinner se leva lourdement de la chaise grinçante et fit la grimace quand le poids de son corps se porta sur sa hanche. Elle lui tendit le bol et il boita jusqu'au Coleman. Il avait sa manière à lui de faire les œufs brouillés. Il ne mettait pas de beurre, juste un peu d'eau. Il disait que c'était un cuistot de marine qui lui avait appris ça. Les œufs étaient excellents, mais la poêle était difficile à nettoyer, et c'était le travail de Chevette.

Pendant qu'il cassait les œufs, elle alla chercher l'étui dans le blouson accroché à la patère.

Impossible de dire ce que c'était comme matière, mais ça devait coûter cher. C'était gris foncé comme une mine de crayon et aussi fin que la coquille des œufs qu'elle avait achetés. Cependant, quelque chose lui disait qu'un camion aurait pu passer dessus sans l'écraser. Comme sa bécane. Elle avait compris seulement la veille comment ça s'ouvrait. Un doigt ici, et le pouce là. Il n'y avait ni mécanisme de fermeture ni ressort ni rien. L'intérieur ressemblait à du feutre noir, mais s'enfonçait sous le doigt comme de la mousse.

Les lunettes à l'intérieur étaient grosses et noires comme celle de cet Orbison, sur l'affiche collée au mur. Skinner disait que le meilleur moyen de faire tenir un poster pour l'éternité était d'utiliser du lait condensé. Le genre de truc qu'on vendait dans les boîtes. On ne vendait plus grand-chose dans des boîtes de nos jours, mais Chevette voyait ce qu'il voulait dire, et la figure étrange du chanteur à la grosse tête et aux lunettes noires était collée de manière indélébile au contre-plaqué peint en blanc du mur de Skinner.

Elle retira les lunettes de l'étui feutré. Le creux disparut aussitôt pour ne laisser qu'une surface plate et lisse.

Ce truc-là l'embêtait. Ce n'était pas parce qu'elle les avait volées, mais elles étaient beaucoup trop lourdes. Trop lourdes pour ce que c'était, même avec les gros bouchons d'oreilles. La monture semblait taillée dans des plaques de graphite. Et c'était peut-être le cas, d'ailleurs. Il y avait du graphite autour du cadre en carton de sa bécane fabriqué par Asahi.

La spatule tinta tandis que Skinner retournait les œufs.

Elle chaussa les lunettes. Du noir. Rien que du noir opaque.

— Katharine Hepburn, lui dit Skinner.

Elle les retira.

— Hein ?

— Elle avait de grosses lunettes comme ça.

Elle prit le briquet à côté du Coleman, fit surgir la flamme, la rapprocha d'un verre et regarda à travers. Rien du tout.

— C'est quoi, des lunettes de soudeur ? demanda-t-il.

Il versa la part de Chevette dans une assiette militaire en alu où était gravé la date : 1952, et il la posa entre la fourchette et le gobelet où était son café noir.

Elle remit les lunettes sur la table.

— On ne peut pas voir à travers. C'est tout noir.

Elle avança la chaise sans dossier en érable et prit la fourchette. Elle commença à manger ses œufs. Skinner mangea aussi.

— Fabrication soviétique, fit-il en la regardant après avoir avaler une gorgée de café.

— Hein ?

— C'est comme ça qu'ils fabriquaient les lunettes de soleil dans l'ancienne Union Soviétique. Ils avaient deux usines. La première les faisait toujours comme ça. Elles s'accumulaient dans les magasins et personne ne les achetait. Les gens prenaient celles de la deuxième usine. Ils les emballaient comme ça.

— Ils faisaient des lunettes opaques ?

— En Union Soviétique.

— Ils étaient fêlés ou quoi ?

— Pas si simple. Où est-ce que tu les as eues ?

Elle regarda son café.

— Je les ai trouvées, dit-elle en portant la tasse à ses lèvres.

— Tu travailles aujourd'hui ?

Il se leva, rentra sa chemise dans son pantalon. La boucle rouillée de sa vieille ceinture de cuir tenait avec des trombones pliés.

— De midi à cinq heures.

Elle prit les lunettes dans ses mains pour les retourner. Elles pesaient beaucoup trop lourd pour leur taille.

— Il faut que je fasse venir quelqu'un pour vérifier le brûleur.

— Fontaine ?

Il ne répondit pas. Elle remit les lunettes dans leur étui, le ferma, se leva et porta la vaisselle dans l'évier. Elle se retourna pour regarder l'étui sur la table.

Elle se disait qu'elle ferait peut-être mieux de le foutre à la flotte.

9
Quand la diplomatie échoue

Rydell prit un VTOL à rotors inclinables de la CalAir à Burbank, en début de soirée le mardi. Le mec de San Francisco lui avait payé le voyage de là-bas, en lui demandant de l'appeler Freddie. On ne rigolait pas dans les fauteuils de la CalAir, et les passagers n'étaient pas vraiment le gratin. Il y avait des bébés qui pleuraient. Il était assis près d'un hublot. En bas, les lumières s'étalaient à travers le léger halo de la lotion capillaire d'un passager antérieur. La vallée. Vide turquoise de quelques piscines rescapées, éclairées par en dessous. Son bras lui faisait sourdement mal.

Il ferma les yeux. Vit son père devant l'évier de leur mobil home en Floride, en train de laver un verre. À ce moment précis, la mort, déjà présente en lui, sans nul doute, c'était un fait établi, avait dû franchir une quelconque ligne. Il parlait de son frère, l'oncle de Rydell, de trois ans son cadet, mort depuis cinq ans, qui avait un jour envoyé à Rydell un tee-shirt d'Afrique. Avec des timbres de l'armée sur l'enveloppe à bulles. Représentant un de ces vieux bombardiers d'antan, un B-52, avec pour slogan : QUAND LA DIPLOMATIE ÉCHOUE.

— C'est l'autoroute côtière, vous croyez ?

Il ouvrit les yeux pour voir sa voisine se pencher sur lui dans l'espoir d'apercevoir quelque chose à travers le halo nébulisé de lotion capillaire. Elle ressemblait à Mme Armbuster, son prof de seconde. Elle était plus âgée que son père, s'il avait vécu.

— Je ne sais pas, fit Rydell. C'est possible. Pour moi, c'est comme les rues, elles sont toutes pareilles. Je ne suis pas du coin, ajouta-t-il en guise d'excuse.

Elle lui sourit et se laissa de nouveau aller en arrière sur son siège étroit. Exactement Mme Armbuster. Même mélange étonnant de tweed, de drap de laine gris foncé et de veste en tissu épais à couverture de Santa Fé. Ces vieilles dames avec leurs chaussures à semelle de crêpe épaisse…

— Qui de nous peut dire qu'il l'est, de nos jours ? fit-elle en avançant une main pour lui tapoter son genou kaki.

Kevin lui avait dit qu'il pouvait garder le pantalon.

— C'est vrai, fit Rydell.

Son doigt cherchait désespérément le bouton d'inclinaison du dossier, la petite pastille enfoncée qui lui permettrait de s'isoler dans un semblant de sommeil. Il ferma les paupières.

— Je me rends à San Francisco pour m'occuper du transfert de

mon regretté mari dans une unité cryotechnique plus petite, expliqua-t-elle. Je préfère qu'il soit dans un module de conservation individuel. Ce que les revues spécialisées appellent, aussi grotesque que cela puisse sembler, des "cabinets particuliers".

Rydell trouva enfin le bouton et s'aperçut que les fauteuils de la CalAir avaient une inclinaison maximale de dix centimètres.

— Il est en cryo depuis bientôt… euh… neuf ans, mais je n'aime pas imaginer son cerveau agité comme ça dans tous les sens dans son papier d'aluminium. Ça ne vous fait pas penser à des pommes de terre en papillote ?

Rydell ouvrit les yeux. Il essayait de trouver quelque chose à dire.

— Ou bien des chaussures de tennis dans un sèche-linge ? reprit-elle. Je sais bien que la congélation les durcit comme de la pierre, mais ça n'évoque pas du tout une idée de *repos éternel*, n'est-ce pas ?

Rydell se concentra sur le dossier du siège devant lui. Un bloc de plastique gris. Rien d'autre. Pas même un téléphone.

— Ces casiers particuliers ne promettent rien de plus en ce qui concerne le réveil éventuel, bien sûr, mais il me semble qu'ils apportent un certain degré de dignité. C'est ainsi que je vois les choses, en tout cas.

Rydell tourna la tête. Elle captura son regard. Ses yeux noisette étaient pris dans un labyrinthe de fines rides.

— Je ne serai certainement pas là, de toute façon, le jour où il sera décongelé, et je ne sais pas ce qu'ils comptent faire avec lui. Je n'y crois pas tellement, moi. C'était un éternel sujet de discussion entre nous. Je pensais plutôt à ces milliards de gens qui sont morts, à tous ceux qui périssent chaque année et qui n'ont jamais eu d'argent. Je lui disais toujours : « David, comment peux-tu envisager une chose pareille alors que le gros de l'humanité n'a même pas la climatisation à la maison ? »

Rydell ouvrit la bouche, puis la referma.

— Personnellement, je suis membre bienfaiteur du groupe Cessation Résolue à Minuit.

Rydell n'était pas sûr de savoir exactement ce que c'était qu'un membre bienfaiteur, mais Cessation Résolue à Minuit était une organisation d'euthanasie mutuelle illégale dans le Tennessee. Ils le faisaient quand même dans cet État, et un de ces collègues policiers lui avait dit un jour qu'ils laissaient du lait et des petits fours sur la table pour les ambulanciers. CRAM. Les membres du corps paramédical les appelaient "les cramés". Ils s'envoyaient dans l'autre monde avec des cocktails de médicaments légaux. Sans faire de bruit. Suicide propre et discret.

— Excusez-moi, madame, fit Rydell, mais j'ai un peu de sommeil à rattraper.

— Ne vous gênez pas pour moi, jeune homme. C'est vrai que vous avez l'air fatigué.

Rydell ferma les yeux, mit la tête en arrière et resta dans cette position jusqu'à ce que les rotors s'inclinent pour entamer la descente.

— Tommy Lee Jones, lui dit le Noir.

Sa coiffure était en forme de pot de fleurs renversé, avec une spirale sculptée en creux sur le côté. Un peu comme le fez que portaient certains francs-maçons, mais sans pompon. Il mesurait à peine un peu plus d'un mètre cinquante de haut, et sa chemise trois fois trop grande le faisait paraître à peu près aussi large. Elle était jaune citron et ornée de pistolets grandeur nature, tous différents, de couleurs variées. Il portait un short bleu marine énorme, qui lui arrivait au-dessous des genoux, des chaussettes de commandos, des baskets avec de petites lumières rouges incrustées sur les côtés des semelles, et une paire de lunettes-miroirs avec des verres de la taille d'une pièce de cinq dollars.

— Vous vous trompez de bonhomme, lui dit Rydell.

— Non, mec. Vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau.

— Je ressemble à qui ?

— Tommy Lee Jones.

— Hein ?

— C'était un acteur.

Un instant Rydell se dit que ce type-là devait faire partie des admirateurs du révérend Fallon. Même les lunettes qu'il portait. Comme les lentilles de contact de Sublett.

— Vous êtes Rydell ? Vous êtes passé à "Séparés à la naissance" ?

— Et vous Freddie ?

« Séparés à la naissance » était un programme de la police dont on se servait dans les cas de personnes disparues. On scannait la photo de la personne qu'on voulait retrouver, et on obtenait les noms de la demi-douzaine de célébrités qui ressemblaient plus ou moins vaguement au sujet. Puis on demandait aux gens s'ils n'avaient pas vu récemment quelqu'un qui leur rappelait X, Y ou Z. Le plus étonnant, c'était que cela marchait beaucoup mieux que si on leur montrait simplement une photo du sujet. L'instructeur à l'académie de police de Knoxville avait expliqué à la classe de Rydell que c'était parce que cela faisait appel à une zone spéciale du cerveau chargée de tenir compte des célébrités. Rydell imaginait un lobe des stars de cinéma. Les gens avaient vraiment un truc comme ça ? Celui de Sublett, en tout cas, devait être hypertrophié. Mais quand on lui avait fait subir un test, dans le cadre du programme, à l'école de police, il s'était trouvé que Rydell était le sosie de Howie Clacton, le lanceur de base-ball d'Atlanta. Il n'avait pas le moindre souvenir d'un Tommy Lee

Jones. Mais il n'avait jamais été convaincu non plus par sa ressemblance avec Howie Clacton.

Le Freddie en question tendit une main très molle à Rydell qui la serra.

— Vous n'avez pas de bagages ? demanda-t-il.

— Juste ça, fit Rydell en soulevant sa Samsonite.

— C'est M. Warbaby qui est là-bas, déclara Freddie.

Il désigna du menton un portique où un chilanga en uniforme vérifiait les talons de sièges des passagers avant de les laisser sortir. Derrière lui se tenait un Noir énorme, aussi large que Freddie mais paraissant deux fois plus haut.

— Quel colosse ! fit Rydell.

— Oui, oui. Et il vaut mieux ne pas le faire attendre. Il a mal à la jambe, aujourd'hui, mais il a insisté quand même pour venir à pied du parking pour vous accueillir.

Rydell étudia l'autre en s'approchant du portique, son talon à la main. Il était vraiment grand. Il dépassait un mètre quatre-vingts. Mais ce qui frappait le plus Rydell, c'était son *immobilité*, et cet air de tristesse sur son visage. Il avait déjà vu ce genre d'expression chez un pasteur noir que son père avait pris l'habitude de regarder à la télé, vers la fin de ses jours. Il suffisait de voir son visage, et on savait immédiatement qu'il avait connu toutes les putains de misères du monde, et qu'on pouvait même, à la rigueur, croire à ce qu'il disait. C'était, en tout cas, la réaction qu'avait eue le père de Rydell, à peu de chose près.

— Lucius Warbaby, dit-il en sortant les mains les plus énormes que Rydell eût jamais vues des poches profondes d'un long pardessus olive en patchwork de soie en losanges.

Sa voix était si grave qu'elle devait se prolonger largement dans l'infrason. Rydell regarda sa main tendue et vit qu'il portait une de ces anciennes chevalières en or avec WARBABY incrusté en travers, une semence de diamants, en capitales sans empattement.

Il lui serra la main, sentant sous ses doigts les aspérités de l'or et des diamants.

— Heureux de faire votre connaissance, M. Warbaby.

Ce dernier portait un stetson noir posé horizontalement sur sa tête, le bord relevé sur tout le pourtour. Il avait des lunettes à monture noire épaisse, aux verres transparents comme un carreau de fenêtre ordinaire. Derrière eux, les yeux avaient quelque chose de chinois, comme ceux d'un chat. Ils étaient bridés, d'une étrange couleur brun doré. Il s'appuyait sur une de ces cannes réglables qu'ils distribuent dans les hôpitaux. Il y avait une armature en carbone fixée autour de la jambe gauche avec un rembourrage de coussins en nylon bleu nuit. Il portait des jeans noirs fuselés, neufs et jamais lavés, rentrés dans des

bottes texanes luisantes à trois nuances de noir.

— Juanito dit que vous ne conduisez pas trop mal, fit Warbaby comme si c'était la chose la plus triste qu'on lui eût jamais rapportée. (Rydell n'avait jamais entendu personne appeler ainsi Hernandez.) Il dit aussi que vous ne connaissez pas la région.

— C'est exact.

— L'avantage, continua Warbaby, c'est que personne ici ne vous connaît. Prends la valise de monsieur, Freddie.

L'autre saisit le bagage, comme si il avait honte d'être vu portant un machin pareil.

La main à la chevalière se posa lourdement sur l'épaule de Rydell, comme si la bague pesait dix kilos.

— Juanito vous a dit quelque chose par rapport à ce que nous faisons ici ?

— Il a parlé d'un vol dans un hôtel, en précisant que SecurIntens vous avait mis sur l'affaire en sous-traitance, pour ainsi dire.

— Un vol, oui, fit Warbaby comme si tout le poids de l'univers pesait moralement sur lui et comme s'il avait pris la décision d'en porter le fardeau coûte que coûte. C'est vrai qu'il manque quelque chose, ajouta-t-il. Mais c'est devenu un peu plus… *compliqué*, à présent.

— Comment ça ?

Warbaby soupira.

— Celui qui avait disparu… il est mort, maintenant.

Il y avait quelque chose d'autre dans son regard.

— Mort *comment* ? demanda Rydell.

— *Assassiné*, articula Warbaby d'une voix lugubre mais très claire.

— Vous vous demandez pourquoi je m'appelle comme ça, fit Warbaby, assis sur le siège arrière de la Ford Patriot.

— Je me demande où je dois mettre la clef, M. Warbaby, fit Rydell, au volant, en regardant le tableau de bord surchargé d'options.

Les voitures américaines étaient les seules au monde qui se donnaient encore la peine d'étaler physiquement leurs cadrans. C'était peut-être pour cela qu'il y en avait si peu. Comme ces Harley à transmission par chaîne.

— Ma grand-mère, fit Warbaby de sa voix de basse de plaque tectonique en train de se détacher et de plonger vers la Chine, était Vietnamienne. Mon grand-père était un petit gars de Detroit. Un militaire. Il l'a ramenée de Saigon. Mais il n'est pas resté longtemps avec elle. Mon père à moi, son fils, a changé son nom contre celui de Warbaby. Enfant de la guerre. Vous saisissez ? C'était un geste sentimental.

— Ouais, fit Rydell.

Il mit la grosse Ford en marche et vérifia la transmission. Saigon, c'était cet endroit où les riches allaient en vacances.

Quatre roues motrices. Blindage céramique. Pour crever les *Goodyear Streetsweepers*, il aurait fallu une balle de gros calibre. Il y avait un rafraîchisseur d'ambiance en carton accroché au-dessus de l'orifice de chauffage-ventilation.

— Pour ce qui est de Lucius, je ne connais pas l'explication.

— M. Warbaby, fit Rydell en se penchant par-dessus son épaule, où voulez-vous que je vous conduise ?

Un bip de modem se fit entendre sur le tableau de bord.

Freddie, enfoncé dans le siège baquet luxueux à côté de lui, émit un sifflement.

— Pu-tain ! C'est dégueulasse ! s'écria-t-il.

Rydell se pencha pour voir le fax émerger. Un gros homme nu sur un drap taché de sang. Des flaques entières, où la lumière du flash s'était figée en mirages solaires.

— Qu'est-ce qu'il a sous le menton ? demanda Rydell.

— Cravate cubaine, expliqua Freddie.

— Pas ça, fit Rydell en laissant grimper sa voix d'une octave. Qu'est-ce que c'est que ce truc qui pend ?

— C'est la langue du mec, déclara Freddie en arrachant le fax pour le passer à Warbaby.

Rydell entendit le bruissement du papier dans ses mains.

— Ces gens-là sont terribles, gronda Warbaby.

10
Carnet de notes

Yamazaki était assis sur un tabouret bas. Il regardait Skinner en train de se raser.

Le vieillard, assis au bord de son lit, se rendait la joue toute rose en la ratissant avec un rasoir jetable dont il rinçait la lame de temps en autre dans une cuvette en alu qu'il serrait entre ses cuisses.

— Il est usé, lui dit Yamazaki. Vous ne les jetez pas ?

Skinner le regarda par-dessus le rasoir en plastique.

— Au bout d'un moment, ils ne s'émoussent plus, dit-il.

Il étala de la mousse entre sa lèvre supérieure et son nez, puis y passa le rasoir. Il marqua ensuite une pause. Yamazaki était devenue "Kawasaki" lors de ses premières visites. À présent, c'était "Scooter". Les yeux pâles du vieillard le regardaient sans expression, abrités derrière les paupières rougeâtres. Yamazaki sentait le rire intérieur de Skinner.

— Je vous amuse ? demanda-t-il.

— Pas aujourd'hui, fit Skinner en laissant tomber le rasoir dans la bassine où la mousse et les poils gris tournoyaient en fines plaques agglomérées par la tension de la surface. Pas comme l'autre jour, où je vous ai vu cavaler après ces étrons.

Yamazaki avait passé une matinée entière à essayer d'établir un diagramme du système d'évacuation des eaux usées pour le groupe de logements constituant le "quartier" où vivait Skinner. L'utilisation quasi universelle de conduites souples en plastique transparent de douze centimètres et demi rendait la chose assez passionnante, comme un jeu d'enfant. Il s'efforçait de suivre la course d'une boule de matière donnée d'un logement à l'autre, en descendant. Les conduites formaient des arabesques gracieuses dans les superstructures, attachées en faisceaux pour converger, sous le tablier inférieur, dans une cuve collectrice. Lorsque celle-ci arrivait à pleine capacité, avait expliqué Skinner, un interrupteur à mercure couplé avec un flotteur déclenchait une pompe à jet qui refoulait les eaux accumulées dans un conduit d'un mètre qui les déversait dans les égouts municipaux.

Il avait rédigé une note où il considérait cette jonction comme une interface entre le programme du pont et celui de la cité, mais il était encore plus important, de toute évidence, de soutirer à Skinner l'histoire du pont. Convaincu que le vieillard détenait, d'une manière ou d'une autre, la clef de la signification existentielle du lieu. Yamazaki avait abandonné son examen physique des structures secondaires de construction pour passer le plus de temps possible en

compagnie de Skinner. Chaque soir, dans l'appartement qu'on lui avait prêté, il expédiait les données accumulées dans la journée au département de sociologie de l'Université d'Osaka.

Aujourd'hui en grimpant dans l'ascenseur qui conduisait à la chambre de Skinner, il avait croisé la fille qui descendait pour aller à son travail, l'épaule à l'intérieur du cadre de son vélo. Elle était messagère municipale.

Fallait-il voir une signification dans le fait que Skinner partageait sa chambre avec quelqu'un qui gagnait sa vie à l'intersection archaïque de l'information et de la géographie ? Les bureaux entre lesquels elle se déplaçait à vélo étaient électroniquement reliés. En fait, ils ne formaient qu'un seul grand réseau, la carte des distances étant oblitérée par la nature instantanée et continue de la communication. Pourtant, cette continuité même qui avait rendu l'acheminement physique du courrier inutile, pouvait facilement être considérée comme trop limitée en matière de sécurité, et créait par la même occasion, le besoin du service que cette fille fournissait. En transportant physiquement des bribes d'informations dans un réseau qui n'était pratiquement fait que de cela, elle apportait un degré absolu de sécurité au sein d'un univers de données fluides. Lorsqu'un mémo était dans la sacoche de la fille, on savait exactement où il se trouvait. Autrement, il n'était nulle part, et peut-être partout, à l'instant de sa transmission.

Il la trouvait attirante, cette fille, d'une manière étrange et exotique, avec ces jambes blanches et musclées et sa queue-de-cheval noire, militante, tout en hauteur.

— On rêvasse, Scooter ? demanda Skinner en mettant la bassine de côté.

Ses mains tremblaient légèrement tandis qu'il calait les épaules dans ses oreillers à l'aspect moisi, faisant craquer légèrement le contre-plaqué blanc du mur.

— Non, Skinner-san. Mais vous aviez promis de me raconter les débuts, le soir où vous avez décidé de vous emparer du pont.

Il s'exprimait d'une voix douce, avec des mots délibérément choisis pour provoquer, pour inciter son sujet à parler. Il activa le mode enregistrement de son bloc-notes.

— Personne n'a rien décidé. J'ai seulement dit que…

— Mais c'est bien ainsi que les choses se sont passées.

— C'est juste arrivé comme ça ; personne n'a donné de foutu signal. Il n'y avait pas de chef ni d'architecte. Vous en faites un truc politique. Cette musique-là, mon garçon, il y a longtemps que plus personne ne la joue.

— Vous avez pourtant bien dit que le peuple était "prêt".

— Pas à n'importe quoi. C'est ce que vous n'arrivez pas à

comprendre, hein ? Le pont était là, c'est sûr, mais je n'ai jamais dit qu'il nous attendait. Vous saisissez la différence ?

— Je crois que…

— Vous croyez de la merde.

Le bloc-notes avait quelquefois du mal à transcrire les expressions de Skinner. De plus, il avait tendance à avaler ses mots. Un système expert à Osaka avait suggéré qu'il souffrait de lésions nerveuses mineures, peut-être après avoir absorbé de la drogue ou fait un ou plusieurs infarctus sans s'en apercevoir. Mais Yamazaki pensait que Skinner était simplement resté trop longtemps au voisinage de l'attracteur étrange, quel qu'il fût, qui avait permis au pont de devenir ce qu'il était devenu.

— Le pont, déclara Skinner en pesant soigneusement ses mots, au début, comme pour ménager ses effets, ne servait plus à personne depuis un moment. Il y avait eu le *Little Grande*, vous comprenez ?

Yamazaki hocha la tête en contemplant les symboles traduits qui défilaient sur son bloc-notes.

— Le tremblement de terre lui en a foutu un grand coup, Scooter. Le tunnel de Treasure Island s'est complètement effondré. Le terrain a toujours été instable. Au début, ils ont dit qu'ils allaient reconstruire, pierre par pierre. Mais ils n'avaient pas le fric. Alors, ils ont foutu du grillage, des barbelés et du béton à chaque bout. Puis les Allemands sont arrivés, deux ans plus tard ou quelque chose comme ça, et leur on fait l'article sur leur nanotechs. Ils proposaient de faire un nouveau tunnel pour trois fois rien, où pourrait passer non seulement les voitures mais un Mag-Lev. Personne ne croyait qu'ils pourraient tenir leurs délais, une fois que les autorisations ont été obtenues comme le voulaient les Verts. Ils les ont obligés à construire les tronçons dans le Nevada. Ils ressemblaient à de grosses citrouilles. Puis ils les ont amenés ici sous le ventre de leurs gros hélicos, pour les immerger dans la baie. Quand ils les ont assemblés, ça grouillait de toutes petites machines dans tous les coins, dures comme du diamant. L'étanchéité a été réalisée en un rien de temps, et hop, le tunnel était là. Et le pont est resté comme ça.

Yamazaki retenait sa respiration. Il s'attendait à ce que Skinner perde le fil, comme il l'avait fait tant de fois, souvent de propos délibéré, d'ailleurs, soupçonnait-il.

— Il y avait cette femme qui voulait qu'on plante de la vigne vierge dessus. Quelqu'un d'autre voulait qu'on l'abatte avant qu'un nouveau tremblement de terre ne s'en charge. Mais il est resté comme ça. Alors que dans les villes, il y avait des tas de gens qui ne savaient pas où aller. Des gens qui dormaient dans les parcs sous des cartons. Ceux qui avaient de la chance. Et puis ils ont fait venir ces gouttières de Portland. Ils en ont mis partout sur la façade des immeubles. Avec

toute cette eau sur les trottoirs, plus personne n'avait envie de coucher là. C'est une sale ville, Portland. C'est eux qui ont inventé ça. (Il toussa.) Une nuit, les gens ont commencé à arriver. On a raconté des tas de choses, après coup, sur la manière dont ça s'était passé. Il pleuvait des cordes, il faut dire. C'était pas le temps idéal pour des émeutes.

Yamazaki imaginait les deux travées du pont désert sous la pluie, avec la foule qui grandissait. Il voyait les gens escalader le grillage et les barrières en si grand nombre que tout cédait sous leur poids. Puis ils grimpaient aux pylônes. Certains, plus d'une trentaine, se tuaient en tombant à l'eau. À l'aube, les survivants étaient là tandis que les hélicos des médias tournaient autour d'eux dans le ciel gris comme des libellules patientes. Il avait vu cela plusieurs fois sur bande à Osaka, mais Skinner avait été là en chair et en os.

— Il y avait peut-être un millier de personnes de ce côté-ci, et un autre millier à Oakland. Ce n'était que le début. Les flics se tenaient à distance. Qu'avaient-ils à défendre de toute manière ? On leur avait surtout donné l'ordre d'interdire les mouvements de foule dans les rues. Leurs hélicos, sous la pluie, nous éclairaient avec leurs projecteurs, ce qui nous facilitait plutôt le travail. J'avais aux pieds des chaussures à bout pointu. J'ai escaladé le grillage, qui devait faire cinq mètres de haut. Facile, avec des souliers pointus qui vont juste dans les mailles. Je me suis retrouvé en haut comme si j'avais des ailes. Les barbelés, au sommet, étaient coupants comme des lames de rasoir, mais les gens derrière moi, jetaient dessus tout ce qu'ils avaient sous la main : planches, couvertures, sacs de couchage. On pouvait se coucher dessus. J'avais l'impression de… flotter.

Yamazaki sentait qu'il était proche, tout proche du cœur des choses.

— J'ai sauté. Je ne sais pas si j'étais le premier, mais j'ai sauté. Je me suis retrouvé en bas. Les gens hurlaient. Du côté Oakland, ils avaient déjà fait tomber les barrières. Elles étaient moins hautes. On voyait les lumières qu'ils brandissaient en s'avançant sur le tablier. Il y avait celles des hélicos de la police, et aussi celles des lanternes clignotantes des Ponts et Chaussées que les gens avaient prises. Ils se dirigeaient vers Treasure Island. Il n'y avait plus personne là-bas depuis le départ de la marine. Nous avons couru à leur rencontre. La jonction s'est faite quelque part au milieu, et il y a eu cette immense clameur… (Le regard de Skinner était perdu dans le vague, très loin d'ici.) Après ça, les gens ont entonné des chants, des hymnes, n'importe quelle connerie. Tout le monde était dingue. On était quelques-uns à être complètement sonnés. Et on voyait les flics arriver par les deux bouts. Putain !

Yamazaki déglutit.

— Et ensuite ?

— Nous avons commencé à grimper. Aux pylônes. Il y avait des barreaux scellés dans ces putains de trucs, vous comprenez. Pour que les peintres puissent monter jusqu'en haut. La télé nous filmait avec ses hélicos, Scooter. Le monde entier nous regardait, et nous ne le savions pas. On n'y pense pas dans ces cas-là. Et on n'en avait rien à foutre, de toute manière. On grimpait, c'était tout. Mais c'était diffusé en direct. Et les flics ont passé de mauvais moments à cause de ça, plus tard. Parce que les gens continuaient de se casser la gueule. Le mec qui grimpait devant moi, il avait de l'adhésif noir autour de ses chaussures, pour tenir les semelles. Avec toute cette eau, l'adhésif s'est défait, et il n'arrêtait pas de glisser. Juste au-dessus de ma tête. Son pied glissait sur le barreau, et je le recevais dans l'œil si je ne faisais pas gaffe. Il était presque au sommet quand ses deux pieds ont glissé en même temps.

Skinner se tut, comme s'il tendait l'oreille pour écouter un bruit lointain. Yamazaki retenait sa respiration.

— On a vite fait d'apprendre à grimper, ici, reprit le vieillard. La première chose, c'est de ne pas regarder en bas. La deuxième, c'est d'avoir *toujours* au moins un pied et une main bien calés. Ce mec-là, il ne le savait pas. Et avec des chaussures comme ça… Il est tombé la tête en arrière, sans crier, sans rien. C'était presque… joli.

Yamazaki frissonna.

— Et moi, je n'arrêtais pas de grimper. La pluie avait cessé, il commençait à faire jour.

— Qu'avez-vous ressenti ? demanda Yamazaki.

Skinner battit des paupières.

— Ressenti ?

— Qu'est-ce que vous avez fait, une fois arrivé là-haut ?

— J'ai contemplé la ville.

Yamazaki redescendit dans l'ascenseur de Skinner jusqu'à l'endroit où il y avait des marchands. La nacelle jaune ressemblait à un gobelet de pique-nique abandonné par un géant. Tout autour de lui, à présent, montaient les bruits des activités du soir. Des bruits de partie de cartes sortit d'un passage sombre tandis que s'élevait le rire d'une femme, accompagné d'éclats de voix en espagnol. Le coucher de soleil avait une couleur de vin rosé à travers les feuilles de plastique qui claquaient comme des voiles sous la brise imprégnée d'odeurs de friture, de feu de bois et de résine de cannabis. Des gamins en blouson de cuir en loques étaient penchés sur un jeu dont les pions étaient des cailloux peints.

Yamazaki s'arrêta. Il se tint un instant immobile, la main sur une rampe en bois marquée de symboles argentés, tracés à la bombe.

L'histoire de Skinner semblait irradier sur les mille petits détails qui l'entouraient, sur les sourires des visages barbouillés, sur la fumée des cuisines ambulantes, comme des anneaux de sons concentriques issus d'une grande cloche invisible, trop graves pour être perçus par l'oreille avide d'un étranger.

Nous avons bouclé non seulement une fin de siècle, se dit-il*, mais un millénaire. Quelque chose a pris fin. Une ère ? Un paradigme ? Partout, il y a des signes d'achèvement.*

La modernité était révolue.

Ici, sur ce pont, elle l'était depuis longtemps.

Il décida de marcher vers Oakland, afin de tâter le cœur étrange de la nouvelle entité.

11
Livraisons

Le mardi, ça n'allait pas très fort. Elle n'arrivait pas à déprojer ni à se concentrer. Bunny Malatesta, le dispatcher, le sentait, et sa voix résonna dans son oreille.

— Ne le prends pas mal, Chev, mais t'aurais pas tes ragnagnas ou quelque chose comme ça ?

— Va te faire voir, Bunny.

— Hé, je voulais seulement dire que tu ne pètes pas le feu comme d'habitude, aujourd'hui, c'est tout.

— Donne-moi un carton.

— 655 Mo, quinzième, réception.

Elle prit livraison, porta l'objet au 555 Cali, cinquante et unième étage, fit signer son carton et redescendit en ville. La journée virait au gris après la fausse promesse du petit matin.

— 456 Montgomery, trente-troisième, réception, entrée de service.

Une pause, la main dans la boucle de reconnaissance de sa bécane.

— Comment ça se fait ?

— Ils disent que les messagers font des graffiti dans les ascenseurs. Tu passes par l'entrée de service ou ils te jettent, et c'est la fin de ton contrat avec *Allied*.

Elle se souvint d'avoir vu l'emblème de Ringer gravé dans la plaque d'inspection de l'un des ascenseurs du hall du 456. Foutu Ringer. Il avait tagué plus d'ascenseurs que n'importe qui dans l'histoire. Il portait sur lui une véritable trousse à outils pour faire ça.

456 l'envoya à 1 C avec un carton plus grand que ce qu'elle était censée accepter, mais à quoi servaient les porte-bagages et les sandows autrement ? Et pourquoi faire travailler les cages à roulettes ? Bunny l'appela en chemin et lui fila le 50 Beale, la cafétéria du premier étage. Elle était sûre que c'était un sac à main, enveloppé dans un sachet en plastique de la cuisine, et son intuition avait raison. Cuir marron, imitation lézard, glands verts dépassant aux coins du sachet. Elles oubliaient leur sac, elles se rappelaient tout à coup et elles appelaient pour demander à la direction d'envoyer le sac par coursier. En général, ce dernier récoltait un bon pourboire. Ringer et certains autres ouvraient généralement le sac pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Quelquefois, ils trouvaient de la dope. Mais elle se refusait à faire ça. Elle songea aux lunettes…

Elle n'avait pas pu avoir de circuit complet aujourd'hui. Il n'y

avait pas de système de routage organisé chez *Allied*, mais cela pouvait se produire par hasard. On prenait un paquet ici, on le livrait là, et on rapportait autre chose au point de départ. Mais c'était rare. Quand on travaillait chez *Allied*, on pédalait plus dur. Son record, c'était six cartons en une journée. Comme d'en faire quarante pour une autre compagnie.

Elle rapporta le sac dans Fulton Street, au temple maçonnique. On lui laissa deux billets de cinq après vérification du contenu par la propriétaire du sac.

— En principe, le restaurant aurait dû le remettre aux flics, déclara Chevette. Nous n'aimons pas prendre ce genre de responsabilité.

La bonne femme demeura impassible. Ce devait être une secrétaire ou quelque chose comme ça. Chevette empocha les deux billets de cinq.

— 298, Alabama, lui dit Bunny comme s'il lui offrait des perles dans un écrin de velours. Ça va te faire les cuisses.

Elle allait se casser le cul à aller jusque là-bas, pour prendre quelque chose qu'il faudrait livrer ensuite. Aujourd'hui, elle ne se sentait pas d'attaque.

Ces putains de lunettes de merde.

— Pour des raisons tactiques, déclara la blonde, nous ne préconisons pas actuellement l'usage de la violence ou de la sorcellerie contre les individus.

— Chevette venait de rentrer d'Alabama Street, son dernier carton de la journée. La fille, sur le petit écran plat CNN accroché au-dessus de la porte du cagibi de Bunny, avait sur la figure un tissu noir et élastique avec trois trous en triangle. Des lettres bleues, en bas de l'écran, indiquaient : FIONA X, PORTE-PAROLE DU FRONT DE LIBÉRATION DE L'ÎLE DU SUD.

Le couloir éclairé par des néons crus qui menait chez *Allied Messengers* sentait le polystyrène surchauffé, les imprimantes laser, les chaussures de sport abandonnées et les vieux sacs à sandwiches. Ces derniers la faisaient penser à ce sous-sol glacial de la crèche dans l'Oregon, avec ses étroites fenêtres hautes laissant à peine filtrer la lumière anémiée de l'hiver. Mais la porte donnant sur la rue s'ouvrit bruyamment derrière elle ; une paire de baskets crottées à néons tailles 45 descendit lourdement les marches, et Samuel Saladin DuPree, les joues maculées de virgules grises de poussière de la route, se pencha sur elle avec un grand sourire.

— Ça va comme tu veux, Sammy Sal ? demanda-t-elle.

Sans conteste le plus beau spectacle que l'on pût voir sur deux roues chez *Allied*, DuPree représentait un mètre quatre-vingt-dix de

pure énergie d'ébène enrobant le cadre d'une telle élégance et d'une telle force que Chevette imaginait ses os comme du métal poli, triple-chromé, formant une armature de vif-argent. Comme dans les vieux films avec ce grand type, celui qui s'était lancé dans la politique parce qu'il s'était fait voler ses billes. La vue de la grande carcasse de Sammy Sal donnait des idées à la plupart des filles, mais pas à Chevette. Il était homo. Lui et elle étaient juste copains, et Chevette, ces temps-ci, ne savait plus très bien où elle en était, de toute manière, question sexe.

— Je vais te dire une chose, fit Sammy Sal en essuyant la boue de sa joue du revers de sa longue main. J'ai décidé de buter Ringer. La haine…

— Toi, dit Chevette, tu as livré au 456, aujourd'hui.

— Tu parles si j'ai livré ! Au dernier, et dans un monte-charge pourri. Lent comme la mort et tout ce qu'il y a de plus déglingué. Et tu sais pourquoi ?

— Parce que Ringer a gravé sa marque dans leur cuivre, Sal, et dans leur bois de rose ?

— Ex-ac-te-ment, ma vieille, fit Sammy Sal en défaisant plusieurs tours du bandana qu'il portait autour du cou pour s'en essuyer le visage. C'est pour ça que je vais lui faire la peau du cul, à ce connard.

— … devons-nous saboter systématiquement nos lieux de travail, affirma Fiona X, sous peine d'être montrés du doigt comme ennemis du genre humain.

La porte du cagibi de dispatching, couverte de plusieurs épaisseurs d'horaires, de grilles, de règlements municipaux en lambeaux et de réclamations faxées à tel point que Chevette n'avait même pas idée de la couleur du bois en dessous, s'ouvrit brusquement. Bunny passa sa tête balafrée et mal rasée, comme une tortue, clignant à la lumière du couloir, et leva les yeux automatiquement, attiré par le ton mordant de Fiona X. Son visage devint sans expression à la vue du masque, et il zappa mentalement en moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour lever la tête.

— Toi, dit-il en regardant Chevette, j'ai à te causer.

— Attends-moi une seconde, Sammy Sal, demanda-t-elle.

Bunny Malatesta avait été coursier cycliste à San Francisco pendant trente ans. Il le serait resté si ses genoux et son dos avaient tenu le coup. Il était à la fois ce qu'il y avait de mieux et de pire quand on travaillait dans cette boîte. De mieux parce qu'il avait dans la tête une carte des parcours cyclables de la cité qui valait mieux que tout ce que n'importe quel ordinateur pouvait aligner. Il connaissait chaque immeuble, chaque entrée, chaque dispositif de sécurité.

Il possédait le métier de coursier sur le bout des doigts, le Bunny, et il était en plus, au courant de tout le folklore, des légendes, des

histoires qui faisaient qu'on avait l'impression de faire partie de quelque chose, même si ça devenait complètement dingue, et que ça valait la peine de continuer à le faire. Il était lui-même une légende. Il avait bombé les pare-brises de sept voitures de flics au cours de sa carrière de coursier, et c'était un record qui tenait toujours. Mais il était le pire, également, pour ses mêmes raisons plus quelques autres, parce qu'il était impossible de le couillonner en quoi que ce soit. Avec un autre dispatcher on pouvait se ménager quelques répits, mais pas avec Bunny. Il connaissait tous les trucs.

Chevette le suivit à l'intérieur. Il referma la porte derrière elle. Les lunettes qu'il utilisait pour le dispatching lui pendaient autour du cou. L'un des verres tenait avec du ruban adhésif transparent. Il n'y avait pas la moindre fenêtre dans son cagibi, et il n'allumait jamais la lumière quand il travaillait. Une demi-douzaine de moniteurs en couleurs étaient disposés en demi-cercle devant un fauteuil pivotant tout noir, et son boudin lombaire rose bonbon y était fixé comme une grosse larve.

Bunny se massa le bas du dos avec le revers de la main.

— Ce disque finira par avoir ma peau, dit-il sans s'adresser particulièrement à Chevette.

— Tu devrais laisser Sammy Sal te le faire craquer, suggéra-t-elle. Il s'y connaît.

— Il est déjà craqué, ma puce. C'est justement ça le problème au départ. Maintenant, explique-moi ce que tu foutais au *Morrisey* hier soir. Et tâche que ton explication soit valable.

— J'avais un carton, fit Chevette, passant aussitôt en automatique.

Indispensable, si elle voulait mentir de manière plausible. Elle s'attendait à quelque chose comme ça, mais pas si tôt.

Elle regarda Bunny tandis qu'il ôtait ses lunettes, les déconnectait et les posait sur l'un des moniteurs.

— Comment ça se fait que tu n'as pas pointé à la sortie ? demanda-t-il. Ils ont appelé pour dire qu'ils avaient scanné ton badge à l'entrée et que tu n'étais jamais ressortie. Je leur ai dit : « Je sais qu'elle n'est plus chez vous, les mecs, parce que je viens de l'envoyer en course dans Alabama Street, d'accord ? »

Il ne la quittait pas des yeux pendant tout ce temps.

— Écoute, Bunny, fit Chevette. C'était mon dernier carton de la journée. Ma bécane était au sous-sol. J'ai vu un ascenseur de service, j'ai sauté dedans. Je sais qu'il faut pointer à la sécurité, mais je croyais qu'ils auraient quelqu'un à la sortie du parking, tu comprends ? Quand j'ai grimpé la rampe, il n'y avait personne, à part une bagnole qui sortait. Je suis passée sous la barrière, et je me suis retrouvé dans la rue. Tu dis que j'aurais dû faire tout le tour de l'immeuble pour

retourner pointer dans le hall ?

— Tu sais bien que c'est le règlement.

— Il était tard, tu comprends ?

Bunny fronça les sourcils dans son fauteuil à boudin lombaire. Il entoura chacun de ses genoux d'une grosse main osseuse et la regarda durant un bon moment. Ça ne lui ressemblait pas du tout de faire ça. Il y avait quelque chose qui le turlupinait pour de bon. Pas seulement les guignols de la sécurité qui râlaient parce qu'un coursier avait oublié de pointer.

— Quelle heure ? demanda-t-il.

— Hein ?

— Ils veulent savoir à quelle heure tu es ressortie.

— Dix minutes à peu près après mon arrivée. Un quart d'heure maxi. Le sous-sol, là-bas, c'est un vrai labyrinthe.

— Tu es entrée à 18 h 52. C'est ce que dit la machine qui t'a scanné. Et l'avocat a confirmé que tu avais bien fait la livraison.

Il avait toujours la même expression.

— Bunny, qu'est-ce qu'il y a ? Dis-leur que je me suis trompée, c'est tout.

— Tu n'es pas allé autre part ? Dans l'hôtel ?

— Mais non.

Elle sentit une drôle de petite vibration se propager en elle, comme pour témoigner qu'elle avait franchi une limite et qu'elle ne pouvait plus retourner en arrière.

— Je lui ai remis son paquet, à ce type, Bunny.

— Je ne crois pas que ce soit ça qui les préoccupe, Chev.

— C'est quoi, alors ?

— Écoute, un mec de la sécurité m'appelle, c'est une chose. Désolé, chef, ça ne se reproduira pas. Mais il s'agit, cette fois-ci, de quelqu'un de très haut placé dans la boîte – elle s'appelle SecurIntens –, et il a contacté Wilson en personne. (C'était le patron d'*Allied*.) Et moi, il va falloir que je fasse le beau à la fois devant Wilson et devant ce mec de la sécurité. Et il va falloir aussi que Grasso me couvre au central. Tu sais comme il est doué, celui-là.

— Je suis vraiment désolée, Bunny.

— Tu es désolée, je suis désolé, mais pendant ce temps il y a un pseudo-flic de merde, assis derrière son bureau, qui est en train de cuisiner Wilson pour savoir ce que tu as foutu exactement après avoir remis son putain de paquet à l'avocat. Et quel genre d'employée tu es exactement, et depuis combien de temps tu bosses chez *Allied*, et si tu as un casier judiciaire, si tu te drogues, où tu habites…

Chevette eut la vision des lunettes noires du paumé, là où elle les avait laissées. Dans leur étui, derrière la pile des *National Geographic* de 1997 de Skinner. Elle essaya de les enlever de là par la seule force

de sa volonté, et de les porter sur la terrasse qui sentait le goudron pour les balancer à la flotte. Ce qu'elle voulait faire ce matin et n'avait pas fait. Malheureusement, elles étaient encore à la même place.

— Il y a quelque chose de pas normal dans tout ça, fit Bunny. Tu vois ce que je veux dire ?

— Tu leur as donné mon adresse ?

— Si tu peux appeler ça une adresse, murmura-t-il avec un petit sourire. Je leur ai dit sur le pont.

Il fit pivoter son fauteuil et commença à éteindre les moniteurs un par un.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire, maintenant, Bunny ?

— Ils vont aller te voir, dit-il, dos tourné. Parce qu'ils n'ont pas d'autre piste, apparemment. Tu n'as rien fait de mal, j'espère, hein ?

Il avait la nuque couverte d'un fin duvet de poils gris.

De nouveau elle fut en automatique.

— N… non, bien sûr. Merci pour tout, Bunny.

Il grogna quelque chose d'indistinct en réponse. L'entretien était terminé. Chevette se retrouva dans le couloir, le cœur battant à se rompre sous le blouson de Skinner. Elle grimpa les marches quatre à quatre, en calculant mentalement l'itinéraire le plus rapide pour rentrer chez elle. Dans sa tête, elle brûlait déjà tous les feux. Se débarrasser des lunettes, se débarrasser d…

Sammy Sal avait coincé Ringer contre une cuve recyc bleue. L'autre commençait à s'affoler dans sa petite tête aux possibilités de réflexion rudimentaires.

— J't'ai rien fait à toi, mec !

— Tu as encore tagué des ascenseurs, Ringer.

— Mais j't'ai rien fait à toi !

— Relation de cause à effet, espèce d'enculé de mes deux. Je sais qu'il s'agit d'une notion trop complexe pour ta cervelle d'oiseau, mais essaie quand même. Tu fais une connerie, tu t'attires des emmerdes. Tu signes ton nom dans les putains d'ascenseurs de luxe des clients, et c'est nous qui te faisons chier.

Sammy Sal passa les longs doigts de sa main gauche sur le casque bosselé de Ringer, le saisit comme un ballon de basket et le fit tourner en le soulevant. La courroie s'enfonça dans le menton de Ringer.

J't'ai rien fait ! réussit-il à dire d'une voix étranglée.

Chevette se faufila pour aller récupérer sa bécane dans le râtelier sous le portrait de Shapely. Quelqu'un avait fait gicler dans son œil triste de martyr le contenu d'une capote de peinture bleu roi, qui dégoulinait sur sa joue sanctifiée.

— Hé ! cria Sammy Sal. Viens m'aider à lui faire sa fête, à ce branleur !

Elle passa la main dans la boucle de reconnaissance de son vélo et

voulut extirper son guidon de l'enchevêtrement d'acier au molybdène, de graphite et de revêtement à l'aramide du râtelier. Les alarmes des autres bécanes se déclenchèrent toutes en même temps en un concert frénétique de bêlements à fendre l'oreille, de sirènes numériques dans le grave, avec au milieu de tout ça un chapelet d'insultes en espagnol évoquant les sifflements sonores d'un serpent adroitement mixés avec des glapissements de cochon qu'on égorge. Elle fit promptement tourner sa bécane, glissa le bout de sa chaussure dans le cale-pied et fonça vers la rue, en faisant presque la culbute au moment où elle se mettait en selle. Du coin de l'œil, elle vit Sammy Sal qui lâchait Ringer.

Elle eut le temps de le voir enfourcher son engin, un gros cadre à mouchetures noires et roses Fluoro-Rimz alimentées par la dynamo du moyeu.

Sammy Sal la suivait. Jamais elle n'avait eu moins besoin de compagnie.

Elle décolla.

Déproje, mais déproje quoi !

Comme dans le rêve de ce matin, mais en plus terrifiant.

12
Mouvements oculaires

En regardant bien ces deux flics de San Francisco, Svobodov et Orlovsky, Rydell décida qu'il avait une chance pour que le fait de bosser avec Warbaby soit finalement plus intéressant qu'il ne l'avait cru au départ. Ces gars-là, c'était des vrais de vrais, tout ce qu'il y avait de plus dans le coup. La brigade des Homicides était un colosse qui battait largement toutes les autres brigades.

Il se trouvait en Californie du Nord depuis quarante-huit minutes à peine, et voilà qu'il était déjà assis devant un comptoir à boire un café avec des flics des Homicides. Sauf qu'ils buvaient du thé. Du thé chaud, dans des verres, avec plein de sucre. Rydell était à un bout, à côté de Freddie, qui buvait du lait. Ensuite, il y avait Warbaby, le chapeau toujours sur la tête, puis Svobodov, puis Orlovsky.

Svobodov était presque aussi grand que Warbaby, mais il paraissait tout en muscles et en os. Ces cheveux longs, d'un blond pâle, étaient coiffés en arrière sur son front bosselé. Les sourcils étaient à l'avenant, et la peau tendue et luisante, comme s'il était resté trop longtemps devant les flammes d'un foyer. Orlovsky était mince et brun, avec une petite mèche de cheveux rebelle en haut du front, le dos des mains velues jusqu'à la première phalange, et des lunettes qui paraissaient sciées en deux dans le sens de la largeur.

Ils avaient tous les deux le truc du regard, celui qui vous transperçait, vous paralysait et vous remplissait, lourd et inerte comme du plomb.

Rydell avait suivi des cours là-dessus à l'académie de police, mais ça n'avait pas vraiment pris sur lui. Ils appelaient ça Désensibilisation et Réaction par Mouvements Oculaires. L'instructeur était un vieux psychologue spécialisé dans les techniques médico-légales, qui s'appelait Bagley et qui avait enseigné à l'Université de Duke. Ses cours avaient tendance à digresser vers des histoires de tueurs en série qu'il avait traités à Duke. Accidents de strangulation auto-érotique et autres. Cela faisait passer le temps, entre un cours de Maîtrise d'Agresseur à Haut Profil et une séance de Scénarios sur les Systèmes d'Entraînement au Maniement des Armes à Feu. Mais Rydell était généralement sur les genoux après Maîtrise d'Agresseur parce que l'instructeur lui demandait toujours de jouer le rôle de l'agresseur. Il ne comprenait pas pourquoi. À cause de cela, il avait du mal à se concentrer sur les Mouvements Oculaires, et si, par hasard, il réussissait à tirer quelque chose d'utile de l'enseignement de Bagley, une séance de SSEMAF lui faisait généralement tout oublier. Les

SSEMAF revenaient à combattre des opposants virtuels, mais avec des armes à feu, et des vraies.

Lorsque les SSEMAF totalisaient votre score, ils prenaient en compte vos blessures en même temps que celle de l'adversaire dirigé par l'ordinateur, et vous départageaient en fonction des circonstances de la mort du perdant, selon qu'il avait saigné à mort ou succombé à un choc hydrostatique. Il y avait des gens qui devenaient complètement paranos après deux séances de SSEMAF et conservaient des séquelles post-traumatiques, mais Rydell ressortait invariablement de là avec un grand sourire à manger de la merde. Non qu'il ait un tempérament violent ou que la vue du sang lui soit indifférente, mais il précipitait toujours les choses, et pour lui rien de tout cela n'était réel, il n'avait donc jamais appris à jeter un sort légal aux gens avec ses yeux. Mais ce lieutenant Svobodov, il était *mucho* doué pour cela et son compère, le lieutenant Orlovsky avait sa propre technique, presque aussi efficace, surtout quand il la mettait en pratique en regardant par-dessus ses demi-verres rectangulaires. Il ressemblait lui-même, de toute manière, à une espèce de loup-garou, ce qui aidait beaucoup.

Rydell savait toujours repérer immédiatement le look de la brigade des Homicides de San Francisco, qui semblait à base de vieille gabardine beige sur un gilet pare-balles noir sur une chemise blanche avec cravate. La chemise en coton oxford était boutonnée jusqu'en bas et la cravate était rayée comme pour montrer qu'ils appartenaient à un club ou quelque chose comme ça. Le pantalon était à revers, et ils portaient des chaussures en cuir à gros grains et à bout retourné avec des semelles Vibram à crampons. Les seules personnes, à peu près, qui portaient des chemises, des cravates et des pompes comme ça étaient des immigrés qui voulaient avoir l'air aussi américain que possible. Mais couronner ça avec un pare-balles et un vieux London Fog, c'était une vraie déclaration d'intentions. La crosse profilée en plastique du H & K ne déparait pas non plus. Rydell le voyait dépasser du gilet ouvert de Svobodov. Il avait oublié le numéro, mais c'était sans doute celui avec le chargeur juste en dessous du haut du canon, qui tirait des munitions sans douille pareilles à des crayons de cire, avec leur propulseur en plastique moulé autour de fléchettes en alliage léger ressemblant à de longs clous.

— Si nous savions ce que tu sais déjà, Warbaby, ça nous simplifierait peut-être la vie, dit Svobodov.

Il regarda autour de lui dans le petit restaurant et sortit un paquet de Marlboro de la poche de sa gabardine.

— Interdit, dans cet État, mon pote, fit la serveuse, contente de l'occasion de rappeler quelqu'un à l'ordre public.

Elle avait ce type de chevelure envahissante. C'était le genre

d'endroit où les gens venaient manger quand ils faisaient partie de l'équipe de nuit d'une quelconque putain de boîte industrielle. Avec un peu de bol, se disait Rydell, ils pouvaient se payer la serveuse en prime.

Svobodov lui lança son regard de flic à deux mille volts négatifs, sortit de dessous son pare-balles un porte-badge en plastique noir, et l'ouvrit nonchalamment en direction de Rydell. Puis il le laissa retomber sur sa poitrine au bout de sa cordelette en nylon. Rydell entendit le bruit qu'il fit en touchant. Il devait porter une espèce de gilet-armure de secours sous sa chemise blanche.

— Vous montrerez ça aux deux mormons de la Patrouille Routière quand ils se pointeront, fit la serveuse.

Svobodov planta la cigarette entre ses lèvres.

Le poing de Warbaby se dressa, entourant un bloc d'or de la taille d'une grenade à main.

Il alluma la cigarette du Russe avec.

— Qu'est-ce que tu fous avec ça ? demanda Svobodov en lorgnant le briquet. Tu fumes, ou quoi ?

— N'importe quoi sauf ces Marlboro chinoise, Arkady, répliqua l'autre, plus lugubre que jamais. Elles sont bourrées de fibre de verre.

— Goût américain, protesta Svobodov. Fabriqué sous licence.

— Ça fait six ans qu'on n'a pas fabriqué légalement une seule cigarette dans ce pays, fit Warbaby comme si c'était la chose la plus triste du monde.

— Marl-bo-ro, articula Svobodov en retirant la cigarette de sa bouche pour indiquer les lettres au-dessus du filtre. Quand on était des mômes, Warbaby, ça représentait du fric, Marlboro, un paquet de fric !

— Arkady ! murmura Warbaby comme s'il faisait appel à d'énormes réserves de patience, quand on était mômes, mec, l'argent, ça représentait de l'argent.

Orlovsky se mit à rire. Svobodov haussa les épaules.

— Explique ce que tu sais, Warbaby, fit-il en revenant à la question du début.

— M. Blix a été trouvé mort au *Morrisey*. Assassiné.

— Travail de pro, précisa Orlovsky. Ils veulent nous orienter sur je ne sais quelle connerie de piste ethnique, tu saisis ?

Svobodov loucha en direction de Warbaby.

— On n'a pas de certitude, dit-il.

— La langue, fit Orlovsky, sûr de lui. La couleur. C'est pour nous lancer sur une fausse piste. Ils veulent que nous pensions aux Latin Kings.

Svobodov tira sur sa cigarette, et souffla la fumée vers la serveuse.

— Dis-nous ce que tu sais, Warbaby.

— Hans Rutger Blix. Quarante-trois ans. Naturalisé costaricain.

Tout cela sur le ton d'un discours à un enterrement.

— Mon cul, fit Svobodov en moulant ses lèvres autour de la cigarette.

— Warbaby, déclara Orlovsky, nous savons que tu travaillais sur ce coup avant que ce taré ne se fasse égorger.

— Taré, répéta Warbaby, comme si le mort, peut-être, avait été un ami personnel, un frère de loge, ou quelque chose comme ça. C'est pas parce que ce mec est clamsé que ça fait de lui automatiquement un taré.

Svobodov tira placidement sur sa Marlboro. Puis il retira de ses lèvres et en écrasa le bout dans son assiette, à côté des miettes de thon intouchées.

— Un taré. Fais-moi confiance.

Warbaby soupira.

— Il avait un dossier, Arkady ?

— Si tu veux son dossier, lui dit Svobodov, rencarde-nous d'abord sur ce que tu étais censé faire pour lui. Nous savons que vous avez eu des contacts.

— Je ne lui ai jamais parlé.

— D'accord. Il a parlé à SecurIntens. Tu travailles à ton compte.

— Absolument, fit Warbaby.

— Qu'est-ce qu'il a dit à SecurIntens ?

— Qu'il avait perdu quelque chose.

— Quoi ?

— Un truc de nature personnelle.

Svobodov soupira.

— S'il te plaît, Lucius.

— Une paire de lunettes.

Svobodov et Orlovsky s'entre-regardèrent. Puis ils se tournèrent de nouveau vers Warbaby.

— SecurIntens fait appel à Lucius Warbaby parce qu'un mec a perdu une paire de lunettes ?

— Elles coûtaient peut-être très cher, suggéra Freddie d'une voix douce tout en étudiant soigneusement son reflet dans le miroir derrière le comptoir.

Orlovsky croisa ses doigts velus et fit craquer ses phalanges.

— Il pensait qu'il les avait perdues à une soirée, expliqua Warbaby, ou que quelqu'un, peut-être, les lui avait volées.

— Quelle soirée ? demanda Svobodov.

Quand il changea de position sur son tabouret, Rydell entendit craquer son deuxième gilet.

— Une soirée au *Morrisey*.

— Qui donnait cette soirée ? demanda Orlovsky en regardant par-

dessus ses demi-verres.

— M. Cody Harwood.

— Harwood… murmura Svobodov. Harwood…

— Pavlov, ça vous rappelle quelque chose ? demanda Freddie sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

Svobodov émit un grognement.

— Un paquet d'argent.

— Et pas dans les Marlboro, fit Warbaby. M. Blix est allé à la soirée de M. Harwood. Il a bu quelques verres.

— Avec le taux d'alcool qu'on lui a trouvé, ils n'auront plus besoin de l'embaumer, estima Orlovsky.

— Il avait bu quelques verres. L'étui, qui était dans la poche de son veston a disparu, le lendemain, il a alerté les services de sécurité du *Morrisey*, qui ont appelé SecurIntens, qui m'a appelé.

— Son téléphone avait disparu, fit Svobodov. Ils l'ont emporté. Plus rien pour le rattacher à qui que ce soit. Pas d'agenda, pas de carnet d'adresses, rien.

— Travail de pro, récita Orlovsky.

— Les lunettes, demanda Svobodov. Quel genre ?

— Des lunettes, murmura Freddie.

— On a découvert ça, dit Svobodov.

Il sortit quelque chose de la poche de son London Fog. Un sachet Ziploc de pièce à conviction. Il le leva à hauteur de leurs yeux. Rydell distingua des échardes de plastique noir.

— Lunettes LV à bon marché. Trouvés sur la moquette.

— Tu sais ce qu'il se passait sur ce truc ? demanda Warbaby.

Ce fut au tour d'Orlovsky. Il sortit un deuxième sachet de pièce à conviction, cette fois-ci de dessous de son gilet noir.

— On a cherché un programme, mais on n'a rien trouvé. Alors, on a eu l'idée de le passer aux rayons X. Quelqu'un lui a fourré ça au fond de la gorge.

Un rectangle noir. L'étiquette adhésive était râpée et toute tachée.

— Avant de le zigouiller, précisa Orlovsky.

— Et c'est quoi ? demanda Warbaby.

— McDonna, répondit Svobodov.

— Hein ?

Freddie se pencha contre Warbaby pour mieux voir.

— Mac quoi ? demanda-t-il.

— Puce de baise.

Rydell avait eu l'impression d'entendre "plus d'obèses" mais il comprit soudain.

— McDonna.

— Je me demande s'ils ont tout lu jusqu'au bout, déclara Freddie,

assis à l'arrière de la Patriot.

Il avait les pieds posés sur le dossier du siège avant et les petites lumières rouges sur le côté de ses baskets clignotaient au rythme des paroles d'un tube quelconque.

— S'ils ont lu quoi ?

Rydell observait Warbaby et le Russe, qui se tenaient à côté de l'une des voitures banalisées les moins subtiles que Rydell eût jamais vues dans sa vie : une baleine gris plomb avec une cage en graphite à expansion pour protéger les phares et le radiateur. Une pluie fine granulait le pare-brise de la Patriot.

— Ce programme porno qu'ils ont trouvé dans l'œsophage du mec.

Si Warbaby avait la voix triste, Freddie avait le ton de celui qui ne s'énerve jamais. Mais Warbaby donnait l'impression d'être vraiment triste, alors que la voix relaxée de Freddie donnait exactement l'impression du contraire.

— C'est plein de langage codé, un programme comme ça. Le meilleur est caché derrière la tapisserie, tu comprends ? Il faut des courbes fractales pour rendre la texture de la peau, par exemple, et ça demande beaucoup de lignes de code…

— Tu es dans les ordinateurs, Freddie ?

— Je suis le conseiller technique de M. Warbaby.

— Et de quoi sont-ils en train de parler, d'après toi ?

Freddie se pencha pour toucher l'une de ses baskets. Les mots en rouge s'éteignirent.

— Ils parlent affaires.

— Et c'est quoi leurs affaires ?

— Ils négocient. On veut savoir ce qu'ils ont sur Blix, le mec qui est mort.

— Ouais ? Et nous, alors, qu'est-ce qu'on a ?

— Nous ? siffla Freddie. Toi, tu conduis, c'est tout.

Il ramena ses jambes en arrière et se redressa.

— Mais il n'y a pas de secret, ajouta-t-il. SecurIntens et DatAmerica, c'est plus ou moins la même chose.

— Sans déconner, qu'est-ce que ça veut dire ?

Svobodov semblait alimenter le gros de la conversation.

— Ça veut dire qu'on a un fichier de renseignement plus épais que celui de la police. La prochaine fois que le vieux Robobof aura besoin de fourrer son nez dedans, il se rappellera qu'il nous a fait une fleur. Mais ce soir, ça lui fait mal au cul.

Rydell se souvint de la fois où il était allé chez Big George Kechakmadze à l'occasion d'un barbecue et où l'autre avait essayé de le faire adhérer à la *Nationale Rifle Association*.

— Il y a beaucoup de Russes dans la police par ici ?

— Par ici ? Il y en a partout.

— C'est drôle, qu'il y en ait tant.

— Réfléchis. Ils avaient tous un putain d'État policier chez eux. Ils ont peut-être une attirance pour ça.

Svobodov et Orlovsky grimpèrent dans la baleine grise. Warbaby marcha jusqu'à la Patriot en se servant de sa canne en alliage. La voiture de police se dressa de quinze centimètres sur sa suspension hydraulique et commença à gémir et à frémir tandis que la pluie dansait sur son long capot sous les effets de l'accélération du moteur.

Bon Dieu ! fit Rydell. Ils se fichent complètement qu'on les voie ou non.

— Ils veulent que tu les voies, murmura énigmatiquement Freddie.

Warbaby ouvrit la portière arrière droite et se mit en devoir de faire entrer sa jambe raide dans la voiture.

Démarre, dit-il en claquant la portière. Question de protocole. On s'en va les premiers.

— Pas dans ce sens, objecta Freddie. Ça mène à Candlestick Park. On va de l'autre côté.

— C'est vrai, fit Warbaby. On a à faire en ville.

L'idée l'attristait.

La partie basse de San Francisco était quelque chose à voir. Tout était entouré de collines, également construites, et cela donnait à Rydell une impression… qu'il avait du mal à définir. L'impression de se situer quelque part dans un endroit particulier, qu'il n'aimait pas forcément, mais c'était tout le contraire de L.A., où on avait toujours le sentiment d'être largué sur une plaque de lumière qui s'étendait jusqu'au bord de l'infini. Ici, c'était comme s'il venait vraiment de quelque part, avec tous ces vieux bâtiments qui l'entouraient, collés les uns aux autres, le plus moderne étant celui qui était hérissé d'épines, avec des tas de fioritures et de corbeilles machin-chose (mais il savait que celui-là aussi était très vieux). L'air était frais et humide, la vapeur miroitait en montant des grilles du trottoir. Il y avait foule dans les rues, mais ce n'étaient pas les gens qu'on avait l'habitude de voir. Ils étaient bien habillés, ils avaient un emploi. Un peu comme les habitants de Knoxville, se disait-il, mais ce n'était pas ça non plus. L'endroit était tout simplement nouveau.

— Non, mon pote, tu prends à gauche ! À gauche ! s'écria Freddie en martelant du poing le dossier de son siège.

Encore une grille à mémoriser. Rydell jeta un coup d'œil au curseur du plan affiché sur le tableau de bord de la Patriot. Il cherchait un endroit où tourner à gauche pour gagner cet hôtel, le *Morrisey*.

— Ne secoue pas le siège de M. Rydell quand il conduit, fit Warbaby.

Il tenait, tassé dans ses mains, un rouleau faxé d'un mètre quatre-vingts, arrivé en route. Rydell pensait que c'était le dossier de Blix, celui qui s'était fait trancher la gorge.

— Fassbinder, murmura Freddie. Vous avez entendu parler de Rainer Fassbinder ?

— J'ai pas envie de plaisanter, Freddie, fit Warbaby.

— C'est pas une plaisanterie. J'ai passé le portrait de ce Blix à "Séparés à la naissance". Vous vous rappelez, cette photo de macchabée que le Russe vous a envoyée ? Le programme dit qu'il ressemble à Rainer Fassbinder. Un macchabée, avec la gorge ouverte. Ce Fassbinder, il devait avoir une sacrée tronche, hein ?

Warbaby soupira.

— Freddie…

— C'est un Allemand, en tout cas. Question nationalité, ça colle.

— M. Blix n'était pas un Allemand, Freddie. Ce papier dit qu'il ne s'appelait même pas Blix. Laisse-moi lire un peu. Et Rydell a besoin de concentration pour s'habituer à conduire en ville.

Freddie émit un grognement indistinct. Puis Rydell entendit ses doigts cliqueter sur le petit ordinateur qu'il emportait partout avec lui.

Il prit à gauche à l'endroit qui lui paraissait approprié. Zone de combats. Ruines. Feux allumés dans des fûts en acier. Silhouettes accroupies dans l'ombre, le visage d'une blancheur de vampire.

— Ne ralentis pas, lui dit Warbaby. N'accélère pas non plus.

Quelque chose arriva en tournoyant sur le pare-brise et s'écrasa avec un bruit mou avant d'être arraché par la vitesse en laissant une traînée jaunâtre. La chose lui avait semblé grise et sanguinolente, comme une longueur d'intestin.

Rouge au carrefour.

— Brûle le feu, ordonna Warbaby.

Rydell obéit, parmi un concert de protestation d'avertisseur. La traînée jaune était toujours là.

— Arrête. Non. Sur le trottoir. Oui.

Les Goodyear Streetsweepers de la Patriot mordirent sur le bord irrégulier du trottoir.

— Dans la boîte à gants.

Une lumière s'alluma lorsque Rydell l'ouvrit. Un flacon de Windex, un rouleau d'essuie-tout gris et une boîte de gants chirurgicaux jetables en latex.

— Tu peux y aller, lui dit Warbaby. Personne ne nous embêtera.

Rydell enfila un gant, prit le Windex et du papier, et sortit.

— N'en mets pas sur toi, dit-il à haute voix.

Il pensait à Sublett. Il aspergea la traînée jaune d'une bonne

giclée de Windex, mit en boule deux ou trois feuilles d'essuie-tout dans sa main gantée, et frotta jusqu'à ce que le pare-brise soit propre ; puis il retourna le gant sur la boule de papier, comme on le lui avait appris à l'académie de police, mais il hésita sur ce qu'il fallait en faire.

— Jette ça par terre, fit Warbaby de l'intérieur de la Patriot.

Rydell obéit. Puis il recula de cinq pas et vomit. Il s'essuya les lèvres avec un essuie-tout propre, remonta en voiture, ferma la portière, mit la sûreté et replaça le Windex et le rouleau dans la boîte à gants.

— Tu vas te gargariser avec ça, Rydell ?

— Ferme-la, Freddie, ordonna Warbaby.

La suspension de la Patriot grinça quand il se pencha en avant.

— Probablement des tripes d'un abattoir voisin, dit-il. Mais c'est bon à savoir, que tu prends des précautions. (Il se laissa de nouveau aller en arrière.) On a eu une organisation, dans le temps qui se faisait appeler "L'épée de cochon". Jamais entendu parler ?

— Non, fit Rydell. Jamais.

— Ils piquaient des extincteurs dans les couloirs d'immeubles. Puis ils les rechargeaient avec du sang, qu'ils se procuraient dans les abattoirs. Mais ils faisaient courir le bruit que c'était du sang humain, tu comprends ? Avec leurs extincteurs, ils suivaient les Adorateurs de Jésus, quand ces gens-là défilaient dans la rue, et…

— Seigneur Jésus ! fit Rydell.

— Comme tu dis, fit Warbaby.

— Tu vois cette porte ? demanda Freddie.

— Laquelle ?

Le hall d'entrée du *Morrisey* donnait à Rydell envie de chuchoter, comme une église ou un salon mortuaire. La moquette était si feutrée qu'elle lui donnait envie de s'allonger dessus pour piquer un roupillon.

— La noire, lui dit Freddie.

Rydell aperçut un rectangle de laque noire, parfaitement uni, sans la moindre poignée. Quand il y pensait bien, ça ne collait avec rien d'autre autour. Il n'y avait à côté que du bois poli, du bronze granulé et des panneaux de verre sculpté. Si Freddie ne lui avait pas dit que c'était une porte, il l'aurait prise pour une œuvre d'art, un tableau de peinture ou quelque chose comme ça.

— Et alors ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'elle a de spéciale ?

— C'est un restaurant. Et il est si cher que tu ne peux même pas y mettre les pieds.

— Je sais. Il y en a beaucoup comme ça.

— Non, insista Freddie. Même si tu étais richissime, si le fric te sortait par le cul, tu ne pourrais quand même pas y entrer. C'est privé. Un machin japonais.

Ils attendaient devant le comptoir de la sécurité pendant que Warbaby parlait à quelqu'un au téléphone intérieur. Les trois préposés derrière le comptoir portaient l'uniforme de SecurIntens, mais enjolivé, avec des logos en bronze sur leur casquette.

Rydell avait garé la Patriot dans un parking souterrain des profondeurs de l'hôtel. Il n'avait jamais rien vu de semblable de toute sa vie. Des groupes de cuisiniers en blanc rassemblaient une centaine d'assiettes garnies d'une espèce de pelure de salade tandis qu'une armée de petits aspirateurs Sanyo aux couleurs pastel se suivaient à la queue leu leu en émettant de petits bips. Quand on se tenait dans le hall, on n'avait pas idée de tout ce qu'il pouvait y avoir dans les coulisses d'un endroit pareil.

Dans la suite pour VIP de Knoxville qu'il avait partagé avec Karen Mendelsohn, il y avait ces petits robots coréens qui nettoyaient quand on ne regardait pas. Il y en avait même un, spécial, qui bouffait la poussière des murs. Mais Karen n'avait pas été impressionnée. Cela signifiait seulement qu'ils ne pouvaient pas se payer du personnel en chair et en os, disait-elle.

Rydell vit Warbaby se tourner pour rendre le téléphone à l'un des préposés à casquette et faire signe à Freddie et à lui-même de le rejoindre. Il se pencha en avant sur sa canne tandis qu'ils s'avançaient vers lui.

— Ils vont nous faire monter, dit-il.

La casquette à qui il avait donné le téléphone sortit de derrière le comptoir. Il vit que Rydell portait une chemise de SecurIntens à l'écusson arraché, mais ne fit aucun commentaire. Rydell se demandait quand il aurait l'occasion de s'acheter des fringues, et où il fallait aller pour cela. Il jeta un coup d'œil à la chemise de Freddie, en se disant que ce n'était probablement pas à lui qu'il allait le demander.

— Par ici, monsieur, dit la casquette à Warbaby.

Freddie et Rydell les suivirent dans le hall. Rydell remarqua la manière dont Warbaby plantait sa canne dans la moquette, en faisant cliqueter l'armature de sa jambe comme une montre au ralenti.

13
Les boules

Il y avait un moment où, quand elle pédalait à fond, quand elle déprojait vraiment, Chevette se sentait libérée de tout. De la cité, de son corps, et même du temps. C'était la vape du coursier, elle le savait, et cela lui apportait un parfum de liberté. C'était dû à la fusion, à la synchronisation parfaite avec la machine. La bécane entre ses jambes était une queue mutante hyper-évoluée, patiemment fignolée à travers de longs siècles. Un souple et complexe mécanisme en os, chaussé de pneus armés de lexan, avec des roulements pratiquement sans friction et des amortisseurs à gaz. Elle était totalement intégrée à la cité, à ces moments-là, petite pastille infatigable d'énergie et de matière qui faisait ses mille choix d'instant en instant, selon la fluidité de la circulation, selon l'éclat de la pluie sur les rails de tramway, selon la manière dont la chevelure acajou d'une secrétaire retombait de pure grâce épuisée sur les épaules de son manteau en loden.

Elle commençait à ressentir cet effet, malgré tout le reste. Si elle s'abandonnait, si elle cessait de penser, si elle laissait son esprit sombrer dans l'inexplicable complexité à base d'os, de roues dentées et de cadre japonais en carton entouré de carbone…

Mais Sammy Sal vint s'aligner à côté d'elle, les basses s'échappant de sa boîte à rythmes à conduction osseuse. Elle dut monter d'un bond sur le trottoir pour éviter de mettre sa roue sur une grille du BART. Ses pneus laissèrent des traînées noires tandis que les freins à particules entraient en action et que Sammy Sal freinait en tandem, ses Fluoro-Rimz lançant des éclats affaiblis.

— Il y a quelque chose qui te turlupine, ma bibiche ? demanda-t-il en posant la main sur son bras, brutalement avec rudesse. Tu rêves d'un produit miracle qui te donnerait des ailes et de la cervelle, pas vrai ?

— Fous-moi la paix.

— Pas question. C'est moi qui t'ai branchée sur ce boulot, et tu es en train de tout foutre par terre. Je veux savoir *pourquoi*.

Il abattit son autre main sur la mousse noire du cadre, faisant taire la musique.

— S'il te plaît, Sammy. Il faut que je rentre chez Skinner.

Il lui lâcha le bras.

— Pourquoi ?

Elle faillit tousser, s'en empêcha, prit trois profondes inspirations.

— Tu as déjà volé quelque chose, Sammy Sal ? Je veux dire, pendant le travail.

Il la regarda.

— Non, fit-il au bout d'un moment, mais il m'est arrivé de baiser avec la clientèle.

Chevette frissonna.

— Moi jamais.

— Non, fit Sammy Sal. Mais tu n'as pas de cartons pour les mêmes endroits que moi. En plus, tu es une nana.

— J'ai volé quelque chose hier soir. Dans la poche d'un mec, au *Morrisey*.

Sammy Sal s'humecta les lèvres.

— Comment ça se fait que tu avais la main dans sa poche ? C'est quelqu'un que tu connaissais ?

— C'était un trou-du-cul, fit Chevette.

— Celui-là, je crois que je le connais.

— Il me faisait chier. Et j'ai vu ce truc dépasser de sa poche.

— Tu es sûre que son truc dépassait de sa poche ?

— Sammy Sal ! Je parle sérieusement ! J'ai une frousse terrible !

Il la regarda de plus près.

— C'est ça. Tu as la frousse. Tu piques un truc à un mec, et tu as la frousse après.

— Bunny m'a dit que des types de la sécurité ont appelé *Allied*. Ils ont parlé à Wilson et tout. Ils me cherchent.

— Merde, fit Sammy Sal sans cesser de l'observer. J'étais sûr que t'étais *bourrée* au dancer, que Bunny s'en était aperçu et qu'il te faisait chier avec ça. C'est juste que tu as peur de ces types ?

— Oui, dit-elle en tournant les yeux vers lui.

— Je ne comprends pas très bien. Qu'est-ce qui te fout la trouille, au juste ?

— Qu'ils aillent chez Skinner et qu'ils les trouvent.

— Qu'ils trouvent quoi ?

— Les lunettes.

— Les lunettes de quoi ? D'approche ? De W.-C. ?

— Des lunettes noires. Comme des lunettes de soleil, mais on ne voit rien à travers.

Sammy Sal pencha de côté sa tête de beau garçon.

— Et ça veut dire quoi ça ?

— Elles sont toutes noires.

— Des lunettes de soleil ?

— Oui, mais entièrement noires.

— Hum… Si tu avais un peu baisé avec la clientèle, mais juste le haut de gamme, comme moi, tu saurais ce que c'est que ce truc. Tu ne dois pas avoir beaucoup de copains dans le gratin, ma parole. Si tu sortais avec des architectes, des chirurgiens du cerveau, par exemple, tu aurais déjà vu des machins comme ça.

Il tendit la main pour donner une chiquenaude à la chaînette qui pendait au bout de la fermeture à glissière du col de son blouson.

— Ce sont des lunettes à LV, dit-il. Lumière Virtuelle.

Elle en avait entendu parler, mais elle n'était pas sûre de bien savoir ce que c'était.

— Ça coûte cher, Sammy Sal ?

— Un paquet. Autant qu'une caisse japonaise, un peu plus, peut-être. Les verres sont entourés de petits pulseurs à effet électromagnétique, qui agissent directement sur le nerf optique. Un copain m'en a amené une paire, un jour, de son travail. Un cabinet d'architectes paysagistes. Tu les mets sur le nez et tu sors faire un tour. Tout est normal, mais chaque fois que tu regardes une plante, un arbre, il y a un petit carton qui apparaît, avec le nom en latin ou quelque chose comme ça.

— Mais elles sont complètement opaques !

— Pas si tu les allumes. Dès qu'elles sont activées, elles ne ressemblent même plus à des lunettes de soleil. Elles te donnent l'air sérieux, tu vois ce que je veux dire ? C'est ton problème ça, ajouta-t-il avec un grand sourire. Tu as l'air beaucoup trop sérieuse, en général.

Elle eut un frisson.

— Tu ne veux pas venir avec moi chez Skinner, Sammy Sal ?

— L'altitude, ça ne me va pas tellement. Un jour, votre foutu cagibi va s'envoler du haut du pont, et je préfère ne pas être là.

— S'il te plaît, Sammy. Cette histoire me fout les boules. Tant que je suis avec toi, ça va, mais si tu me laisses et que je me mette à penser à tout ça, je sens que je vais flipper. Qu'est-ce que je dois faire ? Imagine que les flics soient là quand je rentrerai. Qu'est-ce que Skinner va leur dire s'ils l'interrogent ? Qu'est-ce que je vais devenir si je vais travailler demain et que Bunny m'annonce que je suis virée ?

Sammy Sal lui lança le même regard que le soir où elle lui avait demandé de la faire entrer chez *Allied*. Puis il sourit, d'une drôle de manière, presque mauvaise, en exhibant ses petites dents pointues et brillantes.

— Il faut que tu tiennes le coup, ma vieille. Allez, on y va. Pédale !

Il décolla du trottoir sur sa roue arrière. Ses Fluoro-Rimz lancèrent des éclats blancs au néon dès qu'il retomba en pompant sur les pédales. Il avait dû actionner sa sono en même temps, car elle perçut les pulsations des basses quand elle s'inséra dans la circulation derrière lui.

14
Loveless

— Tu veux une autre bière, mon loulou ?

La femme derrière le comptoir avait une arabesque noire très complexe de chaque côté de son crâne rasé, jusqu'à ce que Yamazaki supposait être sa ligne de séparation naturelle. Le style du tatouage était un mélange de nœuds celtes et d'éclairs des bandes dessinées. Les cheveux, au sommet de son crâne, ressemblaient à la peau de quelque animal nocturne qui se serait nourri de vaseline et d'eau oxygénée. Son oreille gauche était percée un peu partout, à une douzaine d'endroits au moins, par un mince fil d'acier d'un seul tenant. En temps ordinaire, Yamazaki aurait trouvé ce genre de spectacle très intéressant, mais il était plongé pour le moment, dans sa rédaction, sur le bloc-notes ouvert devant lui.

— Non, merci, dit-il.

— Tu cherches à baiser ou quoi ?

Elle avait dit cela sur un ton parfaitement enjoué. Il leva les yeux du bloc-notes. Elle attendait sa réponse.

— Pardon ?

— Si tu veux rester ici, il faut que tu consommes, mon bonhomme.

— Une bière, je vous prie.

— La même chose ?

— Oui, s'il vous plaît.

Elle lui décapsula une bouteille de bière mexicaine. Les fragments de glace glissèrent lentement sur les côtés tandis qu'elle posait la bouteille devant lui sur le comptoir à sa gauche. Yamazaki retourna à son bloc-notes.

Skinner a essayé avec insistance de me convaincre qu'il n'y avait derrière tout cela aucune volonté délibérée, aucune structure sous-jacente. Rien d'autre que le squelette, le pont, le Thomasson à proprement parler. Quand le Little Grande *est survenu, ce n'était pas Godzilla. En fait, il n'y a pas de mythe équivalent dans cette culture et à cet endroit (bien que cela ne soit pas forcément vrai de Los Angeles). La Bombe, si longtemps attendue, s'est estompée dans les lointains. À sa place, il y a eu une série de malheurs, de cataclysmes étalés dans le temps. Mais quand Godzilla est enfin arrivé sur Tokyo, nous étions tous plongés dans le désespoir et la négation. En vérité, nous avons accueilli avec une espèce de soulagement les destructions les plus horribles. Nous avions le sentiment, tout en pleurant nos morts, qu'une occasion extraordinaire était de nouveau en*

train de s'offrir à nous.

— Pas mal, fit le client sur sa gauche en posant la main sur le bloc-notes. Ça doit être japonais. C'est joli.

Yamazaki leva les yeux, le sourire incertain, pour rencontrer un regard d'un vide étonnant, brillant, intense, mais pourtant d'une platitude absolue.

— Ça vient du Japon, oui, dit-il.

La main se retira lentement, caressante, du bloc-notes.

— Loveless, lui dit l'homme.

— Je vous demande pardon ?

— Loveless. C'est mon nom.

— Yamazaki.

Les yeux très pâles et espacés, étaient ceux de quelque chose qui vous regarde du fond d'une eau immobile.

— Ouais. Je me doutais bien que c'était un truc comme ça.

Sourire décontracté, ponctué d'archaïques reflets d'or.

— Comme quoi ?

— Un truc japonais. Quelque chose en "zuki" ou en "zaki".

Le sourire se fit un peu plus incisif.

— Buvez votre Corona, M. Yamazaki, fit-il en refermant sa main sur son poignet. Ça vous donnera un peu de chaleur, hein ?

15
Au 1015

Il y avait un produit appelé Kil'Z, que Rydell avait appris à connaître à l'école de police. Son odeur évoquait un peu ces vieilles lotions capillaires, fraîches et piquantes, et on l'utilisait dans certaines situations où des quantités considérables de fluides corporels avaient été répandus. C'était un antiviral capable d'anéantir tous les rétrovirus du sida de 1 à 5, le Congo-Crimée, la fièvre de Mokola, la dengue de Tarzana et la grippe de Kansas City.

C'était cette odeur qu'il sentait maintenant tandis que l'homme de SecurIntens utilisait un passe anodisé noir pour ouvrir la porte du 1015.

— On fera attention de bien refermer en sortant, fit Warbaby en touchant de l'index le bord de son chapeau.

L'homme hésita, puis s'inclina.

— Comme vous voudrez, monsieur. Vous désirez autre chose ?

— Non, fit Warbaby en pénétrant dans la chambre avec Freddie sur les talons.

Rydell décida que la meilleure chose à faire pour lui était d'entrer avec eux. Ce qu'il fit, en refermant la porte au nez de l'homme de SecurIntens. Il faisait sombre à l'intérieur. Les tentures étaient tirées. L'odeur de Kil'Z était forte. La lumière s'alluma. La main de Freddie était sur le bouton. Warbaby contemplait un rectangle de moquette saumon plus clair que le reste. L'endroit où avait dû se trouver le lit.

Rydell jeta un regard autour de lui. Un luxe vieux jeu. Comme dans ces clubs privés. Les murs étaient tapissés d'un truc brillant, à rayures blanches et vertes, qui ressemblait à de la soie. Le mobilier était en bois poli, les fauteuils en tapisserie vert mousse. Une grosse lampe de cuivre avec un abat-jour vert foncé. Un vieux tableau sous verre aux couleurs passées dans un gros cadre doré. Rydell s'approcha pour mieux le regarder. Il y avait un cheval qui tirait une sorte de charrette à deux roues avec un seul siège où était assis un homme qui portait un chapeau comme celui d'Abe Lincoln. CURRIER & IVES, disait une inscription. Rydell se demandait lequel des deux était le cheval. Puis il aperçut une petite tache ronde, d'un brun mauve, du sang séché, sur le verre. Elle s'était craquelée, comme la boue au fond d'un cours d'eau asséché, l'été. Elle était minuscule, et elle avait échappé, apparemment, au Kil'Z. Il recula d'un pas.

Freddie, avec son gros short et sa chemise aux pistolets, s'était laissé choir dans l'un des fauteuils verts et avait ouvert son portable. Rydell le vit dérouler un petit câble noir pour l'enficher dans une prise

murale à côté du téléphone. Il se demandait si Freddie n'avait pas froid aux jambes, avec son short, en plein mois de novembre. Il avait remarqué que certains Noirs étaient si férus de mode qu'ils ne faisaient même plus attention aux saisons.

Warbaby regardait toujours l'endroit antérieurement occupé par le lit, comme si cela faisait naître en lui des pensées d'une tristesse infinie.

— Alors ? demanda-t-il à Freddie.

— Je l'ai presque. Ça va venir, répondit ce dernier en tournant la petite boule de son portable.

Warbaby émit un grognement indistinct. Rydell eut l'impression que les verres de ses lunettes à monture noire devenaient complètement opaques l'espace d'une seconde. Probablement un effet de lumière. Mais Rydell avait eu cette drôle d'impression que Warbaby regardait à travers lui, sans le voir, les yeux fixés sur quelque chose de manière si intense que Rydell lui-même se retourna – pour voir qu'il n'y avait rien.

Il se tourna de nouveau vers Warbaby, celui-ci levait sa canne pour la pointer vers l'endroit où le lit aurait dû se trouver. Puis il la planta de nouveau dans la moquette en soupirant.

— Vous voulez les données relevées sur le site par la police de San Francisco ? demanda Freddie.

Warbaby grogna de nouveau. Son regard ne cessait de bondir d'un point à un autre. Cela rappelait à Rydell certains documentaires de la télé sur le vaudou, où les yeux de l'officiant roulaient quand les dieux entraient en lui. Freddie ne cessait de tripoter la boule sous son doigt.

— Empreintes, cheveux, peaux mortes… Vous savez bien ce qu'on trouve dans une chambre d'hôtel, ajouta-t-il.

N'y tenant plus, Rydell se planta devant Warbaby et le regarda dans les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites depuis tout à l'heure ? demanda-t-il.

Warbaby le vit. Avec un sourire mélancolique, il retira ses lunettes. Puis il prit un mouchoir de soie bleu marine dans la poche de son pardessus et se mit à en polir les verres. Il les tendit à Rydell.

— Mets-les.

Rydell regarda les verres à présent complètement noirs.

— Vas-y, fit Warbaby.

Rydell posa les lunettes sur son nez. Elles étaient lourdes, et absolument noires. Puis il y eut un éclair bref, aux contours flous, du genre de ce qui se produit quand on se frotte les yeux dans le noir, et il vit Warbaby. Juste derrière lui, collé sur un panneau invisible, il y avait des cartons avec des mots et des numéros d'un jaune brillant. Ils devinrent nets quand il accommoda dessus, perdant Warbaby par la

même occasion. Il s'aperçut que c'étaient des descriptions des services de médecine légale.

— Tu peux aussi être là au bon moment, lui dit Freddie.

Soudain le lit fut devant lui, maculé de sang. Le corps lourd et mou de l'homme était étalé comme une grenouille de dissection avec cette chose sous son menton, violacée, bulbeuse.

L'estomac de Rydell se souleva, la bile lui monta à la gorge, puis une femme nue se leva langoureusement d'un autre lit, dans une autre chambre, sa chevelure d'argent brillant sous un clair de lune impossible…

Rydell arracha les lunettes. Freddie était affalé en arrière dans son fauteuil, agité de spasmes de rire silencieux, le portable toujours sur les genoux.

— Tu aurais dû voir ta tête ! dit-il entre deux gloussements. J'ai mis un passage du truc porno du mec, tiré du rapport d'Arkady.

— Freddie, fit Warbaby, tu es pressé de te remettre à chercher du boulot ?

— Non, non, M. Warbaby.

— C'est pas toujours facile, Freddie, tu le sais.

— Oui, monsieur.

Freddie était tout à coup devenu nerveux.

— Un homme est mort dans cette chambre. Quelqu'un s'est penché sur ce lit (il fit un geste en direction du lit qui n'était plus là), lui a tailladé un nouveau sourire et lui a sorti la langue par là. Ce n'est pas un meurtre ordinaire. On n'apprend pas ces trucs d'anatomie en regardant la télé, Freddie.

Il tendit la main vers Rydell, qui lui rendit les lunettes. Elles étaient redevenues noires.

— Oui, M. Warbaby, bredouilla Freddie après avoir dégluti avec peine.

— Comment vous faites ça ? demanda Rydell. Warbaby essuya de nouveau les lunettes et les remit sur son nez. Elles étaient transparentes à présent.

— Il y a des pulseurs dans les montures et dans les verres, qui agissent directement sur les nerfs.

— L'affichage se fait en lumière virtuelle, expliqua Freddie, heureux de changer de conversation. Tout ce qui peut être numérisé, tu peux le voir là-dedans.

— Téléprésence, fit Rydell.

— C'est pas ça, répliqua Freddie. Ça c'est de la lumière, des photons qui viennent exciter ton œil. Ce machin-là ne marche pas comme ça. Quand M. Warbaby les porte et qu'il regarde autour de lui, il reçoit en même temps toutes les données disponibles. Même si tu fais porter ces lunettes à un mec qui n'a pas d'yeux, il verra ce qui est

affiché. Les premiers modèles ont été fabriqués uniquement dans ce but. Pour aider les aveugles.

Rydell alla écarter les tentures. Il vit la rue nocturne, en bas dans une cité étrangère. Il y avait quelques passants, mais pas trop.

— Freddie, demanda Warbaby, envoie-moi cette fille, cette Washington sur la fiche décryptée de SecurIntens. Celle qui travaille pour le service de messagerie *Allied*.

Freddie hocha la tête avec empressement, et fit des trucs sur son ordinateur.

— C'est ça, dit Warbaby en regardant quelque chose qu'il était le seul à voir. Ce n'est pas impossible. Pas impossible du tout, Rydell.

Il ôta les lunettes.

— Jette un coup d'œil, dit-il.

Rydell laissa retomber les tentures et s'avança vers Warbaby. Il prit les lunettes et se les mit lentement sur le nez. Son instinct lui disait qu'il commettrait une erreur en hésitant trop, même si cela voulait dire qu'il fallait qu'il voie encore le spectacle du macchabée.

Noir et blanc, puis couleur, puis gros plan de profil. Empreintes digitales. Image de la rétine droite, agrandie à la taille d'une tête. Descriptif. WASHINGTON, CHEVETTE-MARIE. Grands yeux gris, nez long et droit, sourire pour la photo. Cheveux noirs coupés court avec des pointes, à l'exception d'une queue-de-cheval insolite dressée au sommet de la tête.

— Alors demanda Warbaby, qu'est-ce que tu en penses ?

Rydell ne comprenait pas ce qu'il voulait savoir. Il murmura finalement :

— Pas mal.

Il entendit Freddie qui reniflait dédaigneusement, comme si c'était la dernière chose à dire. Mais Warbaby approuva.

— C'est bien, dit-il. Comme ça, tu te souviendras d'elle.

16
Sunflower

Sammy Sal la perdit là où Bryant Street se transformait en une succession de pièges à tank en béton. Malgré sa taille, il n'avait pas son égal quand il s'agissait de faire du slalom. Il prenait des virages à des angles impossibles. Il était capable de faire des bonds sur sa roue avant et de pivoter sur trois cent soixante degrés s'il le fallait. Chevette l'avait vu faire ça pour gagner un pari. Mais elle avait sa petite idée sur l'endroit où elle pourrait le retrouver.

Elle leva la tête au moment où elle se faufilait entre les deux premières dalles. Le pont semblait la regarder de tous ces yeux de torches et de néons. Elle avait vu, en photo, à quoi il ressemblait avant, quand les voitures se croisaient dessus à longueur de journée. Mais elle n'y avait jamais cru vraiment. Le pont était ce qu'il était, et il avait toujours été comme ça, impossible que ce soit différent. Un refuge, un sanctuaire d'étrangeté, l'endroit où elle dormait, celui qui abritait les rêves d'une multitude.

Elle dérapa devant une charrette de poisson perdant sa traction sur la glace pilée et sur les entrailles grises que les mouettes allaient se disputer au matin. Le marchand de poisson lui cria quelque chose au passage, qu'elle ne saisit pas.

Elle continua, entre les étals et les charrettes du petit commerce du soir, cherchant Sammy Sal partout.

Elle le trouva là où elle se doutait depuis le début qu'il l'attendrait, appuyé sur son guidon à côté d'une roulotte d'espresso, pas même essoufflé. Une fille au faciès mongolien, aux pommettes taillées à la serpe et qui semblaient couvertes d'une épaisse couche de miel, était en train de lui préparer une tasse. Chevette serra ses freins à particules et s'arrêta, les roues bloquées à côté de lui.

— J'ai pensé que j'avais le temps de m'offrir un petit noir, dit-il en prenant la minuscule tasse des mains de la fille.

Elle avait mal aux mollets d'avoir forcé pour le rattraper.

— Tu as bien fait, dit-elle.

Elle jeta un coup d'œil au pont, puis fit signe à la fille de lui servir une tasse. Elle la regarda vider le marc fumant d'un coup sec, remplir le panier-filtre d'une nouvelle dose qu'elle tassa de la main, puis remonter le levier pour insérer d'une torsion le panier dans la machine.

— Tu sais, lui dit Sammy Sal après avoir goûté une brève gorgée, tu ne devrais pas avoir ce genre de problème. Ce n'était pas nécessaire. Il n'y a que deux sortes de gens. Ceux qui peuvent se payer

des hôtels comme ça, d'un côté, et nous de l'autre. Avant, il y avait une classe moyenne, entre les deux. Mais ça n'existe plus. Toi et moi, notre seul contact avec ces gens, ça consiste à leur porter leurs messages. On est payés pour ça. On essaie de ne pas salir leur moquette quand il pleut, et puis on s'en va, d'accord ? Mais qu'est-ce qu'on trouve à l'interface, là où les deux mondes se touchent ?

Chevette se brûla les lèvres en essayant de boire l'espresso.

— Le crime, continua Sammy Sal. Le sexe, la drogue, la plupart du temps.

Il posa la tasse sur le comptoir en contre-plaqué de la roulotte.

— Ça se résume à ça, dit-il.

— Tu baises avec eux, fit Chevette. C'est toi-même qui me l'as dit.

Sammy Sal haussa les épaules.

— J'aime bien ça. Mes ennuis viennent de là, c'est vrai. Mais toi, tu as fait ton truc sans raison. Tu as crevé la membrane. Tu as laissé tes doigts explorer tout seuls. C'est un tort.

Chevette souffla sur son café.

— Je sais.

— Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Je vais grimper dans la chambre de Skinner, prendre ces foutues lunettes, monter sur la terrasse et les balancer à la flotte.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je ferai comme si de rien n'était, jusqu'à ce que quelqu'un se pointe.

— Et ensuite ?

— J'ai rien vu, j'ai rien fait. Ça n'est jamais arrivé.

Il hocha lentement la tête, mais sans cesser de l'étudier.

— Je ne sais pas. Ça va peut-être se passer comme ça, peut-être pas. Si quelqu'un tient vraiment à récupérer ces lunettes, ils peuvent te faire chier pour de bon. Il y a un autre scénario. On prend les lunettes, on retourne chez Allied et on leur raconte comment c'est arrivé.

— On ?

— Oui. Je vais avec toi.

— Ils vont me virer.

— Tu te trouveras un autre boulot.

Elle vida la petite tasse d'un seul coup, puis s'essuya la bouche du revers de la main.

— Ce boulot, c'est tout ce que j'ai, Sammy. Tu le sais bien. C'est toi qui m'as branchée dessus.

— Tu as un endroit où dormir. Tu as ce vieux tordu qui t'a recueillie…

— C'est moi qui le nourris, Sammy Sal.

— Personne n'a encore touché à ton petit cul, ma louloutte. Si un

gros richard décide de t'emmerder parce que tu lui as piqué ses lunettes, tu ne vas pas rester longtemps intacte.

Chevette posa la tasse vide sur le comptoir, fouilla dans la poche de son blouson et donna à la fille quinze dollars pour les deux cafés plus deux de pourboire. Elle carra les épaules sous le blouson de Skinner, en faisant tinter les chaînettes.

— Non, dit-elle. Quand ces foutues lunettes seront au fond de la Baie, personne ne pourra prouver que j'ai fait quoi que ce soit.

Sammy Sal soupira.

— Tu es une innocente.

Cela sonna bizarrement à ses oreilles, comme si elle ne savait pas qu'on pouvait employer ce mot dans ce sens.

— Tu viens, Sammy Sal ?

— Pour faire quoi ?

— Parler à Skinner. Te mettre entre lui et ses magazines. C'est là que je les ai cachées. Derrière la pile de magazines. Il ne faut pas qu'il me voie les prendre. Je monte sur la terrasse et je les balance.

— Si tu veux. Mais tu fais une connerie, à mon avis.

— Je prends le risque, d'accord ?

Elle descendit de son vélo et le poussa vers le pont par le guidon.

— C'est le cas de le dire, fit Sammy Sal.

Il descendit à son tour de sa selle et la suivit en poussant sa bécane.

Il n'y avait eu que trois bonnes choses, trois choses réellement *magiques*, dans la vie de Chevette. La première, c'était le soir ou Sammy Sal lui avait dit qu'il essaierait de la faire entrer chez *Allied*, et il avait tenu parole. La deuxième, c'était quand elle avait acheté sa bécane, au comptant à City Wheels, et qu'elle était partie avec. Et la troisième, c'était le soir où elle avait fait la connaissance de Lowell, au *Dissidents cognitifs*. Si l'on pouvait encore considérer cela aujourd'hui, comme une heureuse occasion.

Cela ne voulait pas dire qu'à ces périodes elle avait eu particulièrement de la chance, car il s'agissait d'une époque uniformément et dangereusement merdique pour elle, avec quelques coups de chance au milieu.

Par exemple, elle avait eu de la veine le soir où elle avait franchi les barbelés pour s'enfuir du foyer d'éducation surveillée de Beaverton, mais c'était une nuit particulièrement pourrie. Elle avait encore des cicatrices aux paumes des deux mains pour le prouver.

Elle avait eu beaucoup de veine, aussi, la première fois qu'elle s'était aventuré sur le tablier inférieur du pont, les genoux en coton du fait de la fièvre qu'elle s'était chopée en descendant la côte du pacifique. Tout lui faisait mal. Les lumières, les couleurs, le moindre

bruit. Son esprit tâtonnait pour appréhender le monde extérieur comme un pauvre spectre bouffi. Elle se souvenait du bruit que faisait la semelle bâillante de sa basket en traînant sur le pont jonché de détritus. Ça faisait mal et il avait fallu qu'elle s'assoie un moment. Tout le monde tournait autour d'elle. Le Coréen était sorti en hurlant de sa petite boutique pour lui dire de se relever, de s'en aller, pas ici, pas ici. Et "pas ici" lui avait semblé être une si bonne idée qu'elle s'était levée, la tête en arrière, et n'avait rien senti lorsque son crâne avait percuté le tablier. C'était là que Skinner l'avait trouvé, bien qu'il ne se soit souvenu de rien, plus tard, ou peut-être faisait-il semblant d'avoir tout oublié, elle ne savait pas. Elle ne pensait pas, en tout cas, qu'il avait pu la faire monter chez lui tout seul. Il lui fallait de l'aide même pour monter lui-même, avec sa hanche et cætera. Mais il y avait encore des jours où il avait un reste d'énergie et où l'on voyait à quel point il avait dû être fort, à une époque, car il faisait des choses dont on ne l'aurait jamais cru capable, et elle n'était plus du tout sûre de rien, dans ces moments-là.

La première chose qu'elle avait vue, en rouvrant les yeux, était la lucarne ronde avec les vieux chiffons qui bouchaient les trous des carreaux cassés et le soleil qui filtrait à travers en petites taches de couleurs comme elle n'en avait jamais vu avant. Tout cela s'agitait dans sa vision fiévreuse comme des puces d'eau à la surface d'une mare. Puis les os de son crâne avaient éclaté, le virus l'avait essorée comme le vieil homme avait essoré les serviettes grises dans lesquelles il lui avait enveloppé la tête. Lorsque la fièvre était enfin tombée, qu'elle s'était éloignée à des centaines de kilomètres, semblait-il, au-delà de l'abîme, ses cheveux étaient tombés par poignées, collés aux serviettes mouillées comme de la vieille bourre agglomérée à la poussière.

Lorsqu'ils avaient repoussé, ils étaient plus foncés, presque noirs. Après cela, elle s'était sentie différente. Ou bien, peut-être, de nouveau elle-même.

Elle était restée avec Skinner. Elle faisait ce qu'il lui disait pour leur procurer de la nourriture et faire tourner la maison. Il l'envoyait sur le tablier inférieur, où les camelots étalaient leurs marchandises, avec toutes sortes d'objets. Une clef à molette marquée BMW sur le côté, une boîte en carton déchirée pleine de ces trucs noirs, plats et ronds, qui servaient autrefois, à faire de la musique, un sachet de petits dinosaures en plastique, n'importe quoi. Elle croyait toujours que ça ne valait rien, mais elle en tirait généralement quelque chose. La clef à molette leur avait valu une semaine de bouffe, et deux des trucs ronds avaient rapporté encore plus. Skinner savait d'où venaient ces vieilles choses, et à quoi elles servaient. Il savait qui pouvait en avoir besoin. Au début, elle s'inquiétait parce qu'elle croyait qu'elle ne

tirerait pas assez de ce qu'elle vendait, mais Skinner ne semblait pas s'intéresser à ça. Lorsque quelque chose ne se vendait pas, comme les dinosaures en plastique, il le remettait dans son stock, c'était comme ça qu'il appelait les objets rangés au pied de leurs quatre murs.

À mesure qu'elle reprenait des forces et que ses cheveux repoussaient, elle s'éloignait de plus en plus de la chambre au sommet du pylône. Elle ne s'aventurait pas encore dans les deux cités, bien qu'elle eût déjà traversé le pont, sur la partie suspendue, pour voir Oakland de loin. Les choses devaient être différentes, là-bas, bien qu'elle n'eût pas conscience des raisons pour lesquelles elle pensait cela. Mais là où elle se trouvait le mieux, c'était sur le pont suspendu, enveloppée par lui, entourée de gens qui vaquaient à leurs activités quotidiennes, différentes chaque jour. Il n'y avait rien de semblable, à sa connaissance, dans l'Oregon, là-haut, d'où elle venait.

Au début, elle ne savait même pas que cela lui procurait un sentiment de bien-être. Elle avait juste des sensations bizarres, comme si la fièvre l'avait laissée un peu folle dans sa tête. Mais un beau jour elle décida qu'elle était simplement heureuse, dans une certaine mesure, et qu'il allait falloir qu'elle s'y habitue.

Il se trouva, cependant, qu'elle pouvait être, en quelque sorte, heureuse et insatisfaite en même temps. Elle commença donc à mettre de côté une partie de l'argent que rapportait la ferraille de Skinner pour aller explorer la cité de temps à autre, et cela l'occupa passablement pendant quelque temps. Elle découvrit Haight Street et la remonta jusqu'au mur entourant Skywalker, avec le Temple Maudit qui se détachait à l'intérieur, mais elle n'essaya pas d'entrer. Il y avait aussi ce grand parc, tout en longueur, qu'on appelait le Panhandle, et qui était resté public. Beaucoup trop public, se disait-elle, avec tous ces gens, des vieux pour la plupart, ou qui avaient l'air vieux, en tout cas, alignés côte à côte, enveloppés de plastique argenté pour se protéger du rayonnement. Leurs trucs froissés scintillaient comme le costume d'Elvis dans ce film qu'on leur avait passé à Beaverton en vidéo. Ça lui faisait penser à des larves dans des cocons de papier d'aluminium. Ils avaient une façon de remuer, un tout petit peu à la fois, qui lui foutait les boules.

Le Haight lui foutait aussi les boules, à sa façon, bien qu'il y eût des endroits où l'on se serait vraiment cru sur le pont. Il n'y avait personne de normal en vue, et les gens faisaient tout en public, comme si les flics ne mettaient jamais les pieds ici. Mais sur le pont, elle n'avait jamais peur, peut-être parce qu'il y avait toujours des gens qu'elle connaissait dans les environs, des gens qui habitaient là et qui connaissaient Skinner. Le Haight, c'était différent, et elle aimait bien s'y promener, parce qu'il y avait des tas de petites boutiques, des tas d'endroits où l'on vendait à manger pour pas cher. Comme ce

marchand de *bagels*[5] où l'on pouvait acheter ceux qui restaient de la veille. Skinner disait qu'ils étaient meilleurs le lendemain, de toute manière, et que les *bagels* frais, c'était du poison parce qu'ils constipaient ou quelque chose comme ça. Il avait toujours des idées de ce genre sur des tas de choses. Dans la plupart des boutiques du Haight, on la laissait entrer sans rien dire, à condition qu'elle soit souriante, qu'elle se tienne tranquille et garde ses mains dans ses poches.

Un jour, elle tomba en arrêt, devant un magasin qui portait pour enseigne : GENS DE COULEUR. Elle n'avait aucune idée de ce que l'on pouvait vendre à l'intérieur. Il y avait un rideau au fond de la vitrine, et celle-ci ne contenait que des cactus en pots, des plaques de tôle à moitié rouillées et un tas de petits trucs en acier poli et brillant. Des anneaux et des choses comme ça. Des tiges fines avec des boules aux extrémités. Tout cela était présenté sur les épines des cactus et sur la plaque de tôle. Elle décida d'ouvrir la porte et de jeter un coup d'œil à l'intérieur, parce qu'elle avait vu entrer un jeune couple qui était ressorti peu de temps après et qu'elle savait que la porte n'était pas fermée à clef. Un gros type en salopette blanche, au crâne entièrement rasé, sortit en sifflotant, puis deux grandes femmes aux cheveux noirs, habillées tout en noir, qui ressemblaient à des corneilles élégantes, entrèrent à leur tour. Chevette n'avait jamais été aussi intriguée de sa vie.

Elle passa la tête. Elle vit derrière un comptoir, une femme aux cheveux roux coupés court. Les murs étaient couverts de grandes fresques genre bande dessinée, qui tapaient dans l'œil, avec des serpents et des dragons partout. Il y avait tellement de dessins qu'il était difficile de tout voir d'un coup. Il fallut que la femme lui crie d'entrer, et de ne pas rester là comme ça à bloquer la porte, pour que Chevette, en s'avançant, s'aperçoive qu'elle portait un corsage en flanelle sans manches, ouvert jusqu'en bas, et que son buste et ses bras étaient entièrement couverts des mêmes dessins.

Chevette avait déjà vu des tatouages au foyer d'éducation, et aussi dans la rue avant cela, mais c'étaient des trucs que l'on pouvait se faire soi-même, avec de l'encre et des aiguilles, du fils et un vieux stylo à bille. Elle s'avança encore, et regarda de plus près les couleurs éclatantes entre les seins de la femme qui, bien qu'elle eût la trentaine, n'étaient pas aussi gros que ceux de Chevette. Il y avait une pieuvre, une rose, des éclairs bleus, et tout cela s'enchevêtrait de manière à ne laisser aucune parcelle de peau nue.

— Vous désirez quelque chose, demanda la femme, ou c'est juste pour regarder ?

Chevette battit des paupières.

— Non, s'entendit-elle répondre, mais je me demandais ce que ça

pouvait bien être, tous ces trucs en métal dans la vitrine.

La femme poussa un gros livre noir sur le comptoir et le faisant tourner dans sa direction. Il ressemblait à un classeur d'école, sauf que sa couverture était en cuir noir avec des ferrures chromées. Elle l'ouvrit, et Chevette ébahie vit devant elle un gros machin de mec, qui pendait là, avec deux petites billes en acier qui dépassaient de chaque côté de la tête en forme de coin.

Elle émit une sorte de grognement.

— Ça s'appelle un amphalang, lui expliqua la femme en feuilletant l'album. Haltère. Perce-nez. Labret. Ça, c'est un anneau de masse. Celui-là, on l'appelle une baratte. Ces deux-là, des boulets de canon. Acier chirurgical, niobium, or blanc, quatorze carats.

Elle retourna à la page du gus aux haltères fichés en travers du gland. C'était sûrement la photo qui était truquée, se disait Chevette.

— Ça doit faire mal, murmura-t-elle.

— Pas autant qu'on croirait, fit une grosse voix de basse. Ça fait même du bien, au bout d'un moment.

Chevette leva la tête pour voir un Noir qui lui souriait de toutes ses dents blanches. Il avait un masque de filtration à micropores sur le menton. C'est ainsi qu'elle avait rencontré Samuel Saladin DuPree.

Deux jours plus tard, elle le revit à Union Square, en compagnie d'une bande de coursiers à vélo. Elle avait déjà appris à se méfier des coursiers qui avaient des habits et des coupes de cheveux pas comme tout le monde, des bécanes avec des néons et des roues qui s'éclairaient, des guidons recourbés comme des queues de scorpions et des casques à radio incorporée. Ou bien ils fonçaient pour porter un paquet quelque part, ou bien ils glandaient en buvant du café.

Il était là, à cheval sur sa bécane, en train de mordre dans un demi-sandwich. La musique sortait du cadre rose à points noirs, principalement des basses, et il se trémoussait en rythme. Elle s'approcha obliquement pour mieux voir la bécane, comment elle était faite, littéralement attirée par la complexité des freins et du système de changement de vitesse. Une pure beauté.

— Bing, bang, mon Ampha-*lang* ! s'écria-t-il. Où est-ce que tu as dégoté des pompes comme ça ?

C'étaient les vieilles baskets de Skinner, trop longues pour elle, alors elle les avait bourrées de papier sur le devant.

— Tiens, lui dit-il en lui donnant l'autre moitié de son sandwich. J'ai plus faim de toute manière.

— Ta bécane, dit-elle en prenant le sandwich.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle est… elle est…

— Elle te plaît ?

— Uh-hu.

Il sourit.

— Cadre Sugawara. Pignons et dérailleurs Sugarawa. Suspension Zuni. Le summum.

— J'aime les roues, fit Chevette.

— C'est juste pour la façade. Et pour être bien vu pas ces tas d'enculés avant qu'ils te passent dessus, tu saisis ?

Chevette toucha le guidon. Elle sentit la musique dans tout son corps.

— Mange ce sandwich, lui dit-il. On dirait que tu en as besoin.

Elle en avait besoin, et elle le mangea. C'est ainsi qu'ils se mirent à parler.

Tandis qu'ils trimbalaient leurs bécanes sur l'épaule dans l'escalier de bois, Chevette lui raconta comment cette Japonaise lui était tombée dans les bras à la sortie de l'ascenseur. Sans elle, Chevette ne serait jamais entrée à cette fête pour voir comment c'était. Sammy grogna. Ses Fluoro-Rimz avaient pris une couleur d'opale morte maintenant qu'ils ne tournaient plus.

— Et qui est-ce qui organisait les réjouissances, Chev ? Tu n'as pas pensé à demander ça ?

Elle se souvint de ce que lui avait dit cette fille, Maria.

— Cody. Il s'appelle Cody.

Sammy Sal s'immobilisa un instant, les sourcils levés.

— Cody *Harwood* ?

Elle haussa les épaules. Le vélo en carton ne pesait presque rien sur son dos.

— Aucune idée.

— Tu ne sais pas qui c'est ?

— Non.

Elle atteignit le palier et posa la bicyclette pour la pousser.

— Il est friqué à mort. Dans la publicité. Harwood Levine. Mais c'était son père.

— Je t'ai dit que c'était un truc rupin.

Elle ne lui prêtait qu'à moitié attention.

— La compagnie de son père a fait la campagne de Millbank, aux deux élections.

Elle activa la boucle de reconnaissance, sans se soucier de brancher les alarmes sonores de chez radio Shack. Les Fluoro-Rimz de Sammy se mirent à pulser tandis qu'il posait sa bécane à côté de la sienne.

— Je vais les attacher ensemble, dit-elle. Ça ne risque rien, ici, de toute manière.

— C'est ce que j'avais dit, fit Sammy Sal, pour les deux dernières qu'on m'a piquées.

Il la regarda sortir le câble, l'enrouler autour de son cadre en prenant bien soin d'éviter l'émail rose et noir, puis verrouiller la serrure avec son pouce.

Elle s'avança vers la petite nacelle jaune, heureuse de la voir en bas, là où elle l'avait laissée, plutôt qu'en haut du plan incliné.

— On y va, d'accord ?

Elle se souvint soudain qu'elle devait ramener de la soupe de chez Thaï Johnny à Skinner, celle au citron aigre-doux qu'il aimait tant.

Quand elle avait dit à Sammy qu'elle voulait être coursier et avoir sa bécane à elle, il lui avait offert un petit casque mexicain qui servait à apprendre toutes les rues de San Francisco. En trois jours, elle avait eu à peu près tout dans la tête. Elle disait que le principal, c'était de connaître les immeubles, leurs entrées, leurs habitudes, la manière de ranger sa bécane pour ne pas se la faire piquer. Mais quand Sammy l'avait emmenée voir Bunny, l'instant avait été magique.

En trois semaines, elle avait gagné assez pour se payer sa première vraie bécane. Ça aussi c'était magique.

À cette époque, elle avait commencé à fréquenter, après les heures de boulot, deux filles de chez Allied, Tami Two et Alice Maybe, et c'était ainsi qu'elle s'était retrouvée au *Dissidents Cognitifs*, le soir où elle avait fait la connaissance de Lowell.

— On dirait que personne ne ferme sa porte à clef, ici, dit Sammy Sal sur l'échelle au-dessous d'elle tandis qu'elle soulevait la trappe.

Chevette ferma les yeux et vit une bande de flics (ou ce qui en tenait lieu) envahissant la chambre de Skinner. Elle les rouvrit et passa la tête, les yeux au niveau du plancher.

Skinner était sur son lit, sa petite télé calée sur sa poitrine, ses gros ongles de pieds jaunis sortant par les trous de ces chaussettes grises informes. Il regarda Chevette par-dessus la télé.

— Salut, dit-elle. J'ai amené Sammy, du boulot.

Elle se hissa à l'intérieur, laissant le passage à la tête et aux épaules de Sammy Sal.

— Comment allez-vous ? demanda ce dernier.

Skinner se contentait de le regarder fixement. Les couleurs du petit écran se reflétaient, changeantes, sur son visage.

— Ça va bien ? insista Sammy en se hissant sur le plancher.

— Tu as rapporté à manger ? demanda Skinner à Chevette.

— Thaï Johnny est en train de préparer la soupe. Je descendrai dans un moment, dit-elle en se rapprochant des étagères et des piles de magazines.

C'était crétin d'avoir dit ça, elle le savait. La soupe de Johnny était toujours prête. Il l'avait commencée depuis des années, et ne

faisait qu'ajouter des ingrédients dans la marmite.

— Vous allez bien, M. Skinner ? demanda Sammy Sal.

Il se tenait légèrement courbé les pieds écartés, avec son casque dans les mains, comme un garçon qui vient saluer le père de sa copine. Il lança un clin d'œil à Chevette.

— À qui tu fais de l'œil, mon garçon ? demanda Skinner.

Il éteignit la télé et rabattit l'écran. C'était un cadeau que lui avait fait Chevette. Elle l'avait achetée dans un bateau de conteneurs du Piège. Il disait qu'il n'arrivait plus à faire la différence entre les "émissions" et les "publicités", ce qui n'avait pas grand sens pour elle.

— C'était juste une poussière, M. Skinner, fit Sammy Sal.

Ses grands pieds raclaient le sol de plus belle, et Chevette avait envie d'éclater de rire. Elle recula discrètement abritée par le dos de Sammy Sal et passa la main derrière la pile de magazines. Elles étaient là. Elle les glissa dans sa poche.

— Tu veux voir la vue qu'on a de là-haut, Sammy ? demanda-t-elle.

Elle savait qu'elle avait aux lèvres son grand sourire niais et que Skinner était en train de se demander ce qui se passait, mais elle s'en fichait. Elle mit l'échelle contre le mur, vers la trappe de la terrasse.

— Tu crois, Chevette ? On n'a pas trop le vertige ?

Elle souleva la trappe tandis que Skinner se décidait à lui demander :

— Qu'est-ce que tu fiches depuis tout à l'heure ?

Elle se hissa dans une parenthèse de silence comme on pouvait encore quelquefois en avoir là-haut. D'habitude, le vent donnait envie de se mettre à plat ventre et de s'accrocher au bord de la trappe, mais c'était un de ces moments de calme où rien ne bougeait. Elle entendit Sammy Sal qui grimpait à l'échelle derrière elle. Elle avait déjà l'étui dans la main, et elle approchait du parapet.

— Une seconde, dit-il. Laisse voir.

Elle leva le bras, prête à lancer l'étui.

Il le lui arracha des doigts.

— Hé !

— Chut…

Il ouvrit l'étui, sortit les lunettes.

— Hum… pas mal.

— Sammy !

Elle essaya de reprendre les lunettes, mais il ne lui donna que l'étui.

— Regarde comment on fait, dit-il.

Il les ouvrit, une branche dans chaque main.

— *Aus*, c'est gauche, *ein*, c'est droite, dit-il. Fais les bouger un tout petit peu.

Elle le regarda faire à la lumière qui montait de la trappe.

— Tiens, essaie, lui dit-il en les posant sur son nez.

Elle faisait face à la cité. Le quartier financier, la Pyramide, avec son étai d'après le *Little Grande*, les collines au loin.

— Bordel de merde ! dit-elle en voyant les gratte-ciel groupés, occultant tout, véritable armée de pierre qui avançait des collines. Chacune des tours faisait peut-être quatre pâtés de maisons à la base, et se dressait tout droit, sans aucune aspérité, vers un treillis qui ressemblait à celui de la marmite avec laquelle elle faisait cuire ses légumes à la vapeur. Puis le ciel se remplit de caractères chinois.

— Sammy !

Elle sentit qu'il la soutenait tandis qu'elle perdait l'équilibre.

Les caractères chinois se transformèrent en caractères romains.

SUNFLOWER CORPORATION

— Sammy…

— Hein ?

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Tout ce qu'elle fixait faisait apparaître une nouvelle étiquette dans le ciel. Surtout des mots techniques qu'elle ne comprenait pas.

— Comment veux-tu que je sache ? demanda-t-il. Laisse-moi regarder un peu.

Il tendit la main pour prendre les lunettes.

— Hé ! cria la voix de Skinner à travers la trappe. Qu'est-ce que vous foutez là-haut ?

Sammy Sal lui arracha les lunettes et elle se retrouva à genoux, en train de regarder, en bas de la trappe, ce zouave de japonais qui venait voir Skinner de temps en temps pour faire une enquête universitaire ou sociale, elle ne savait pas trop quoi. Mais il semblait encore plus paumé que d'habitude, et il avait l'air effrayé. De plus il était accompagné.

— Salut Scooter, lui dit Skinner. Ça boume ?

— Je vous présente M. Loveless, déclara Yamazaki. Il a demandé à vous parler.

Le sourire du nouveau venu monta jusqu'à Chevette dans un éclat d'or. Il sortit la main de la poche de son long imperméable noir. Le pistolet n'était pas très gros, mais il y avait quelque chose de trop à l'aise dans la manière dont il le tenait, comme un marteau entre les doigts d'un charpentier. Il portait des gants de chirurgien.

— Si vous descendiez gentiment ? dit-il.

17
Le piège

Voilà comment ça marche, déclara Freddie en tendant la carte de débit à Rydell. Tu paies cinq cents dollars pour entrer, et tu as le droit d'acheter pour cette somme de marchandise.

Rydell regarda la carte. Une banque quelconque des Pays-Bas. Si c'était comme ça qu'ils avaient l'intention de le payer, ici, il était peut-être temps qu'il leur demande combien il toucherait. Mais il valait sans doute mieux attendre que Freddie soit de meilleure humeur.

L'autre lui avait dit que cette Conteneur-City était le meilleur endroit pour se procurer des fringues. Rydell espérait que c'était des fringues normales, au moins. Ils avaient laissé Warbaby dans une espèce de gargote où il s'était commandé une infusion, en disant qu'il avait besoin de rester seul pour réfléchir. Rydell était retourné à la Patriot pendant que Warbaby et Freddie tenaient un bref conciliabule à l'intérieur.

— Et s'il a besoin de nous, avec la voiture ?

— Il nous bipera, dit Freddie.

Il lui montra comment introduire la carte de débit dans une machine qui lui délivra un carton magnétique de Conteneur-City valable pour cinq cents dollars et valida le parking de la Patriot.

— Par ici, lui dit Freddie en se dirigeant vers une rangée de tourniquets.

— Tu n'en prends pas pour toi ? demanda Rydell.

— Tu rigoles ? J'achète pas mes fringues sur des bateaux !

Il sortit une carte de son portefeuille et montra à Rydell le logo de SecurIntens.

— Je croyais que vous étiez à votre compte, lui et toi, s'étonna Rydell.

— Ça n'empêche pas, répliqua Freddie.

Il introduisit sa carte dans un tourniquet, qui cliqueta en le laissant passer. Rydell inséra son carton et le suivit.

— Ça coûte cinq cents dollars rien que pour entrer là-dedans ?

— C'est pour ça qu'on l'appelle le Piège. Mais ça leur permet d'être sûrs qu'ils vont couvrir leurs frais. Les gens ne viennent pas ici s'ils n'ont pas l'intention de cracher au moins ça. C'est comme une garantie par tête de pipe, si tu veux.

Conteneur-City s'avéra être la plus grande galerie marchande semi-couverte que Rydell eût jamais vue. Si l'on pouvait appeler galerie marchande un endroit où étaient parqués des bateaux et des gros, en plus. L'obligation d'achat de cinq cents dollars ne semblait

pas rebuter les gens. On avait l'impression qu'il y avait plus de monde à l'intérieur que dans la rue.

— C'est du fric de Hong Kong, expliqua Freddie. Ils ont acheté la moitié de l'Embarcadero.

— Hé ! s'écria Rydell en montrant une silhouette floue et irrégulière qu'il distinguait vaguement parmi les grues et les pylônes de projecteurs. Ce n'est pas le pont qu'on voit là-bas, celui où les gens habitent ?

— Ouais, répondit Freddie en lui jetant un drôle de regard. Tous des dingues.

Il guida Rydell vers un escalier roulant qui montait contre le flanc peint en blanc d'un bateau porte-conteneurs. Rydell eut l'occasion de découvrir Conteneur-City en grimpant.

— C'est plus dingue que tout ce que j'ai vu à L.A., dit-il, admiratif.

— Tu rigoles, protesta Freddie. Je suis de L.A. C'est rien d'autre qu'un centre commercial, ça mon vieux.

Rydell s'acheta un blouson en nylon couleur aubergine, deux paires de jeans noirs, des chaussettes, des sous-vêtements et trois tee-shirts noirs. Le total dépassa légèrement les cinq cents dollars, et il paya la différence avec la carte de débit.

— Hé ! dit-il à Freddie lorsque tous ses achats furent réunis dans un grand sac jaune de Conteneur-City. C'est vrai que les prix sont imbattables. Merci !

Freddie haussa les épaules.

— D'où ils viennent, ces jeans ?

Rydell regarda l'étiquette.

— Union africaine.

— Travail d'esclaves, lui dit Freddie. Tu devrais pas acheter ce genre de merde.

— Je n'y ai pas pensé. On trouve à manger, ici ?

— À la *Foire aux Victuailles*, ouais.

— Tu as déjà essayé ces trucs coréens au vinaigre ? Ça t'emporte la bouche, mon vieux.

— J'ai un ulcère.

Freddie était en train d'enfourner méthodiquement des cuillerées de yoghourt glacé blanc dans sa bouche, avec un manque manifeste d'enthousiasme.

— Le stress. C'est par rapport au stress, Freddie.

Ce dernier le regarda par-dessus le bord de la coupelle rose en plastique.

— Tu cherches à faire de l'esprit ?

— Non, fit Rydell. Je m'y connais en ulcères parce qu'ils disaient

que mon père en avait un.

— Et alors ? Il avait un ulcère ou non ?

— Cancer de l'estomac.

Freddie fit la grimace et posa son yoghourt. Puis il remua les glaçons dans sa coupe d'Évian en carton et but une gorgée.

— Hernandez, commença-t-il. Il nous a dit que tu avais fait l'école de police, dans je ne sais plus quel bled.

— Knoxville. J'ai *été* flic. Mais pas pendant longtemps.

Je vois, je vois, murmura Freddie sur le ton de quelqu'un qui veut se faire apaisant, peut-être même s'attirer de la sympathie. Et tu as suivi la formation ? Jusqu'au bout ? Comme un vrai flic ?

— Ils essaient de te faire faire un peu de tout. Enquête sur les lieux du crime… Comme dans cette chambre, tout à l'heure. On voyait bien qu'ils n'avaient pas fait le truc de la Super Glu.

— Ah, bon ?

— Non. Il y a un produit chimique, dans la Super Glu, il adhère à l'eau d'une empreinte, tu saisis. Et quatre-vingt-dix-huit pour cent d'une empreinte, c'est de l'eau. Alors, ils font chauffer la Super Glu avec un bidule électrique, que tu peux brancher dans n'importe quelle prise de courant. Ils bouchent toutes les rainures des portes et des fenêtres avec des sacs-poubelles ou n'importe quoi, et ils s'en vont vingt-quatre heures en laissant le réchauffeur allumé. Ensuite, ils reviennent et purgent le local.

— Comment ils font ?

— Ils ouvrent les portes et les fenêtres. Ensuite, ils relèvent les empreintes. Mais ils n'ont rien fait du tout, dans cette chambre d'hôtel. Ça laisse une fine pellicule partout. Et une odeur particulière.

Freddie haussa les sourcils.

— Putain, tu as l'air de t'y connaître, Rydell !

— C'est surtout une question de bon sens.

Comme de ne pas aller pisser.

— Pisser ?

— Sur les lieux du crime. Ne jamais utiliser les chiottes. Ne jamais tirer la chasse. Quand on jette quelque chose dans la cuvette, tu as remarqué le mouvement de l'eau vers le haut ?

Freddie hocha gravement la tête.

— Bon, suppose que ton suspect ait tiré la chasse après avoir balancé quelque chose dans la cuvette. Mais ça ne fonctionne pas toujours comme il faut, ces trucs-là, et il est possible que quelque chose soit resté à flotter. Si tu tires la chasse une deuxième fois, c'est foutu.

— Merde fit Freddie. J'avais jamais pensé à ça.

— Question de bon sens, répéta Rydell en s'essuyant les lèvres avec une serviette en papier.

— Tu sais, je crois que M. Warbaby avait raison, pour toi.

— C'est à dire ?

— Qu'on ne t'utilise pas à la hauteur de tes capacités, en te faisant juste conduire le 4×4. Pour te dire franchement, Rydell, j'étais pas très convaincu moi-même.

Freddie s'interrompit un instant, comme s'il s'attendait à ce qu'il se vexe.

— Et alors ? demanda Rydell.

— Tu as vu l'armature sur la jambe de M. Warbaby ?

— Ouais.

— Tu as vu le pont, celui que tu m'as montré en venant ici.

— Ouais.

— Et Warbaby t'a montré la photo de cette messagère cycliste ?

— Ouais.

— D'après Warbaby, c'est elle qui a piqué le truc au gus. Et elle habite sur le pont, Rydell. C'est l'endroit le plus taré qu'on puisse trouver. Il n'y a là-bas que des anarchistes, des antéchrists, des enculés de *cannibales*…

— D'après ce que j'ai entendu dire, c'est surtout des SDF, fit Rydell, qui avait vu un documentaire là-dessus à Knoxville. Des gens qui essaient de survivre comme ils peuvent.

— Pas du tout, mon vieux. Les putains de SDF, ils sont dans les rues. Ceux-là, c'est les enculés du *pont*, des satanistes de l'enfer et toutes ces sectes de merde. Tu crois que tu pourrais y aller te promener comme ça ? Tu te mets le doigt dans l'œil, laisse-moi te dire. Ils ne laissent passer que ceux qui sont de leur monde, tu comprends ? C'est comme une secte avec des "nitiations" et toute cette putain de merde.

— Des "nitiations" ?

— Ouais. Ils ont des rites *noirs* de "nitiation", affirma Freddie, laissant Rydell décider qu'il n'utilisait probablement pas le terme dans un sens racial.

— D'accord, murmura-t-il. Mais quel rapport avec l'armature sur la jambe de Warbaby ?

— C'est là qu'il s'est fait péter le genou. Il y est allé en connaissance de cause, en sachant qu'il risquait sa peau, pour récupérer son mioche. Une *fille*, ajouta-t-il, visiblement satisfait de son effet. Parce que ces enculés du pont, ils font toujours des choses comme ça.

— Comme quoi ? demanda Rydell en revoyant les victimes de Pooky l'Ours.

— Voler des enfants, expliqua Freddie. Et M. Warbaby et moi, on ne peut plus se montrer là-bas, Rydell, parce que ces putains d'enculés ont une dent contre nous, tu me suis ?

— Si je comprends bien, tu veux que ce soit moi qui y aille ? demanda Rydell en fourrant sa serviette en papier dans la boîte en carton huileux qui avait contenu ses deux Kim Chee WaWa.

— M. Warbaby t'expliquera tout ça, lui dit Freddie.

Ils retrouvèrent Warbaby là où ils l'avaient laissé, dans une cafétéria obscure, au plafond haut, à un endroit que Freddie appelait North Beach. Il avait de nouveau chaussé ses fameuses lunettes, et Rydell se demandait ce qu'il voyait avec.

Rydell avait apporté sa Samsonite bleue qu'il gardait dans la Patriot ainsi que le sac de Conteneur-City. Il alla aux toilettes pour se changer. Elles étaient unisexes, et il y avait une cabine de douche à l'intérieur. Personne ne devait s'en servir, car il y avait une sirène, grandeur nature, peinte sur le côté intérieur de la porte, avec un mégot écrasé planté à l'endroit du nombril, là où commençaient les écailles.

Rydell s'aperçut que son treillis était déchiré juste au cul et il se demanda depuis combien de temps il se baladait ainsi. Mais il avait dû se faire ça dans la voiture, car il n'avait rien remarqué à Conteneur-City. Il enleva sa chemise de SecurIntens, la fourra dans la poubelle, et mit l'un des tee-shirts noirs. Puis il défit les lacets de ses baskets et réfléchit au moyen de changer de pantalon, de chaussettes et de sous-vêtements sans avoir à mettre les pieds par terre, car tout était mouillé. Il l'aurait bien fait dans la cabine de douche, mais ça paraissait également mouillé. Il décida d'essayer en se tenant sur ses baskets et en s'appuyant, presque assis, sur la cuvette des chiottes. Il mit au panier tous les vêtements qu'il retira. Il se demandait combien d'argent il restait sur la carte de débit que Freddie lui avait donnée. Il termina en mettant son blouson neuf et en se lavant les mains et la figure avec le filet d'eau rubigineuse qui s'échappait du robinet. Il se coiffa et transféra le reste de ses affaires neuves dans la Samsonite, en gardant le sac vide pour y mettre plus tard son linge sale.

Il aurait eu besoin d'une douche, mais il ne savait pas quand il allait pouvoir s'en offrir une. C'était déjà pas mal d'avoir pu se changer.

Warbaby leva les yeux lorsqu'il le rejoignit à sa table.

— Freddie t'a parlé un peu du pont, Rydell ?

— Il m'a dit que les gens là-bas étaient des satanistes croqueurs de bébés.

Warbaby jeta un regard noir à Freddie.

— Un peu pittoresque comme description, peut-être, mais c'est malheureusement assez proche de la vérité. Ce n'est certes pas un endroit très accueillant, et les forces de l'ordre y mettent rarement les pieds. Tu ne risques pas d'y rencontrer nos amis Svobodov et

Orlovsky. Pas au grand jour, en tout cas.

Rydell vit Freddie sur le point de s'esclaffer mais un bref coup d'œil de Warbaby suffit à faire retomber ses traits.

— Freddie m'a laissé entendre que vous aimeriez m'y envoyer, M. Warbaby, pour retrouver cette fille.

— C'est exact, fit Warbaby d'une voix grave. Nous avons bien cette intention. J'aimerais pouvoir te dire que ce n'est pas dangereux, mais je ne peux pas.

— Dangereux… à quel point, M. Warbaby ?

— Très dangereux.

— Et cette fille, elle est dangereuse, également ?

— Tout particulièrement, soupira Warbaby. Surtout dans la mesure où elle n'en a pas toujours l'air. Tu as vu ce qu'ils ont fait à cet homme.

— Mon Dieu ! s'exclama Rydell. Vous pensez que c'est cette gamine qui lui a fait ça ?

— Ils sont terribles, murmura-t-il. Il n'y a pas de limite aux atrocités que ces gens-là sont capables de commettre.

Quand ils descendirent de voiture, il s'aperçut qu'il s'était garé sous cette fameuse fresque représentant J.D. Shapely en blouson de cuir noir, sans chemise, montant au ciel accompagné d'une douzaine d'anges particulièrement suaves avec leurs longs cheveux blonds de rockers. Il y avait des rubans entortillés, d'un bleu fluo, représentant l'ADN ou quelque chose comme ça, qui sortaient de son ventre pour attaquer ce que Rydell supposait être un virus du sida, mais qui ressemblait davantage à une station spatiale rouillée hérissée de bras mécaniques menaçants.

Il se fit la réflexion qu'il n'aurait pas aimé être dans la peau de ce mec, qu'il aurait préféré être dans celle de n'importe quel tordu plutôt que dans la sienne, mais que le plus dérangeant aurait été de mourir comme lui et de se voir ensuite sur cette fresque à la con.

IL VIT DÉSORMAIS EN NOUS, disait la légende de la fresque en lettre de trente centimètres, ET NOUS VIVONS GRÂCE À LUI.

Ce qui était techniquement exact. Rydell avait une marque de vaccination pour le prouver.

18
Condensateurs

La mère de Chevette, à une époque, avait un copain nommé Oakley, qui passait la moitié de son temps à picoler et le reste à conduire des poids lourds, du moins c'était ce qu'il disait. Il avait de longues jambes et des yeux bleus un peu trop espacés au milieu d'un visage aux pommettes délimitant deux profonds sillons verticaux qui le faisaient ressembler, disait la mère de Chevette, à un vrai cowboy. Pour sa part, Chevette pensait que cela lui donnait l'air plutôt dangereux, ce qui n'était pas le cas, sauf quand il avait bu une ou deux bouteilles de whisky et qu'il avait oublié qui il était et avec qui, particulièrement s'il prenait Chevette pour sa mère, ce qui lui était déjà arrivé une ou deux fois, mais elle avait toujours réussi à s'en sortir et il regrettait toujours son attitude par la suite, il lui payait des Ring-Ding et des trucs comme ça au drugstore pour se faire pardonner. Ce qu'elle se remémorait de lui, surtout, en regardant ce type avec son flingue en bas de la trappe, c'était qu'il l'avait emmené dans les bois, un jour, et qu'il l'avait laissé tirer avec son revolver.

Le mec en bas avait un peu la même tête qu'Oakley, avec les mêmes yeux espacés et de profonds sillons dans les joues. Comme les rides qui se forment chez ceux qui sourient tout le temps. Il souriait, effectivement, en ce moment, mais c'était plutôt un sourire qui glaçait.

— On descend gentiment, maintenant, dit-il en détachant chaque syllabe de la même manière.

— Qui êtes-vous et qu'est-ce que vous venez foutre ici ? demanda Skinner d'une voix plus curieuse que troublée.

Le coup partit. La détonation ne fut pas très forte mais sèche et accompagnée d'un éclair bleu. Elle vit le Japonais s'asseoir par terre. Ses jambes s'étaient dérobées sous lui, et elle crut tout d'abord que l'autre lui avait tiré dessus.

— Fermez-là, dit-il. Et toi, ajouta-t-il en s'adressant à Chevette, je t'ai dit de descendre de là.

Sammy Sal lui toucha alors la nuque, et ses doigts la poussèrent vers l'ouverture avant de se retirer.

L'autre ne savait sans doute pas qu'il était là-haut avec elle, et c'était lui qui avait les lunettes. Une chose était certaine, en tout cas. L'homme au pistolet n'était pas un flic.

— Excusez-moi, fit le Japonais. Excusez-moi, je ne…

— Je vais te tirer entre les deux yeux une petite balle subsonique au titanium, fit l'autre sans cesser de sourire, exactement comme il aurait dit : « Je vais t'acheter un sandwich. »

— J'arrive ! cria Chevette…

Et il ne tira ni sur elle ni sur le Japonais.

Elle crut entendre Sammy Sal s'éloigner d'elle sur la terrasse, mais ne regarda pas en arrière. Elle hésitait à refermer la trappe. Elle jugea préférable de s'abstenir, parce que l'homme lui avait seulement ordonné de descendre. Il fallait passer la main en haut de l'ouverture pour attraper le panneau, et il était capable de croire qu'elle voulait prendre une arme ou quelque chose comme ça, comme dans les films.

Elle descendit un à un les barreaux, en essayant de laisser ses mains bien en vue.

— Qu'est-ce que tu fichais là-haut ? demanda-t-il sans cesser de sourire.

Son pistolet ne ressemblait en rien au gros revolver brésilien d'Oakley. C'était un petit truc compact, aux formes carrées, en métal mat, de la couleur des vieux outils de Skinner, avec une fine bague de métal brillant à l'extrémité du canon dont le trou étroit la regardait comme une pupille.

— J'admirais la vue, répondit-elle.

Elle n'avait pas particulièrement peur. Elle ne ressentait rien de spécial, à part le tremblement continu de ses jambes.

Il leva la tête, sans que l'arme dévie d'un millimètre. Elle espérait qu'il n'allait pas lui demander si elle était toute seule là-haut, parce que la réponse risquait d'être tellement hésitante qu'il se douterait tout de suite que c'était un mensonge.

— Tu sais pourquoi je suis venu, dit-il.

Skinner s'était redressé dans son lit, le dos contre le mur, plus éveillé qu'elle ne l'avait jamais vu. Le Japonais, qui ne paraissait pas blessé du tout, était assis par terre, les jambes écartées en V devant lui.

— Vous voulez soit du fric, soit de la drogue, fit Skinner en plissant les yeux, mais vous n'avez pas de pot. Tout ce que j'ai à vous offrir c'est soixante-cinq dollars et un vieux Humbolt à moitié fumé, si ça vous intéresse.

— La ferme. C'est à elle que je parle.

Lorsque le sourire automatique disparaissait, il semblait ne pas avoir de lèvres. Skinner ouvrait déjà la bouche pour répliquer ou, peut-être, faire une plaisanterie, mais il se ravisa et s'abstint.

— Les lunettes.

Le sourire était de retour. Il leva le pistolet, de sorte qu'elle regardait droit dans le canon. *S'il me tue*, se disait-elle, *il ne les retrouvera jamais*.

— Hepburn, fit Skinner avec un sourire un peu dément.

Juste à ce moment-là, Chevette s'aperçut que l'affiche de Roy Orbison avait un trou en plein milieu du front.

— En bas, dit-elle en montrant la trappe dans le plancher.

— Où ?

— Ma bécane.

Elle espérait que Sammy Sal n'allait pas se cogner contre la vieille benne rouillée dans le noir et déclencher un bruit d'enfer.

L'autre leva la tête vers la terrasse, comme s'il avait deviné sa pensée.

— Appuie-toi au mur, là, les mains en avant, ordonna-t-il en se rapprochant d'elle. Écarte les jambes.

Le canon du pistolet vint s'appuyer contre sa nuque tandis que son autre main se glissait sous le blouson de Skinner, à la recherche d'une arme.

— Reste comme ça, dit-il.

Il n'avait pas trouvé le petit couteau de Skinner, celui avec la lame fractale. Elle tourna légèrement et le vit envelopper, d'une seule main, les poignets du Japonais dans un truc rouge et caoutchouteux. Cela lui faisait penser à ces longs bonbons mous qu'on vendait dans de grands pots en plastique. Il tira le Japonais par le truc rouge, en le faisant glisser par terre jusqu'à la tablette où elle avait pris son petit déjeuner. Il fixa une extrémité du lien derrière l'équerre qui tenait la tablette, puis le passa autour de l'autre poignet du Japonais. Sortant de sa poche un second lien identique au premier, il le secoua comme un serpent, s'approcha de Skinner et fit quelque chose avec ses mains.

— Tu ne bouges pas d'ici, toi, fit-il en appuyant le canon de son pistolet contre la tempe du vieillard tandis que ce dernier le regardait fixement sans rien dire.

L'homme retourna alors vers Chevette en disant :

— Je t'attache devant, pour que tu puisses descendre à l'échelle.

C'était froid et visqueux, et cela se rétractait dès que c'était en contact avec la peau. Comme une matière vivante. Des bracelets de plastique rubis qui ressemblaient à des jouets d'enfants. Un truc moléculaire.

— Je te surveille, dit-il après avoir de nouveau jeté un coup d'œil à la trappe du plafond. Descends lentement. Au moindre mouvement brusque, ou si tu cours en arrivant en bas, je tire.

Elle ne doutait pas qu'il le ferait, mais elle se rappelait une chose que lui avait dite Oakley ce jour-là dans les bois. Il n'était pas facile de bien viser quand on tirait presque à la verticale, que ce soit vers le haut ou vers le bas. Peut-être que la meilleure chose à faire, pour elle, était de déprojer dès qu'elle serait en bas. Elle n'avait même pas deux mètres à parcourir pour se mettre hors de portée. Mais quand elle voyait le bout noir du pistolet, elle ne trouvait pas que ce fût une bonne idée.

Elle se mit à genoux devant la trappe. Ce n'était pas facile, avec

les poignets attachés de cette manière. Il dut la retenir par le col du blouson de Skinner. Elle réussit à poser un pied sur le troisième échelon et une main sur le premier, puis descendit lentement, en lâchant chaque fois momentanément sa prise pour se raccrocher à l'échelon suivant avant de basculer en arrière.

Elle avait cependant le temps de réfléchir, et elle décida d'essayer ce qu'elle avait en tête. C'était curieux, de réagir de cette manière, mais ce n'était pas la première fois. Elle avait ressenti la même chose, à Beaverton, quand elle avait franchi les barbelés, sans avoir plus préparé son coup que maintenant. Et aussi la nuit où ces camionneurs avaient voulu l'entraîner à l'arrière de leur bahut et où elle avait fait comme si ça lui était égal, au début, avant de balancer une Thermos de café brûlant au premier, de frapper le deuxième sur la tête et de se sauver à toute vitesse. Ils l'avaient cherchée pendant une heure, par la suite, avec des torches électriques, pendant qu'elle se terrait dans la boue au bord du fleuve, dévorée vivante par les moustiques.

Arrivée en bas, elle recula d'un pas, en levant ses poignets liés pour qu'il puisse les voir s'il le voulait. Il descendit rapidement, sans aucun mouvement inutile, sans faire le moindre bruit. Son manteau était d'un noir opaque, qui absorbait totalement la lumière. Elle vit qu'il portait des bottes noires de cowboy. Elle savait qu'on pouvait courir très vite avec ce genre de godasses, s'il le fallait. La plupart des gens ne s'en doutaient pas, mais c'était vrai.

— Où est-ce ? demanda-t-il avec son sourire où brillaient des éclats d'or.

Ses cheveux, coiffés en arrière, étaient entre le blond et le châtain. Il agita le pistolet pour lui rappeler son existence. Elle vit que sa main transpirait à l'intérieur du gant en latex.

— Il faut prendre le…

Elle s'interrompit subitement. La nacelle jaune était là où Sammy Sal et elle l'avaient laissée. Comment avaient-ils fait pour monter ?

— On a pris l'escalier, fit-il, exhibant de nouveaux éclats d'or.

Ils avaient escaladé les barreaux de maintenance en acier à moitié pourri, pour qu'elle n'entende pas la crémaillère. Pas étonnant que le Japonais ait eu l'air si épouvanté en arrivant.

— Alors, lui dit-elle, vous venez ou non ?

Il la suivit jusqu'à la nacelle. Elle gardait les yeux baissés pour ne pas être tentée de chercher Sammy, qui devait se cacher là quelque part. Il n'avait pas pu avoir le temps de descendre. Elle aurait entendu le bruit.

L'autre la tint de nouveau par l'épaule tandis qu'elle passait une jambe puis l'autre dans la nacelle. Il grimpa à l'intérieur après elle, sans la quitter des yeux.

— C'est celui-là, pour descendre, dit-elle en désignant l'un des

leviers.

— Fais-le.

Elle abaissa le levier d'un cran, puis d'un deuxième. Le moteur se mit à gronder sous leurs pieds, et ils commencèrent à descendre. Il y avait un halo de lumière, en bas, sous une ampoule protégée par une grille en aluminium corrodé. Elle se demandait quelle serait sa réaction si quelqu'un surgissait brusquement dans la lumière, par exemple Fontaine ou l'une des personnes qui venaient de temps en temps vérifier l'équipement électrique. Il ferait feu sans hésiter, estimait-elle. Il les flinguerait froidement, puis il les traînerait dans un coin sombre. Ça se voyait sur son visage.

Il sortit le premier et lui tendit la main pour l'aider. Un petit vent était en train de se lever, et elle sentait les vibrations dans ses semelles. Le pont commençait à chanter comme une harpe étouffée. Elle entendit un rire, quelque part au loin.

— Où ? demanda-t-il.

Elle lui montra l'endroit où sa bécane était attachée à celle de Sammy Sal.

— La rose et noir.

Il fit un geste avec son pistolet.

— Arrière ! cria la bécane quand elle fut à un mètre cinquante.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle sentit le canon du pistolet dans son dos.

— C'est l'autre bécane. Une alarme vocale. Ça empêche les gens de s'approcher de la mienne.

Elle se baissa pour toucher la languette qui libérait la bicyclette de Sammy Sal, mais ne désactiva pas la boucle de reconnaissance derrière sa propre selle.

— Je rigole pas, enfoiré ! hurla sa bécane.

— Arrête ça, lui dit l'homme.

— D'accord.

Il fallait qu'elle réussisse le mouvement d'un seul coup, à la volée, rien qu'avec le pouce et l'index sur le caoutchouc non conducteur du pneu.

Ce fut par hasard que le cadre toucha le pistolet. Il y eut un arc électrique de quelques centimètres entre la bicyclette et le canon de l'arme, dans le vermeil, de l'épaisseur d'un doigt, tandis que les condensateurs des freins à particules vidaient leur charge électrique dans le système antivol incorporé à la rouille factice et au ruban argenté soigneusement déchiré sur les bords. Il tomba à genoux, les yeux vitreux, une bulle de bave argentée se formant puis éclatant entre ses lèvres entrouvertes. C'était peut-être une impression, mais elle crut voir de la vapeur s'élever en volute du canon de l'arme.

Déproje, se dit-elle, en pliant les genoux pour se mettre à courir,

mais un truc noir s'abattit à ce moment-là sur l'homme et le terrassa. C'était sorti de l'ombre avec un bruit d'ailes brisées. Un rouleau de papier goudronné. Elle aperçut alors Sammy Sal, perché sur une entretoise en carbone noir, le bras autour d'une poutrelle verticale. Elle crut même distinguer le sourire de ses dents blanches.

— Tu as oublié ça, dit-il en lui lançant quelque chose.

Les lunettes dans leur étui. Malgré ses mains liées, elle les attrapa au vol, comme si elles savaient où elles voulaient aller. Elle ne comprendrait jamais pourquoi il avait fait ça.

Parce que le petit pistolet éternua à cet instant, crachant des flammes bleues en une pétarade prolongée. Sammy Sal bascula en arrière sur son entretoise et disparut.

Elle se mit à courir.

19
Superballe

Yamazaki, toujours à genoux par terre, les poignets attachés autour de l'équerre qui soutenait la tablette, entendit les coups de feu, qu'il prit au début pour le bruit d'un outil hydraulique.

Il y avait une drôle d'odeur dans la pièce, âcre et piquante. Il se dit que c'était probablement l'odeur de sa propre peur.

Ses yeux étaient à la hauteur d'une assiette blanche ébréchée, avec sur le bord une trace d'avocat écrasé en train de noircir.

— Je lui ai proposé ce que j'avais, fit Skinner en luttant pour se mettre debout, les bras liés dans le dos. Il n'en a pas voulu. Ils veulent ce qu'ils veulent, on n'y peut rien.

La petite télé glissa du lit et tomba par terre. L'écran s'exorbita au bout d'un câble plat arc-en-ciel.

— Merde !

Il oscilla, grimaçant sous la douleur causée par sa hanche malade, et Yamazaki crut un instant qu'il allait tomber. Mais Skinner fit un pas en avant, puis un deuxième, en se penchant pour conserver son équilibre.

Yamazaki tira sur les liens en plastique et hurla quand ils se resserrèrent comme quelque chose de vivant.

— Plus vous tirerez sur ces foutus machins, plus ça vous fera mal, murmura Skinner derrière lui.

Il y eut un choc sourd qui fit trembler le sol et vaciller la lumière. Regardant par-dessus son épaule, Yamazaki vit Skinner assis par terre, les genoux à demi levés, penché en avant.

— Il y a une cisaille là-dedans, fit le vieillard en lui montrant une boîte à outils verte toute cabossée et à moitié rouillée. Si j'arrive à la sortir, on a une chance.

Yamazaki le regarda tandis qu'il utilisait ses orteils, à travers les chaussettes grises trouées.

— Je ne sais pas si elle pourra servir, quand je l'aurai sortie, ajouta-t-il en regardant soudain Yamazaki d'un drôle d'air. J'ai peut-être une meilleure idée, mais ça ne va pas vous plaire.

— Skinner-san ?

— Regarde bien cette équerre.

Des traces de soudure décolorée maintenaient l'assemblage, mais cela paraissait assez costaud. Il compta neuf têtes de vis dépareillées. La traverse semblait faite de minces lames de métal attachées ensemble, aux deux bouts, par du fil de fer rouillé.

— C'est moi qui l'ai faite, expliqua Skinner. Il y a trois sections de

lame provenant d'une vieille scie industrielle. Je n'ai jamais meulé les dents. Là-haut.

Les doigts de Yamazaki se promenèrent sur la partie supérieure invisible de la traverse.

— Elles sont émoussées, Scooter. Elles ne coupent plus rien. C'est pour ça que je les ai utilisées.

— Scier le plastique ?

Déjà, les poignets du Japonais se dressaient.

— Attendez ! Quand vous allez commencer à attaquer cette saloperie, elle va se défendre. Il faut la couper vite fait, ou c'est elle qui vous entaillera jusqu'à l'os. J'ai dit *attendez* !

Yamazaki se figea. Il regarda derrière lui.

— Vous êtes trop au milieu. Si vous attaquez ici, vous aurez un bracelet qui se refermera autour de chaque poignet, et ça va faire mal. Il faut commencer sur le côté, le plus loin possible, et ensuite arriver jusqu'ici, prendre la cisaille et couper l'autre avant qu'il ne se resserre trop sur vous. D'abord, je vais essayer d'ouvrir ce foutu truc.

Il cogna sur la boîte avec ces pieds. Elle émit un bruit de ferraille.

Yamazaki rapprocha son visage du lien rouge. Il avait une légère odeur de produit pharmaceutique. Il prit une profonde inspiration, serra les dents et fit aller et venir furieusement ses poignets pour scier. Le lien commença aussitôt à se rétracter. La douleur devint un étau brûlant, insoutenable. Il se souvint de la main de Loveless sur son poignet.

— Allez ! L'encouragea Skinner.

Le plastique céda avec un plop sec, ridiculement fort, comme un bruit de dessin animé. Il était libre. Un instant, le bracelet se relâcha autour du poignet gauche, absorbant le reste de la masse.

— Scooter !

Le bracelet se resserra. Yamazaki se jeta sur la boîte à outils, surpris de la trouver ouverte tandis que Skinner la faisait basculer du talon et que la ferraille qu'elle contenait se répandait par terre.

— Les poignées bleues !

La cisaille était longue et difficile à manipuler. Ses poignées étaient entourées d'adhésif bleu graisseux. Le bracelet rouge se rétrécissait toujours, incrusté dans la chair. Il prit la cisaille d'une main, enfonça la lame au jugé dans son poignet, et exerça tout le poids de son corps sur la poignée supérieure. Il ressentit une douleur aiguë tandis qu'une détonation éclatait.

Skinner laissa s'échapper l'air qu'il retenait entre ses lèvres.

— Vous n'avez rien ? demanda-t-il.

Yamazaki regarda ses poignets. Il y avait une profonde entaille bleue dans le gauche. Il commençait à saigner, mais moins abondamment qu'il ne l'aurait cru. L'autre poignet avait été écorché

par la scie. Il baissa les yeux, cherchant le reste du lien par terre.

— À mon tour, fit Skinner. Mais passez la lame sous le plastique, hein ? Tâchez de ne pas emporter un morceau et soyez rapide pour le deuxième.

Yamazaki actionna deux ou trois fois la cisaille à vide, s'agenouilla à côté de Skinner et glissa une lame sous le lien qui enserrait le poignet droit du vieillard. La peau était translucide à cet endroit, boursouflée et décolorée. Les veines étaient noueuses et gonflées. Le plastique céda facilement, avec le même bruit ridicule. Il s'entortilla aussitôt autour de l'autre poignet, comme un serpent. Yamazaki le coupa avant qu'il ne pût se resserrer. Cette fois-ci, en faisant le bruit de dessin animé, il disparut purement et simplement.

Yamazaki fixait d'un œil hagard l'endroit où s'était trouvé le bracelet.

— Bouclez l'entrée ! rugit Skinner.

— Quoi ?

— Bloquez cette putain de trappe !

Yamazaki rampa vers la trappe, qu'il mit en place et bloqua à l'aide d'une pièce plate en bronze terni qui avait peut-être autrefois appartenu à un navire.

— La fille, dit-il en se tournant de nouveau vers Skinner.

— Elle est capable de frapper. Vous voulez que cet enfoiré avec son pistolet revienne ici ?

Yamazaki n'y tenait pas tellement. Il leva les yeux vers la trappe du plafond, celle qui permettait d'accéder au toit. Elle était restée ouverte.

— Grimpez là-haut et voyez si l'emmanché y est encore.

— Skinner-san, je vous demande pardon ?

— La grande tapette. Le Noir. Vous ne le voyez pas ?

Sans savoir de quoi ou de qui parlait Skinner, Yamazaki grimpa à l'échelle. Une rafale de vent lui projeta la pluie dans la figure tandis qu'il passait la tête dans l'ouverture. Il eut soudain la conviction de se trouver dans les superstructures d'un navire ancien, une goélette de fer noir dérivant à l'abandon sur une mer tourmentée, ses voiles en plastique déchirées, son équipage mort ou devenu fou. Et Skinner en était le capitaine dément qui hurlait ses ordres de sa cabine, en bas.

— Il n'y a personne là-haut, Skinner-san.

La pluie s'abattit comme une couverture explosive, occultant les lumières de la cité.

Yamazaki rentra la tête, saisit la trappe en tâtonnant et la rabattit au-dessus de sa tête. Puis il mit le verrou en place, en regrettant qu'il ne soit pas plus solide. Et il redescendit.

Skinner avait réussi à se mettre debout, et s'avançait en titubant vers son lit.

— Merde, fit-il. On m'a cassé ma télé.

Il se laissa tomber en avant sur le matelas.

— Skinner ?

Yamazaki s'agenouilla à côté du lit. Les yeux du vieillard étaient clos, sa respiration courte et faible. Il leva la main gauche, lentement, les doigts écartés, et gratta furieusement les cheveux blancs emmêlés à hauteur du col ouvert de sa chemise en flanelle élimée. Yamazaki perçut une odeur âcre d'urine qui se superposait à celle de l'explosif qui avait propulsé la balle de Loveless. Il regarda le jean de Skinner, d'un bleu devenu gris à l'usage, avec ses plis sculptés de manière inaltérable et lustré de sa couche de graisse. Il vit que le vieux s'était pissé dessus.

Il demeura hésitant durant quelques instants. Finalement, il s'assit sur un tabouret maculé de peinture à côté de la tablette qui l'avait retenu prisonnier, et passa le bout de ses doigts sur les dents des lames de scie. Baissant les yeux, il remarqua une petite sphère rouge, juste à côté de son pied gauche.

Il la ramassa. C'était une boule brillante de plastique écarlate, froide et légèrement élastique. L'un des liens qui avaient retenu ses poignets ou ceux de Skinner.

Il demeura assis là, à regarder Skinner et à écouter les gémissements du pont dans la tempête. C'était une musique étrange produite par les faisceaux de câbles. Il aurait voulu aller y coller son oreille, mais une peur à laquelle il était incapable de donner un nom le retenait. Skinner sortit de son sommeil peut-être apparent et fit un effort pour se redresser. Yamazaki crut l'entendre prononcer le nom de la fille.

— Elle n'est pas là, lui dit-il en posant la main sur son épaule. Vous avez oublié ?

— Pas là, répéta Skinner. Vingt ans, trente ans. Putain de temps.

— Skinner ?

— Le temps. Vous ne trouvez pas que c'est le plus enfoiré des enfants de putain ?

Yamazaki leva la bille rouge à hauteur de ses yeux.

— Regardez, Skinner. Vous voyez ce que c'est devenu ?

— Une superballe, fit le vieillard.

— Skinner-san ?

— Vous pouvez la faire rebondir, Scooter, murmura-t-il en fermant les yeux. Essayez. Faites-la rebondir *bien haut*.

20
Le grand vide

Je te jure Nigel que cette saloperie a bougé.

Chevette, les yeux fermés, sentit le bord non coupant de la lame en céramique faire pression sur son poignet. Il y eut un bruit analogue à celui d'une chambre à air qui éclate quand on lui a mis trop de rustines, puis son poignet fut libre.

— Bordel de merde…

Ses mains étaient rudes et rapides. Les yeux de Chevette s'ouvrirent à la seconde détonation pour voir quelque chose de rouge et de flou qui sautait et rebondissait parmi les objets de toute sorte empilés partout. Nigel suivait le mouvement en remuant la tête comme ce chien en plastique à contrepoids que Skinner avait déniché un jour et qu'il l'avait envoyée vendre.

Les murs de l'étroit cagibi étaient tapissés de sections dessoudées de vieux cadres de Reynolds en métal et de bocaux poussiéreux remplis de rayons à moitié rouillés. C'était l'atelier où Nigel fabriquait ses charrettes et bricolait comme il pouvait les bécanes qu'on lui apportait. Le pendentif en forme de saumon qui se balançait au bout de son oreille gauche cliquetait en rythme avec les mouvements de sa tête tandis qu'il attrapait l'objet au vol. C'était une bille de plastique rouge.

— Ouah ! s'écria-t-il, impressionné. Qui est-ce qui t'a mis ce machin-là ?

Chevette se releva en frissonnant, agitée d'un tremblement aussi vivant et autonome que ces maudits bracelets rouges. Elle ressentait à peu près la même chose que le jour où elle était rentrée à la caravane pour s'apercevoir que sa mère avait fait ses valises et était partie sans laisser d'autre message qu'une boîte de ravioli sur le poêle, avec un ouvre-boîte dressé contre. Elle n'avait pas mangé les raviolis, ni à ce moment-là ni plus tard, et elle ne pensait pas qu'elle en mangerait jamais.

Ce qu'elle avait ressenti, ce jour-là, avait englouti tout le reste, pour atteindre de telles proportions que la seule manière de prouver son existence, c'était par l'arithmétique de l'absence et le souvenir de jours meilleurs. Elle en avait fait le tour, cependant, tant bien que mal, en progressant d'un point à l'autre, jusqu'à ce qu'elle se retrouve derrière ces barbelés à Beaverton, dans un endroit si affreux que c'était comme un éclat de verre capable de rayer le grand vide qui avait englouti le monde et d'en concrétiser l'existence. Plus qu'une impression, c'était une sorte de gaz qu'elle sentait presque au fond de

sa gorge, inerte et glacé, dans tous les endroits où elle était passée.

— Ça va aller ?

Nigel était penché sur elle, ses cheveux gras devant les yeux, la balle rouge dans le creux de la main, un cure-dents effiloché en plastique ambré fiché au coin de la bouche.

Longtemps, elle s'était demandé si la fièvre, peut-être, n'avait pas tout brûlé, n'avait pas grillé accidentellement en elle les circuits qui nourrissaient sa perception du monde extérieur. Mais en s'habituant au pont, à Skinner, à son travail de coursière chez *Allied*, elle s'était aperçue que le grand vide était rempli d'objets ordinaires et que tout un monde nouveau s'était formé à l'emplacement du premier, qu'elle aille danser au *Dissidents*, ou qu'elle passe toute une nuit à bavarder avec ses amis, ou encore qu'elle s'endorme, recroquevillée en chien de fusil dans son sac de couchage, là-haut, dans la chambre de Skinner, où le vent secouait les parois en contre-plaqué et où les câbles chantaient leur chanson de roc immobile qui dérivait, disait Skinner, comme un lent, très lent océan.

Même cela, à présent, était cassé.

— Vette ?

Cette suicidée qu'elle avait vue, hissée dans un Zodiac avec un crochet en plastique décoloré, toute blanche et désarticulée, avec l'eau qui lui sortait du nez et de la bouche. Tous les os disloqués ou brisés, disait Skinner, si on tombait dans l'eau sous un certain angle, celle-ci devenait dure comme du béton. Elle avait traversé le bar toute nue et piqué une tête en grimpant sur une table à touristes tout près du garde-fou pour basculer plusieurs fois sur elle-même, en se prenant dans le filet de pêche fluorescent et les flotteurs japonais factices. Peut-être Sammy Sal dérivait-il comme elle, à présent, après avoir passé la zone mortelle qui chassait les poissons des eaux où le plomb toxique s'était accumulé, où étaient tombées d'innombrables couches de peinture dans le courant qui charriait les morts du pont, disait-on, jusqu'à Mission Rock et au-delà, pour les déposer aux pieds des riches microporés qui faisaient du jogging sur le béton de China Basin.

Chevette se pencha en avant et vomit. Elle réussit à mettre presque tout dans un pot de peinture vide au bord encroûté par l'apprêt gris que Nigel utilisait pour faire passer ses rafistolages les plus tordus.

— Oh ! La ! La ! fit-il en dansant d'un pied sur l'autre autour d'elle.

À sa manière timide et bourrue, il était réticent à la toucher, ne sachant que faire de ses grosses pattes, redoutant qu'elle ne soit réellement malade et qu'elle dégobille encore sur son établi, ce qui nécessiterait de sa part, chose jamais envisagée encore, un nettoyage en profondeur et pas seulement en surface de son cagibi.

— De l'eau ? Tu veux un peu d'eau ?

Il lui tendit la vieille cafetière dont il se servait pour refroidir le métal brûlant. Une pellicule huileuse nageait à la surface, comme les taches de pétrole irisées au bord d'un quai, et elle faillit être agitée d'un nouveau spasme, mais elle se retint et s'assit.

Sammy Sal était mort. Peut-être Skinner, également, immobilisé là-haut, avec ce type de l'Université, par des serpents en plastique.

— Chev ?

Il avait posé la cafetière et lui tendait, à la place, une boîte de bière ouverte. Elle refusa d'un geste, en toussant.

Nigel se balança de nouveau d'un pied sur l'autre, puis se tourna pour regarder à travers le panneau triangulaire de lucite qui lui servait d'unique fenêtre. Il vibrait avec le vent.

— Il fait mauvais, dit-il, comme s'il était heureux de constater que le monde extérieur continuait à tourner, bien ou mal. Il y a une tempête qui se prépare, ajouta-t-il.

Quand elle avait couru pour échapper au pistolet du tueur, à son regard et aux éclats d'or de son sourire tordu, pliée en deux pour maintenir son équilibre malgré ses mains liées qui tenaient toujours l'étui à lunettes du trou-du-cul, Chevette avait vu tous les autres qui couraient aussi, pour profiter, peut-être, de l'accalmie avant la tempête, concrétisée par une première rafale de pluie presque chaude. Skinner avait dû prévoir son arrivée. Perché dans sa cabine au sommet du pont, il surveillait le vieux baromètre, dans son cadre de bois ringard, comme un capitaine de corvette surveille son gouvernail. Les autres savaient aussi peut-être, mais leur style consistait à attendre le plus tard possible avant de se mettre à courir, une dernière vente, une dernière clope, une dernière transaction. L'heure qui précédait une tempête était bonne à ça. Les gens se raccrochaient à tout ce qui, en temps ordinaire, pouvait constituer un point d'appui acceptable. Quelques-uns étaient perdus d'avance, si la tempête était méchante, et ce n'était pas toujours les SDF. Les nouveaux venus s'abritaient, avec leurs maigres possessions, derrière toutes les structures extérieures qui leur semblaient appropriées. Quelquefois, toute une section de fortune s'envolait, si le vent l'attaquait sous un certain angle. Chevette n'avait jamais vu ça, mais de nombreuses histoires circulaient. Il n'y avait rien à faire pour empêcher les gens de venir s'abriter sur le tablier. Cependant, la chose était relativement rare.

Elle s'essuya la bouche du dos de la main et prit la bière que lui avait proposée Nigel. Elle y porta les lèvres. Elle était tiède. Elle la lui rendit. Nigel ôta le cure-dents de sa bouche, leva la boîte pour prendre une gorgée, se ravisa et la posa sur l'établi à côté de son chalumeau à souder.

— Il y a quelque chose d'anormal, dit-il. Je sens ça.

Elle se massa les poignets. Un double anneau rouge et gonflé s'était formé à l'endroit où les liens avaient mordu dans ses chairs. Elle prit le couteau en céramique et le referma machinalement.

— C'est vrai, admit-elle. Il y a quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est, Chevette ?

Il écarta les cheveux qui lui tombaient sur les yeux comme un chien inquiet, et passa nerveusement les doigts sur les outils. Ses mains étaient comme de petits animaux pâles et crasseux, capables, à leur manière muette et agile, de résoudre des problèmes qui auraient laissé l'individu lui-même dans la perplexité.

— C'est cette camelote japonaise qui t'est restée dans les mains, décida-t-il, et tu es emmerdée.

— Non, fit Chevette sans l'écouter vraiment.

— Un vélo de coursier, ça doit être en acier. Il faut du poids. Avec un grand panier devant. Ton carton enveloppé d'aramide, c'est de la merde. Ça ne pèse pas plus qu'un sandwich. Et si tu p… percutais un b… bus ? Si tu lui rentrais dans le c… cul ? Tu imagines ? Ta masse est plus grande que celle de ta bécane. Tu te f… fendrais le… fendrais le…

Ses mains se tordaient, essayant de représenter physiquement la mécanique de l'accident qu'il voyait. Levant les yeux, Chevette s'aperçut qu'il était tout tremblant.

— Nigel, dit-elle en se redressant, quelqu'un m'a mis ça pour me jouer un tour, tu comprends ?

— Ça a bougé, Chev. Je l'ai vu.

— Un mauvais tour, tu vois ce que je veux dire ? Mais je suis venue au bon endroit. Tu me l'as enlevé comme il faut.

Nigel secoua la tête, et les cheveux retombèrent devant ses yeux. Flatté, il murmura timidement :

— Tu avais ce couteau sur toi… Il coupe bien, mais… (fronçant les sourcils) ce qu'il te f… faut, c'est une b… bonne lame en acier.

— Je sais, dit-elle. Bon, il faut que je me sauve, maintenant.

Elle se baissa pour prendre le pot de peinture.

— Je vais le balancer dehors. Excuse-moi.

— Il y a une tempête qui arrive. Tu ne vas pas sortir sous la tempête.

— Obligée, fit Chevette. Ne t'inquiète pas.

Elle se disait qu'il n'hésiterait pas à tuer Nigel, également, s'il la trouvait ici. Ou tout au moins à lui faire peur, à lui faire du mal.

— Je n'ai pas eu de mal à le couper, fit Nigel en lui montrant la balle rouge.

— Jette ça.

— Pourquoi ?

Elle montra ses poignets.

— Regarde ce que ça fait.

Nigel laissa tomber la balle comme si c'était du poison. Elle rebondit, hors de vue. Il s'essuya les mains sur le devant crasseux de son tee-shirt.

— Nigel, tu n'aurais pas un tournevis à me donner ? Un plat ?

— Ceux que j'ai sont tous émoussés.

Les petits animaux pâles coururent parmi un monceau d'outils, heureux de chasser tandis que Nigel les observait gravement.

— Je les fous en l'air dès qu'ils sont usés. Le mieux, c'est les cruciformes.

— J'en veux un complètement usé.

La main droite fit un bond et revint avec sa proie au manche noir, à la tige légèrement faussée.

— Exactement ce qu'il me faut, dit-elle en remontant la fermeture à glissière du blouson de Skinner.

Nigel lui tendit le tournevis des deux mains, les yeux cachés derrière sa crinière.

— Je… je t'aime bien, Chevette.

— Je sais, dit-elle, gênée, le pot de vomi dans une main, le tournevis dans l'autre. Je le sais très bien.

Déviée par l'assemblage de panneaux de plastique formant un toit au-dessus du tablier supérieur, la pluie suivait les lignes de flux et les câbles électriques, émergeant vers le haut sous des angles impossibles, en cascades désordonnées ou en Niagara miniatures, sur la tôle ondulée et le contre-plaqué. Postée à l'entrée de l'atelier de Nigel, Chevette vit s'effondrer un pan de toit qui libéra des dizaines de litres d'eau argentée retenue prisonnière dans une baignoire de toile qui se déchira d'un seul coup et battit au vent en lambeaux. Rien n'avait été prévu de manière rationnelle, organisée. Les problèmes d'écoulement étaient traités à mesure qu'ils se présentaient, ou pas du tout, la plupart du temps.

Elle vit que la moitié des lumières s'étaient éteintes, mais c'était peut-être parce que les gens avaient débranché tous les appareils qu'ils pouvaient. Cependant, elle aperçut l'éclat rose particulier que produisaient les transformateurs en explosant, et elle entendit la détonation. C'était sur Treasure Island, et cela eut raison de la plupart des lumières qui restaient. Elle se retrouva soudain dans une quasi-obscurité, avec plus personne en vue. Rien d'autre qu'une ampoule de cent watts dans sa douille en plastique orange, qui se balançait au vent.

Elle marcha au centre du tablier, en essayant de faire attention aux câbles électriques arrachés. Elle se souvint du pot de peinture qu'elle tenait encore à la main et le jeta de côté. Elle l'entendit

toucher la chaussée et rouler sur lui-même.

Elle pensa à sa bécane, restée sous la pluie, ses condensateurs vides. Quelqu'un allait surement la prendre, ainsi que celle de Sammy Sal. C'était la chose la plus précieuse qu'elle eût jamais possédée. Elle avait gagné durement chaque dollar qu'elle avait déposé sur le comptoir de City Wheels. Elle n'y pensait pas comme à un objet, mais plutôt comme on pense à un cheval. Il y avait des coursiers qui donnaient un nom à leur bicyclette, mais Chevette n'aurait jamais fait ça, paradoxalement, justement parce qu'elle y pensait comme à un être vivant.

Déproje, se dit-elle. *Ils vont t'avoir si tu restes ici*.

Tournant le dos à San Francisco, elle se dirigea vers Treasure Island.

Qui ça, *ils* ? Il n'y avait, pour le moment, que celui au pistolet. Il était venu chercher les lunettes. Et il avait tué Sammy Sal. Qui l'avait envoyé ? Ceux qui avaient appelé Bunny et Wilson, le grand patron ? Des flics à la demande. Des mecs de la sécurité.

L'étui dans sa poche. Il était doux au toucher. Et cette étrange vue de la cité, ces tours avec leur sommet élargi. Sunflower.

— Doux Jésus, dit-elle à haute voix. Où est-ce que je vais aller maintenant ?

À Treasure Island, où il y avait des loups-garous et des fêlés de la mort ? Tous les tarés chassés du pont pour aller hanter les bois en bas ? Skinner disait qu'il y avait une base navale, avant, à cet endroit, mais qu'une calamité y avait mis fin juste après le *Little Grande*, un truc qui vous réduisait les yeux en bouillie et vous faisait tomber les dents. La fièvre de Treasure Island. Sans doute quelque chose qui s'était échappé d'un fût toxique, à la base, à la suite du séisme. Personne n'allait plus là-bas. Personne de normal, en tout cas. On voyait leurs feux, la nuit, quelquefois, et de la fumée, le jour. On marchait un peu plus vite, sur le pont suspendu, quand on allait à Oakland, et on savait que les gens qui vivaient là-bas n'étaient pas les mêmes que ceux d'ici.

Elle aurait pu essayer d'y retourner, au moins pour récupérer sa bécane. Elle n'aurait qu'à rouler une heure et les freins se rechargeraient. Elle se vit en train de pédaler vers l'est, traversant des contrées inconnues, des déserts, comme on en voyait à la télé, puis de grandes plaines vertes où les énormes machines avançaient de front pour effectuer elle ne savait quel travail. Mais elle se rappelait, surtout, la route qui descendait de l'Oregon, les camions qui fonçaient dans la nuit en grondant comme des fauves égarés en colère. Elle essaya de s'imaginer en train de pédaler au milieu de tout ça. Non, il n'y avait pas de place, dans un endroit pareil, pour quoi que ce soit à la dimension humaine. Il n'y avait pas même une lumière dans tous

ces champs de ténèbres. On pouvait y marcher sans fin, sans jamais arriver nulle part, sans même y trouver un endroit où s'asseoir. Et une bécane ne la mènerait pas plus loin.

Elle pouvait aussi retourner chez Skinner. Grimper là-haut pour voir si… Non. Elle referma cette possibilité avec force.

Le vide monta, comme un gaz, des ombres piquetées par la pluie, et elle retint sa respiration, pour ne pas le laisser entrer en elle.

Drôle de vie. Quand on perdait quelque chose, c'était comme si on s'apercevait pour la première fois qu'on l'avait possédé. Il avait fallu que sa mère parte pour qu'elle sache qu'elle était là avant. Jusque-là, elle faisait partie des lieux comme le reste, comme le temps. C'était comme Skinner avec son poêle Coleman, où il fallait mettre une goutte d'huile de temps en temps dans un petit trou afin de maintenir le joint de cuir assez souple pour que la pompe continue à fonctionner. On ne se levait pas chaque matin en disant *oui*, *oui* à chaque petit détail qui se présentait. Mais les petits détails, c'était ça qui faisait marcher le tout. Comme d'avoir un visage à regarder, quand on se réveillait. Elle avait eu Lowell, si elle pouvait dire qu'elle l'avait eu, et en fait ça n'avait jamais été vrai. Mais pendant qu'il était là, en tout cas, c'était un peu comme ça.

— Chev, c'est toi ?

Il était là, Lowell. Assis les jambes croisées sur une vieille glacière rouillée avec CREVETTES écrit sur la façade, en train de fumer une cigarette et de regarder la pluie couler sur l'auvent du marchand de poisson. Il y avait trois semaines qu'elle ne l'avait pas revu, et tout ce qu'elle fut capable de penser, c'est qu'elle devait avoir une gueule pas possible. Assis à côté de lui, il y avait un skinhead que tout le monde appelait Codes, avec la capuche noire de son sweat relevée et les mains rentrées dans ses longues manches. Codes ne l'avait jamais beaucoup aimée, mais Lowell lui souriait gentiment derrière le bout rougi de sa cigarette.

— Alors, fit-il, on dit plus bonjour aux copains ?

— Salut, murmura Chevette.

21
Les dissidents cognitifs

Rydell était indécis au sujet du pont et de tout ce que Freddie lui avait raconté dessus à la *Foire aux Victuailles* et sur le chemin du retour, à North Beach. Il ne cessait de penser à ce documentaire qu'il avait vu à Knoxville, où il n'avait jamais été question, il en était presque sûr, de cannibales ou de sectes. Sans doute Freddie voulait-il lui faire croire des choses, parce que c'était lui, Rydell, qui avait été choisi pour partir à la recherche de cette fille, Chevette Washington.

Et maintenant, il était pour de bon sur le pont en train de regarder les gens mettre leurs affaires à l'abri du mauvais temps. Ce n'était pas du tout comme ce que Freddie lui avait décrit. Cela ressemblait à une foire, plutôt. Une foire en plein air, mais étagée en hauteur, avec de drôles de petites baraques perchées dans les câbles et même des roulottes collées avec de grosses boules de matière adhésive, comme des criquets dans une toile d'araignée. On pouvait monter et descendre, entre les deux chaussées d'origine, par des ouvertures pratiquées dans le tablier supérieur, avec des escaliers et des échelles de toutes sortes, en bois ou en acier soudé. Il y avait même, à un endroit, une vieille passerelle d'aéroport, avec des pneus à plat.

Sur le tablier inférieur, une fois qu'on avait dépassé les charrettes de nourriture, il y avait surtout des gargotes où l'on servait à boire. Rydell n'en avait jamais vu d'aussi petites. Certaines n'avaient que quatre tabourets derrière un comptoir, et pas même une porte, rien qu'un volet roulant qu'on pouvait abaisser et verrouiller.

Rien de tout cela n'obéissait à la moindre planification visible. Ce n'était pas comme dans les centres commerciaux, où l'on installe une échoppe dans un recoin en attendant de voir si ça va marcher. Cet endroit avait poussé tout seul, élément par élément, jusqu'à ce que tout l'espace disponible soit utilisé, sans qu'il y en ait deux qui se ressemblent. Même les matériaux étaient différents. Et aucun ne semblait affecté à l'usage pour lequel ils étaient conçus. Il passa devant des boxes dont la façade était faite de formica turquoise, de brique factice ou de fragments de carrelages assemblés en mosaïques florales ou solaires. À un endroit, déjà barricadé contre la tempête, c'était des cartes vertes de circuits imprimés, dépouillées de leurs composants qui constituaient le revêtement extérieur.

Il se prit à sourire en voyant tout cela. Les gens ne lui accordaient aucune attention, anthropophage ou autre. Ils semblaient aussi disparates que les matériaux de construction qu'ils utilisaient. Tous les

âges, toutes les races et toutes les couleurs étaient représentés. Tous couraient se mettre à l'abri de la tempête qui menaçait de plus en plus. Les rafales se firent plus violentes tandis qu'il se frayait un chemin au milieu des charrettes et des vieilles qui traînaient des malles en osier. Un jeune garçon qui titubait, portant dans ses bras un gros extincteur rouge presque plus gros que lui, se retrouva dans ses jambes. Rydell n'avait jamais vu un enfant avec autant de tatouages. Le gamin lui dit quelques mots dans une langue inconnue, puis disparut.

Rydell s'arrêta pour sortir de sa poche le plan de Warbaby. Il indiquait où habitait cette fille et comment accéder à son logement : tout en haut de ce foutu truc, dans une baraque accolée au sommet de l'un des pylônes qui soutenaient les câbles. Warbaby avait une superbe écriture d'une grande élégance, et il avait dessiné le plan à l'arrière de la Patriot, avec des légendes détaillées. Ici un escalier, là une passerelle, puis une espèce d'ascenseur oblique.

Ça n'allait pas être de la tarte, de trouver ce foutu escalier. Maintenant qu'il était sur place, il voyait qu'il y en avait partout, qui grimpaient entre les boxes et entre les gargotes, de manière complètement anarchique. Ils menaient probablement aux mêmes types de cagibis, mais rien ne garantissait qu'ils communiquaient entre eux.

Soudain épuisé, il aurait bien voulu savoir où il allait dormir et à quoi servait tout ce cirque qu'il était en train de faire. Dans quel merdier Hernandez l'avait-il fourré ?

C'est alors que la pluie le frappa de plein fouet, sa force décuplée par le vent, et que les gens du coin se mirent sérieusement à l'abri, le laissant se tapir dans un recoin formé par deux distributeurs automatiques japonais datant d'un autre siècle. Leur structure extérieure, si on pouvait l'appeler ainsi, laissait passer pas mal de pluie, mais ils étaient suffisamment hauts et massifs pour freiner efficacement les rafales de vent. Tout se mit à vibrer et à craquer autour de lui, un peu comme une bête blessée qui gémissait, et les lumières commencèrent à s'éteindre une par une.

Il y eut une gerbe d'étincelles bleues, et un câble s'abattit sur l'enchevêtrement insensé. Quelqu'un hurla, mais le vent emporta les mots. Baissant les yeux, il vit l'eau qui montait autour de ses baskets noires. Mauvais, ça, se dit-il. Les pieds dans l'eau et le courant alternatif.

Il y avait un étal de fruits à côté de l'un des distributeurs, bricolé avec des planches de récupération, comme un chalet d'enfant. Mais il y avait une espèce d'étagère dessous, à une hauteur de quinze centimètres environ, et le bois semblait sec. Il se glissa là, les pieds au-dessus de l'eau. Cela sentait la mandarine pourrie, mais c'était presque

sec, et le distributeur arrêtait la plus grande partie du vent.

Il remonta la glissière de son blouson le plus haut possible, serra les poings dans ses poches et pensa à un bon bain chaud et un lit sec. Il se vit sur son futon de *Futon Mouth*, à Mar Vista, et se sentit soudain en proie à une sacrée nostalgie. Bon Dieu, se dit-il, bientôt je vais me mettre à regretter ces foutues fleurs adhésives.

Un auvent de toile s'écroula. Ses montants de bois claquaient comme des cure-dents tandis qu'il déversait des dizaines de litres d'eau de pluie. Il aperçut alors la fille, Chevette Washington, en plein milieu, comme une apparition, comme dans un rêve, à moins de six mètres de lui.

Rydell avait eu cette copine, plus ou moins, en Floride, lorsque son père était parti s'installer là-bas, juste avant qu'il tombe malade. Elle s'appelait Claudia Marsalis. Elle était de Boston, et sa mère avait mis sa caravane dans le même parc que le père de Rydell, près de Tampa Bay. Rydell était alors en première année à l'académie de police, mais il avait des congés, et son père connaissait une combine pour se procurer des billets d'avion à tarif réduit.

Rydell allait souvent là-bas quand il était en vacances, et quelquefois ils faisaient une virée avec Claudia Marsalis dans la Lincoln 94 de sa mère. Claudia disait qu'elle était rouge cerise à l'origine, mais que le sel l'avait attaquée. Naturellement, là-haut, à Boston, elle ne s'en servait presque jamais sur les routes, l'été, de peur que les produits chimiques ne la bouffent complètement. Elle avait une plaque spéciale, bleu et blanc, avec MASS. HÉRITAGE écrit dessus, parce que c'était un article de collection. Les plaques étaient anciennes, en métal embouti, et elles ne s'éclairaient pas de l'intérieur.

Ce n'était pas commode, ce secteur de Tampa avec tous les panneaux des rues criblés d'impacts par les gens qui s'entraînaient au tir la nuit ou voulaient essayer leurs nouveaux fusils de chasse. Ceux-ci ne manquaient pas dans le coin. On en voyait à l'intérieur de tous les camions et de la plupart des 4×4. Souvent, il y avait aussi un ou deux gros chiens. Claudia le bassinait tout le temps avec ça, avec ces Floridiens, leurs 4×4, leurs chapeaux de cowboys et leurs gros chiens. Il essayait de lui expliquer qu'il n'était pas comme ça, qu'il venait de Knoxville, et que là-bas les gens ne se baladaient pas partout avec des fusils et ne faisaient pas des cartons sur les panneaux de signalisation, surtout quand il y avait des flics pour les en empêcher. Mais Claudia faisait partie de ses personnes qui sont persuadées que tout ce qu'il y a au sud de Washington D.C., c'est du pareil au même, à moins qu'elle n'ait fait exprès de la taquiner.

La nuit, il y avait dans l'air un lourd parfum de sel, de marécages et de magnolias, et ils faisaient un tour dans la Lincoln, avec les vitres

baissées et la radio à pleins tubes. Quand il faisait vraiment noir, on voyait les lumières des bateaux et des gros porteurs qui traversaient le ciel comme des soucoupes volantes au ralenti. Parfois, ils se payaient une petite partie de trampoline sur le siège arrière, mais Claudia disait que le climat de Floride faisait trop transpirer, et Rydell avait tendance à être d'accord. C'était juste qu'ils étaient là tous les deux, seuls, et qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire.

Une nuit, alors qu'ils écoutaient une station locale de Géorgie, on passa : *Me and Jesu'll Whup Your Heathen Ass*[6] C'était un morceau hard métal du Culte de la Pentecôte, sur l'avortement, les ayatollahs et tout le reste. C'était la première fois que Claudia l'entendait, et elle faillit pisser de rire dans sa culotte. Elle trouvait ça pas possible. Quand elle eut retrouvé son calme et essuyé ses larmes, elle demanda à Rydell pourquoi il tenait tant à être flic. Cette question le mit mal à l'aise, parce qu'il avait l'impression qu'elle trouvait sa vocation aussi ridicule que ce morceau à la con qu'ils venaient d'écouter, mais aussi parce qu'il n'avait jamais vraiment pris le temps d'y penser.

La vérité, c'était que l'émission qu'il regardait toujours avec son père, *Flics en peine*, y était sans doute pour beaucoup. C'était une émission qui vous enseignait le respect. On y voyait à quelles sortes de problèmes la police avait à se heurter. Pas seulement la merde de tous les jours dans l'exercice de ses fonctions, mais la merde légale, celle des juges et des avocats et de tout le reste. S'il disait à Claudia que c'était à cause d'une émission de télé, elle allait éclater de rire comme tout à l'heure. Après avoir réfléchi un peu, il lui expliqua donc que c'était parce qu'il aimait l'idée de pouvoir venir en aide aux gens quand ils en avaient vraiment besoin. Mais elle le regarda dans les yeux en demandant :

— Tu ne plaisantes pas, Berry ? C'est vraiment ce que tu as dans la tête ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Mais, mon pauvre Berry, quand tu seras flic, les gens n'arrêteront pas de mentir. Pour eux, tu seras l'ennemi. Ils ne te parleront vraiment que quand ils seront dans la merde.

Tout en conduisant, il lui lança un regard de côté.

— Comment ça se fait que tu saches tant de choses là-dessus ?

— Parce que c'est ce que fait mon père, dit-elle.

Fin de conversation. Plus jamais elle ne lui reparla de ça.

Mais il y avait beaucoup repensé, au volant de Gunhead, quand il travaillait pour SecurIntens, parce que c'était comme s'il était flic tout en ne l'étant pas. Les gens à qui il venait en aide s'en foutaient complètement, à tel point qu'ils ne cherchaient même pas à lui mentir, parce que c'étaient eux qui payaient la facture.

Et il était là, maintenant, sur ce pont, en train de sortir de dessous

son étal pour suivre une fille dont Warbaby et Freddie – à qui Rydell venait de décider qu'il ne faisait pas plus confiance qu'au trou du cul d'un rat – voulaient lui faire croire qu'elle avait découpé en morceau cet Allemand, ou quelque chose comme ça, dans sa chambre d'hôtel. Et aussi qu'elle lui avait taxé des lunettes que lui Rydell, était censé récupérer, un machin du même genre que celui qu'utilisait Warbaby. Seulement, il y avait quelque chose qui ne collait pas. Si elle avait piqué les lunettes au mec, pourquoi serait-elle retournée le tuer plus tard ? La vraie question, c'était : Quel rapport avait tout cela avec le reste, ou même avec l'émission qu'il regardait tout le temps en compagnie de son père ? La seule réponse, pensait-il, c'était que, comme tout le monde, il avait besoin de gagner sa croûte.

Des ruisseaux de pluie se déversaient de différents points de l'assemblage en mikado au-dessus de sa tête. Il y eut un éclair rose, comme de la foudre, en bas du pont. Il crut la voir balancer quelque chose par-dessus le garde-fou, mais s'il s'arrêtait pour voir ce que c'était, il risquait de la perdre. Elle avançait rapidement, à présent, évitant les cascades.

Les filatures dans la rue, ce n'était pas une chose dont on parlait beaucoup à l'académie, à moins qu'on ne fasse preuve dès le départ de telles aptitudes pour le travail de détective qu'on vous orientait pour devenir inspecteur de la brigade criminelle. Mais Rydell avait quand même acheté le manuel. L'ennui, c'était qu'il savait, grâce à ça, qu'on ne pouvait pas mener une filature tout seul, qu'il fallait être au moins deux, avec un moyen de communication et un minimum de gens dans la rue si l'on voulait avoir une chance de passer inaperçu. Dans l'état actuel des choses, tout ce qu'il pouvait espérer, c'était se cacher derrière elle sans la perdre de vue.

Il l'avait reconnue surtout grâce à sa coiffure, cette drôle de queue-de-cheval dressée derrière la tête à la manière des lutteurs sumo. Elle n'était pas grosse, pourtant. Ses jambes, sous son blouson de cuir qui semblait avoir séjourné deux ans dans un grenier, accroché à un clou, montraient qu'elle faisait beaucoup d'exercice. Elles étaient couvertes d'une matière noire luisante qui ressemblait aux maillots micropores vendus par Kevin à *Monte-moi dessus* et qui rentrait dans des espèces de bottines noires ou de chaussures à talon renforcé.

Concentrant toute son attention sur elle, s'appliquant à rester hors de vue pour le cas où elle se retournerait subitement, il trouva le moyen de marcher sous une cataracte. L'eau lui entra dans le cou. Au même moment, il entendit une voix qui criait :

— Chev, c'est toi ?

Il se baissa, posant un genou au milieu d'une flaque, derrière une pile de vieilles planches de récupération auxquelles adhérait du plâtre mouillé. Identité confirmée.

La cataracte, derrière lui, faisait trop de boucan pour qu'il entende ce qu'ils disaient, mais il les voyait parfaitement. Un jeune avec un blouson de cuir noir beaucoup moins usé que celui de la fille, et quelqu'un d'autre, tout en noir, avec une capuche relevée. Ils étaient assis sur une glacière, ou quelque chose comme ça, et celui qui portait le blouson avait une cigarette à la bouche et une sorte de crête au sommet de la tête. Un bon plan, avec toute l'eau qui tombait. La cigarette décrivit un arc de cercle et s'éteignit sous la pluie. Le type descendit de son siège et sembla échanger quelques mots avec la fille. Celui avec la capuche descendit aussi, en se déplaçant comme une araignée. C'était un sweat qu'il portait, constata Rydell, avec des manches qui dépassaient ses mains de quinze bons centimètres. Il ressemblait à une ombre molle comme celles que Rydell avait vues un jour dans un vieux film, où il fallait leur courir après pour les recoudre aux gens. Sublett aurait sans doute pu lui dire le titre immédiatement.

Il faisait des efforts désespérés pour ne pas bouger, le genou au milieu de la flaque, jusqu'à ce que ce soient eux qui bougent, les deux garçons encadrant la fille et l'ombre derrière eux, qui se retournait pour voir s'il n'y avait personne derrière. Rydell distingua un coin de visage blanc et une paire d'yeux à l'éclat dur et méfiant.

Il compta jusqu'à trois, puis les suivit.

Il était incapable de dire quelle distance ils avaient parcourue lorsqu'ils disparurent, lui sembla-t-il, d'un seul coup. Il essuya l'eau qui ruisselait sur ses yeux et s'efforça de comprendre ce qui s'était passé. Il s'aperçut qu'ils étaient descendus par un escalier pratiqué dans le tablier inférieur, ce qui était nouveau. Il entendit, en se rapprochant, de la musique qui montait. Et il vit une lueur bleutée qui venait d'une petite enseigne au néon proclamant en lettres bleues majuscules : DISSIDENTS COGNITIFS.

Il demeura là, hésitant quelques secondes, tandis que l'eau de pluie grésillait sur le transfo du néon. Puis il descendit les marches.

Elles étaient en contre-plaqué, avec des languettes antidérapantes genre papier de verre, mais cela ne l'empêcha pas de glisser, au risque de se casser la figure. Lorsqu'il arriva à la moitié de l'escalier, il sentit l'odeur de la bière et de plusieurs qualités de fumées.

Il faisait chaud à l'intérieur. C'était comme s'il entrait dans un bain turc. Et l'endroit était bondé. Quelqu'un lui jeta une serviette. Elle était lourde d'humidité, et claqua contre sa poitrine. Il s'en frotta cependant les cheveux et le visage, puis la relança dans la direction d'où elle venait. Un rire de femme éclata. Il se fraya un chemin jusqu'au bar et trouva une place à une extrémité du comptoir. Il chercha dans ses poches mouillées quelques pièces de cinq, qu'il fit claquer sur le comptoir.

— Une bière, demanda-t-il.

Il ne leva pas les yeux lorsque quelqu'un déposa une canette devant lui et fit disparaître les pièces. C'était une de ces marques japonaises, brassées en Amérique, que les gens n'appréciaient pas tellement dans des endroits comme Tampa. Fermant les yeux, il but la moitié d'un trait. Lorsqu'il les rouvrit pour poser la bière, quelqu'un, à côté de lui, demanda :

— La culbute ?

Il se tourna pour voir un personnage au menton effacé, aux lunettes roses étroites, aux lèvres fines et roses et aux cheveux blond-roux dégarnis sur le front, coiffés en arrière et luisants, d'une manière que l'humidité ambiante ne pouvait expliquer à elle seule.

— Pardon ? demanda Rydell.

— J'ai dit : « La culbute ? »

— J'avais entendu, fit Rydell.

— Et alors ? Ça vous intéresse ou pas ?

— Écoutez, mon vieux. Pour le moment, la seule chose qui m'intéresse, c'est cette bière, d'accord ?

— Votre téléphone, expliqua l'homme aux lèvres roses. Ou bien votre fax. Culbute garantie en un mois. Trente jours, ou bien les trente suivants gratis. Durée illimitée pour l'intérieur. Si vous voulez l'étranger, c'est possible aussi, mais ce sera trois cents pour la culbute de base.

Tout cela d'un seul trait, sur le même ton, qui rappelait à Rydell le genre de voix synthétique que l'on trouvait dans les jouets très bas de gamme.

— Une seconde, dit-il.

L'homme battit des paupières à plusieurs reprises derrière ses lunettes roses.

— Vous parlez d'un truc sur les téléphones de poche, pour ne pas payer la facture, c'est bien ça ?

L'autre se contenta de le regarder placidement.

— Merci, fit vivement Rydell. J'apprécie votre offre, mais je n'ai pas de téléphone sur moi. Si j'en avais, je serais heureux de m'arranger avec vous.

L'autre le regardait toujours sans ciller.

— Je croyais vous avoir déjà vu… Peu probable.

— Non, expliqua Rydell. Je suis de Knoxville. De passage. J'ai juste voulu échapper à la pluie.

Il décida qu'il était temps de se retourner pour balayer les lieux du regard. Les miroirs derrière le comptoir étaient trop embués. L'eau dégoulinait sur eux. Il s'adossa au comptoir et vit soudain cette Japonaise, celle qu'il avait aperçue, une fois dans les collines autour de Hollywood, quand il patrouillait avec Sublett. Elle se tenait sur une petite scène, toute nue, ses longs cheveux bouclés lui tombant à la

taille. Il s'entendit pousser un grognement plaintif.

— Hé ! lui dit l'homme. Hé…

Rydell s'ébroua, machinalement, comme un chien mouillé, mais elle était toujours là.

— Hé ! On peut s'arranger pour le crédit. (De nouveau cette vois monotone.) Vous avez des ennuis ? Vous voulez voir ce qu'ils ont sur vous ? Sur n'importe qui, si vous avez les numéros…

— Attendez, lui dit Rydell. Cette femme, là-bas. C'est qui ?

Les lunettes roses se penchèrent en avant.

— C'est qui ? répéta Rydell.

— C'est un hologramme, soupira l'homme d'une voix totalement différente.

Il s'éloigna.

— Chapeau, lui dit le barman, derrière lui. Vous venez de battre un record en vous débarrassant si vite d'Eddie la Crotte. La maison vous paie une tournée, mon vieux.

C'était un noir aux cheveux ornés de petites boules de cuivre. Il souriait à Rydell.

— On l'appelle comme ça parce que c'est tout ce qu'il vaut, pas plus. Il vous branche votre téléphone sur un boîtier vide, sans batterie, il appuie sur un ou deux boutons, fait quelques gestes entendus, vous embrouille et se casse avec votre fric. C'est Eddie tout craché, ça.

Il décapsula une canette et la posa à côté de la première.

Rydell regarda de nouveau la Japonaise. Elle n'avait pas bougé.

— J'ai voulu m'abriter de la pluie, fut tout ce qu'il trouva à dire.

— Vous avez bien choisi votre soir, fit le barman.

— Cette femme, là-bas…

— C'est la danseuse de Josie. Regardez bien. Elle va se mettre à danser dans une minute, dès qu'il y aura un morceau qu'elle aime.

— Josie ?

Le barman pointa l'index. Rydell suivit la direction de son doigt et vit une femme très grosse, dans un fauteuil roulant. Ses cheveux avaient la couleur et la texture d'une pelote de laine d'acier rugueuse. Elle portait une salopette bleue à bavette, toute neuve, et un sweat blanc XXL. Ses deux mains étaient cachées sous quelque chose qui était posé sur ses cuisses comme un manchon de plastique lisse et gris. Ses paupières étaient closes et son visage n'avait pas la moindre expression. Il n'aurait pas pu affirmer qu'elle ne dormait pas.

— Un hologramme ?

La Japonaise n'avait pas bougé d'un millimètre. Rydell se souvint de ce qu'il avait vu cette nuit-là. Des cornes d'argent et un pubis rasé en forme de point d'exclamation. Celle-ci n'avait aucune des deux caractéristiques, mais c'était bien elle. Il était prêt à le jurer.

— Josie est toujours en train de projeter, expliqua le barman

comme si c'était une chose contre laquelle personne ne pouvait rien.

— Avec ce truc qu'elle a sur les genoux ?

— Ça, c'est l'interface. Le projo est là-bas. (Il montra un endroit.) Au-dessus de la plaque NEC. Rydell aperçut un petit bidule noir fixé au sommet de la vieille plaque publicitaire illuminée. Cela ressemblait à une caméra ancien modèle, à fonctionnement optique. Il ignorait si NEC était une marque de bière ou autre chose. Tout le mur était tapissé de plaques du même genre. Il reconnut quelques noms. Il décida qu'il s'agissait plutôt de vieilles compagnies d'électronique.

Il regarda de nouveau le bidule, puis la grosse femme dans son fauteuil roulant. Il se sentit soudain très triste, et en même temps furieux, comme s'il avait perdu quelque chose.

— N'importe comment, j'ai été sûr, dit-il, pour lui tout seul.

— On s'y tromperait, fit le barman.

En imagination, Rydell vit quelqu'un qui se cachait dans les buissons au bord de la route, dans la vallée, et qui attendait qu'une voiture passe. Comme quand il jouait, gamin, avec ses copains, à jeter de vieilles boîtes de conserve sous les roues de bagnoles, dans Jefferson Street. Ça faisait le même bruit que s'ils avaient perdu un enjoliveur. Ils s'arrêtaient et descendaient faire le tour de leur caisse en secouant la tête. Ce qu'il avait vu, c'était à peu près la même chose. Quelqu'un qui s'amusait avec un jouet coûteux.

— Merde, fit-il.

Il venait de se rappeler qu'il était là pour chercher Chevette Washington dans toute cette foule ? Il ne percevait plus l'odeur de bière ni la fumée. C'était davantage celle des vêtements mouillés, sans compter les odeurs corporelles. Il repéra Chevette avec ces deux copains, serrés autour d'une minuscule table ronde dans un coin. La capuche du sweat était maintenant baissée, laissant voir une tête blanche couverte d'un duvet en brosse, avec une espèce d'oiseau ou de chauve-souris en tatouage sur le côté, à l'endroit où les cheveux auraient dû pousser. C'était le genre de tatouage qu'on faisait à la main et non sur une table dirigée par ordinateur. Tête-Chauve avait le visage dur, de profil, et il ne disait rien. Chevette Washington était en train de raconter quelque chose à l'autre, et elle n'avait pas l'air de rigoler.

La musique changea. On entendit des tambours, des milliers, comme s'ils étaient derrière les murs, avec des vagues de bruits bizarres qui déferlaient, refluaient, redéferlaient, à base de cris de femmes qui piaillaient comme des oiseaux, d'une manière pas naturelle. Les voix se modulaient comme des sirènes sur l'autoroute, et les tambours, quand on prêtait l'oreille, étaient en réalité de petits bruits multipliés à l'infini, qui n'avaient rien à voir avec des tambours.

La Japonaise – un hologramme, se rappela Rydell – leva les bras

et se mit à danser, avec des arrondis et sans lever les pieds, en suivant non pas le rythme des tambours mais celui des vagues qui déferlaient. Lorsque Rydell se força à détacher son regard du spectacle pour voir ce que faisait la grosse femme, il vit qu'elle remuait les mains sous son manchon de plastique.

Personne, à part Rydell et elle, ne semblait s'intéresser à la danseuse. Rydell était penché sur le comptoir, et il se demandait ce qu'il fallait qu'il fasse maintenant ?

Les instructions de Warbaby étaient précises. Il devait ramener les lunettes et la fille, ou bien les lunettes seulement, ou bien, en troisième, la fille seulement. C'était au moins la fille.

La musique de Josie s'estompa une dernière fois et la danse cessa. Il y eut quelques applaudissements venant d'un couple imbibé à une table. Josie hocha la tête comme pour remercier.

Le plus terrible, se disait Rydell, c'était que Josie, coincée dans son fauteuil roulant, n'était pas très forte pour faire danser cette chose. Cela lui rappelait un aveugle, dans le parc public de Knoxville, qui grattait toute la journée sa vieille guitare National dont il ne tirait que des accords de merde. Il jouait continuellement et il ne faisait jamais aucun progrès. Rydell avait toujours trouvé ça injuste.

Une table se libéra, non loin de celle où était assise Chevette Washington, et Rydell se précipita pour la prendre, avec la bouteille de bière qu'il avait gagnée pour s'être débarrassé d'Eddie la Crotte. Ce n'était pas encore assez près pour entendre ce qu'ils disaient, mais il pouvait toujours essayer de tendre l'oreille. Il chercha un moyen d'engager la conversation, mais il n'avait pas beaucoup d'espoir. Il ne se sentait pas particulièrement déplacé ici. La plupart des clients ne semblaient pas être des habitués. Ils avaient dû entrer là, comme lui, pour échapper à la pluie. Mais il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être cet endroit. Il ne savait même pas ce que "Dissidents Cognitifs" voulait dire. De plus, la discussion entre Chevette et l'autre semblait s'envenimer.

C'était son mec, se disait-il. Quelque chose, dans son langage corporel, suggérait la petite amie dépitée. Et lui semblait faire des efforts pour montrer à quel point il ne s'intéressait plus à ça, ce qui indiquait qu'il était probablement son ex.

Tout cela prit abruptement fin tandis que toutes les conversations s'arrêtaient en même temps. Levant la tête, Rydell vit le lieutenant Orlovsky, le flic à la tête de vampire de la brigade des Homicides de San Francisco, apparaître au bas de l'escalier avec son London Fog, une espèce de chapeau mou en plastique couleur chair sur la tête, et ses demi-verres rectangulaires qui lui donnaient un regard sinistre. Il se tenait planté là, avec l'eau qui dégoulinait sur sa gabardine noircie par la pluie et qui formait de petites mares autour de ses chaussures à

bout retourné pendant qu'il défaisait les boutons d'une main. Il avait toujours son gilet pare-balles en dessous, et sa main se posa sur la crosse profilée, moulée par injection, couleur kaki, de son H & K à culasse mobile. Rydell chercha le porte-badge au bout d'une cordelette en nylon qu'il aurait dû avoir autour du cou, mais ne vit rien.

Toute la salle avait les yeux fixés sur Orlovsky.

Celui-ci jeta à l'assistance un regard circulaire par-dessus ses demi-verres rectangulaires, en prenant son temps. C'était son regard de flic à deux mille volts. La musique, un truc high-tech étrange et vide, qui sonnait comme une canonnade dans une chambre d'échos, commença à prendre une signification différente.

Rydell vit Josie qui regardait le Russe avec une expression impossible à interpréter.

Repérant Chevette Washington dans son coin, Orlovsky s'avança jusqu'à sa table en prenant son temps et en forçant le reste de la salle à le prendre aussi. Il avait toujours la main sur sa crosse.

On aurait dit que le Russe s'apprêtait à pointer son arme et à faire un carton sur la fille. C'était vraiment l'impression qu'il donnait. Mais quel flic aurait agi ainsi ?

Orlovsky s'arrêta devant la table, à bonne distance, hors de portée de ses occupants mais assez près pour utiliser éventuellement son arme.

Rydell constata, non sans une certaine satisfaction, que l'ex était prêt à faire dans son froc. Tête-Chauve semblait moulé dans du plastique. Les mains à plat sur la table. Rydell aperçut un téléphone de poche entre ses doigts figés.

Orlovsky paralysa la fille de son regard électrique à pleine puissance. Son visage ridé, gris sous la lumière artificielle, n'esquissa pas le moindre sourire quand il souleva son chapeau mou en plastique de quelques millimètres entre deux doigts, en commandant :

— Levez-vous.

Chevette se mit debout, tremblante. La chaise branlante sur laquelle elle était assise tomba à la renverse derrière elle.

— À l'extérieur.

Le bord du chapeau mou indiqua l'escalier. La main velue d'Orlovsky couvrait la crosse du H & K.

Rydell entendit ses propres genoux craquer sous la tension. Il était penché en avant, agrippant les bords de sa table. Ses doigts sentaient de vieilles boules de chewing-gum durcies collées en dessous.

Les lumières s'éteignirent.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il avait essayé d'expliquer à Sublett ce qui s'était passé quand Josie avait lancé son hologramme sur Orlovsky, Rydell avait pris comme analogie les effets spéciaux, à la

fin des *Aventuriers de l'arche perdue*, lorsque ces espèces d'anges jaillissent du coffre pour attaquer les nazis.

Pour lui, sur le moment, tout était arrivé en même temps. Quand les lumières s'étaient éteintes, même les plaques publicitaires, sur le mur étaient devenues noires, et Rydell avait repoussé sa table, machinalement, pour se ruer vers l'endroit où Chevette se tenait. Mais une grosse boule lumineuse s'était formée, à partir d'un point issu de la partie supérieure de la plaque NEC. Cela avait la couleur de la peau de l'hologramme, entre miel et ivoire, tacheté du noir des yeux et des cheveux, comme un accéléré d'une carte météo par satellite. Tout autour du Russe, une sphère d'un mètre de diamètre tournoyait, à hauteur de sa tête et de ses épaules. Ses yeux et sa bouche, celle-ci ouverte pour pousser un hurlement silencieux, étaient déformés, agrandis. Chaque œil, durant une fraction de seconde, prit les dimensions de la sphère totale, de même que les dents blanches et démesurément longues.

Orlovsky essayait frénétiquement de repousser la sphère, et cela l'empêcha, durant un bref instant, de pointer son arme.

Mais cela donna également assez de lumière à Rydell pour qu'il s'assure qu'il tenait bien la fille et non l'ex. Il l'avait happée au passage par un poignet, oubliant tout ce qu'il avait appris sur l'usage des menottes ou autres moyens d'immobilisation, et il courait, du mieux qu'il pouvait, vers l'escalier.

Orlovsky hurla quelque chose, mais ce devait être du russe.

Son oncle, celui qui était parti faire le mercenaire en Afrique, disait toujours que la manière dont une belle nana remuait le cul en marchant, ça lui rappelait deux bébés lynx à l'intérieur d'un sac en jute. C'est cette expression qui lui vint à l'esprit tandis qu'il grimpait les marches à toute vitesse avec Chevette, propulsée devant lui comme un gros paquet de bonbons. Mais cela n'avait rien de particulièrement sexy.

Il avait de la chance qu'elle ne lui ait pas encore crevé un œil ou enfoncé une côte.

22
Robobof

Sans voir celui qui la poussait, elle lançait des coups de pied et des coups de poing derrière elle, en grimpant l'escalier, mais il la tenait si loin de lui, devant, qu'elle faillit s'étaler.

Quand elle émergea sur le tablier, malgré le peu de lumière qu'il y avait, elle vit qu'elle se trouvait nez à nez avec une espèce de pistolet mitrailleur en plastique de la couleur d'un jouet d'enfant. C'était encore un de ses affreux jojos en gabardine. Celui-ci n'avait pas de chapeau et ses cheveux mouillés encadraient un visage à la peau trop près des os.

— Maintenant, tu la lâches, enfoiré, dit-il avec la voix d'un héros de vieux film d'épouvante avec des monstres.

Elle faillit perdre l'équilibre quand celui qui la tenait la lâcha brusquement.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire, enfoiré ? reprit l'homme à la gabardine. Bouge un peu pour voir.

— War… fit celui qui l'avait tenue en se pliant en deux pour tousser… baby, acheva-t-il en se redressant, les mains sur les côtes, et en lui jetant un regard furieux. Putain de bon Dieu ! Vous avez une sacrée ruade, vous !

Il avait l'accent américain, lui, mais pas de la côte Ouest. Il portait un blouson en nylon à bon marché, avec une manche à moitié déchirée au niveau de l'épaule, et la doublure qui sortait.

— Bouge un peu pour voir.

Le canon en plastique de l'arme automatique était pointé sur son nez.

— Warbaby… Warbaby, fit l'autre, ou quelque chose d'approchant. C'est Warbaby qui m'a envoyé la chercher. Il est garé là-bas, derrière ces espèces de pièges à tanks. Il attend que je la lui ramène.

— Arkady…

C'était celui au melon en plastique, qui grimpait les marches derrière le type qui l'avait poussée. Il avait sur le nez une paire de lunettes de vision nocturne, avec un drôle de tuyau sous le bord du chapeau. Il tenait à la main quelque chose qui ressemblait à une petite bombe aérosol. Il prononça quelques mots dans cette langue qui ressemblait à du russe, tout en désignant l'escalier avec sa bombe.

— Si vous vaporisez du capiscum dans un escalier confiné comme celui-là, déclara celui qui l'avait poussée, ça risque de faire des dégâts. Lésions permanentes des sinus.

L'homme à la peau sur les os le regarda comme on fixe une bestiole qui sort en rampant de sous une pierre.

— C'est vous qui conduisez, c'est ça ?

Il fit signe à l'homme au chapeau de ranger sa bombe.

— On a pris le café ensemble. Enfin, du thé pour vous. Svobodov, c'est bien ça ?

Chevette surprit le regard que lui lança l'homme, comme si ça ne lui faisait pas plaisir qu'on prononce son nom devant elle. Elle aurait voulu lui expliquer que tout ce qu'elle avait entendu, c'était *Robobof*, à cause de l'accent de l'autre, mais ça ne pouvait pas être ça, naturellement.

Pourquoi vous l'avez prise ? demanda l'homme à la peau sur les os, Robobof.

— Elle aurait pu s'enfuir, dans le noir. J'ignorais que votre copain avait des lunettes infrarouges. N'importe comment, il m'a envoyé la chercher. Il ne m'a pas parlé de vous. Ou plutôt, ils m'ont dit que vous ne mettiez pas les pieds ici.

L'homme au chapeau était derrière elle, à présent, et il lui tordait le bras.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle en trépignant.

— Doucement, fit celui qui l'avait poussée dans l'escalier, comme si tout allait s'arranger. Ces hommes sont des officiers de police. Brigade des Homicides de San Francisco, c'est bien ça ?

Robobof émit un sifflement mauvais.

— Enfoiré…

— Des flics ? demanda Chevette.

— Parfaitement.

Cela lui valut un reniflement exaspéré de la part de Robobof.

— Arkady, il faut qu'on s'en aille d'ici. Ces tarés essaient de nous espionner d'en bas…

L'homme au chapeau ôta ses lunettes infrarouges et se mit à danser d'un pied sur l'autre comme s'il avait envie de pisser.

— Hé ! s'écria Chevette. Quelqu'un a tué Sammy. Si vous êtes des flics, écoutez-moi. Quelqu'un a tué Sammy Sal !

— Qui c'est ce Sammy ? demanda l'homme au blouson déchiré.

— Je travaille avec lui. Chez *Allied*. Sammy DuPree. Il s'est fait tirer dessus !

— Qui lui a tiré dessus ?

— Fermez-la, Rydell.

— Elle nous livre des informations importantes sur un meurtre, et vous me dites de la fermer ?

— Oui. Je vous dis de fermer votre putain de gueule. Warbaby, il vous expliquera.

Il tordit de nouveau le bras de Chevette pour l'obliger à aller avec

eux.

23
Ce qui est fait est fait

Svobodov avait insisté pour le menotter à Chevette Washington. C'étaient des Beretta, comme celles qu'il avait eues en patrouille à Knoxville. Svobodov disait qu'il fallait qu'ils aient les mains libres, pour le cas où les gens du pont s'apercevaient qu'ils emmenaient la fille.

Mais si c'était une arrestation, comment se faisait-il qu'ils ne lui aient même pas lu ses droits, ou simplement déclaré qu'elle était en état d'arrestation ? Rydell avait déjà décidé que si jamais l'affaire était portée devant les juges et qu'il soit appelé à la barre des témoins, il n'était pas question qu'il se parjure en disant qu'il avait entendu qui que ce soit énoncer les droits. Ces Russes étaient des cowboys à la con, d'après ce qu'il pouvait voir, exactement le genre de flics que l'académie de police s'efforçait de ne pas former.

D'un autre côté, ces types-là correspondaient exactement à l'idée que la plupart des gens se faisaient plus ou moins consciemment, d'un flic, cela venait, leur avait dit un de ses professeurs à l'académie, de toute une mythologie qui existait depuis toujours. Comme ce qu'ils appelaient le syndrome du père Mulcahy, dans les affaires de prise d'otages, quand les flics essayaient de décider de ce qu'il fallait faire. Ils avaient tous vu ce film avec le père Mulcahy[7], et ils s'exclamaient tous en chœur, oui je sais, je vais chercher un prêtre, je vais chercher les parents du mec, je pose mon flingue et j'entre discuter avec lui. Et s'ils faisaient ça, ils se prenaient une balle dans le cul, pour avoir confondu le cinéma et la réalité. Ça marchait d'ailleurs dans les deux sens, ce truc-là. Petit à petit, on finissait par devenir exactement comme les flics qu'on regardait à la télé. Les instructeurs les avaient mis en garde. Mais les gens comme Svobodov et Orlovsky, ceux qui venaient d'un autre pays, ils étaient peut-être encore plus sensibles à l'influence des médias. Il n'y avait qu'à voir comment ils s'habillaient.

Une chose était certaine, il allait se payer une bonne douche bien chaude. Il resterait jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, ou bien jusqu'à ce qu'il n'y ait plus du tout d'eau chaude. Ensuite, il s'essuierait et se changerait entièrement avec des vêtements bien secs, dans la chambre d'hôtel que Warbaby avait dû lui réserver. Il se ferait monter deux sandwiches club et un seau à glace avec quatre ou cinq de ces bières mexicaines au long goulot qu'on buvait à L.A. Après quoi il se calerait dans un fauteuil avec la télécommande et il regarderait la télé. Peut-être *Flic en peine*. Ou alors il appellerait Sublett pour lui raconter dans quelle aventure il s'était embarqué en Californie du Nord. Sublett

travaillait toujours tard la nuit, parce qu'il avait les yeux sensibles à la lumière du jour, et si c'était son soir de repos il était sûrement en train de regarder un de ses films.

— Regardez où vous allez !

Elle avait tiré si fort sur les menottes qu'il avait failli perdre l'équilibre. Il était sur le point de passer d'un côté d'un pilier et elle de l'autre.

— Ça va, excusez-moi, dit-il.

Elle refusait de le regarder. Mais il avait du mal à imaginer cette fille à cheval sur le ventre d'un type, avec un rasoir, en train de lui sortir la langue par une boutonnière dans la gorge. C'est vrai qu'elle avait dans la poche ce couteau en céramique, quand Svobodov l'avait fouillée, avec un mini-téléphone et les foutues lunettes après lesquelles tout le monde courait depuis le début. Elles ressemblaient à celles de Warbaby, et elles étaient rangées dans un étui spécial. Les Russes étaient tout heureux de les avoir trouvées, et elles étaient maintenant à l'abri dans la poche intérieure du gilet pare-balles de Svobodov.

Quelque chose lui disait aussi qu'elle ne manifestait pas une peur normale. Les vibrations n'étaient pas les mêmes que celles d'un délinquant ordinaire, que n'importe quel flic apprenait à reconnaître au bout de trois jours de métier. Elle avait peur comme une victime, même si elle avait reconnu tout de suite devant Orlovsky, qu'elle avait volé les lunettes. Mais elle disait que cela s'était passé la veille, au cours d'une soirée au *Morrisey*. Et aucun des deux Russes n'avait parlé d'homicides, ni mentionné le nom de Blix ou d'une quelconque autre victime. Il n'était même pas question de l'accuser de vol. Et elle répétait qu'on avait tué ce mystérieux Sammy. Qui était-ce ? Peut-être l'Allemand ? Les Russes l'avaient empêché de lui poser des questions, et elle refusait désormais de lui parler, sauf pour l'engueuler quand il s'endormait debout.

Sur le pont, la vie redevenait normale, plus ou moins, maintenant que la tempête était passée, mais il était Dieu sait quelle heure du petit matin, et ce n'était pas vraiment la foule pour venir recenser les dégâts. Les lumières revenaient un peu partout. Quelques personnes nettoyaient déjà devant chez elles, chassant l'eau du tablier. Des poivrots passèrent, puis un type qui avait dû prendre du dancer et qui parlait tout seul à cent à l'heure. Il les suivit jusqu'à ce que Svobodov sorte son H & K et se retourne en lui disant qu'il allait le transformer en Kit-Kat s'il ne bougeait pas de là son cul beurré au dancer pour filer à Oakland, tête de con. Naturellement, le mec n'insista pas. Ses yeux semblaient prêts à lui sortir de la tête, et Orlovsky éclata de rire. Ils arrivèrent dans un endroit mieux éclairé. C'était là que Rydell avait aperçu Chevette pour la première fois. Baissant les yeux pour voir où il mettait les pieds, il vit qu'elle portait des baskets noires comme les

siennes, avec des semelles intérieures en lexan.

— Y a pas mieux, comme pompes, lui dit-il.

Elle le regarda comme s'il était complètement fou. Il vit les larmes qui coulaient sur ses joues.

Svobodov lui enfonça le canon de son H & K à la jointure de la mâchoire, juste à côté de l'oreille droite, en lui disant :

— Tu ne lui parles pas, c'est compris, enfoiré ? Rydell le regarda obliquement, dans l'axe du canon. Il attendit d'être sûr qu'il ne risquait rien avant de faire oui de la tête. Après cela, il n'adressa plus la parole à la fille. Il n'essayait même pas de la regarder. Au bout d'un moment, il se risqua à tourner la tête vers Svobodov. Quand on lui ôterait ces menottes, il avait bien envie de se le faire, ce fils de pute.

Mais juste au moment où le Russe avait retiré le canon de dessous son oreille, Rydell avait aperçu quelque chose derrière lui. Juste une ombre, mais il en retira, plus tard, une idée assez précise. C'était un grand gaillard chevelu, qui les observait, alors qu'ils étaient en pleine lumière, à partir d'une entrée de couloir qui ne semblait pas faire plus de trente centimètres de large.

Rydell n'avait rien de spécial contre les Noirs ou les immigrés ou qui que ce soit, comme c'était le cas pour beaucoup de gens. En fait, c'était l'une des choses qui l'avaient aidé à entrer à l'académie de police alors qu'il n'avait pas un dossier scolaire particulièrement favorable. Ils lui avaient fait passer tous ces tests, et ils avaient décidé qu'il n'était pas raciste. Ce qui était vrai, mais pas parce qu'il avait particulièrement réfléchi à la question. Il ne voyait simplement pas l'utilité de la chose. Pourquoi s'emmerder à être comme ça ? De toute manière, personne n'allait retourner vivre à l'endroit d'où il était venu, et même si cela venait à se faire (se disait-il vaguement), il n'y aurait plus de viande fumée à la mongole, et nous nous retrouverions tous en train d'écouter le hard métal du Culte de la Pentecôte. Sans compter que la présidente Millbank était noire.

Il était obligé d'admettre, cependant, tandis que Chevette et lui avançaient en évitant les barres de béton des pièges à tanks et en balançant stupidement en rythme, comme des écoliers, leurs poignets menottés, qu'il commençait à en avoir plutôt marre, en ce moment, de quelques Noirs et étrangers bien précis. La mélancolie de prédicateur de télé de Warbaby, il en avait ras le bol. Freddie, c'était, comme aurait dit son père, le roi des enculés de la claquette. Svobodov et Orlovsky devaient correspondre à la définition de son oncle, celui qui avait fait l'armée, quand il parlait de "tronches de lard".

Il vit justement Freddie, le cul calé sur le pare-chocs avant de la Patriot, en train de remuer la tête au son de son casque tandis que les paroles ou il ne savait quoi faisaient le tour de ses baskets ornées de

diodes lumineuses rouges. Il avait dû s'abriter de la pluie dans la voiture, parce que sa chemise imprimée avec des pistolets et son gros short n'étaient même pas mouillés.

Quant à Warbaby, avec son long pardessus en patchwork et son chapeau enfoncé sur ses lunettes LV, il aurait ressemblé à un réfrigérateur si les réfrigérateurs avaient pu s'appuyer sur une canne.

La tire grise banalisée des Russes était garée nez à nez avec la Patriot, ses pneus blindés et son grillage safari en graphite hurlant "voiture de flics" à qui voulait l'entendre. Et le public ne manquait pas. Les habitants du pont les entouraient de partout, perchés sur les barres de béton ou sur leurs charrettes déglinguées. Il y avait des gamins, deux filles qui ressemblaient à des Mexicaines, avec un filet sur les cheveux, comme si elles travaillaient dans une usine alimentaire, quelques garçons à l'air mauvais, en bleus de travail maculés, penchés sur leur manche de pelle ou leur balai. Ils se contentaient de regarder d'un air neutre, cet air que prennent les badauds quand ils voient des flics à l'œuvre et qu'ils sont curieux de savoir ce qui se passe.

Rydell vit aussi qu'il y avait quelqu'un dans la voiture des Russes, à la place du mort, le cou rentré et les genoux relevés.

Les deux Russes encadrèrent Chevette et Rydell, en les forçant à avancer. Rydell les sentait nerveux à cause de la foule. Ils n'auraient pas dû laisser leur tire comme ça.

Svobodov, de si près, laissait entendre de drôles de crissements quand il marchait. C'était le gilet-armure, sous sa chemise, que Rydell avait déjà remarqué quand ils étaient dans ce boui-boui. Le Russe fumait une de ses Marlboro en rejetant bruyamment des nuages de fumée bleue. Il avait rangé son flingue.

Ils s'avancèrent ainsi jusqu'à Warbaby. Freddie éclaira toute la scène d'un sourire qui donna à Rydell l'envie de lui allonger un coup de pied, mais Warbaby faisait la même gueule sinistre que d'habitude.

— Enlevez-nous ces putains de bracelets, demanda Rydell à Warbaby en levant le poignet.

Le bras de Chevette fut entraîné par le mouvement, et la foule aperçut les menottes. Des murmures se propagèrent comme une onde.

— Tu les as ? demanda Warbaby à Svobodov.

Celui-ci toucha le devant de son London Fog.

— Ici, dit-il.

Warbaby regarda Chevette, puis Rydell.

— C'est bien, fit-il.

Puis, s'adressant à Orlovsky :

— Enlève-leur les menottes.

Orlovsky saisit le poignet de Rydell et introduisit une clef magnétique dans la fente.

— Monte dans la voiture, ordonna Warbaby à Rydell.

— Ils ne lui ont pas lu ses droits constitutionnels, fit ce dernier.

— Monte. C'est toi le chauffeur. Tu te rappelles ?

— Est-ce qu'elle est en état d'arrestation, M. Warbaby ?

Freddie se mit à glousser.

Chevette levait son poignet à l'intention d'Orlovsky, mais il était déjà en train de ranger la clef.

— Rydell, fit Warbaby, monte à ta place. Nous n'avons rien à faire ici.

La portière côté passager de la voiture grise s'ouvrit. Un homme en descendit. Il portait des bottes de cowboy noires et un long ciré noir. Ses cheveux brun-roux étaient de longueur moyenne, et il avait des fossettes de rire dans les joues, comme si quelqu'un les avait sculptées. Ses yeux étaient très clairs. Quand il sourit, ce fut pour exhiber deux tiers de gencives et un tiers de dents, avec des pavés d'or à chaque coin.

— C'est lui ! s'écria Chevette de sa voix rauque. C'est lui qui a tué Sammy !

C'est à ce moment-là que le chevelu, celui à la chemise crasseuse, que Rydell avait repéré sur le pont, lança son vélo en plein dans le dos de Svobodov. Ce n'était pas un vélo ordinaire, mais un énorme engin à moitié rouillé, qui freinait par contre-pédalage, avec un gros panier en acier soudé au milieu du guidon.

L'engin avec son panier devait peser au moins cinquante kilos, et il y avait bien cinquante kilos de ferraille dans le panier. Quand Svobodov se reçut le tout sur les reins. Il s'étala sur le capot de la Patriot tandis que Freddie faisait un bond de chat ébouillanté.

Le chevelu atterrit sur Svobodov, au milieu de toute cette ferraille, comme un ours saisi par la rage. Il attrapa le Russe par les deux oreilles et commença à lui cogner le visage sur le capot. Orlovsky était en train de sortir son H & K. Rydell vit Chevette se baisser pour prendre quelque chose sur le côté d'une de ses baskets. Elle planta le truc dans le dos d'Orlovsky. Cela ressemblait à un tournevis. L'armure pare-balles le protégea, mais il perdit l'équilibre au moment où il pressait la détente.

Rien au monde ne produit le même bruit qu'une salve de munitions sans douille, en automatique, éjectées par un mécanisme à culasse mobile. Ce n'était pas le claquement sec d'une mitrailleuse, mais plutôt un souffle assourdissant et prolongé.

La première giclée ne sembla rien atteindre de particulier, mais avec Chevette agrippée à son bras Orlovsky essaya de retourner l'arme contre elle. Une seconde rafale partit en direction de la foule. Les gens se mirent à hurler et à s'emparer des enfants pour les mettre à l'abri.

La bouche de Warbaby était légèrement ouverte, comme s'il avait

du mal à croire ce qu'il voyait.

Rydell était derrière Orlovsky lorsqu'il essaya de pointer de nouveau son arme, et il agit sans l'avoir prémédité.

Il lança un coup de pied vicieux au Russe, à peu près à dix centimètres au-dessous du creux du genou, et le troisième tir partit presque verticalement tandis qu'Orlovsky s'affaissait.

Freddie voulut saisir Chevette, sembla voir le tournevis pour la première fois et réussit *in extremis* à lever son portable à deux mains. Le tournevis transperça celui-ci de part en part. Freddie poussa un cri et le laissa tomber.

Rydell attrapa au vol le bracelet de menottes ouvert, celui qui lui avait été retiré du poignet, et tira.

Il ouvrit la portière de la Patriot, côté passager, et s'engouffra à l'intérieur, entraînant Chevette derrière lui. Tout en se glissant derrière le volant, il fut aux premières loges pour voir le chevelu continuer à cogner le visage en sang de Svobodov contre le capot, en faisant sauter chaque fois toute la ferraille rouillée qui les entourait.

Clef de contact. Moteur en marche.

Rydell vit tomber le téléphone de Chevette et l'étui des lunettes LV du gilet pare-balles de Svobodov. Il enfonça le bouton du baisse-glace électrique et sortit le bras. Quelqu'un tira sur le chevelu pour le séparer de Svobodov. Pop, pop, pop. Rydell passa la marche arrière et enfonça l'accélérateur au plancher. Il vit le type de la voiture grise qui pointait un petit revolver à deux mains comme on l'enseignait à l'académie de police. L'arrière de la Patriot s'écrasa contre quelque chose et Svobodov s'envola du capot dans un nuage de chaînes rouillées et de différentes longueurs de tuyaux. Chevette était en train d'essayer de sauter par sa portière ouverte, et il dut tirer sur les menottes d'une main tout en tournant le volant de l'autre. Puis il lâcha prise juste assez longtemps pour lancer le véhicule en avant à pleine vitesse. Il la saisit alors par le bras.

La portière côté passager se referma en claquant tandis qu'il fonçait sur l'homme au sourire, qui eut juste le temps de faire un bond de côté.

La Patriot chassait maintenant dans deux centimètres d'eau, et il évita de justesse d'accrocher l'arrière d'une grosse grue orange dressée à côté d'un bâtiment.

Il eut une vision insensée, dans le rétroviseur, par la lunette arrière : le pont semblait se dresser comme une épave couverte d'algues, sur un fond de ciel gris, tandis que Warbaby, faisant un pas en avant avec sa jambe raide, levait sa canne horizontalement, à hauteur de son épaule, pour la pointer sur la Patriot comme si c'était une baguette magique ou quelque chose du même genre.

Puis la canne cracha quelque chose qui fracassa la lunette arrière

de la Patriot, et Rydell prit un virage à droite si serré qu'il faillit les faire capoter.

— Bon Dieu ! fit Chevette avec la voix de quelqu'un qui parle dans son sommeil. Qu'est-ce que vous foutez ?

Il l'ignorait au juste, mais ce qui était fait était fait.

24
Le chant de la pile centrale

Lorsque les lumières s'éteignirent, Yamazaki chercha son sac à tâtons dans le noir. L'ayant trouvé, il sortit sa lampe-torche.

Dans le rayon de lumière blanche, il regarda Skinner qui dormait, la mâchoire inerte, sous une pile de couvertures, dans son sac de couchage en lambeaux.

Il explora les différentes planches, au-dessus de la tablette murale, où s'alignaient de petits pots à épices en verre transparent, tous identiques, contenant des vis en acier. Il y avait aussi un vieux téléphone en bakélite, qui lui rappela ce qu'était un "cadran", ainsi que des rouleaux de ruban adhésif de toutes tailles et de toutes couleurs, des câbles en cuivre à brins torsadés, du matériel qui avait dû servir à la pêche en mer et, finalement, un lot de bougies poussiéreuses entamées, attachées avec un ruban adhésif desséché. Choisissant la plus longue, il trouva un briquet à côté du poêle de camping vert. Il la posa verticalement au milieu d'une soucoupe blanche et l'alluma. La flamme vacilla un instant et s'éteignit.

La torche à la main, il s'avança vers la fenêtre et la poussa plus profondément dans son logement circulaire profond.

À la seconde tentative, la flamme tint bon, sans toutefois cesser de plier et de se tasser sous des courants d'air qu'il ne pourrait jamais localiser. Il retourna à la fenêtre et regarda au-dehors. Le pont était invisible sans ses lumières. La pluie frappait les carreaux presque horizontalement. Des gouttes arrivaient jusqu'à son visage à travers les fentes du verre ou les parties corrodées de l'armature circulaire.

Il lui vint à l'idée que cette pièce aurait pu aisément être transformée en chambre noire photographique. Si le verre central de la fenêtre ronde était retiré et si les autres carreaux étaient rendus opaques, une image inversée se formerait sur le mur opposé.

Yamazaki savait que la pile centrale, point d'ancrage principal du pont, était naguère considérée comme l'un des plus grands sténoscopes du monde. À l'intérieur de cette structure complètement noire, la lumière, pénétrant par un trou minuscule faisant office de sténopé, projetait en grand l'image du dessous du tablier inférieur, du pylône voisin et d'une partie de la Baie. Aujourd'hui, le cœur du système d'ancrage abritait un nombre indéterminé d'habitants mystérieux du pont, mais Skinner lui avait fortement déconseillé d'y aller. « Ce n'est pas la famille Manson, les gens qui vivent à Treasure Island, mais vous auriez tort d'y aller les emmerder. Ils n'ont pas l'habitude de recevoir des visites, vous comprenez ce que je veux

dire ? »

Yamazaki s'avança jusqu'à la bosse des câbles qui sortaient du plancher. Seule une protubérance ovale était visible, comme une formule mathématique qui vient déformer une surface topologique dans une représentation sur ordinateur. Il se baissa pour toucher les câbles polis par d'autres mains. Il y en avait trente-sept, chacun comprenant quatre cent soixante-douze brins, et soumis à des tractions de centaines de tonnes. Yamazaki sentait quelque chose de vaste et de puissant qui frémissait à travers cette bosse. La tempête, sans doute. Le pont était capable de mobilité considérable. Il se dilatait et se contractait en fonction de la chaleur et du froid. Les grosses dents d'acier des piles s'enfonçaient dans la roche sous le lit de boue de la Baie. Cette roche qui avait à peine bougé pendant le *Little Grande*.

Godzilla… Yamazaki frissonna au souvenir des images télévisées de la destruction de Tokyo. Il était à Paris avec ses parents, à ce moment-là. Aujourd'hui, au même endroit, une nouvelle citée s'élevait, dont les tours avaient poussé, littéralement, étage par étage.

La lueur de la bougie lui montra la petite télé de Skinner, oublié par terre. Il la porta sur la tablette, s'assit sur le tabouret et l'examina. L'écran, apparemment, n'avait subi aucun dommage. Il s'était simplement déboîté, retenu par une courte longueur de ruban plat multicolore. Il rentra le ruban dans son cadre et appuya des deux pouces sur les côtés de l'écran, qui se remit en place avec un déclic. Mais allait-il fonctionner ? Il se pencha pour examiner les boutons et appuya sur ON.

Des zébrures mauves et jaunes se succédèrent sur l'écran puis disparurent, laissant apparaître à leur place un reportage avec le logo NHK dans le coin inférieur gauche.

— … héritier présomptif de la fortune Harwood Levine, la célèbre firme de publicité et de relations publiques a quitté San Francisco cet après-midi après un séjour qui aurait duré plusieurs jours, en refusant tout commentaire sur les motifs de sa visite.

Visage tout en longueur, chevalin, plutôt beau, souriant au-dessus du col retourné de sa gabardine.

— Il était accompagné (plan moyen d'un couloir d'aéroport, vue d'une jeune femme brune et mince, enveloppée d'un élégant et luxueux fourreau noir, chaussures noires brillantes au talon enrichi de motifs en argent) de Maria Paz, personnalité du monde padanien des médias, fille du réalisateur de cinéma Carlo Paz… (la jeune femme, qui semblait malheureuse, disparut pour faire place à des vues infrarouges de la Nouvelle-Zélande, où les forces japonaises de maintien de l'ordre, dans leurs véhicules blindés, investissaient un aérodrome de campagne)… pertes attribuées au Front de Libération de l'Île du Sud, pendant qu'à Wellington se tenait…

Yamazaki essaya de changer de chaîne, mais les zébrures mauves et jaunes réapparurent puis l'écran encadra un portrait de Shapely, un docudrama de la BBC. Calme, sérieux, doucement hypnotique. Après deux autres tentatives infructueuses pour trouver une autre chaîne, Yamazaki laissa la voix off à l'accent britannique prendre le pas sur le vent, sur les gémissements des câbles et sur les craquements des cloisons en contre-plaqué. Il fixa son attention sur l'histoire familière, au dénouement connu, rassurant, en quelque sorte, par son immuabilité.

James Delmore Shapely avait attiré l'attention de l'industrie du sida durant les premiers mois du siècle nouveau. Il avait trente et un ans, se prostituait et se savait séropositif depuis douze ans. À l'époque de sa "découverte" par le docteur Kim Kutnik, d'Atlanta, en Géorgie, Shapely purgeait une peine de deux cent cinquante jours de réclusion pour racolage sur la voie publique. (Son statut de séropositif, qui aurait automatiquement alourdi sa peine, avait été apparemment escamoté du dossier.) Kutnik, qui faisait de la recherche pour le compte du groupe Sharman, filiale américaine des laboratoires pharmaceutiques Shibita, épluchait les statistiques médicales des prisons à la recherche d'individus séropositifs depuis dix ans au moins, totalement asymptomatiques, et qui avaient des numérations globulaires en lymphocytes T normales ou, comme dans le cas de Shapely, supérieures à la normale.

L'une des initiatives du groupe Sharman en matière de recherche avait été centrée autour de la possibilité d'isoler des variétés mutantes du HIV. En partant du principe selon lequel les virus obéissent aux lois de la sélection naturelle. Plusieurs biologistes du groupe émirent l'idée que le HIV, sous sa forme génétique initiale, qu'il avait à l'époque, était particulièrement mortel. Si on le laissait se développer sans contrainte, disaient-ils, ce virus mortel à cent pour cent, finirait par entraîner l'extinction de son hôte. (D'autres chercheurs du groupe Sharman avaient objecté que la période d'incubation très longue contribuait à la survie de la population hôte.) Comme prenait soin de le faire remarquer les rédacteurs de la BBC, l'idée d'isoler des variétés non pathogènes du HIV pour neutraliser des variétés mortelles avait été avancée un peu moins de dix ans auparavant, bien que l'aspect éthique de l'expérimentation sur des sujets humains eût gêné considérablement leurs travaux. Mais les données des chercheurs de Sharman dataient de travaux plus anciens, selon lesquels le virus cherchait à survivre, et ne pouvait pas le faire s'il exterminait son hôte. L'équipe de Sharman, dont le docteur Kutnik faisait partie, avait l'intention d'injecter à des patients séropositifs du sang provenant d'individus censés être infectés par des variétés non pathogènes du virus. Il était possible, pensaient-ils, que cette variété l'emporte sur

celle qui était mortelle. Kim Kutnik faisait partie des sept chercheurs à qui l'on avait donné pour tâche d'identifier le plus grand nombre possible d'individus séropositifs susceptibles d'abriter une variété non pathogène. Elle choisit de commencer ses recherches parmi les pensionnaires des prisons d'État qui, primo, étaient en bonne santé apparente et, secundo, avaient été déclarés séropositifs au moins dix ans plus tôt. La première liste comportait trente-six noms. J.D. Shapely en faisait partie.

— J'avais été frappée par le fait que sa numération globulaire en lymphocytes T était, ce jour-là, supérieure à 1200, et que ses réponses à mon questionnaire semblaient indiquer que le "safe sex", comme on l'appelait en ce temps-là, n'était pas exactement une priorité pour lui. Il était très ouvert, très exubérant, très naïf, en réalité, et lorsque je lui ai demandé, dans la salle des visites de la prison, ce qu'il pensait de la copulation orale, il s'est mis tout à coup à rougir. Puis il a ri, en ajoutant qu'il "taillait des pipes à tire-larigot".

L'actrice qui jouait Kutnik semblait sur le point de rougir elle-même.

— Naturellement, dit-elle, à cette époque-là, nous ne comprenions pas encore très bien les différents vecteurs de contagion de cette maladie, car, aussi grotesque que cela puisse paraître aujourd'hui, il n'y avait pas vraiment eu de recherches sérieuses sur les modalités de transmission exactes.

Yamazaki éteignit la télé. Par la suite, le docteur Kutnik ferait sortir Shapely de prison en tant que volontaire pour la recherche sur le sida, en vertu de la législation fédérale. Le projet du groupe Sharman serait combattu par les intégristes chrétiens qui désapprouvaient la transfusion de sang "souillé par le HIV" dans l'organisme de patients atteints du sida au stade terminal, et Kutnik, voyant que tout s'effondrait, rendrait publiques ses données cliniques suggérant que les relations sexuelles sans protection de plusieurs de ses malades avec Shapely avaient apparemment fait régresser leurs symptômes. Elle donnerait tranquillement sa démission, puis s'enfuirait au Brésil avec un Shapely complètement déboussolé. Là, à coup de dollars, sur un fond de guerre civile imminente, elle s'efforcerait, d'une manière qu'on ne pouvait qualifier que d'extrêmement pragmatique, de créer un climat propice à ses recherches.

L'histoire était particulièrement triste.

Mieux valait rester là, les coudes sur le bord de la tablette de Skinner, à écouter le chant de la pile centrale.

25
Sans pagaie

Il ne cessait de répéter qu'il était du Tennessee et qu'il n'en avait rien à foutre de toute cette merde. Elle pensait qu'elle allait mourir tellement il conduisait vite et que de toute façon, ces flics allaient continuer de leur coller au cul, ou bien celui qui avait tué Sammy Sal. Elle n'arrivait toujours pas à comprendre ce qui s'était passé. Et l'ombre qui avait sauté sur celui avec la peau sur les os, n'était-ce pas Nigel ?

Comme il avait pris à droite en quittant Bryant Street, elle lui dit de s'engager tout de suite dans Folsom sur la gauche, parce que si ces trous-du-cul arrivaient après eux, elle pensait que le mieux était de se retrouver sur le Haight, le meilleur endroit qu'elle connaissait pour disparaître de la circulation. Et c'était bien ce qu'elle comptait faire à la première occasion. Cette Ford était la même que celle de M. Matthews, qui tenait un dépôt un peu plus haut dans Beaverton. Et dire qu'elle avait essayé de poignarder quelqu'un avec un tournevis. C'était la première fois de sa vie qu'elle faisait une chose pareille. Elle avait aussi détruit l'ordinateur du Noir, celui avec la drôle de coiffure. Et ce bracelet à son poignet… De quoi avait-elle l'air, avec l'autre bout qui se balançait, ouvert, au bout de ses trois maillons de chaîne ?

Il allongea soudain le bras pour s'emparer de la menotte libre. Il fit quelque chose sur le bracelet sans quitter la rue des yeux. Puis il lâcha tout. Le bracelet était maintenant fermé.

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Pour que vous ne l'accrochiez pas par accident à quelque chose. Ça vous plairait de vous retrouver menottée à une poignée de porte ou à un poteau de sens interdit ?

— Enlevez-le-moi.

— J'ai pas la clef.

Elle agita les menottes sous son nez.

— Démerdez-vous pour m'enlevez ça !

— Rentrez-les dans la manche de votre blouson. Ce sont des Beretta. Les meilleures sur le marché.

Il semblait presque heureux d'avoir trouvé un sujet de conversation, et sa conduite se fit plus douce. Il avait les yeux bruns, et il n'était pas vieux. Moins de la trentaine. Il portait des fringues à bon marché, genre K-Mart, toutes mouillées. Ses cheveux brun clair étaient coupés court, mais pas assez pour être à la mode. Elle vit se crisper un muscle au coin de sa mâchoire, comme s'il avait un chewing-gum dans la bouche, mais ce n'était pas le cas.

— Où on va ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais foutre rien, dit-il en enfonçant un peu l'accélérateur. C'est vous qui m'avez demandé de prendre à gauche.

— Qui vous êtes ?

Il la regarda une fraction de seconde avant de répondre.

— Rydell. Berry Rydell.

— Barry ?

— Berry. Avec un E. Hé ! C'est éclairé, ici. Il y a plein de monde.

— Exact.

— Où est-ce que…

— Prenez à droite.

— D'accord, fit-il en obéissant. Pourquoi ?

— Pour être sur le Haight. C'est plein de gens la nuit, et les flics y sont rarement.

— On abandonne la caisse ?

— Y a qu'à tourner le dos trois secondes, et c'est gagné.

— Il y a des distribanques dans le coin ?

— Non.

— En voilà un, en tous cas.

Un peu plus loin sur le trottoir, des morceaux de verre de sécurité pendaient encore à l'endroit où avait été la vitre. Elle n'avait jamais remarqué, jusque là, qu'il y avait un distributeur à cet endroit.

Il sortit de sa poche arrière un portefeuille qui paraissait imbibé d'eau et en retira des cartes de crédit. Trois.

— Il me faut du liquide, fit-il en se tournant vers elle. Si vous voulez foutre le camp, ne vous gênez pas.

Il mit la main dans la poche intérieure de son blouson et en sortit les lunettes ainsi que le téléphone de Codes qu'elle avait embarqué lorsque les lumières s'étaient éteintes au *Dissidents*. Elle savait, par Lowell, que les gens qui ont des emmerdes ont besoin d'un téléphone, la plupart du temps bien plus que de n'importe quoi d'autre.

— C'est à vous, dit-il en laissant tomber les deux objets sur ses genoux.

Il descendit de la voiture, s'avança devant le distributeur et introduisit une première carte, puis une deuxième au bout d'un moment. Chevette vit l'appareil émerger lentement de derrière son blindage, timide et hésitant, avec les caméras chargées de surveiller la transaction. Il pianotait patiemment, du bout des doigts, sur le côté de la machine. Ses lèvres s'avançaient comme s'il sifflait, mais il n'émettait aucun son. Elle regarda le téléphone et l'étui à lunettes sur ses genoux, en se demandant pourquoi elle ne foutait pas le camp, comme il avait dit.

Finalement, il revint en comptant du pouce une petite liasse de billets. Il les mit dans la poche de son jean et s'assit au volant. Puis il

se pencha pour faire voler sa première carte en direction du distributeur, qui se rétractait déjà dans sa coquille comme un crabe.

— Je ne sais pas comment ils ont fait pour l'invalider si vite depuis que vous avez planté ce truc dans le portable de Freddie, murmura-t-il.

Il lança sa deuxième carte sur le trottoir, puis sa troisième. Elles restèrent devant le distributeur tandis que la plaque blindée en lexan se mettait en place, avec ses petits hologrammes qui clignotaient sous les projecteurs halogènes de la machine.

— Quelqu'un va les ramasser, dit-elle.

— J'espère bien. Qu'ils se paient un voyage sur la planète Mars.

Il fit une manœuvre en arrière avec les quatre roues, et la Ford fit un bond en s'insérant dans la circulation, faisant faire un écart à une voiture qui arrivait, le conducteur appuyant à mort sur le frein et l'avertisseur en même temps, la bouche en O. La partie de Chevette qui était restée messagère se réjouit, pour toutes les fois où c'était à elle que les automobilistes avaient fait le coup.

— Merde ! s'écria Rydell en tripotant le levier de vitesse jusqu'à ce qu'il trouve la bonne position : puis ils bondirent en avant.

Les menottes frottaient à l'endroit où le serpent rouge lui avait laissé sa marque.

— Vous êtes flic ? demanda-t-elle.

— Non.

— Vous travaillez pour la sécurité ? Au *Morrisey*, par exemple ?

— Non plus.

— Qu'est-ce que vous faites, alors ?

La lumière des enseignes au néon éclairait son visage, en donnant l'impression qu'il réfléchissait.

— Je remonte un torrent de merde, lui dit-il. Sans pagaie.

26
Gens de couleurs

La première chose que vit Rydell en descendant de la Patriot, face à une impasse qui débouchait dans Haight Street, ce fut un unijambiste manchot sur une planche à roulettes. Il était couché dessus sur le ventre et se propulsait en avant avec un curieux mouvement de déhanchement qui le faisait penser aux cuisses d'une grenouille empalée par un trident. Il lui restait son bras droit et sa jambe gauche, ce qui lui assurait au moins une sorte de symétrie, mais la jambe n'avait pas de pied. Le visage, par un étrange phénomène d'osmose, avait la couleur du béton sale. Rydell n'aurait même pas su dire à quelle race il appartenait. Ses cheveux, s'il en avait, étaient dissimulés par un bonnet noir en tricot, et le reste de son corps était enveloppé d'un vêtement d'une seule pièce qui semblait constitué de morceaux de chambre à air cousus ensemble. Il leva la tête en passant devant Rydell, à travers les flaques d'eau laissées par la tempête, dans la direction de la rue, et Rydell crut l'entendre crier un truc du genre :

— T'as quelque chose à me dire ? T'as quelque chose à me dire ? Tu ferais bien de fermer ta gueule…

Il demeura là, sa Samsonite à la main, pour le regarder passer. Puis il entendit un bruit de grelots. C'étaient les ferrures du blouson de Chevette.

— Vous venez ? dit-elle. Vaut mieux pas s'éterniser dans des endroits comme ça.

— Vous avez vu ? demanda Rydell en agitant sa valise.

— Si vous restez dans le coin, vous verrez pire que ça.

Rydell se tourna vers la Patriot. Il avait verrouillé la portière et laissé la clef sous le siège du conducteur, parce qu'il ne voulait pas que ça paraisse trop facile, mais il avait oublié de remonter l'une des vitres arrière. C'était la première fois qu'il essayait de se faire voler une voiture.

— Vous êtes sûre que quelqu'un va la piquer ? demanda-t-il.

— Si on reste encore un peu ici, ils vont nous embarquer nous aussi.

Elle commença à s'éloigner. Rydell la suivit. Il y avait des trucs tracés sur les murs de brique, aussi haut qu'une main pouvait arriver, mais ça ne ressemblait à aucun langage qu'il connaisse, excepté, peut-être, la manière dont on écrivait les gros mots dans les dessins humoristiques.

Ils venaient de tourner au coin de la rue, sur le trottoir, lorsque Rydell entendit démarrer le moteur de la Patriot. Cela lui donna la

chair de poule, comme quand il lisait une histoire de fantôme, parce qu'il n'y avait personne là-bas, et il ne voyait plus nulle part l'homme à la planche à roulettes.

— Regardez le trottoir devant vous, lui dit Chevette. Ne levez pas la tête quand ils passeront, ou ils vont nous tuer.

Rydell fixa le bout de ses baskets.

— Vous fréquentez beaucoup les voleurs de voitures ?

— Avancez. Ne parlez pas, ne regardez pas.

Il entendit la Patriot qui tournait au coin de la rue et s'avançait au pas à leur hauteur. Ses orteils produisaient des bruits de succion à chaque pas qu'il faisait, et il se demanda si c'était cela la mort, quand la dernière pensée qu'on avait était celle d'un petit inconfort comme ça, avoir les pieds mouillés dans ses chaussettes et se dire qu'on ne pourra plus jamais en changer.

La Patriot accéléra par à-coups, le chauffeur n'était visiblement pas familiarisé avec la disposition des vitesses. Il voulut dresser la tête.

— Restez tranquille, lui dit-elle.

— C'est des copains à vous, ou quoi ?

— Des pirates de la rue, c'est comme ça que Lowell les appelle.

— Qui est ce Lowell ?

— Vous l'avez vu au *Dissidents*.

— Le bar ?

— C'est pas un bar. Un café.

— On y sert de l'alcool.

— Un café. Où on a des habitudes.

— Qui ça, "on" ? Ce Lowell ? C'est un habitué ?

— Oui.

— Vous aussi ?

— Non, dit-elle avec un mouvement d'humeur.

— C'est votre copain, Lowell ? Votre petit ami ?

— Vous avez dit que vous n'étiez pas flic. Vous posez des questions comme si vous l'étiez.

— Je ne suis pas flic. Demandez-leur.

— C'est quelqu'un que je connaissais, rien de plus.

— D'accord.

Elle regarda la Samsonite.

— Vous avez un flingue là-dedans ?

— Des chaussettes propres. Des sous-vêtements.

Elle leva la tête pour le regarder.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous n'êtes pas obligé. Qu'est-ce qu'on fait, on va marcher encore longtemps comme ça ? Vous connaissez un endroit où aller, dans cette rue ?

— On voudrait voir quelques flashes, dit-elle au gros homme.

Il avait de drôles de trucs qui lui transperçaient les mamelons et qui ressemblaient à des cylindres de serrure Yale. Ça lui tirait tout vers le bas, et Rydell ne supportait même pas de regarder ça. Il portait un pantalon blanc trop large, dont l'entrejambe descendait à hauteur des genoux, et un petit gilet de velours bleu brodé d'or. Il était gras et mou et couvert de tatouages.

L'oncle de Rydell, celui qui était parti faire la guerre en Afrique et qui n'était jamais revenu, avait deux ou trois tatouages. Le plus beau, sur toute la largeur de son dos, représentait un dragon avec des cornes et un sourire niais. Il l'avait rapporté de Corée. Huit couleurs, entièrement exécuté par ordinateur. Il avait raconté à Rydell comment la machine avait cartographié son dos pour lui montrer exactement à quoi cela ressemblerait quand ce serait fini. Puis il s'était étendu sur une table pendant que le robot le tatouait. Rydell s'était représenté une sorte d'aspirateur avec des bras chromés flexibles terminés par des aiguilles, mais son oncle disait que ça ressemblait davantage à une imprimante matricielle, et qu'il avait fallu repasser huit fois, une fois pour chaque couleur. Le dragon, cependant, était super, bien mieux fait que les autres tatouages qu'il avait sur les bras, des aigles U.S. et l'emblème de Harley. Quand son oncle s'exerçait dans la cour avec les haltères que Rydell avait achetés chez Sears, il voyait le dragon qui ondulait.

Le gros type aux mamelons percés avait des tatouages partout excepté sur la figure et sur les mains. Cela lui faisait comme un costume. Et ils étaient tous différents. Pas d'aigles ni d'emblèmes de Harley, mais ils allaient très bien ensemble. Rydell avait le vertige quand il les regardait. Il préférait admirer les murs, qui étaient également couverts de tatouages, formant une espèce de catalogue pour les clients.

— Vous êtes déjà venue ici, fit l'homme.

— Oui, répondit Chevette. Avec Lowell. Vous vous souvenez de lui ?

Le gros homme haussa les épaules.

— Mon ami et moi, fit Chevette, on aimerait choisir un motif.

— Votre ami, c'est la première fois qu'il vient.

Il avait dit cela de manière courtoise, mais Rydell perçut l'interrogation dans sa voix, et l'homme ne cessait de regarder sa valise.

— N'ayez pas peur, murmura Chevette. C'est un copain de Lowell, lui aussi.

— Vous êtes du pont, fit l'autre, comme s'il avait de la sympathie pour les gens de là-bas. La dernière tempête a été terrible, n'est-ce pas ? J'espère que vous n'avez pas subi trop de dégâts. J'ai eu un

client, le mois dernier, qui s'est amené avec un Cibachrome panoramique, qu'il voulait se faire encrer dans le dos. Une vue du pont avec tous ses détails. Très réussi, comme cliché, mais ça ne rentrait pas en largeur, et il ne voulait pas qu'on réduise la taille. (Il jeta un regard sur Rydell.) Sur votre copain, il y aurait eu de la place.

— Vous pourriez le faire sur lui ? demanda Chevette.

Rydell savait qu'elle disait ça pour le faire parler, par instinct, pour entretenir son intérêt.

— Nous faisons tout ici, chez *Gens de Couleurs*. Lloyd à transféré le cliché sur système graphique, avec une rotation de trente degrés et un renforcement de la perspective. Le résultat est *somptueux*. C'est pour vous ou pour votre copain que vous vouliez voir des flashes ?

— Euh… en fait, c'était pour tous les deux. Quelque chose qui aille ensemble, vous comprenez ?

— Très romantique, fit le gros homme en souriant.

Rydell regarda Chevette.

— Suivez-moi, leur dit le gros homme.

Cela cliquetait de partout quand il marchait, et Rydell fit la grimace.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé ? Leur demanda le patron.

— Plutôt du café, pour moi, fit Rydell.

— Je suis vraiment navré, Butch a pris son après-midi et je ne sais pas faire marcher la machine. Mais le thé est très bon, vous savez.

— Bien sûr, fit Chevette en donnant un coup de coude à Rydell pour le faire avancer. Du thé, ça ira très bien.

L'autre les précéda dans un couloir, puis dans une petite pièce équipée d'écrans muraux et d'un canapé en cuir.

Je vais vous préparer ça, dit-il en s'éclipsant dans un cliquetis de ferraille.

— Pourquoi vous avez dit ça, sur des tatouages qui vont ensemble ? demanda Rydell quand ils furent seuls.

Il regarda autour de lui. La pièce était propre, les murs nus, la lumière tamisée, sans ombres.

— Pour qu'il nous laisse choisir seuls, et aussi parce que le choix va durer beaucoup plus longtemps.

Rydell posa sa Samsonite et s'assit sur le canapé.

— On peut rester ici quelque temps ?

— Oui, du moment qu'on se passe des flashes.

— C'est quoi des flashes ?

Elle prit une petite télécommande et alluma l'un des écrans muraux. Des menus s'affichèrent. Elle sélectionna des gros plans en haute résolution de morceaux de peau tatoués. Le gros homme revint avec deux timbales épaisses de thé fumant sur un petit plateau.

— Le vôtre est vert, dit-il à Chevette, et le vôtre est mormon, dit-

il à Rydell, parce que vous auriez préféré du café.

— Euh… merci, fit Rydell en prenant sa timbale.

— Surtout, prenez votre temps, leur dit le patron. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi.

Il sortit, le plateau sous le bras, et referma la porte derrière lui.

— Mormon ? fit Rydell en reniflant son thé.

Il trouvait qu'il n'avait pas tellement d'odeur.

— Vous n'êtes pas censé boire du café. Il y a de l'éphédrine dans ce genre de thé.

— De la drogue ?

— C'est extrait d'une plante qui empêche de dormir. Comme le café.

Rydell décida que c'était trop chaud pour qu'il le boive tout de suite, de toute manière. Il posa la timbale par terre à côté du canapé. La fille sur l'écran avait un dragon qui ressemblait un peu à celui de son oncle, mais sur la hanche gauche. Avec un anneau d'argent qui lui perçait le bord supérieur du nombril. Chevette zappa sur un gros bras de biker avec le visage de la présidente Millbank en nuances de gris.

Rydell ôta son blouson humide, s'aperçut qu'il était déchiré à l'épaule et que la doublure ressortait. Il le laissa tomber par terre derrière le canapé.

— Vous êtes tatoué ? demanda-t-il.

— Non.

— Comment ça se fait que vous sachiez tous ces trucs, alors ?

— Par Lowell, lui dit Chevette en faisant défiler six ou sept autres images. Il a un Giger.

— Un Giger ? répéta Rydell en ouvrant la Samsonite.

Il sortit une paire de chaussettes et commença à délacer ses baskets.

— Un peintre, tradition du XIX^e^ siècle ou quelque chose comme ça. Très classique. Biomech. Ce Giger qu'il s'est fait encrer sur le dos, ça s'appelle N.Y.C. XXIV. (Elle épela comme des lettres : x, x, i,v.) Paysage de grande ville. Tout en noir. Mais il lui faut des compléments sur les bras pour aller avec. Alors, on est venus ici voir d'autres Giger.

— Vous ne voulez pas vous asseoir ? demanda Rydell. Vous me donnez le torticolis.

Elle n'arrêtait pas d'aller et venir devant les écrans avec sa télécommande. Il enleva ses chaussettes mouillées, les mit dans le sac de Conteneur-City et enfila les neuves. Il aurait bien voulu rester un peu sans ses baskets, mais s'ils étaient obligés de filer en vitesse ? Il les remit. Il était en train de les lacer lorsqu'elle s'assit à côté de lui sur le canapé.

Elle défit la fermeture Éclair de son blouson et l'enleva. Les Beretta cliquetèrent. Les manches de son tee-shirt noir avaient été

découpées aux ciseaux, et le haut de ses bras était lisse et blanc. Elle se pencha pour poser le blouson par terre, à l'autre bout du canapé, et il resta debout contre le mur. Le cuir était si rigide, avec les manches pendantes, qu'il semblait dormir debout. Rydell aurait bien aimé dormir un peu, lui aussi.

Chevette reprit la télécommande.

— Au fait, lui dit-il. Ce type à la gabardine, là-bas, celui qui a tiré sur…

Il allait dire sur le chevelu au vélo, mais elle lui saisit le poignet, en faisant cliqueter les menottes.

— Sammy. Il a tué Sammy, chez Skinner. Il… voulait les lunettes, et c'était Sammy qui les avait…

— Une seconde. Une seconde. Ces lunettes. Tout le monde court après. Warbaby, il les veut aussi.

— Qui est Warbaby ?

— Le gros Noir qui a fracassé la lunette arrière de la voiture que je lui volais. C'est lui Warbaby.

— Et les lunettes, vous croyez que je sais ce que c'est ?

— Vous ne savez pas pourquoi tout le monde les veut ?

Elle lui jeta le genre de regard qu'on pourrait jeter à un chien qui viendrait vous dire que la journée est belle et que vous devriez acheter un billet de loterie.

— Si on commençait par le commencement, hein ? fit Rydell. Dites-moi d'abord comment vous les avez eues, ces foutues lunettes.

— Pourquoi je vous le dirais ?

Il médita sa question.

— Parce que vous seriez morte, en ce moment, si je n'avais pas fait la stupide connerie de vous donner un coup de main, là-bas, quand vous étiez dans la merde.

Elle médita à son tour.

— D'accord, fit-elle au bout d'un moment.

Il y avait peut-être vraiment quelque chose dans le thé mormon du gros, ou alors Rydell avait franchi le stade d'épuisement où tout bascule pendant un moment et où on commence à croire qu'on est encore plus éveillé, dans un sens, qu'on ne l'a jamais été. Mais il se retrouvait là en train de boire ce thé à petites gorgées et de l'écouter parler, et quand elle était tellement absorbée par son histoire qu'elle en oubliait de faire défiler les tatouages sur l'écran, c'était lui qui le faisait pour elle.

Une fois les épisodes remis en ordre séquentiel, Chevette était originaire de l'Oregon, n'avait pas de famille, avait atterri ici par hasard, s'était installée sur le pont chez ce vieux, qui avait apparemment une case en moins et un problème à la hanche. Il avait

besoin de quelqu'un pour s'occuper de lui, et elle avait dégoté un boulot comme coursière cycliste à San Francisco. Rydell avait l'habitude de ces gens-là, depuis l'époque où il était flic à pied à Knoxville. Il fallait leur mettre sans cesse des contredanses parce qu'ils roulaient sur le trottoir, et ils ne se laissaient pas faire. Mais ils gagnaient pas mal d'argent, s'ils étaient sérieux. Sammy, le Noir, celui dont elle disait qu'il s'était fait tuer, était coursier, lui aussi, chez *Allied*.

La manière dont elle racontait comment elle avait piqué les lunettes dans la poche d'un mec à cette fête du *Morrisey* où tout le monde avait bu un petit coup de trop, ça se tenait, pour lui. On n'inventait pas ce genre d'histoire. Elle les avait prises dans sa poche, sur un coup de tête, parce que la gueule du mec ne lui revenait pas et qu'il était devant elle. Délit de circonstance. Seulement, elle était tombée sur quelque chose qui avait de la valeur.

D'après sa description, il avait compris que le trou-du-cul du *Morrisey* était celui à qui on avait fait cette cravate cubaine. Allemand de naissance, citoyen du Costa Rica ou peut-être ni l'un ni l'autre. C'était lui qui figurait à la place d'honneur dans le fax obscène de Warbaby, et lui qui faisait l'objet de l'enquête de Svobodov et Orlovsky, si toutefois ces deux-là enquêtaient sur quoi que ce soit.

— Merde, fit-il au milieu d'une explication qu'elle était en train d'essayer de lui donner.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien du tout. Continuez de parler.

Les Russes étaient des ripoux, ça ne faisait plus, pour lui, aucun doute. Ils étaient de la brigade des Homicides, et ils étaient ripoux. Il aurait parié un paquet de dollars contre un beignet à trou qu'ils étaient là pour faciliter l'accès de Warbaby aux lieux du crime et extorquer des renseignements aux ordinateurs de leur service. Le reste, ce n'était que pour la galerie, c'est à dire pour lui, Rydell, l'employé. Et qu'est-ce que Freddie lui avait dit, l'autre fois, sur DatAmerica et SecurIntens qui étaient pratiquement une seule et unique compagnie ?

Chevette était lancée, à présent, et on ne pouvait plus l'arrêter. Elle racontait comment Lowell, celui qui avait beaucoup de cheveux, pas le Skinhead, l'autre, et qui avait été son copain, pour ainsi dire, à une époque, il savait s'y prendre avec les ordinateurs (vous voyez ce que je veux dire ?) Mais il fallait beaucoup d'argent pour ça, et ça lui faisait toujours un peu peur, à elle, parce que, chaque fois qu'il parlait des flics, il disait qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter à ce sujet.

Rydell hocha la tête, en faisant machinalement défiler de nouvelles images de tatouages, parmi lesquelles une fille avec des œillets en guise de bikini. Mais il suivait en réalité une boucle de pensée dans sa tête, où Hernandez menait à SecurIntens, qui menait

au *Morrisey*, qui menait à Warbaby, qui menait à SecurIntens. Et Freddie qui disait que DatAmerica et SecurIntens c'était la même chose…

— … Désir…

Rydell battit plusieurs fois des paupières. Il avait devant lui un type maigre avec J.D. Shapely, mélancolique, sur le torse. Mais qui ne serait pas déprimé, avec des poils de torse qui vous sortent des yeux ?

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

— La République. La République du Désir.

— Et alors ?

— C'est pour ça que Lowell est persuadé que les flics le laisseront tranquille. Mais je lui ai dit qu'il se foutait le doigt dans l'œil.

— Des pirates informatiques.

— Vous n'avez pas écouté un seul mot.

— C'est pas vrai, protesta Rydell. Désir, République du. Repassez un peu celui-là.

Elle prit la télécommande et fit un retour sur un crâne rasé avec un soleil au sommet et des planètes qui orbitaient jusqu'au ras des oreilles, puis sur une main avec une bouche hurlante au milieu de la paume, et sur les pieds couverts d'écailles de monstre bleu-vert.

— Je disais que Lowell se fourre le doigt dans l'œil quand il croit qu'il est protégé par la République du Désir, et qu'ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent avec les ordinateurs et tout ça, et que si quelqu'un lui fait des emmerdes, il aura affaire à eux.

— Sans déconner, fit Rydell. Vous les avez vus, ces gens-là ?

— On ne les voit pas. On peut leur parler au téléphone, ou avec des lunettes spéciales, et ça c'est quelque chose.

— Pourquoi ?

— Ils ressemblent à des langoustes, ou à des vedettes de télé, une connerie comme ça. Mais je sais pas pourquoi je vous dis tout ça.

— Parce que sinon je vais m'endormir, et comment on fera pour décider si on choisit les écailles aux pieds ou les œillets au cul ?

— À vous maintenant, dit-elle.

Elle ne prononça plus un mot jusqu'à ce qu'il se décide à parler.

Il lui expliqua qu'il était de Knoxville et comment il était entré à l'académie de police, comment il regardait tout le temps *Flics en peine*, et lorsqu'il était devenu flic et qu'il avait eu des problèmes, il était presque passé à l'émission. Ils l'avaient amené à Los Angeles parce qu'ils ne voulaient pas que les Survivants Adultes du Satanisme leur coupent l'herbe sous les pieds, mais il y avait eu Pooky l'Ours, et ils avaient perdu tout intérêt pour lui, alors il s'était engagé chez SecurIntens où on lui avait donné Gunhead à conduire. Il lui parla de Sublett et de la chambre à Mar Vista avec Kevin Tarkovsky. Il passa sur la République du Désir et sur le soir où il avait foncé avec

Gunhead dans le salon des Shonbrunn, à Benedict Canyon. Il raconta comment Hernandez était venu le voir, l'autre jour, mais ça paraissait des siècles, pour lui dire que M. Warbaby voulait l'engager comme chauffeur. Elle demanda des explications sur les pisteurs. Il lui expliqua ce qu'ils étaient censés faire, et ce qu'ils faisaient probablement, à son avis, et elle estima qu'ils n'étaient pas un cadeau.

Quand il eut terminé, elle le considéra un moment sans rien dire.

— C'est tout ? demanda-t-elle. C'est comme ça que vous vous êtes retrouvé ici ?

— C'est tout, oui.

— Bon Dieu ! fit-elle en remuant plusieurs fois la tête, latéralement.

Ils contemplèrent une paire de maillots entiers dont l'un était fait uniquement de circuits imprimés comme ceux que l'on dessinait sur les anciennes cartes électroniques.

— Vous avez des yeux, lui dit-elle en s'interrompant pour bâiller longuement, on dirait deux trous de pisse dans un tas de neige.

On frappa à la porte. Elle s'entrebâilla légèrement. Quelqu'un (ce n'était pas celui qui faisait des bruits de grelots quand il marchait) avança la tête pour leur dire :

— Vous arrivez à vous décider ? Henry est rentré à la maison.

— Le choix n'est pas facile, lui dit Chevette. Il y a beaucoup de motifs et on n'a pas intérêt à se tromper.

— Aucun problème, fit la voix, blasée. Continuez de chercher.

La porte se referma.

— Faites voir ces lunettes, demanda Rydell.

Elle se pencha pour prendre son blouson et en sortir l'étui et le téléphone. Elle lui passa les lunettes. Il vit que l'étui était d'une substance foncée, aussi fine qu'une coquille d'œuf mais rigide comme de l'acier. Il l'ouvrit. Les lunettes étaient la copie conforme de celles de Warbaby. Grosse monture noire, verres noirs pour le moment, avec une drôle de sensation quand on les soupesait. Elles étaient bien plus lourdes qu'on ne l'aurait cru.

Chevette avait soulevé le couvercle du pavé numérique du téléphone.

— Une seconde, fit Rydell en lui saisissant le poignet. Ils ont sûrement votre numéro. Si vous appelez quelqu'un avec ça, ou même si vous recevez un appel, ils seront là dans les dix minutes.

— Ce numéro-là, ils ne peuvent pas l'avoir. C'est l'un des téléphones de Codes. Je l'ai pris sur sa table quand les lumières se sont éteintes.

— Je croyais que vous n'aviez pas l'habitude de voler.

— Si Codes l'avait, c'est qu'il était déjà volé. Il fait tout un trafic avec, et Lowell s'occupe de les bricoler et de changer le numéro.

Elle appuya sur une touche et porta le téléphone à son oreille.

— Pas de tonalité, dit-elle avec un haussement d'épaules.

— Faites voir, lui dit Rydell.

Posant les lunettes sur ses genoux, il tendit la main pour prendre le téléphone.

— Il a dû se mouiller, ou peut-être que la batterie est déconnectée à la suite d'un choc. Combien Codes en tire, de ces trucs-là ?

Il passa l'ongle du pouce sur le dos de l'appareil, à la recherche de l'endroit où il s'ouvrait.

— Il les échange contre autre chose, fit Chevette.

Rydell fit sauter le couvercle. Il se pencha et vit un minuscule sachet roulé tassé contre la batterie, dont il avait déplacé les contacts. Il le sortit et le déroula.

— Autre chose ?

— Mmm.

— Des choses comme ça ?

— Mmm.

Il la regarda.

— Si c'est de la thiobuscaline 4, elle est au tableau B.

Chevette regarda le sachet de poudre grisâtre, puis Rydell.

— Mais vous n'êtes plus flic.

— Vous ne touchez pas à ce truc, j'espère ?

— Non. Enfin, une ou deux fois. Lowell en prenait de temps en temps.

— N'avalez pas cette saloperie à côté de moi, parce que j'ai trop vu ce que ça pouvait faire aux gens. Il y en a qui deviennent complètement givrés. (Il tapota le sachet.) Avec ce qu'il y a là-dedans, vous pouvez bousiller une demi-douzaine de personnes. Leur détraquer l'esprit à un point inimaginable.

Il lui donna le sachet et reprit le téléphone pour remettre la batterie en place.

— Je vous crois, dit-elle. J'ai vu ce que ça faisait à Lowell.

— J'ai la tonalité. Vous voulez appeler quelqu'un ?

Elle parut réfléchir un instant, prit le téléphone et referma le pavé.

— Il n'y a plus personne, dit-elle.

— Le vieux n'a pas le téléphone ?

— Non. (Elle courba les épaules.) J'ai peur qu'ils ne l'aient tué, lui aussi. À cause de moi…

Rydell ne trouva rien à répliquer à ça. Il était trop épuisé pour actionner la télécommande. C'était un bras avec le drapeau des confédérés, tout plissé. Comme chez lui.

Il la regarda. Elle n'avait pas l'air aussi épuisée que lui. C'était parce qu'elle était plus jeune, sans doute. Il espérait que ce n'était pas

parce qu'elle avait pris de la glace ou du dancer ou une autre saloperie du même genre. Peut-être qu'elle était encore sous le choc. Elle disait que ce Sammy avait été tué, et elle se faisait de la bile pour deux autres encore. De toute évidence, elle connaissait le type qui avait foncé sur Svobodov avec son vélo, mais elle ne savait pas encore qu'il était mort. C'est drôle, tous les détails qui peuvent vous échapper quand vous assistez à une bagarre. En tout cas, il ne voyait aucune raison de lui dire la vérité, pour le moment.

— Je vais essayer d'appeler Fontaine, dit-elle en rouvrant le boîtier.

— Qui ça ?

— Il s'occupe de l'électricité et de trucs comme ça chez Skinner.

Elle composa le numéro et mit le téléphone contre son oreille.

Rydell ferma les yeux. Sa tête cogna si fort le dossier du canapé que cela faillit le réveiller.

27
Après la tempête

— Ça sent la pisse, accusa Skinner.

Yamazaki sortit brusquement d'un rêve où il était avec J.D. Shapely sur une vaste surface noire devant un mur noir sans fin où étaient inscrits les noms de tous les morts. Il leva la tête. La pièce était plongée dans l'obscurité. La lumière filtrait à travers le vitrail rond.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, Scooter ?

Yamazaki avait mal aux reins et aux fesses.

— La tempête, dit-il, encore à moitié plongé dans son rêve.

— Quelle tempête ? Où est la fille ?

— Partie. Vous avez oublié Loveless…

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Skinner fit un effort pour se redresser sur un coude. Il écarta du pied les couvertures et le sac de couchage, grimaçant de tout son visage couvert d'une barbe grise de deux jours.

— J'ai besoin d'un bain, et de vêtements secs.

— Loveless. Il m'a retrouvé dans un bar. Il m'a forcé à le conduire ici. Je pense qu'il a dû me suivre, avant ça, quand je vous ai quitté.

— Bien sûr. Fermez-là un peu, Scooter, ça ne vous dérange pas ?

— Ce qu'il nous faut maintenant. C'est une bonne quantité d'eau. D'abord pour le café ensuite pour que je puisse me débarbouiller un peu. Vous savez faire marcher un poêle Coleman ?

— Un quoi ?

— Le truc vert, là-bas. Il y a un réservoir, sur le devant. Vous allez le secouer. Je vous dirai comment réamorcer.

Yamazaki se leva en tordant la bouche. Il s'avança en se tenant la hanche jusqu'au poêle de métal vert que lui indiquait Skinner.

— Elle est encore partie baiser avec son bon à rien de copain de merde. Ça sert à rien, Scooter.

Il se tenait sur la terrasse de Skinner, les jambes de son pantalon battant sous une brise qui n'avait plus rien à voir avec la tempête de la veille, contemplant la cité baignée d'une étrange lumière métallique, des lambeaux de rêves tournaient encore lentement dans sa tête. Shapely lui avait parlé, avec la voix d'Elvis Presley jeune pour lui dire qu'il pardonnait à ceux qui l'avaient tué.

Il regarda l'épine dressée du Transamerica, soutenue avec l'étai qu'on lui avait appliqué après le *Little Grande*. Il entendit à moitié la voix de son rêve qui lui disait : « Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient,

Scooter. »

Skinner était en train de râler, en bas, tout en s'épongeant avec l'eau que Yamazaki lui avait fait chauffer sur le poêle Coleman. Le Japonais pensa à son directeur de thèse à Osaka.

— Je m'en fiche, dit-il en anglais, à haute voix, en prenant San Francisco pour témoin.

La cité tout entière était un thomasson. L'Amérique elle-même était peut-être un thomasson.

Comment auraient-ils pu comprendre cela à Osaka, à Tokyo ?

— Yo ! Sur le toit ! cria quelqu'un d'en bas.

Yamazaki se pencha pour voir un Noir très maigre perché sur l'enchevêtrement de poutrelles qui formaient l'armature soutenant la partie haute de l'ascenseur de Skinner. Il portait un gros pardessus en tweed et un bonnet au crochet.

— Tout va bien là-haut ? Skinner n'a rien ?

Yamazaki hésita. Il n'avait pas oublié Loveless. Si Skinner ou la fille avaient des ennemis, comment faire pour les reconnaître ?

— Mon nom, c'est Fontaine, lui dit l'homme. Chevette m'a appelé pour me dire de monter voir si Skinner avait bien récupéré. C'est moi qui m'occupe de l'installation électrique. Je vérifie que l'ascenseur marche bien et tout le reste.

— Il est en train de se laver, lui dit Yamazaki. La tempête lui a un peu… embrouillé les idées. On dirait qu'il a tout oublié.

— Vous aurez du courant dans une demi-heure. De mon côté, ça risque d'être plus long. On a perdu quatre transfos. Il y a eu cinq morts et vingt blessés, et on en découvre encore. Skinner à du café sur le feu ?

— Oui.

— Une petite tasse, ça ne me déplairait pas.

— Bien sûr. Avec plaisir.

Yamazaki fit une petite courbette. Le Noir sourit. Le Japonais redescendit par la trappe.

— Skinner-san ! Il y a quelqu'un qui s'appelle Fontaine. C'est un de vos amis ?

Skinner était en train d'enfiler un tricot de peau jauni.

— Je me demande à quoi il sert, le con. On n'a toujours pas de courant.

Yamazaki défit le verrou de la trappe et la souleva. Au bout d'un moment, Fontaine apparut au pied de l'échelle. Il portait une trousse à outils dans chaque main. Il en posa une et passa l'autre en bandoulière sur son épaule. Puis il commença à grimper.

Yamazaki versa le reste du café dans la tasse la plus propre qu'il put trouver.

— C'est l'alimentation qui ne marche pas, fit Skinner tandis que

Fontaine poussait sa trousse devant lui par l'ouverture.

Le vieillard avait maintenant revêtu aux moins trois gilets de flanelle élimés, dont les extrémités étaient fourrées un peu n'importe comment dans un vieux pantalon en laine de l'armée.

— On s'en occupe, chef, assura Fontaine en se dressant pour lisser son pardessus. Il y a eu une grosse tempête.

— C'est ce que dit Scooter.

— Et il ne raconte pas de bobards, Skinner. Merci.

Fontaine prit la tasse de café fumant et souffla dessus. Il regarda Yamazaki.

— Chevette dit qu'elle ne va peut-être pas rentrer pendant quelque temps. Vous êtes au courant ?

Yamazaki se tourna vers Skinner.

— Laissez tomber, fit ce dernier. Elle a encore foutu le camp avec ce connard.

— Elle n'a pas parlé de ça, objecta Fontaine. Elle n'a pas dit grand-chose, en fait. Mais si elle ne revient pas, vous allez avoir besoin de quelqu'un pour s'occuper de vous.

— Je suis capable de me débrouiller tout seul.

— Je le sais, chef. Mais il y a un ou deux servos de grillés dans votre ascenseur. Il faudra quelques jours pour réparer, avec tout le boulot qu'on a. Qui c'est qui va aller vous chercher à manger ?

— Il y a Scooter, fit Skinner.

Yamazaki battit plusieurs fois des paupières.

— C'est vrai ? demanda Fontaine en haussant les sourcils. Vous allez rester ici pour vous occuper de M. Skinner ?

Yamazaki songea à l'appartement qu'on lui avait prêté dans la grande maison de style victorien, avec sa salle de bains en marbre noir plus grande que son studio à Osaka. Il regarda Skinner, puis, de nouveau Fontaine.

— Ce sera un honneur pour moi que de rester avec Skinner-san, si tel est son désir, dit-il.

— Faites comme vous voudrez, déclara Skinner en enlevant laborieusement les draps du matelas.

— Chevette m'avait prévenu que je vous trouverais peut-être ici, dit Fontaine au Japonais. Vous venez d'une université, paraît-il…

Il déposa sa tasse sur la table, et se baissa pour prendre sa trousse qu'il posa juste à côté.

— Elle m'a dit que vous vous méfieriez peut-être des inconnus, ajouta-t-il.

Il ouvrit la trousse. À l'intérieur, il y avait des outils étincelants et des rouleaux de fil gainé. Il sortit quelque chose qui était enveloppé dans un chiffon graisseux, regarda du côté de Skinner pour s'assurer que le vieillard ne l'observait pas, et glissa l'objet derrière les bocaux

en verre sur l'étagère au-dessus de la table.

— On peut faire en sorte qu'aucun inconnu ne s'approche pendant plusieurs jours sans autorisation, dit-il à Yamazaki en baissant le ton. Quant à ça, c'est un .38 Special, à six coups, tirant des balles à tête creuse. Si vous l'utilisez, vous me rendrez un grand service en le balançant par la suite à la flotte. D'accord ? Sa provenance est… euh… pour le moins douteuse.

Yamazaki pensa à Loveless. Il déglutit.

— Vous pensez que ça ira ? demanda Fontaine.

— Oui, fit Yamazaki. Merci pour tout.

28
Camping-car

Il était 10 h 30 lorsqu'ils furent obligés de retourner dans la rue, et uniquement parce que Laurie, que Chevette connaissait depuis le premier jour où elle était venue ici, arriva pour lui dire que le directeur, Benny Singh, allait passer, et qu'ils ne pouvaient plus rester ici, particulièrement avec son copain endormi comme ça, comme s'il était évanoui ou quoi. Chevette répondit qu'elle comprenait, merci.

— Si tu vois Sammy Sal, fit Laurie, donne-lui le bonjour de ma part.

Chevette hocha la tête sans rien dire. Elle secoua les épaules de Rydell. Il grogna, en essayant d'écarter sa main, mais elle insista.

— Réveillez-vous. Il faut qu'on foute le camp d'ici.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle lui avait raconté tout ça. Mais il fallait bien qu'elle se confie à quelqu'un, ou elle allait devenir dingue. Non pas que ça l'ait soulagé en quoi que ce soit de vider son cœur, au contraire, avec ce que Rydell lui avait raconté en échange, ça aggravait plutôt les choses. Elle ne savait pas si elle devait croire à cette histoire de meurtre par où tout avait commencé, mais si c'était vrai, elle se retrouvait dans la merde encore plus qu'avant.

— Réveillez-vous, quoi !

— Bon Dieu !

Il se redressa en se frottant les yeux.

— Faut qu'on s'barre. Le directeur va rappliquer. Ma copine vous a laissé dormir un peu.

— Pour aller où ?

Chevette avait un peu réfléchi à ça.

— Chez Cole, dans le quartier du Panhandle. Il y a des endroits où ils louent des chambres à l'heure.

— Des hôtels ?

— Pas exactement. C'est pour les gens qui ont besoin d'un lit pour une courte durée.

Il se pencha pour récupérer son blouson derrière le canapé.

— Regardez-moi ça, dit-il en glissant le doigt dans la déchirure de la manche. Dire qu'il était tout neuf hier soir.

Les quartiers qui ont une vie essentiellement nocturne n'ont pas un aspect particulièrement engageant le matin. Même les clochards ne se montraient pas sous leur meilleur jour à cette heure de la journée, comme cet homme couvert de pustules qui essayait de vendre une demi-boîte de sauce tomate pour spaghetti et qu'elle évita en faisant

un détour. Encore une rue ou deux, et ils commenceraient à se mélanger à la foule des promeneurs qui se dirigeaient vers Skywalker Park. Ils passeraient inaperçus au milieu des gens, mais ils risquaient de rencontrer davantage de flics, également. Elle essaya de se rappeler si les flics privés de Skywalker avaient l'uniforme de SecurIntens, la compagnie dont lui avait parlé Rydell.

Chevette se demandait si Fontaine était passé chez Skinner comme il le lui avait promis. Elle ne voulait pas trop parler au téléphone, et c'est pourquoi elle avait tout d'abord dit à Fontaine qu'elle devait s'absenter quelque temps et qu'elle aimerait bien qu'il passe voir Skinner et, peut-être, cet étudiant japonais qui était dans le coin depuis quelques jours. Mais Fontaine avait tout de suite vu qu'elle n'était pas rassurée. Il avait posé des questions pour en savoir davantage, et elle avait fini par lui avouer qu'elle avait peur que des gens ne montent là-haut avec de mauvaises intentions.

— Tu veux dire des gens qui ne viennent pas forcément du pont ? avait demandé Fontaine.

Elle avait répondu non, mais elle n'avait pas voulu lui donner davantage de détails. La ligne était demeurée silencieuse quelques secondes. Chevette entendait l'un des gamins de Fontaine qui chantait à l'arrière-plan, un de ces chants africains ponctués d'étranges coups de glotte.

— D'accord, avait finalement accepté Fontaine. Je vais passer jeter un coup d'œil.

Chevette s'était empressée de le remercier et de raccrocher. Fontaine s'occupait de tout un tas de trucs pour Skinner. Il n'en avait jamais parlé à Chevette, mais il semblait connaître le vieillard depuis toujours, tout au moins depuis le moment où il était venu s'installer sur le pont. Il y avait pas mal de gens comme eux, et Chevette savait qu'ils pouvaient assurer la surveillance du pylône et de l'ascenseur de manière qu'aucun étranger ne puisse s'en approcher. C'était courant, ici, sur le pont, et il y avait des tas de types qui étaient redevables d'un service à Fontaine, parce qu'il réparait tout ce qui était électrique.

Ils passaient maintenant devant un marchand de *bagels* avec une sorte de cage en fer à l'extérieur, soudée à partir de matériaux de récupération, où l'on pouvait s'asseoir autour de petites tables pour boire du café et manger des beignets. L'odeur des *bagels* tout frais la fit presque défaillir tant elle était affamée. Elle se disait qu'elle entrerait bien s'en acheter une douzaine à emporter, avec un peu de crème au fromage. Peut-être, lorsque Rydell posa la main sur son épaule.

Tournant la tête, elle vit un gros camping-car de luxe d'un blanc étincelant qui venait de tourner dans le Haight un peu plus loin et qui s'avançait dans leur direction. On en voyait des tas comme ça dans

l'Oregon, avec des riches au volant, qui traînaient des remorques avec des bateaux, des petites Jeeps ou des motos accrochées à l'arrière comme des radeaux de sauvetage. Ils passaient la nuit dans des camps entourés de barbelés et gardés par des chiens, avec des pancartes qui disaient DÉFENSE D'ENTRÉE et qui ne semblaient pas rigoler avec ça.

Rydell regardait le gros camping-car comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Le véhicule ralentit à leur hauteur et s'arrêta. Une vieille dame aux cheveux gris baissa la vitre électrique et se pencha pour crier :

— Excusez-moi, jeune homme. Je m'appelle Danica Elliott, et je crois que nous avons fait le voyage ensemble, hier, dans l'avion de Burbank.

Danica Elliott venait d'Altadena, SoCal, et elle avait fait le déplacement jusqu'à San Francisco afin de transférer son mari dans des installations cryotechniques plus convenables. Pas tout à fait son mari, en fait, mais le cerveau, qui avait été congelé à sa mort.

Chevette avait entendu parler de telles pratiques, mais elle n'avait jamais compris leur utilité. Apparemment, Danica Elliott ne la comprenait pas très bien non plus. Elle était ici, disait-elle, pour essayer de renflouer une mauvaise affaire, en donnant au cerveau de son mari un environnement plus intime que la cuve collective dans laquelle il était figé jusqu'à présent. Chevette la trouvait plutôt sympathique, mais elle pouvait parler pendant des heures et des heures sur son sujet favori, de sorte que Rydell, au bout d'un moment, se contentait de hocher la tête en conduisant, comme s'il l'écoutait, tandis que Chevette, qui s'occupait de la navigation, faisait mine d'être entièrement absorbée par la carte affichée sur la planche de bord. En réalité, elle essayait surtout de repérer les voitures de police.

Mme Elliott s'était occupée la veille des formalités concernant le cerveau de son mari. Cela l'avait mise d'humeur tellement sentimentale, disait-elle, qu'elle avait décidé de louer ce camping-car pour rentrer tranquillement à Altadena, en prenant son temps et en profitant le plus possible du voyage. L'ennui, c'était qu'elle ne connaissait pas du tout San Francisco. Elle avait pris le camion ce matin à l'agence de la Sixième Rue, et elle s'était perdue en cherchant l'accès à l'autoroute. Elle s'était retrouvée dans Haight Street, qui ne lui semblait pas être un quartier très recommandable, bien que fort intéressant dans l'ensemble.

Le bracelet des menottes ne cessait de glisser de la manche du blouson de Skinner, mais Mme Elliott était trop occupée pour le remarquer. Chevette était assise entre elle et Rydell. Le camion, de marque japonaise, avait trois sièges baquets réglables électriquement à l'avant, avec appui-tête à sonorisation incorporée.

Mme Elliott avait demandé à Rydell s'il pouvait la conduire jusqu'à l'accès de l'autoroute de Los Angeles. Il l'avait regardé pendant une bonne minute en ouvrant de grands yeux. Puis, se ressaisissant, il avait répondu que ce serait avec un grand plaisir, que c'était son amie Chevette qui était avec lui, qu'elle connaissait très bien San Francisco, et qu'il s'appelait, lui, Berry Rydell.

Mme Elliott avait trouvé que Chevette était un très joli nom.

Ils étaient donc en train de sortir de San Francisco, et Chevette avait idée que Rydell n'allait pas tarder à demander à Mme Elliott s'ils pouvaient faire tout le voyage avec elle. En ce qui la concernait, elle ne voyait rien de mieux à faire. Elle s'éloignait de l'assassin de Sammy, de Warbaby et de ces deux flics russes, et c'était déjà beaucoup. Si son estomac ne lui avait pas donné l'impression d'être prêt à se dévorer lui-même, elle se serait même sentie soulagée.

Ils passèrent devant une enseigne indiquant : IN-AND-OUT BURGER, et cela lui rappela à la fois où, dans l'Oregon, un garçon qu'elle connaissait, nommé Franklin, avait fait sauter le B et le R de la même enseigne d'un plomb de pistolet à air comprimé, de sorte qu'il ne restait plus que : IN-AND-OUT URGE[8]. Elle avait raconté ça à Lowell, mais il n'avait pas ri. À présent, elle songeait à la réaction de Lowell s'il savait qu'elle avait raconté toutes ces choses sur lui à Rydell. Il en grimperait aux rideaux, surtout que Rydell était quasiment un flic. Mais ce qui la tracassait, aussi, c'était l'attitude qu'avait eue Lowell la nuit précédente. Il était bien tranquille au milieu de ses circuits et de tout le reste, et il avait suffi qu'elle lui dise qu'elle était dans la merde et que quelqu'un avait tiré sur Sammy Sal et qu'ils en avaient surtout après elle pour qu'il se retrouve au milieu de tout ça avec Codes, en train de s'entre-regarder d'un air de dire que cette histoire leur plaisait de moins en moins, jusqu'à ce que cet enfoiré de flic à la gabardine rapplique et qu'ils se trouvent propulsés en première ligne.

Ça lui servirait de leçon. Elle n'avait jamais eu un seul copain qui aime beaucoup Lowell. Skinner l'avait détesté dès qu'il l'avait vu. Il disait qu'il avait la tête si loin dans le trou du cul qu'il risquait de disparaître tout entier à l'intérieur. Mais elle n'avait jamais eu de petit copain avant lui, pas comme ça en tout cas, et il était très gentil avec elle au début. Dommage qu'il se soit mis au dancer, parce que ça faisait ressortir à tous les coups son côté tête de nœud, et qu'il écoutait Codes, dans ces moments-là, qui n'avait jamais eu aucune sympathie pour elle, quand il lui répétait qu'elle n'était qu'une pauvre fille de la campagne. L'enfoiré.

— Vous savez, dit-elle à Rydell, je crois que si je n'ai rien à bouffer dans les minutes qui viennent, je vais claquer.

Mme Elliott se mit à faire du raffut pour que Rydell s'arrête

immédiatement et aille lui chercher quelque chose à manger, la pauvrette, mais c'était sa faute, elle aurait dû penser à leur demander s'ils avaient pris leur petit déjeuner avant de partir.

— C'est que… fit Rydell en jetant un coup d'œil nerveux au rétro, j'aurais préféré profiter de l'accalmie du déjeuner pour avancer un peu.

— Oh ! fit Mme Elliott, dont le visage s'illumina soudain, ma petite Chevette, si vous passez à l'arrière, vous allez trouver un frigo. Je suis sûre que l'agence l'a rempli avant le départ. Ils font toujours ça.

La perspective fit venir l'eau à la bouche de Chevette. Elle défit son harnais de sécurité et se glissa entre le fauteuil de Mme Elliott et le sien. Il y avait une petite porte donnant sur l'arrière, et la lumière s'alluma automatiquement quand elle l'ouvrit.

— Hé ! s'écria-t-elle. C'est une vraie petite maison, là-dedans !

— Faites comme chez vous, lui dit Mme Elliott.

La lumière resta allumée quand elle referma la porte derrière elle. Elle n'avait jamais vu comment c'était à l'intérieur de ces camions. La première idée qui lui vint, ce fut qu'il y avait pratiquement autant d'espace ici que dans la chambre de Skinner, avec dix fois plus de confort. Tout était gris : la moquette, le plastique, et le similicuir. Elle trouva le frigo incorporé sous une tablette, avec un panier à pique-nique à l'intérieur, enveloppé de cellophane entourée d'un ruban. Elle déchira la cellophane. Le panier contenait une bouteille de vin, des portions de fromage, une pomme, une poire, des biscuits secs et deux barres de chocolat. Il y avait aussi dans le frigo une bouteille de Coca et une bouteille d'eau. Elle s'assit sur le lit et ouvrit un fromage, un paquet de biscuits et une barre de chocolat *made in France*. Elle but un peu d'eau. Puis elle fit marcher la télé, qui captait vingt-trois chaînes par satellite.

Quand elle eut fini son repas, elle mit la bouteille et les emballages vides dans la poubelle encastrée dans la paroi, éteignit la télé, ôta ses chaussures et s'étendit sur le lit.

Cela lui faisait tout drôle de se coucher sur un lit dans une maison en mouvement. Elle se demandait où elle serait demain.

Juste avant de s'endormir, elle se souvint qu'elle avait toujours le sachet de dancer de Codes dans la poche de son pantalon. Elle ferait mieux de se débarrasser de ce truc. Il y en avait assez pour l'envoyer en prison.

Elle se remémora les sensations qu'elle avait eues quand elle en avait pris. Le plus étonnant, c'était qu'il y avait des gens qui dépensaient tout leur fric rien que pour éprouver ces sensations.

Elle aurait tellement aimé que Lowell n'en fasse pas partie.

Elle se réveilla quand il s'étendit à côté d'elle. Le camion roulait, mais elle savait qu'il avait dû s'arrêter avant. Les lumières étaient éteintes.

— Qui c'est qui conduit ? demanda-t-elle.

— Mme Armbuster.

— Qui ça.

— Mme Elliott. Mme Armbuster, c'était ma prof, qui lui ressemblait.

— Où est-ce qu'elle nous emmène ?

— Los Angeles. Je lui ai dit que je la remplacerais au volant quand elle serait fatiguée, et que ce n'était pas la peine de nous réveiller pour passer la frontière de l'État. Une dame comme elle, si elle leur dit qu'elle ne transporte aucun produit agricole, ils la laisseront passer sans demander à voir à l'intérieur.

— Et s'ils demandent ?

Il était assez près d'elle, sur le lit étroit, pour qu'elle sente son haussement d'épaules.

— Rydell ?

— Oui.

— Comment ça se fait qu'il y a des flics russes.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— À la télé, il y a tout le temps des émissions avec des flics, et la moitié c'est des Russes. Comme ces deux types sur le pont. Pourquoi des Russes ?

— Bof, ils exagèrent un peu, à la télé, à cause de l'*Organizatsiya* et tout ça. Les gens aiment bien voir ces émissions-là. Ce qui est sûr, c'est que, s'il y a de la violence dans un quartier avec beaucoup de Russes, on préfère que ce soient des flics russes qui s'en chargent.

Elle l'entendit bâiller, puis le sentit s'étirer.

— Ils sont tous comme ces deux qui sont venus au *Dissidents* ?

— Non. Il y a des ripoux partout, c'est comme ça.

— Qu'est-ce qu'on va faire, quand on sera à Los Angeles ?

Il ne lui répondit pas. Au bout d'un moment, il se mit à ronfler.

29
La galerie fantôme

Rydell ouvrit les yeux.

Le camion était arrêté.

Il leva sa Timex à hauteur d'yeux et appuya sur le bouton d'éclairage du cadran. 15 h 30. Chevette était couchée en chien de fusil à côté de lui, avec son blouson de cycliste. Il avait l'impression d'avoir dormi à côté d'un vieux bagage en cuir. Il tendit le bras jusqu'à ce qu'il rencontre le store de la fenêtre, qu'il leva légèrement. Il faisait aussi noir dehors que dedans.

Il avait rêvé de Mme Armbuster et de sa classe de seconde à Oliver North. On allait les laisser partir parce que le LearningNet avait annoncé qu'il y avait une épidémie de grippe de Kansas City en Virginie et dans le Tennessee et que les écoles seraient fermées pour la semaine. Ils avaient tous sur le nez les petits masques moulés en papier que les infirmières avaient déposés sur leur banc au début de la matinée. Mme Armbuster venait d'expliquer au tableau la signification du mot *pandémique*. Poppy Markoff, assise à côté de lui, toute fière des nichons qui lui avaient poussé pendant l'été, avait dit à Mme Armbuster que, d'après ce que disait son père, la grippe de Kansas City pouvait vous tomber dessus et vous tuer en moins de temps qu'il n'en fallait pour marcher jusqu'à l'arrêt du car. Mme Armbuster, qui portait un masque en plastique à micropores acheté au drugstore avait commencé à expliquer le mot *panique*, qu'elle comparait à *pandémique* à cause de l'étymologie. Mais c'était là que Rydell s'était réveillé.

Il se redressa. Il avait la migraine et un début de refroidissement. La grippe de Kansas City. Ou peut-être la fièvre de Mokola.

— Pas de panique ; fit-il entre ses dents.

Mais il avait un drôle de pressentiment.

Il se leva et marcha à tâtons vers l'avant. Un peu de lumière passait sous la porte. Il trouva la poignée et ouvrit un tout petit peu.

— Coucou.

Le sourire aux coins dorés. Un petit automatique carré, braqué sur l'œil de Rydell. Il avait tourné et incliné en arrière le siège baquet côté passager. Ses pieds bottés reposaient sur le fauteuil du milieu. La lumière du plafonnier était réglée au minimum.

— Où est Mme Elliott ?

— Elle est partie.

Rydell ouvrit la porte en grand.

— Elle bosse pour vous ?

— Non. Pour SecurIntens.

— Ils l'ont mise dans l'avion juste à cause de moi ?

L'homme haussa les épaules. Rydell remarqua que le pistolet ne bougeait pas d'un millimètre quand il faisait ça. Il portait des gants chirurgicaux et le même pardessus long que quand il était descendu de la voiture des Russes, comme ces cache-poussière australiens faits de micropores noirs.

— Comment a-t-elle réussi à nous retrouver devant cette boutique de tatouages ?

— Il fallait bien que Warbaby serve à quelque chose. Il vous a fait filer, à tout hasard, par deux de ses gars.

— Je n'ai vu personne.

— Vous n'étiez pas censé.

— J'ai quelque chose à vous demander. C'est vous qui avez arrangé comme ça le type de l'hôtel, Blix ?

L'homme le regarda par-dessus le canon de son pistolet. Un si petit calibre, normalement, ne devait pas faire trop de dégâts, mais il supposait que les munitions étaient trafiquées d'une manière ou d'une autre.

— Je ne vois pas quel rapport ça peut avoir avec vous, dit-il.

Rydell hocha la tête.

— J'ai vu une photo. Vous n'avez pas l'air si cinglé que ça.

— C'est mon boulot.

Tu parles, se dit Rydell. Comme de vendre des frites avec un ordinateur. Il y avait un frigo et un évier juste à droite de la porte, aussi il ne pouvait rien faire de ce côté-là. Et s'il essayait sur sa gauche, l'autre n'hésiterait pas à tirer à travers la cloison, et il aurait probablement la fille en même temps.

— Pas la peine d'y songer.

— Hein ?

— À jouer au héros. Le coup du flic.

Il ôta les pieds du baquet central.

— Voilà ce que vous allez faire. Lentement, très lentement, vous allez vous asseoir derrière le volant et poser les mains dessus, la première à neuf heures et la deuxième à deux heures. Vous ne les bougerez plus. Sinon, je vous envoie une petite prune derrière l'oreille et vous ne l'entendrez même pas venir.

Il parlait d'une voix lente, uniforme, comme un vétérinaire qui s'adresse à un cheval.

Rydell fit exactement ce qu'on lui disait de faire. Il ne voyait strictement rien à l'extérieur. Rien d'autre que du noir, et le reflet de la lumière très faible du plafonnier.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Vous aimez les galeries marchandes, Rydell ? Vous en avez, là-

bas, à Knoxville ?

Rydell lui jeta un regard de biais.

— Regardez devant vous, s'il vous plaît.

— Oui, nous en avons.

— Celle-ci ne marche pas très fort.

Rydell crispa les doigts sur la mousse qui rembourrait le volant.

— Relaxez-vous.

Rydell l'entendit donner un coup de talon contre la cloison derrière lui.

— Mlle Washington ! Réveillez-vous ! Faites-nous l'honneur de votre présence, Mlle Washington !

Rydell entendit un double coup sourd tandis qu'elle se cognait la tête en se redressant brusquement, puis tombait du lit. Il aperçut son visage blanc qui se reflétait sur le pare-brise, dans l'encadrement de la petite porte. Puis il vit son expression quand elle aperçut le pistolet et celui qui le tenait.

Elle n'était pas du genre à hurler.

— Vous avez tué Sammy Sal, dit-elle.

— Vous avez essayé de m'électrocuter, fit l'homme, comme s'il commençait, maintenant seulement, à saisir l'humour de la chose. Venez un peu par ici, ajouta-t-il. Tournez-vous, et asseyez-vous sur la console centrale ; très lentement. Comme ça. Maintenant, penchez-vous en avant et entourez le siège de vos mains.

Elle finit par se retrouver à côté de Rydell, les jambes de part et d'autre de la console d'instruments de bord, tournée vers l'arrière, comme si elle chevauchait un cheval de bois.

Cela lui donnait à peine quelques degrés d'arc de différence dans son angle de tir pour leur expédier à tous les deux une balle dans la tête.

— Vous allez retirer tout doucement votre blouson, dit-il à Chevette. Vous serez obligée de lever les mains du siège pour faire ça, mais arrangez-vous pour qu'il y en ait toujours au moins une posée à plat sur le dossier. Prenez votre temps.

Quand elle en arriva au stade où elle n'avait plus qu'un coup d'épaule à donner pour que le vêtement glisse de son bras gauche, elle le laissa tomber sur les jambes de l'homme.

— Est-ce qu'il y a des seringues, des lames ou des objets dangereux à l'intérieur ?

— Non.

— Des charges électriques ? Je commence à me méfier.

— Rien d'autre qu'un téléphone et les lunettes de ce trou-du-cul.

— Vous entendez ça Rydell ? demanda l'homme. Ce trou-du-cul. Voilà tout le souvenir qu'il laissera dans l'histoire. Un trou-du-cul anonyme parmi tant d'autres…

Il fouillait, en parlant, dans les poches du blouson de sa main libre. Il sortit l'étui et le téléphone, qu'il posa sur la plage avant, profonde et capitonnée, du camping-car, sous le pare-brise. Rydell avait maintenant la tête à demi tournée et le regardait malgré l'interdiction qui lui avait été faite. Il vit la main gantée qui ouvrait l'étui en tâtonnant, puis sortait les lunettes noires. Le seul moment où l'autre le quitta des yeux, ce fut pour regarder ces lunettes, et cela dura à peine une seconde.

— Vous avez ce que vous vouliez, lui dit Rydell.

La main remit les lunettes dans l'étui.

— Oui.

— Et maintenant ?

Le sourire s'effaça. Sans son sourire, l'homme ne semblait pas avoir de lèvres. Mais cela ne dura pas longtemps. Le sourire revint, encore plus large que précédemment.

— Vous croyez que vous pourriez aller me chercher un Coca dans le frigo ? Toutes les fenêtres sont bloquées, et la porte arrière également.

— Un Coca ? fit Chevette en ouvrant de grands yeux, comme si elle ne le croyait pas. Vous allez me tirer dans le dos, si j'y vais.

— Pas nécessairement. Parce que j'ai vraiment soif. J'ai la gorge toute sèche.

Elle tourna vers Rydell des yeux agrandis par la peur.

— Allez lui chercher son Coca, fit-il.

Elle se dégagea de la console et se glissa à l'arrière, juste derrière la porte, là où se trouvait le frigo.

— Regardez devant vous ! fit l'homme à Rydell, qui vit le reflet de la lumière du frigo sur le pare-brise, et celui de Chevette qui se baissait.

— N… normal ou basses calories ? demanda Chevette.

— Basses calories, s'il vous plaît.

— Classique ou déca ?

— Classique.

Il émit un petit bruit qui pouvait passer, se dit Rydell, pour un rire.

— Il n'y a pas de verres.

Il refit le même bruit.

— Une boîte, ça ira.

— Je… je renverse tout. J'ai les mains qui tremblent.

Rydell regarda du côté et le vit prendre la boîte rouge dégoulinante de mousse brune sur les côtés.

— Merci. Vous pouvez baisser votre pantalon, maintenant.

— Hein ?

— Ce pantalon noir que vous portez. Laissez-le glisser, lentement.

Mais j'aime bien les chaussettes. On les garde, pour le moment.

Rydell aperçut l'expression sur le visage de Chevette que reflétait le pare-brise. Il la vit devenir blême. Elle se baissa pour faire glisser lentement le pantalon serré.

— Retournez vous asseoir sur la console. Comme ça. Comme vous étiez tout à l'heure. Que je vous regarde. Vous voulez regardez aussi, Rydell ?

Ce dernier se retourna et la vit à califourchon sur la console, ses jambes nues lisses et musclées, blanche comme un drap à la lueur du plafonnier. L'homme but une longue gorgée de Coca en observant Rydell par-dessus le bord de la boîte. Puis il la posa sur la plage avant et s'essuya la bouche du revers de sa main gantée.

— Pas mal, hein, Rydell ? fit-il en hochant le menton en direction de Chevette. Il y a des possibilités, je pense.

Rydell le regarda.

— On dirait que ça vous embête, Rydell ?

Il ne répondit pas.

L'homme laissa de nouveau entendre le bruit qui aurait pu ressembler à un rire. Puis il but une gorgée de Coca.

— Vous vous dites que j'ai éprouvé du plaisir à arranger cet enfoiré comme j'ai été obligé de le faire, c'est ça, Rydell ?

— Je n'en sais rien.

— Mais c'est ce que vous pensez quand même. Je sais que c'est ce que vous pensez. Et vous avez raison. J'ai pris mon pied. Mais il y a une différence. Vous savez laquelle ?

— Quelle différence ?

— Ça ne m'a pas fait bander. Voilà la différence.

— Vous le connaissiez ?

— Hein ?

— Je veux dire… c'est pour une raison personnelle que vous l'avez arrangé comme ça ?

— Ah ! Je suppose qu'on pourrait dire quelque chose comme ça, oui. Je le connaissais. Je le connaissais comme on connaît rarement quelqu'un. Je savais tout ce qu'il faisait, Rydell. Le soir, quand je m'endormais, j'entendais le bruit de sa respiration. Et je savais, rien qu'en l'entendant respirer, combien il en avait dans le nez.

— Dans le nez ?

— Combien de verres. C'était un Serbe. Vous avez été flic, non ?

— Exact.

— Vous avez eu des types à surveiller ?

— Je ne suis pas resté assez longtemps.

— C'est un drôle de truc, une surveillance rapprochée. On voyage partout avec eux comme une ombre, et ils ne savent pas que vous êtes là. Ou plutôt, ils se doutent de quelque chose, ils pensent que vous

êtes là, mais ils ne savent pas qui vous êtes. Parfois, ils dévisagent quelqu'un, par exemple dans le couloir de l'hôtel, et ils croient que c'est vous. Mais ils se trompent tout le temps. Et, à force de les surveiller pendant des mois, on finit par les *aimer*.

Rydell vit un frisson parcourir les cuisses blanches et tendues de Chevette.

— Et puis au bout de quelques mois encore, après dix voyages en avion et deux douzaines d'hôtels, ça finit par s'inverser, Rydell.

— On les déteste ?

— Exactement. On attend qu'ils fassent une connerie, qu'ils trahissent la confiance qu'on a placée en eux. Parce que la confiance, chez un messager, c'est quelque chose de terrible, Rydell. De terrible.

— Un messager ?

— Regardez la fille, Rydell. Elle sait de quoi je parle. Même si elle ne livre que des enveloppes confidentielles dans San Francisco, elle est messagère, elle aussi. On lui confie des choses, Rydell. Des informations qui ont une réalité physique. Et elle les transporte. Pas vrai, ma poupée ?

Elle ressemblait à un Sphinx, les doigts crispés sur le revêtement gris du baquet central.

— C'est ça mon boulot, Rydell. Je les regarde faire leur truc de messager. Quelquefois, il y en a qui cherchent à leur prendre ce qu'ils transportent. (Il but le reste de son Coca.) Alors, je les tue. En fait, c'est ce qu'il y a de mieux dans ce boulot. Vous êtes déjà allé à San José, Rydell ?

— Costa Rica ?

— Exact.

— Jamais.

— Les gens savent vivre, là-bas.

— Vous travaillez pour ces paradis informatiques ?

— J'ai pas dit ça. C'est quelqu'un d'autre qui a dû le dire.

— Et lui aussi, donc. Il portait ces lunettes à quelqu'un, du Costa Rica, et elle les lui a prises.

— Ça m'a fait plaisir qu'elle les prenne. Très plaisir. J'étais dans la chambre à côté. Je suis entré par la porte communicante. Je me suis *présenté*. Il a fait la connaissance de Loveless. La première et la dernière fois.

Le pistolet ne vacillait pas, mais il commença à se gratter la tête avec sa main gantée, il grattait furieusement, comme s'il avait des puces ou quelque chose comme ça.

— Loveless ?

— Mon nom de… nom de *truc*…

Suivit un long chapelet de mots qui ressemblait, pour Rydell, à de l'espagnol, mais il ne reconnut que *nombre de*… quelque chose.

— À votre avis, elle est étroite, Rydell ? Moi, je les préfère étroites.

— Vous êtes américain ?

Sa tête se pencha légèrement de côté lorsque Rydell prononça ces mots, et son regard devint vitreux l'espace d'une seconde, mais il se ressaisit aussitôt, et son œil devint aussi clair que la bague chromée qui entourait le bout du canon de son pistolet.

— Vous savez qui a fait démarrer les paradis, Rydell ?

— Les cartels. Les Colombiens.

— Exact. Ils ont introduit les premiers systèmes experts en Amérique centrale autour des années 80, pour coordonner leurs expéditions. Il a fallu que quelqu'un les installe, ces systèmes. La guerre des drogues, Rydell. Il y avait des tas d'Américains, des deux côtés.

— C'est vrai, fit Rydell. Seulement, nous fabriquons nos drogues sur place, à présent, n'est-ce pas ?

— Oui, mais c'est eux qui ont les paradis informatiques. Ils n'ont même plus besoin du trafic de drogue. Ils ont ce que les Suisses avaient à une époque : le seul endroit au monde où certaines données sont en sécurité.

— Vous me semblez un peu jeune pour avoir aidé à mettre tout ça en place.

— C'était mon père. Vous avez connu le vôtre, Rydell ?

— Oui.

D'une certaine manière, en tout cas.

— Moi pas. Ça m'a posé des problèmes. J'ai suivi une thérapie pour ça.

Elle t'a bien réussi, on dirait, songea Rydell.

— Et Warbaby, il travaille pour les paradis, lui aussi ?

Quelques gouttes de sueur perlaient au front de l'homme. Il les essuya du revers de la main qui tenait le pistolet, mais Rydell vit l'arme reprendre sa position initiale comme si elle était maintenue par un aimant.

— Allumez les phares, Rydell. Ça ne risque rien. La main gauche sur le volant.

— Pourquoi ?

— Parce que sinon vous êtes mort.

— D'accord, mais pourquoi ?

— Faites-le et c'est tout, d'accord ?

La transpiration lui coulait sur les yeux.

Rydell leva la main droite du volant, alluma les veilleuses puis les phares. Deux cônes de lumière butèrent sur tout un mur de boutiques en ruine, avec des enseignes délabrées et de la poussière partout sur le plastique ; celle qui était dans le faisceau sur phare gauche disait : LE

TROU.

— Drôle d'idée d'appeler un magasin comme ça, fit Rydell.

— Vous essayez de m'embrouiller la tête, Rydell ?

— Non. Je trouve seulement que c'est un drôle de nom. Surtout avec tous les trous qu'il y a maintenant.

— Warbaby est juste un employé, Rydell. SecurIntens fait appel à lui quand les choses se mettent à déraper. Et il y a toujours un dérapage dans ces cas-là. Toujours.

Ils étaient garés sur une sorte de placette au centre de la galerie marchande. Les vitrines étaient toutes blanchies à la chaux ou bardées de planches. La galerie devait être souterraine, ou bien les ouvertures étaient murées.

— Donc, elle pique ces lunettes dans un hôtel où SecurIntens s'occupe de la sécurité, et ils font venir Warbaby. C'est bien ça ?

Rydell se tourna vers Chevette. Elle ressemblait à un de ces enjoliveurs chromés sur le bouchon de radiateur d'une voiture ancienne, à part le fait qu'elle commençait à avoir la chair de poule sur les cuisses. Il ne faisait pas spécialement chaud ici, ce qui confirmait que la galerie devait être souterraine.

— Vous savez quoi, Rydell ?

— Quoi ?

— Vous êtes pas foutu de comprendre le commencement du commencement de la chose. C'est trop gros pour quelqu'un comme vous. Vous êtes pas habitué à penser comme ça. SecurIntens *appartient* à la compagnie propriétaire des informations contenues dans ces lunettes.

— Singapour. Ils sont propriétaires de DatAmerica, également ?

— Vous pouvez rien prouver, Rydell. Et le Congrès non plus.

— Vous avez vu ces rats, là-bas ?

— N'essayez pas de m'embrouiller, hein ?

Rydell regarda les trois derniers rats disparaître en s'engouffrant dans l'endroit qu'il s'appelait "Le Trou". Ce devait être un conduit d'aération ou quelque chose comme ça. Un vrai trou.

— C'est la vérité, dit-il. Ils étaient juste là.

— Vous vous rendez compte que vous ne seriez pas ici en ce moment si cet enfoiré de Lucius Warbaby ne s'était pas mis à faire du rollerblade le mois dernier ?

— Comment ça ?

— Il s'est bousillé le genou. Il pouvait plus conduire. C'est là que vous êtes entré dans le jeu. Pensez-y. Qu'est-ce que ça vous apprend sur le capitalisme de la dernière heure, tout ça ?

— Qu'est-ce que ça m'apprend sur quoi ?

— On ne vous enseigne donc rien, à cette académie de police ?

— Bien sûr que si, fit Rydell. Des tas de choses.

Par exemple, à tenir le crachoir à un cinglé qui vous a pris en otage, sauf qu'il avait du mal à se souvenir de la teneur du cours. Le faire parler le plus possible, ne jamais le contredire, des trucs comme ça.

— Comment ça se fait que les informations qui sont dans les lunettes prennent la tête à tout le monde ?

— Ils vont reconstruire San Francisco. À partir de zéro, pratiquement. Comme ils sont en train de faire pour Tokyo. En commençant par implanter une grille de dix-sept complexes dans l'infrastructure existante. Des tours de quatre-vingts étages, bureaux et résidentiel, commerce et résidentiel, à la base. Complètement autonomes. Avec des réflecteurs paraboliques à inclinaison variable, et des générateurs à vapeur. Des structures de conception entièrement nouvelle, mon vieux. Elles boufferont leurs propres déchets.

— Qui bouffera ses déchets ?

— Les tours. Elles vont pousser toutes seules, Rydell. Comme ce qu'ils font en ce moment à Tokyo. Comme le tunnel Mag-Lev.

— Sunflower, fit Chevette, qui sembla regretter aussitôt d'avoir ouvert la bouche.

— J'ai tout vu… fit-il en se tournant vers elle.

— Hé… ho…

Continuer de lui parler comme on parle à un dangereux fou armé.

— Oui ?

— Je ne vois pas où est le problème. Ils veulent reconstruire, et alors ?

— Le problème, fit le nommé Loveless en commençant à déboutonner sa chemise, c'est qu'une ville comme San Francisco sait à peu près autant où elle va, et où il lui faudrait aller que vous, c'est à dire trois fois rien. Il y a des millions de gens, ici, qui protesteraient de toutes leurs forces s'ils connaissaient seulement l'existence d'un tel plan. Et puis, il y a l'aspect spéculation immobilière.

— Immobilière ?

— Vous savez quelles sont les trois considérations les plus importantes dans un achat immobilier, Rydell ?

Le torse de Loveless, glabre et artificiellement pigmenté, était luisant de transpiration.

— Trois ?

— L'emplacement, l'emplacement et l'emplacement.

— Je ne saisis pas très bien.

— Vous ne saisirez jamais. Mais les gens qui savent où acheter, ceux qui ont vu les implantations des tours, ils comprennent eux. Sans aucun mal.

— Vous avez regardé, hein ? demanda Rydell au bout d'un instant de réflexion.

Loveless hocha la tête.

— À Mexico. Il les avait laissées dans sa chambre. Il n'aurait jamais dû faire ça. Grave erreur.

— Et vous n'aviez pas le droit.

Cela avait échappé à Rydell ; Loveless transpirait maintenant de plus en plus, malgré la fraîcheur de l'air, comme si son système lymphatique ou un truc comme ça était tombé en panne. Il n'arrêtait pas de battre des paupières et de s'essuyer le front.

— J'ai fait mon boulot. Tous les boulots qu'on m'a confiés. Pendant des années. Mon père aussi. Vous n'avez jamais vu comment ils vivent, en haut. Dans les complexes. Les gens d'en bas, ils n'ont aucune idée de ce qu'on peut faire avec de l'argent, Rydell. Ils ne savent pas ce que c'est vraiment, l'argent. Ils vivent comme des dieux. Il y en a qui sont âgés de plusieurs centaines d'années, Rydell.

Il y avait des traces blanches au coin de la bouche de Loveless, avec son sourire, et Rydell se revit soudain dans l'appartement de la copine de Turvey, en train de regarder Turvey dans les yeux, et il y eut un déclic en lui quand il comprit, d'un coup, ce qu'elle avait fait.

Elle avait vidé le sachet de dancer dans le Coca qu'elle lui avait donné. Elle en avait répandu une partie sur le couvercle, et elle avait fait exprès de renverser du liquide pour que cela ne se voie pas.

Loveless avait entièrement défait sa chemise. Le tissu foncé était imbibé de transpiration qui le rendait encore plus foncé, et son visage était cramoisi.

— Loveless… commença Rydell.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il allait lui dire, mais l'homme poussa à ce moment-là un cri aigu, celui d'un lapin qui s'est pris la patte dans un collet, et commença à donner des coups de crosse dans la braguette de son jean serré, comme s'il y avait quelque chose d'horrible collé à lui, qu'il fallait tuer à tout prix.

Et chaque fois que la crosse frappait, le coup partait, faisant dans le plancher moquetté du camion des trous de la taille d'une pièce de cinq dollars.

Chevette descendit de la console comme si elle était sur un tapis roulant en caoutchouc. Elle passa par-dessus le baquet central et courut se réfugier à l'arrière dans la cabine.

Loveless se figea, frissonnant, comme si tous les atomes de son corps s'étaient bloqués en même temps, parqués sur une orbite de sécurité. Il sourit alors, comme s'il avait tué la chose qui en avait après son entrejambe. Puis il hurla de nouveau et se mit à tirer à travers le pare-brise. La seule chose qui vint à l'esprit de Rydell, c'est qu'un instructeur leur avait dit qu'à côté d'une overdose de dancer, une prise massive de PCP, c'était comme si on mettait deux cachets d'aspirine dans un Coca. Un Coca. Textuel…

Et Chevette était en train de flipper grave, à l'arrière, d'après les bruits qu'on entendait. Elle essayait d'ouvrir la porte du camion à coups de poing.

— Plusieurs centaines, les enculés, fit Loveless.

Émettant un bruit qui ressemblait à un sanglot, il éjecta le chargeur et en mit un nouveau en place.

— Et ça continue, dit-il.

— Là-bas ! fit Rydell. Quelqu'un près du Trou…

— Qui ça ?

— Svobodov, dit Rydell au hasard, en espérant que ce serait suffisant.

Les balles sortirent du petit pistolet comme des cubes de caoutchouc d'un loukoum. À la troisième, Rydell avait tendu la main pour défaire la sécurité de la portière et s'était laissé rouler à l'extérieur. Il atterrit sur le dos, sur des boîtes de bière vides et des espèces de coupes en mousse. Il continua de rouler sur lui-même, jusqu'à ce qu'il heurte un obstacle.

Les petites balles faisaient de très gros trous dans les vitrines blanchies des magasins abandonnés. Tout un pan s'écroula avec fracas.

Il entendit Chevette qui tambourinait sur la porte arrière du camion. Il aurait voulu pouvoir lui crier d'arrêter.

— Hé ! Loveless !

Le tir cessa.

— Svobodov est blessé !

Chevette tambourinait toujours. Bon Dieu !

— Il faut appeler une ambulance !

À quatre pattes, appuyé contre un petit jet d'eau au socle carrelé qui sentait le chlore et la poussière, il vit Loveless descendre du camion du côté du chauffeur. Il avait le visage et le torse luisants. Sa formation était si profondément ancrée en lui, constata Rydell, qu'elle était plus forte que les effets du dancer. Il avançait comme on l'enseignait dans les sections spéciales de la police, tenant son arme avec ces deux mains tendues devant lui, jambes à demi fléchies, balayant de tout petits arcs de tir potentiel.

Et Chevette, pendant ce temps, essayait toujours d'enfoncer à coups de pied et de poing la porte en hexcel, ou un truc comme ça, à l'arrière du camion. Mais Loveless logea dedans une ou deux balles, et elle s'arrêta d'un seul coup.

30
Le carrousel des âmes

À seize heures ; Yamazaki descendit les barreaux de l'échelle qu'il avait escaladés avec Loveless, dans le noir, la nuit précédente.

Fontaine était reparti vingt minutes avant que le courant ne revienne, en emportant, malgré les protestations de Skinner, un énorme paquet de linge sale. Skinner avait passé la journée à trier et à retrier le contenu de la boîte à outils verte, celle qu'il avait renversée pour dégager la cisaille.

Yamazaki regardait les mains du vieillard qui retournaient chaque outil l'un après l'autre. Il imaginait qu'il voyait couler entre elles une force éphémère, une détermination, ou peut-être le souvenir des tâches entreprises, abandonnées ou achevées.

— Les outils, ça se revend toujours, avait-il murmuré, peut-être à l'intention de Yamazaki, peut-être pour lui-même. On trouve toujours quelqu'un pour les racheter, mais on finit un jour ou l'autre, par en avoir besoin, juste de ceux qu'on a vendus.

Yamazaki ne savait pas le nom anglais de la plupart des outils qui étaient ici, et beaucoup lui étaient totalement inconnus.

— Ça, c'est un alésoir conique, dit-il en brandissant un outil dont la pointe brun rouille en acier usiné émergeait de manière menaçante entre son index et son majeur. Il n'y a rien de plus pratique à avoir chez soi, Scooter, mais la plupart des gens n'en ont jamais vu de leur vie.

— Et ça sert à quoi, Skinner-san ?

— À agrandir un trou circulaire, en le laissant parfaitement circulaire, si on sait bien s'en servir. C'est bon pour la tôle, principalement, mais on peut aussi l'utiliser sur du plastique ou sur des matériaux synthétiques. Tout ce qui est mince et rigide, à part le verre.

— Vous possédez beaucoup d'outils, Skinner-san.

— Mais je n'ai jamais vraiment appris à m'en servir comme il faut.

— Vous avez pourtant construit cette pièce.

— Vous avez déjà vu un vrai charpentier à l'œuvre, Scooter ?

— Une fois, oui, fit Yamazaki.

Il se souvenait d'une démonstration à l'occasion d'un festival. Les lames noires qui volaient, l'odeur du cèdre fraîchement scié. Les pièces de bois étaient lisses, sans le moindre défaut. On érigeait une maison de thé pour la durée du festival.

— Le bois coûte très cher à Tokyo, Skinner-san. Personne ne

songerait à le gaspiller, ajouta-t-il. Pas même un copeau.

— Ici non plus, ce n'est pas facile de s'en procurer, fit Skinner en suivant du bout du doigt l'arête d'un ciseau.

Voulait-il dire, ici en Amérique, à San Francisco ou bien sur le pont ?

— Nous avions l'habitude de brûler nos déchets avant d'avoir l'électricité, reprit le vieillard. Les autorités n'aimaient pas beaucoup ça. Mauvais pour l'atmosphère, Scooter. On ne le fait plus tellement, à présent.

— D'un commun accord ?

— Simple question de bon sens…

Skinner rangea le ciseau dans un fourreau de toile graisseuse et le mit délicatement dans la boîte à outils verte.

Une procession se dirigeait vers San Francisco sur le tablier supérieur, et Yamazaki regretta aussitôt d'avoir laissé le bloc-notes dans la chambre de Skinner. C'était la première fois qu'il assistait ici à ce qui pouvait passer pour un rituel public.

Du lieu d'observation étroit et confiné où il se tenait, il était impossible de voir dans cette procession autre chose qu'une succession de participants, sur une ou deux files, mais c'était tout de même une procession de nature indubitablement funèbre, peut-être une manifestation de souvenir. En premier venaient des enfants – il en compta rapidement sept – l'un derrière l'autre, en haillons poussiéreux. Ils portaient tous un masque de plâtre peint destiné, de toute évidence, à représenter Shapely. Mais il n'y avait rien de funèbre dans la manière dont ils avançaient. Plusieurs d'entre eux sautillaient en marchant, ravis d'être l'objet de toute cette attention.

Yamazaki, qui était descendu acheter de la soupe, s'était arrêté entre une charrette de bouquiniste et un étal rempli de cages d'oiseaux. Il se sentait mal à l'aise, très déplacé avec sa Thermos de soupe sous le bras. S'il s'agissait d'un rite funèbre, il y avait peut-être des gestes à faire, une attitude à observer. Il regarda la bouquiniste, une grande femme avec un gilet graisseux en peau de mouton sur le dos et un chignon que transperçaient deux baguettes chinoises en plastique rose.

Son stock, qui consistait principalement en livres de poche jaunis, à des degrés divers de décrépitude, chacun enveloppé d'une pochette transparente en plastique, s'empilait devant elle par petits tas sur la charrette. Elle vantait bruyamment sa marchandise lorsque les enfants déguisés en Shapely étaient apparus. C'étaient des mots étranges qu'elle criait, et il supposait qu'il s'agissait de titres : *La vallée des poupées, Méridien sanglant, L'Appel de la tronçonneuse*. Frappé par l'étrange poésie typiquement américaine de ces expressions, Yamazaki

allait lui acheter *L'Appel de la tronçonneuse* lorsqu'elle s'était tue brusquement. Il avait vu les enfants à ce moment-là.

Rien dans l'attitude de la marchande n'indiquait que la procession demandât de sa part plus d'attention qu'elle ne semblait prête à lui en accorder. Machinalement, elle s'était mise à recenser son stock, ses mains glissant d'une pochette transparente à l'autre.

Celui qui tenait l'étal voisin avec les cages aux oiseaux était un homme jeune au teint pâle et à la fine moustache noire soigneusement taillée. Il se grattait le ventre, et son expression était douce et impénétrable.

Les enfants furent suivis de cinq danseurs en costume de squelette qui semblait tiré de la *Noche de la Muerte*. Mais Yamazaki s'aperçut que plusieurs de leurs masques étaient en réalité des respirateurs à micropores moulés en forme de tête de mort. C'était des adolescents, de toute évidence, et ils dansaient au rythme de quelque musique intérieure de chaos et de pestilence. Il y avait une force érotique sous-jacente et un courant de violence indubitable dans leurs cuisses nues aux os peints en blanc sur fond noir et leurs pelvis de dessin animé collés sur leurs fesses étroitement serrées par leurs shorts en jean. Au passage, l'un des adolescents fixa sur lui le regard incisif de ses yeux bleus surmontant les narines noires moulées de son respirateur blanc. Deux personnages de haute taille suivaient. C'étaient des Noirs, le visage barbouillé d'une horrible peinture faciale beige, habillés en chirurgiens, avec de longues blouses vert pastel et des gants en latex écarlate. Était-ce les médecins, essentiellement blancs, qui avaient laissé mourir tant de gens avant l'avènement de Shapely ? Ou bien voulaient-ils représenter les laboratoires biomédicaux du Brésil, qui avaient assuré, avec un brillant succès médical et financier, la transformation de Shapely de petit prostitué illettré en source de vie splendide ? Après eux venaient les premiers morts, enveloppés de plusieurs couches de plastique translucide, chacun sur une charrette à deux roues, du genre de celle que l'on fabriquait ici pour transporter les colis ou les produits alimentaires en vrac. Ces charrettes, temporairement équipées d'étroites plateformes en contre-plaqué, étaient mues, devant, derrière et sur les côtés, par des hommes et des femmes non costumés, Yamazaki remarqua qu'ils regardaient droit devant eux et semblaient éviter tout contact visuel avec la foule qui les regardait passer.

— Celui-là, c'est Nigel, fit la bouquiniste. Il a probablement construit la charrette sur laquelle on le transporte.

— Ce sont des victimes de la dernière tempête ? s'aventura à demander Yamazaki.

— Pas lui, répliqua la femme, plissant les yeux en s'apercevant qu'elle avait affaire à un étranger au quartier. Pas avec tous les trous

qu'il a dans le corps.

Il y avait sept morts en tout, chacun sur sa charrette. Venaient ensuite un homme et une femme vêtus de salopettes en papier identiques, portant à deux une lithographie plastifiée de Shapely, l'un de ces portraits édulcorés, aux yeux larges et aux joues creuses, qui mettaient invariablement Yamazaki mal à l'aise.

Ensuite, il y avait une petite silhouette rouge et bondissante, un diable, peut-être, mais sans queue ni cornes qui dansait avec un énorme fusil, un ancien AK-47 dont la culasse mobile avait depuis longtemps disparu, dont le chargeur courbe était taillé dans du bois et qui avait jadis été plongé, en entier, dans de l'émail rouge, à présent poli par d'innombrables processions comme celle-là.

Yamazaki n'avait pas besoin de demander pour savoir que le danseur en rouge représentait la manière dont Shapely était parti, cette terrible et vile stupidité qui attendait, tapie, au cœur de toute chose.

— Skinner-san ? (Il tenait le bloc-notes tout prêt.) J'ai vu passer une procession, aujourd'hui. Des morts que l'on emmenait du pont. Les victimes de la tempête.

— On ne peut pas les garder ici. On ne peut pas non plus les jeter à l'eau. La ville insiste pour qu'ils soient incinérés. Certains, qui ne veulent pas de ça, sont enterrés à Treasure Island. Quand on connaît le genre de personnes qui vivent là-bas, on se demande si c'est une très bonne idée.

Il y avait beaucoup d'allusions à Shapely dans la procession. À son histoire.

Skinner hocha la tête derrière sa petite télé.

— Des enfants avec un masque à son image. Deux Noirs déguisés en docteurs blancs. Le portrait de J.D. Shapely…

Skinner laissa entendre un grognement. Puis d'une voix lointaine :

— Ça fait une paie que je n'ai pas vu ça ici.

— En dernier, un petit personnage tout en rouge, qui faisait le pitre, un fusil d'assaut dans les mains.

— Mmm… fit Skinner en hochant la tête.

Yamazaki activa la fonction de transcription du bloc-notes.

Moi, vous savez, je n'en ai jamais profité. De ce petit morceau de lui qui est aujourd'hui dans tout le monde. Je n'en voyais pas la raison, à mon âge, et je n'ai jamais pu m'habituer à suivre un traitement, de toute manière. Même l'autre, je ne l'ai jamais eu, vous voyez. Ce ne sont pourtant pas les occasions qui ont manqué. Vous êtes trop jeune, vous, pour vous rappeler ce qu'on ressentait. Je sais, vous croyez que vous pouvez vous rappeler toutes les époques à la fois. Tout est enregistré.

Numérisé. Vous n'avez qu'à rejouer le passage de votre choix. Mais ce n'est qu'un enregistrement, rien de plus. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'on ressentait quand on les voyait s'empiler comme ça. Pas tellement ici, même si c'était terrible pour nous. Mais en Thaïlande, en Afrique, au Brésil. Bon Dieu, Scooter, ce truc-là se foutait de nous. Mais tout se passait comme au ralenti. Ces rétrovirus, ils sont comme ça. C'est un type qui me l'a dit, un jour. Il était atteint par l'ancienne forme, et il en est mort. Ce qu'il m'a dit, c'est qu'on vivait tous dans une drôle de petite poche de temps où des tas de gens pensaient encore que de tirer un coup ça ne pouvait tuer personne, pas même une femme. Vous voyez, elles ont toujours eu à s'inquiéter à cause de ça. Elles prenaient des risques à chaque fois. Risque de se faire encloquer, ou de mourir en couches, ou en essayant de les faire passer. De toute manière, leur vie était bouleversée. Mais dans cette poche de temps dont je vous parle, il y avait des pilules pour ça, des, je sais pas trop quoi, des piqûres pour les autres trucs, même ceux qui avaient tué des gens par fournées dans le passé. C'était une sacrée époque, Scooter. Et quand cette chose nous est tombée dessus, elle a tout chamboulé. On arrivait à l'an 2000. Et ça a foutu la pagaille. Il y a eu des guerres civiles partout en Europe, et ce sida qui n'arrêtait pas de progresser. Vous savez ce qu'on disait ? D'abord que c'était la faute aux homos, puis à l'armée américaine, dans je ne sais plus quel fort du Maryland, puis aux mecs qui avaient tronché des singes verts. Je vous jure. Mais devinez qui était responsable, en réalité, Scooter. C'étaient les gens. Ils étaient trop nombreux. Ils n'arrêtaient pas d'aller et venir, ils prenaient l'avion pour un rien. Vous croyez pas que c'était normal ? Qu'ils nous ramènent un virus ou deux ? Il n'y avait pas un seul endroit, sur cette foutue planète qui soit à plus de deux heures de n'importe quel autre endroit. C'est alors que ce pauvre enculé de Shapely s'est amené avec sa variété mutante, celle qui ne tuait pas. Ça ne faisait absolument rien sur vous, mais ça bouffait l'autre variété, l'ancienne, en guise de petit déjeuner. Et c'est pas la peine d'essayer de me faire croire qu'il était Jésus ou des conneries comme ça, Scooter. Jésus, j'y ai jamais beaucoup cru, de toutes manières.

— Il reste un peu de café ?

— Je vais activer le poêle.

— Mettez une goutte de Trois-en-Un dans le trou à côté du levier, Scooter. Il y a un joint à l'intérieur. Ça le maintient souple.

31
Côté chauffeur

Elle n'avait pas vu passer la première balle, mais il dut y avoir un fil de touché ou quelque chose comme ça, car la lumière s'alluma toute seule. Elle vit cependant la deuxième ou du moins le trou qu'elle fit dans le revêtement plastique imitation cuir. Quelque chose se figea en elle. Elle venait d'apprendre une chose sur les balles, c'était qu'à un moment il n'y avait rien et à un autre, il y avait un trou. Et rien entre les deux. On voit la chose quand elle est là, mais on ne la voit pas arriver.

Elle se mit à quatre pattes et avança ainsi. Mais elle ne pouvait pas juste attendre que la prochaine balle arrive. Quand elle fut devant la porte, elle vit son pantalon noir froissé, à côté d'un trousseau de clefs avec un porte-clefs gris en plastique imitation cuir. À l'endroit où Loveless avait tiré dans le plancher, il y avait une odeur spéciale. Peut-être la moquette qui avait brûlé. Elle vit que les bords du trou étaient noircis et un peu fondus.

Elle l'entendit se mettre à hurler à l'extérieur. Sa voix était rauque et caverneuse. Elle retint son souffle. Il criait qu'ils avaient (qui ça, *ils* ?) les meilleures relations publiques du monde, qu'ils avaient déjà vendu Hunnis Millbank, et qu'ils allaient vendre Sunflower. Si toutefois elle avait bien compris.

— Près de la porte. Ici. Du côté du chauffeur.

C'était Rydell. Et la portière de ce côté-là était ouverte.

— Il a laissé les clefs à l'intérieur, dit-elle.

— Je crois qu'il est parti par là, vers l'ancien magasin *Dream Walls*.

— Et s'il revient ?

— Il reviendra encore plus sûrement si on traîne trop dans le coin. Vous pouvez vous rapprocher et me jeter les clefs ?

Elle ouvrit la porte intérieure et se glissa entre les sièges baquets. Elle aperçut la tête de Rydell à côté de la portière ouverte. Elle prit les clefs et les lui jeta, sans regarder. Puis elle agrippa son pantalon et retourna à l'arrière, en se demandant si elle pourrait rentrer dans le frigo, avec les genoux repliés sous le menton.

— Vous devriez vous mettre à plat ventre ! lui cria Rydell de l'avant.

— À plat ventre ?

— Pour ne pas trop vous exposer.

— Hein ?

— Il va se mettre à tirer, dès que je vais faire… ça.

Le moteur démarra. Elle se jeta par terre. Les éclats de pare-brise volèrent à l'intérieur. Le camion recula en braquant au maximum et elle entendit Rydell qui frappait la console à la recherche d'une fonction dont il avait besoin. Les balles commencèrent à arriver, l'une après l'autre, en rythme, comme des coups de marteau répétés.

Rydell dut trouver ce qu'il cherchait, car il fit ce que les garçons qu'elle avait connus dans l'Oregon avaient l'habitude de faire en agissant sur les freins et la transmission en même temps.

Elle s'aperçut qu'elle était en train de hurler, sans mots, à gorge déployée.

Ils prirent un virage qui faillit les faire capoter, et elle se dit que ces camping-cars n'étaient probablement pas faits pour rouler très vite. Mais ils fonçaient à toute vitesse, et dans une côte, semblait-il.

— Putain de merde ! fit Rydell.

Il n'avait pas élevé la voix. Puis ils heurtèrent le portail ou la grille, quelque chose comme ça, et ce fut comme la fois où elle avait essayé d'exécuter un super-saut de cabri, les deux roues en l'air, dans Lafayette Park, et où ils lui avaient expliqué, par la suite, qu'elle était retombée sur la tête, mais elle oubliait chaque fois, et il fallait qu'ils lui réexpliquent.

Elle était revenue dans la chambre de Skinner, et elle lisait, dans un des *National Geographic*, un article sur le Canada où ils expliquaient comment ce pays s'était divisé en cinq nations indépendantes. Elle buvait du lait froid à même le carton, en croquant des biscuits salés. Skinner était au lit avec sa télé. Il regardait une émission comme il les aimait, sur l'histoire. Il lui avait expliqué que les documentaires n'avaient cessé, durant toute sa vie, de s'améliorer. Du noir et blanc tremblant, où les soldats couraient comme s'ils avaient des fourmis dans la culotte. Avec un grain terrible et un ciel éraflé de partout, aux images actuelles, retouchées, où les personnages se déplaçaient normalement, avec des couleurs ajoutées, de moins en moins de grain et un ciel net. Mais tout ça, disait-il, ça valait de la merde, parce que ce n'était rien d'autre qu'une approximation, l'idée que quelqu'un se faisait de ce que cela avait été en réalité, le résultat d'une décision particulière, un bouton précis sur lequel on avait appuyé. Mais c'était quand même un succès, disait-il, comme la première fois que des gens avaient pu entendre Billie Holiday sans les craquements et les bruits de fond.

Billie Holiday, c'était probablement un type du genre Elvis, se disait Chevette, avec un costume à paillettes, mais en jeune, avant qu'il ait de la brioche.

Skinner avait un truc avec l'histoire. Il disait qu'on la plastifiait. Elle aimait quand même bien lui montrer qu'elle l'écoutait quand il lui

expliquait quelque chose, parce que sinon, il était capable de rester des jours et des jours sans lui adresser une seule parole. Elle leva donc les yeux de son magazine qui montrait des filles en train d'agiter des drapeaux bleu et blanc de la République du Québec, et elle vit sa mère, assise là, au bord du lit de Skinner, resplendissante et triste, le visage fatigué, comme après une journée de travail, avec tout son maquillage.

— Il a raison, lui dit-elle.

— M'man ?

— Sur l'histoire. C'est vrai qu'ils la changent.

— Mais, m'man, tu…

— Tout le monde le fait, de toute manière, ma chérie. Ce n'est pas une nouveauté. Ce sont les films qui ont rattrapé les souvenirs, rien de plus.

Chevette se mit à pleurer.

— Chevette-Marie, lui dit sa mère avec cette intonation chantante qui remontait très loin en arrière, tu t'es encore cogné la tête.

32
Fallonville

— Et vous le connaissez bien ce type ? demanda-t-elle.

Les baskets de Rydell crissaient sur les petits morceaux de verre de sécurité chaque fois qu'il appuyait sur la pédale des freins. S'il y avait eu le temps et un balai, il aurait tout nettoyé. Mais il avait été obligé de s'arrêter pour enfoncer le reste du pare-brise avec un bout de fer à béton rouillé qu'il avait trouvé au bord de la route, pour éviter qu'une voiture de police ne remarque les trous. De toute manière, ses semelles intérieures le protégeaient.

— J'ai travaillé avec lui à L.A., dit-il en donnant un coup de volant pour éviter des lambeaux de pneu éclaté de semi-remorque qui jonchaient la section à deux voies comme des peaux de monstre après la mue.

— Je me demandais si ce ne serait pas comme pour Mme Elliott. Elle disait qu'elle vous connaissait, aussi.

— Je l'ai rencontrée pour la première fois dans l'avion. Si Sublett est de mèche avec eux, alors le monde entier est une vaste conspiration. (Il haussa les épaules.) Je pourrais commencer à me poser des questions sur vous, également.

Ou se demander, par exemple, si Loveless ou Mme Elliott n'auraient pas posé un pisteur électronique dans ce camion, ou si l'Étoile de la Mort n'était pas en train de les observer en ce moment même. On disait qu'elle était capable de lire un titre de journal, ou de déterminer la marque et la taille de vos godasses à partir d'une empreinte suffisamment bien moulée.

C'est alors que cette croix de bois sembla se dresser soudain devant eux dans le faisceau des phares. Elle faisait quatre mètres de haut, avec écrits dessus les mots BRANCHEZ-VOUS à l'horizontale et SUR LA LIAISON SATELLITE IMMORTELLE à la verticale. À l'endroit où aurait dû se trouver la tête de Jésus-Christ, il y avait une vieille télé portable poussiéreuse. Quelqu'un s'était amusé à faire un carton sur l'écran avec un 22 long rifle, apparemment.

— Ça ne devrait plus être très loin, fit Rydell. Chevette émit une espèce de grognement. Puis elle but quelques gorgées d'eau à la bouteille qu'ils avaient achetée à la station Shell, et la lui passa.

Quand il avait foncé en catastrophe pour sortir de cette galerie marchande, il avait été sûr de se retrouver au bord d'une grande route. Mais vue de l'extérieur, la galerie n'était qu'une bâtisse laide en brique rouge, aux ouvertures murées avec ces horribles plaques de

matériaux recyclés compactés à chaud qui avaient la couleur du vieux vomi. Il avait tourné dans le parking encombré d'épaves de voitures et jonché de vieux matelas jusqu'à ce qu'il trouve un passage dans le grillage.

Mais ce n'était pas une grande route. C'était juste un accès à quatre voies, complètement désert, et Loveless avait dû loger une balle dans le dispositif de navigation, car la carte était bloquée sur Santa Ana Centre, avec une espèce de clignotement, et il n'y avait rien à faire pour obtenir autre chose. Il avait l'impression de se trouver dans une de ces cités-banlieues abandonnées, le genre d'endroits qui s'étaient complètement effondrés à la suite de l'implosion de l'euromonnaie.

Chevette était dans la position du fœtus à côté du frigo, les yeux fermés. Elle ne lui répondait pas ; il craignait que Loveless ne l'ait touchée aussi, mais il ne pouvait pas se permettre de s'arrêter jusqu'à ce qu'il ait mis une bonne distance entre la galerie marchande et eux. En tout cas, il ne voyait pas de sang ni rien.

Finalement, ils étaient arrivés à cette station Shell. On voyait que c'était Shell uniquement à cause de la forme des machins en métal qui avaient soutenu les enseignes. La porte des chiottes pour les hommes avait été arrachée de ses gonds. Celle des femmes était cadenassée avec une chaîne. Quelqu'un apparemment, s'était entraîné avec une arme automatique sur le distributeur de pop-corn. Il fit le tour du bâtiment avec le camion et vit une vieille caravane Airstream, la même que celle où habitait un voisin de son père à Tampa. Il y avait là un homme à genoux devant un brasero, en train de remuer une marmite. Deux labradors noirs le regardaient faire.

Rydell se gara, vérifia que Chevette respirait bien, et descendit. Il s'avança vers l'homme, qui s'était redressé et s'essuyait les mains sur les cuisses de sa salopette rouge. Il était coiffé d'une vieille casquette de pêche couleur kaki avec une visière de vingt centimètres au moins. L'écusson Shell sur sa poitrine était tout effiloché.

— Vous êtes perdu, ou vous avez un problème ? demanda-t-il.

Rydell estima qu'il avait au moins soixante-dix ans.

— Je n'ai pas de problème, mais je suis bel et bien perdu, répondit-il.

Il jeta un regard aux labradors, qui ne le quittaient pas des yeux.

— Vos chiens ne semblent pas très heureux de me voir, dit-il.

— Il ne passe beaucoup d'étrangers par ici.

— J'imagine, fit Rydell.

— J'ai aussi deux chats. En ce moment, je leur donne de la bouillie séchée. Les chats se débrouillent pour attraper des oiseaux ou des souris. Vous êtes vraiment perdu ?

— Complètement. Je ne saurais même pas vous dire dans quel

État nous sommes.

Le vieillard cracha par terre.

— Vous n'êtes pas le seul. Quand j'avais votre âge, ça s'appelait la Californie, et c'est comme ça que Dieu l'a voulu. Aujourd'hui, c'est SoCal, paraît-il, mais vous savez ce que je pense ?

— Non. Qu'est-ce que vous pensez ?

— Plus ça change, plus c'est la même chose. Comme cette bonne femme qui s'est installée dans cette foutue Maison-Blanche.

Il ôta sa casquette, laissant voir des cicatrices de cancer d'un blanc argenté, s'essuya le front à l'aide d'un mouchoir graisseux, puis se couvrit de nouveau la tête.

— Alors, vous êtes perdu ?

— Oui. Ma carte est en panne.

— Et vous savez lire une carte en papier ?

— Oui, bien sûr.

— Qu'est-ce qu'elle a sur la tête ?

Il regardait derrière Rydell. Celui-ci se tourna et vit Chevette, penchée par-dessus le siège baquet, qui les observait.

— C'est sa coiffure, dit-il.

— Merde alors ! Elle pourrait être mignonne.

— Oui, fit Rydell.

— Vous voyez la boîte de Cream o'Wheat, là-bas ? Vous êtes capable de m'en verser une mesure dans ce bol quand l'eau se mettra à bouillir ?

— Entendu.

— Je vais vous chercher une carte. Skeeter et Whitey vous tiendront compagnie pendant ce temps.

PARADISE, SOCAL

COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE
5 KM
CAMPING INTERDIT
DALLES EN CIMENT
TOUS RACCORDEMENTS
PÉRIMÈTRE DE SÉCURITÉ ÉLECTRIFIÉ
BAIGNADE GRATUITE
CRÈCHE CHRÉTIENNE HOMOLOGUÉE (SOCAL)
327 CHAÎNES PAR SATELLITE

Et il y avait une croix encore plus haute qui se dressait un peu plus loin, faite avec de vieux rails de chemin de fer soudés constituant une sorte d'armature soutenant de vieux postes de télévision dont les

écrans morts regardaient en direction de la route.

Chevette s'était endormie, aussi elle avait tout raté.

Rydell se revit en train d'appeler le numéro de Sublett à L.A. sur le téléphone de Codes. Il y avait eu une drôle de sonnerie, qui l'avait presque fait raccrocher, mais ce n'était qu'une retransmission d'appel, Sublett ayant obtenu l'autorisation de s'absenter pour aller au chevet de sa mère malade.

— Tu veux dire que tu es au Texas ?

— À Paradise, Berry. Maman est malade parce qu'on l'a transférée ici en SoCal, avec pas mal d'autres.

Sublett lui avait expliqué où c'était tandis que Rydell examinait la carte du vieux de la station Shell.

— Hé ! s'était exclamé Rydell lorsqu'il avait compris à peu près dans quelle direction il fallait aller. Qu'est-ce que tu dirais si je passais te faire une petite visite, hein ?

— Je croyais que tu avais trouvé du boulot à San Francisco.

— Je t'en parlerai quand on se verra.

— Tu sais ce qu'ils disent de moi, ici ? Que je suis un apostat.

— Un quoi ?

— Un apostat. Parce que j'ai montré à ma mère ce film de Cronenberg, *Vidéodrome*, tu saisis ? Ils disent que c'est le diable qui a fait ça.

— Je croyais que Dieu était dans tous les films.

— Il y en a qui sont l'œuvre du diable, Berry. C'est ce que dit le révérend Fallon, en tout cas. D'après lui, tous les films de Cronenberg entrent dans cette catégorie.

— Il est à Paradise, lui aussi ?

— Dieu merci, non. Il est dans les tunnels des îles Anglo-Normandes, quelque part entre la France et l'Angleterre. Et il ne peut pas les quitter, non plus, parce qu'il a besoin de rester à l'abri.

— Contre quoi ?

— Le fisc. Tu sais qui a creusé ces tunnels, Rydell ?

— Qui ?

— Hitler. Avec de la main-d'œuvre forcée.

— Je ne savais pas, fit Rydell.

Il imaginait le terrible petit moustachu, un long fouet à la main, juché sur un rocher.

Il y eut une nouvelle pancarte, beaucoup moins professionnelle que la précédente, de simples planches où s'étalaient des lettres tracées à la peinture noire.

ES-TU PRÊT POUR L'ÉTERNITÉ ?
IL EST VIVANT ! ET TOI ?

— Regarde la télévision ?

Elle s'était réveillée.

— Pour les Fallonistes, expliqua Rydell, c'est là qu'il est. À la télé. Je veux parler de Dieu, bien sûr.

— Dieu est à la télé ?

— Oui il fait partie du décor, ou quelque chose comme ça. La mère de Sublett, elle, fait partie de l'Église, mais Sublett, lui, il est déchu, un truc comme ça.

— Et qu'est-ce qu'ils font ? Ils prient en regardant la télé ou quoi ?

— Ce serait plutôt une sorte de méditation, je pense. Ils regardent surtout les vieux films, en s'imaginant que s'ils les regardent suffisamment longtemps l'esprit finira par entrer en eux.

— Dans l'Oregon, on avait les Nazaréens de la Révélation Aryenne. Première Église de Jésus des Survivalistes. La première chose qu'ils faisaient en vous voyant, c'était de vous tirer dessus.

— C'est triste, murmura Rydell tandis que le camion émergeait au sommet d'une petite montée. Des chrétiens pareils…

Ils aperçurent alors Paradise, en bas, éclairée par de multiples lampadaires.

Le périmètre de sécurité annoncé par la pancarte était en réalité constitué de rouleaux de fil de fer barbelé délimitant un peu moins d'un hectare. Il était peu probable qu'ils soient électrifiés, mais il vit qu'il y avait des détecteurs de présence avec alarme sonore tous les trois ou quatre mètres, de sorte que cela devait être efficace de toute manière. Il y avait une espèce de guérite avec une barrière à l'endroit où la route pénétrait à l'intérieur, mais le dispositif ne semblait protéger qu'une dizaine de camping-cars, caravanes et semi-remorques garés sur des dalles en ciment groupées autour de ce qui semblait être un pylône radio à l'ancienne dont on avait couvert le sommet de tout un ensemble d'antennes paraboliques. Quelqu'un avait improvisé un barrage en travers d'un cours d'eau pour faire une espèce de mare pour la baignade, mais le cours d'eau en question ressemblait à ces effluents industriels autour desquels on ne s'attend même pas à rencontrer des insectes, et encore moins des oiseaux.

L'éclairage, par contre, ne manquait pas. Il entendait le ronflement des grosses génératrices tandis qu'ils descendaient lentement la pente.

— Seigneur ! fit Chevette.

Rydell s'arrêta à hauteur de la guérite et baissa sa vitre. Encore heureux que le moteur électrique fonctionne. Un homme en veste en

peau de mouton orange avec une toque assortie se montra. Il tenait à la main une espèce de carabine avec une crosse évidée en métal.

— Propriété privée, dit-il en regardant l'endroit où aurait dû se trouver le pare-brise. Qu'est-ce qui vous est arrivé, monsieur ?

— Un chevreuil, fit Chevette.

— Nous sommes venus voir des amis, les Sublett, se hâta d'expliquer Rydell, qui espérait distraire l'attention du garde avant qu'il ne remarque les trous faits par les balles ou d'autres détails du même genre. Ils nous attendent. Vous pouvez vérifier.

— On ne peut pas dire que vous ressembliez à des chrétiens.

Chevette se pencha sur Rydell et lança au garde un de ces regards dont elle avait le secret.

— Je ne sais pas à quoi vous ressemblez, vous, mon frère, mais nous somme des Nazaréens Aryens venus d'Eugene, Oregon et ça nous coûte d'entrer dans votre camp où vous mélangez toutes les races. De nos jours, tout le monde est traître à sa race et ça fait peine à voir.

Le garde la regarda longuement.

— Si vous êtes des Nazaréens, comment ça se fait que vous ne soyez pas des Skins ?

Elle toucha les pointes de cheveux de sa drôle de coiffure.

— Vous allez bientôt me dire que Jésus était juif, aussi. Vous ne savez pas ce que ça veut dire, ça ?

La méfiance du garde avait presque disparu. Il paraissait tout au plus un peu dérouté.

— Nous avons des clous sanctifiés à l'arrière, ajouta Chevette. Ça vous donne peut-être une idée.

Rydell vit qu'il déglutissait, hésitant.

— Ce serait plus simple, dit-il si vous appeliez ce vieux Sublett de notre part.

L'homme retourna dans sa guérite.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de clous ? demanda Rydell.

— Un truc que Skinner m'a raconté un jour. J'en étais toute tremblante.

Dora, la mère de Sublett, buvait du Coca avec de la vodka mexicaine. Rydell avait déjà vu des gens boire ça, mais jamais à température ambiante. Et le Coca ne faisait plus de bulles, parce qu'elle l'achetait, tout comme la vodka, dans de grosses bouteilles en plastique du supermarché, et ça devait faire un moment qu'elle les avait. Rydell décida qu'il n'avait plus soif, n'importe comment.

Le living de la caravane comportait un canapé à deux places en un fauteuil inclinable. Dora était en arrière sur le fauteuil, les pieds surélevés, pour sa circulation, avait-elle expliqué. Chevette et Rydell

étaient côte à côte sur le canapé, qui n'était en fait qu'une causeuse, et Sublett était assis par terre, les genoux relevés presque jusqu'au menton. Il y avait des tas d'objets accrochés aux murs ou posés sur des étagères, mais tout était extrêmement propre et bien rangé. Rydell se disait que c'était à cause des allergies de Sublett. Les décorations étaient très nombreuses. Il y avait des plaquettes, des gravures, des figurines et des trucs qui devaient être ces fameux mouchoirs à prière. Il reconnut aussi un hologramme plat du révérend Fallon, qui ressemblait plus que jamais à un opossum agrémenté d'un petit bronzage et peut-être d'un brin de chirurgie esthétique. Il vit une tête grandeur nature de J.D. Shapely, que Rydell n'aimait pas parce que ses yeux semblaient suivre celui qui la regardait. Les meilleurs de ces objets étaient groupés autour de la télé, qui était grosse et vernie, mais d'un modèle ancien, d'avant l'époque des écrans larges et plats. Elle était allumée. Il y avait un film en noir et blanc, mais sans le son.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez rien prendre, M. Rydell ?

— Non, madame, merci beaucoup.

— Joel ne boit pas. Il fait des allergies, vous comprenez.

— Oui, madame.

C'était la première fois que Rydell entendait prononcer le prénom de Sublett.

Celui-ci portait un jean blanc tout neuf, un tee-shirt blanc, des chaussettes de coton blanc et des pantoufles jetables en papier.

— Il a toujours été très délicat, vous savez. Je me souviens qu'un jour il a mis à la bouche le hochet d'un autre garçon. Ses lèvres sont devenues toutes noires.

— Maman, fit Sublett, le docteur a dit qu'il fallait que tu te couches tôt.

Mme Sublett soupira.

— Très bien, Joel. Je comprends que vous avez envie de discuter entre jeunes. (Elle regarda Chevette en plissant les yeux.) Quel dommage d'abîmer de si beaux cheveux, ma belle ! Vous auriez un charme fou si vous les laissiez pousser normalement. Un jour, j'ai essayé d'allumer le gril de notre cuisinière à gaz, à Galveston, c'était quand Joel était encore bébé, il était si sensible, et la cuisinière a explosé. Je venais de me faire faire une permanente, vous comprenez, et…

Chevette ne disait rien.

— Maman, fit Sublett, maintenant que tu as fini de boire…

Rydell le suivit des yeux tandis qu'il accompagnait la vieille dame au lit.

— Bon Dieu ! fit Chevette. Qu'est-ce qu'ils ont ses yeux ?

— Ils sont hypersensibles à la lumière, c'est tout.

— Ça me donne le frisson.

— Sublett ne ferait pas de mal à une mouche.

Lorsqu'il fut de retour, Sublett regarda l'écran de la télé en soupirant, puis l'éteignit.

— Tu sais que je n'ai pas le droit de sortir de cette caravane, en principe, Berry ?

— Et pourquoi ça ?

— C'est lié à mon apostasie. Ils disent que je pourrais corrompre la congrégation par mon contact.

Il s'assit au bord du fauteuil inclinable, de peur de le faire basculer en arrière.

— Je croyais que tu avais laissé tomber Fallon en venant à L.A.

Sublett prit un air embarrassé.

— Elle était très malade, Berry. En arrivant ici, je leur dis que j'avais réfléchi. Que je voulais méditer en regardant la boîte, et tout ça. (Il tordit l'une dans l'autre ses longues mains pâles.) Mais ils m'ont surpris en train de regarder *Vidéodrome*. Tu as déjà vu… euh… Deborah Harry ?

Sublett soupira, agité d'une espèce de tremblement.

— Ils t'ont surpris comment ?

— L'installation est faite de manière qu'ils puissent surveiller tout ce qu'on regarde à la télé.

— Comment se fait-il qu'ils aient choisi cet endroit ?

Sublett passa les doigts en arrière dans sa chevelure filasse.

— Difficile à dire, mais j'ai comme l'impression que c'est en rapport avec les problèmes fiscaux du révérend Fallon. Tout ce qu'il fait depuis quelque temps, c'est en fonction de ça. Et toi, ça a marché, ce nouveau boulot à San Francisco, Berry ?

— Non. Ça n'a pas marché.

— Tu as envie de m'en parler ?

Rydell lui répondit oui.

— Ce putain de chauffage a dû en prendre un coup aussi, fit Rydell.

Il était avec Chevette à l'arrière du camion, à l'extérieur du périmètre.

— J'aime bien votre ami, finalement, dit-elle.

— Moi aussi.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il s'intéresse vraiment à vous, à ce qui risque de vous arriver.

— Prenez le lit. Je dormirai à l'avant.

— Sans pare-brise, vous allez geler.

— N'ayez pas peur.

— Venez à l'arrière avec moi. On l'a déjà fait. Pas de problème.

Il se réveilla dans le noir, écoutant le bruit de sa respiration et les craquements du cuir du vieux blouson étalé sur ses épaules.

Sublett avait écouté son histoire en hochant la tête de temps à autre et en l'interrompant parfois pour poser une question. Ses verres de contact-miroirs leur renvoyaient leur propre image convexe, assis sur la causeuse. À la fin, il avait laissé entendre un sifflement, et il avait déclaré :

— J'ai l'impression que tu es dans la merde, Berry. Rien qu'un peu.

Réellement dans la merde.

Rydell baissa la main, effleurant celle de Chevette par accident, et toucha la bosse que faisait son portefeuille dans sa poche arrière. Tout l'argent qu'il possédait se trouvait là, mais il y avait aussi la carte de visite de Wellington Ma, ou du moins ce qu'il en restait. La dernière fois qu'il avait regardé, elle était en trois morceaux.

— Jusqu'au cou, murmura-t-il dans le noir.

Chevette remonta le blouson sur elle et se blottit plus ou moins contre lui. Le rythme de sa respiration n'avait pas changé. Il savait qu'elle était toujours endormie.

Il resta immobile, à méditer. Au bout d'un moment, une idée germa en lui. La plus folle qu'il ait jamais eue.

— Votre copain, lui dit-il dans la cuisine exiguë de la caravane. Ce Lowell.

— Et alors ?

— Vous avez un numéro où le joindre ?

Elle versa du lait sur ses cornflakes. C'était du lait en poudre, à la couleur crayeuse. Le seul que la mère de Sublett achetait, à cause de ses allergies.

— Pourquoi ?

— J'aimerais lui parler d'un truc.

— Et c'est quoi ?

— Un truc qu'il pourrait faire pour m'aider.

— Lowell ? Pourquoi il vous aiderait ? Il se fout pas mal de vous ou de n'importe qui d'autre.

— Donnez-moi son numéro, je veux juste lui parler.

— Si vous lui dites où on est, ou s'il nous retrouve sur le réseau, il est capable de nous donner. S'il sait qu'on nous recherche.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— C'est dans sa nature, c'est tout.

Mais elle lui donna quand même son téléphone et le numéro.

— Salut, Lowell.

— Qui c'est qui cause ?

— Ça va ?

— Qui vous a…

— Ne raccrochez pas.

— Écoutez-moi, espèce d'enc…

— Police de San Francisco, brigade des Homicides.

Il entendit Lowell tirer une bouffée de sa cigarette.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Orlovsky. Police de San Francisco, Homicides. Le grand type avec le gros flingue. Il est entré dans le bar juste avant que les lumières s'éteignent. Vous vous rappelez ? J'étais au comptoir, en train de parler avec Eddie la Crotte.

Lowell tira une autre bouffée, moins forte, d'après le bruit.

— Écoutez, je ne sais pas ce que vous…

— Ça ne fait rien. Vous pouvez raccrocher maintenant, Lowell, mais si vous faites ça vous êtes foutu comme l'as de pique. Parce que vous avez vu Orlovsky entrer pour prendre la fille, Lowell. Vous l'avez vu, et ça ne lui plaît pas beaucoup. Il n'était pas en mission officielle de la police. Il était là pour son propre compte. Et c'est un vrai ripou, Lowell. Aussi vrai que le cancer.

Un silence. Puis :

— J'ignore de quoi vous parlez.

— Contentez-vous d'écouter, alors, Lowell. Ouvrez bien vos oreilles. Parce que si vous ne m'écoutez pas, je dirai à Orlovsky que vous l'avez vu, et je lui donnerai ce numéro, avec votre description et celle du Skinhead. Je lui dirai que vous avez bavardé sur lui. Et vous savez ce qu'il fera ? Il viendra vous truffer le cul avec du plomb, et personne ne pourra l'en empêcher. Homicides, Lowell. Il se chargera lui-même de tout. Et il a le bras long, Lowell, j'aime autant vous le dire.

Lowell toussa deux ou trois fois, puis se racla la gorge.

— C'est une blague, hein ?

— Je ne vous entends pas rire.

— D'accord. Mettons que ce ne soit pas une blague. Qu'est-ce que vous voulez au juste ?

— On dit que vous connaissez des tas de gens doués, dans les ordinateurs et tout ça.

Il entendit Lowell allumer une nouvelle cigarette.

— Si l'on veut, admit-il.

— La République du Désir, fit Rydell. Je veux que vous leur demandiez de me rendre un service.

— Pas de noms ! s'exclama vivement Lowell. Il y a des détecteurs automatiques sur les réseaux programmés pour…

— D'accord, d'accord. Je veux que vous leur demandiez de me rendre un service.

— Ce sera payant. Et ça va vous coûter un paquet.

— Non. C'est à vous que ça va coûter.

Il appuya sur le bouton pour mettre fin à la communication. Il voulait laisser à Lowell le temps de réfléchir. Peut-être de chercher le nom d'Orlovsky dans la liste des fonctionnaires de la police, et de vérifier qu'il était bien à la brigade. Il referma le petit téléphone et retourna dans la caravane. La mère de Sublett réglait la climatisation plus haut qu'il ne l'aurait fallu.

Sublett était assis sur la causeuse. Ses vêtements blancs le faisaient ressembler à un peintre ou à un plâtrier, à cette exception près qu'ils étaient immaculés.

— Tu sais, Berry, je crois que je ferais mieux de retourner à Los Angeles.

— Et ta mère ?

— Mme Baker est revenue de Galveston. Elles sont voisines depuis des années. Elle peut s'en occuper.

— C'est cette connerie d'apostasie qui te prend la tête ?

— Un peu ! fit Sublett en se tournant pour regarder l'hologramme de Fallon. Je crois toujours en Dieu, Berry, et je sais que j'ai vu son visage dans les médias, comme l'enseigne le révérend Fallon, mais pour le reste, je t'assure, c'est comme si c'était du pipi de chat.

Sublett donnait l'impression qu'il allait se mettre à chialer d'un instant à l'autre. Ses yeux aux reflets d'argent pivotèrent pour rencontrer le regard de Rydell.

— Et pour SecurIntens, j'ai réfléchi à tout ce que tu m'as raconté hier soir, Berry, poursuivit-il. Je ne vois pas comment je pourrais retourner travailler pour eux en sachant le genre de magouilles auxquelles ils se prêtent. J'avais l'impression d'aider à protéger les gens de quelques-uns des maux qui accablent ce monde, mais je sais maintenant que ça serait bosser pour des gens qui n'ont aucune moralité.

Rydell fit un pas pour regarder de plus près les mouchoirs à prière. Il se demandait lequel était censé écarter le sida.

— Non, dit-il au bout d'un moment. Reprends ton job. Le côté protection des citoyens est réel. Il faut bien que tu gagnes ta vie, Sublett.

— Et toi ?

— Moi, quoi ?

— Ils finiront par te retrouver, Berry, et par te tuer. Avec la fille.

— Toi aussi, probablement, Sublett, s'ils savaient que je t'ai tout raconté. Je n'aurais peut-être pas dû faire ça. C'est l'une des raisons pour lesquelles Chevette et moi on doit partir. Pour vous éviter des ennuis, à ta mère et à toi.

— Je ne travaille plus pour eux, Berry, mais je vais foutre le camp

d'ici, moi aussi. Je suis obligé.

Rydell regarda Sublett en l'imaginant dans son uniforme de SecurIntens, avec le Glock et tout le reste. Soudain son idée géante, complètement dingue, prit vie et se retourna, laissant entrevoir de nouveaux angles.

Mais tu ne peux pas l'impliquer comme ça, se dit-il. *Ce ne serait pas juste*.

— Sublett, s'entendit-il murmurer quelques instants plus tard, je crois que j'ai pour toi une idée de carrière à laquelle tu n'as pas encore pensé.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Sublett.

— De t'attirer des ennuis.

33
Carnet de notes

riz
tampons à récurer
balai
détergent liquide
sac de couchage
fuel pour le poêle
huile pour joint

Il s'est enfin endormi. Rapporté du riz au curry acheté à la charrette de Thaï Johnny. Il veut savoir ce qu'est devenue la fille. Lui ai dit que Fontaine avait eu de ses nouvelles, mais ne savait pas où elle est ni pourquoi. Pistolet sur l'étagère. Pas trop envie de le toucher. (Froid, lourd, odeur d'huile. L'acier bleuté est devenu argenté par l'usage à l'extrémité du canon et autour des segments cannelés du barillet. SMITH & WESSON. Encore un Thomasson.) Ce soir, il m'a encore parlé de Shapely.

Comment ils ont pu lui faire ça, Scooter ? C'est lamentable, comme ils l'ont traité. La même merde que d'habitude. Il y en a, ils vous font vous demander comment ces foutues religions ont pu durer si longtemps, et comment elles ont pu commencer un jour. C'est ce qui va se passer pour lui, peut-être. Ces salauds d'enfoirés vont se mettre à massacrer des gens en son nom, ou ils diront que c'est pour lui. Comme ces Adorateurs de Jésus sur la Croix, qui n'avaient pas le droit de parler excepté le lundi, qui était le jour où ils allaient creuser leur tombe, une pelletée à la fois. De temps en temps, ça prenait l'un d'entre eux, qui se croyait investi de l'esprit, et il lui faisait ça, Scooter, avec des clous spéciaux chromés, qu'ils portaient autour du cou dans de petites bourses en cuir, mais pas n'importe quel cuir, il fallait que ce soit de l'agneau tué avant la naissance. On peut dire qu'ils étaient encore plus cinglés que ceux qui ont fait ça à l'autre, Scooter. Ils ont disparu, finalement. Il n'en restait plus un seul vers 1998.

34
Adieu au paradis

— *La chambre à air*, ma belle, fit Mme Sublett. Talitha Morrow, Todd Probert et Gary Underwood, 1996.

Elle était renversée en arrière dans le fauteuil relax, un linge mouillé sur le front de la même couleur que ses chaussons, en tissu éponge.

— Jamais vu, lui dit Chevette.

Elle feuilletait les pages d'un magazine où l'on parlait partout du révérend Fallon. Il y était question d'une actrice autrefois célèbre, nommée Gudrun Weaver, qui posait avec lui sur une scène, dans une quelconque petite ville. S'il avait tourné un tout petit peu la tête se disait Chevette, son nez serait à peine arrivé à la hauteur du sternum de la bonne femme. On aurait dit qu'on lui avait injecté de la cire rose partout sous la peau. Et il avait la coiffure la plus démente qu'elle eût jamais vue. Ça ressemblait à une perruque très courte, mais montée sur pattes et prête à cavaler toute seule.

— C'est sur la télé, fit Mme Sublett. C'est pourquoi notre Église lui accorde tellement d'importance.

— De quoi ça parle ?

— Talitha Morrow joue le rôle d'une journaliste, et Todd Robert celui d'un casseur de banques, mais c'est un gentil, parce qu'il veut utiliser l'argent uniquement pour payer une transplantation cardiaque à sa femme, Carrie Lee. Vous voyez qui je veux dire ? Elle a un rôle adulte, vous comprenez. Mais on ne la voit pas tellement. Donc, Gary Underwood est l'ex-mari de Talitha, mais il en pince toujours pour elle, sérieusement. En fait, il souffre de… comment ça s'appelle ? Érotomanie. Il ne pense qu'à ça, en somme, et c'est devenu chez lui quelque chose de démoniaque. Il commence par lui envoyer des poupées *Barbie* coupées en morceaux, puis un lapin blanc mort et ensuite de la lingerie féminine tachée de sang ?

Chevette la laissait parler. Elle fermait simplement les écoutilles, comme elle faisait avec sa mère, quelquefois dans le temps. Elle se demandait de quoi Rydell et Sublett pouvaient discuter avec tant d'intérêt. Ils préparaient quelque chose. Ils chuchotaient depuis pas mal de temps dans la cuisine.

Elle suivit des yeux une mouche qui tournait autour des provisions de Mme Sublett sur l'étagère. Son vol était lourd. Peut-être à cause de la climatisation. Elle se demandait si elle ne commençait pas à éprouver quelques sentiments pour Rydell. Peut-être parce qu'il s'était douché et rasé, et qu'il avait mis des vêtements propres issus de

sa ridicule valise. C'étaient exactement les mêmes que ceux qu'il portait avant. Il ne mettait peut-être jamais rien d'autre. Mais elle devait avouer que ce jean lui moulait admirablement les fesses. La mère de Sublett disait qu'il ressemblait à Tommy Lee Jones en jeune. Qui était ce Tommy Lee Jones ? C'était peut-être aussi parce qu'elle avait l'impression qu'il allait faire un mauvais coup à Lowell. Elle avait cru, à un moment, qu'elle était encore amoureuse de lui, d'une manière ou d'une autre, mais maintenant ça lui avait passé complètement. Si Lowell ne s'était pas mis au dancer, encore. Elle songea aux effets que le Coca drogué avait eus sur Loveless. Elle avait demandé à Rydell si c'était assez fort pour le tuer, et il avait répondu que non, c'était assez pour lui bousiller la tête pendant un petit moment, mais quand il retrouverait ses esprits il allait devenir méchant. Elle avait demandé alors pourquoi il s'était donné des coups de crosse entre les jambes. Rydell s'était gratté la tête, en disant qu'il n'était pas sûr de connaître la réponse mais qu'il pensait que c'était en rapport avec les effets de la substance sur le système nerveux. On disait que cela se traduisait par des accès de priapisme, en particulier. Elle lui avait demandé ce que cela voulait dire. C'est quand un homme est, pour ainsi dire, perpétuellement surexcité, avait expliqué Rydell. Tout ce qu'elle savait, elle, c'était que lorsque Lowell avait commencé à prendre de ce truc, ça lui donnait des triques pas possibles, qui ne voulaient plus repartir. Ça n'aurait pas eu tellement d'importance si ça ne l'avait pas rendu si mauvais et agressif envers elle. Il la traitait comme une moins que rien devant les copains avec qui il traînait toute la journée, comme Codes. N'importe comment, elle n'avait pas l'intention de perdre son temps à se demander ce que Rydell préparait à Lowell. La seule chose qui la préoccupait vraiment, c'était Skinner, si tout allait bien pour lui et si quelqu'un s'en occupait. Elle avait peur, maintenant, de tenter de contacter Fontaine par téléphone. Chaque fois que Rydell appelait quelqu'un, elle se demandait si on n'était pas en train de chercher à les localiser. Et elle pensait aussi, avec tristesse à son vélo. Elle était sûre que quelqu'un le lui avait piqué. Elle avait honte de se l'avouer, mais cette idée la rendait presque aussi triste que la mort de Sammy Sal. Et Rydell disait maintenant que Nigel s'était peut-être fait tuer, a son avis, lui aussi.

— Ensuite, disait la mère de Sublett, Gary Underwood saute par la fenêtre, mais il tombe sur une grille avec des pointes.

— Maman, cria Sublett. Tu ne vois pas que tu embêtes Chevette avec tes histoires ?

— Je lui racontais seulement *La chambre à air*, fit Mme Sublett, toujours sous son linge mouillé.

— 1996, murmura Sublett. De toute façon, Rydell et moi, nous avons besoin d'elle.

Il fit signe à Chevette de le suivre dans la cuisine.

— Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée de l'envoyer dehors, Berry, dit-il à Rydell. Pas en plein jour, en tout cas.

Chevette regarda le bracelet des menottes à son poignet. Rydell lui avait scié l'autre, avec le bout de la chaîne, à l'aide d'une scie en céramique qu'il avait empruntée à un voisin. Cela avait pris environ deux heures.

Rydell était assis devant la petite table en plastique où elle avait pris son petit déjeuner.

— Tu ne peux pas y aller, toi, Sublett, à cause de ton apostasie. Et je ne veux pas me retrouver seul, là-bas, la tête dans un vidéo-casque à godets, sans personne pour m'assurer que ses parents ne débarquent pas ou qu'il n'écoute pas ce que je dis.

— Tu ne peux pas l'appeler avec un téléphone normal, Berry ? demanda Sublett d'une voix morose.

— Impossible. Ils n'aiment pas ça. D'après lui, si je les appelle avec un casque à godets, ils accepteront au moins de me parler.

— Quel est le problème ? demanda Chevette.

— Sublett connaît quelqu'un, ici, qui possède des godets de vision.

— Pote, fit Sublett.

— Un pote à vous ? demanda Chevette.

— Il s'appelle comme ça. Pote. Seulement, tous ses trucs de RV, les casques et le reste, c'est interdit par notre Église. Le révérend Fallon a eu la révélation que la réalité virtuelle était l'instrument de Satan, parce que cela empêche de regarder suffisamment la télé.

— Tu ne peux pas croire à des conneries comme ça, fit Rydell.

— Pote n'y croit pas non plus. Mais son père est capable de lui arracher les yeux s'il trouve l'attirail qu'il a caché sous son lit.

— Appelle-le, demanda Rydell. Répète-lui ce que je t'ai dit. Deux cents dollars cash, plus le temps passé et les frais.

— Les gens vont la voir, fit Sublett.

Ses yeux d'acier regardèrent timidement dans la direction de Chevette.

— Qu'est-ce que ça veut dire. Ils vont me voir ? demanda cette dernière.

— À cause de votre coiffure. Ils n'ont pas l'habitude. Vous ne pouvez pas passer inaperçue.

— Voilà les deux cents dollars que je t'avais promis, fit Rydell au garçon. Dans combien de temps dis-tu que ton père va revenir ?

— Pas avant deux heures, répondit Pote d'une voix éraillée d'angoisse en prenant l'argent comme si cela pouvait lui communiquer une maladie. Il est allé aider à couler une dalle pour les nouvelles

piles à combustible qu'ils vont amener de Phoenix sur le gros porteur de l'Église.

Pote ne cessait de regarder Chevette. Elle avait mis un chapeau de paille appartenant à la mère de Sublett, avec un grand bord souple, et une paire de ces étranges lunettes de vieille dame, à la monture jaune citron et aux verres qui semblaient remonter dans les coins. Chevette voulut lui sourire, mais cela n'eut aucun effet.

— Comme ça, vous êtes des copains à Joel ? demanda-t-il. Vous venez de L.A. ?

Sa coupe de cheveux était presque Skin, et il avait un appareil dentaire. Sa pomme d'Adam faisait le tiers de la taille de son visage. Elle montait et descendait quand il parlait, et cela fascinait Chevette.

— C'est exact, répondit Rydell.

— Je… j'aimerais bien y aller, fit Pote.

— Tu as bien raison, lui dit Rydell. C'est ce qu'il faut faire. Et maintenant, attends-nous dehors, comme convenu, et préviens Chevette si quelqu'un se pointe.

Pote sortit en refermant derrière lui la porte de sa petite chambre. Elle ne donnait pas du tout l'impression d'être habitée par un gamin de son âge. Elle était bien rangée, et il y avait partout des portraits de Fallon ou de Jésus. Chevette éprouva un élan de pitié pour lui. Il faisait une chaleur étouffante. La climatisation de la mère de Sublett lui manquait. Elle ôta son chapeau.

— Assieds-toi sur le lit, ici, fit Rydell en prenant le casque en plastique, et débranche tout si quelqu'un s'amène.

Pote avait déjà préparé toute l'installation. Rydell s'assit par terre et mit le casque en place. Chevette ne voyait pas ses yeux. Il mit le gant spécial qui servait à activer les commandes et à déplacer les objets.

Elle suivit des yeux les mouvements de son index ganté qui appuyait sur une touche de clavier invisible, puis l'entendit parler à l'ordinateur de la compagnie du téléphone au sujet de la facturation à la fin de la communication.

— On y va, dit-il en levant la main pour composer le numéro que Lowell lui avait donné.

Son doigt, de nouveau, appuya sur des touches qui n'étaient pas là. Quand il eut fini, il serra le poing, le remua d'un mouvement latéral, puis reposa la main sur son genou.

Il demeura ainsi quelques secondes, tournant légèrement la tête d'un côté ou de l'autre comme s'il suivait quelque chose des yeux, puis cessa de bouger.

— D'accord, dit-il d'une voix toute drôle, qui ne s'adressait pas à elle. Mais est-ce qu'il y a quelqu'un.

Chevette sentit se dresser les poils de sa nuque.

— Oh ! fit Rydell en tournant de nouveau sa tête casquée. Bon Dieu !

35
La république du désir

Rydell aimait bien traîner au *Mur du Rêve* quand il était gamin au lycée. Il s'agissait d'exploitations japonaises en franchisage, implantées dans des sites variés tels que d'anciens cinémas ou supermarchés. Une fois, même, il était allé dans un ancien bowling, où tout était en longueur et où les images se déformaient si on essayait d'aller trop vite.

On pouvait jouer à ça de plusieurs manières différentes. Le jeu le plus populaire, à Knoxville, en ce temps-là, c'était les bagarres à coup de revolver, où il fallait tirer sur des tas de personnages à la gueule patibulaire, qui vous tiraient dessus eux aussi. Ensuite, un score s'affichait. Un peu comme l'entraînement dans les sections spéciales de l'académie de police, mais avec la moitié des résultats en moins et pas de… couleur locale.

Le jeu que Rydell préférait, cependant, c'était celui où il fallait, pour ainsi dire, sculpter des objets à partir de rien ou plutôt à partir d'un nuage de pixels, de polygones ou de truc comme ça. On voyait en même temps ce que faisaient les autres, et on pouvait réunir les objets, si les intéressés étaient d'accord. Ces choses-là le gênaient un peu, parce que c'était surtout les filles qui faisaient ça. Elles créaient des licornes et des arcs-en-ciel, alors qu'il préférait concevoir des voitures de rêve, comme s'il était un carrossier japonais célèbre à qui on aurait donné carte blanche pour un nouveau modèle. Lorsque c'était fini, on pouvait demander à la machine une photo en couleurs, ou une vidéo, si on avait animé l'objet. Il y avait toujours, à l'autre bout de la salle, des filles qui pratiquaient la chirurgie esthétique sur elles-mêmes, qui changeaient leur visage ou leur coiffure et qui imprimaient la photo dès qu'elles étaient satisfaites du résultat.

Rydell se mettait près de l'entrée, où il moulait des grilles de lumière verte autour d'un sujet qu'il avait préalablement dessiné, changeant la texture et la couleur de l'objet pour voir la différence.

Mais le souvenir qui lui revenait surtout, à l'esprit, en se branchant sur l'espace visuel de la République du Désir, c'était la notion qu'il avait de ce qui entourait le *Mur du Rêve*. C'était une drôle de sensation. Si on levait la tête de ce que l'on était en train de faire, il n'y avait vraiment pas grand-chose à voir. Rien de bien particulier, en tout cas. Mais au moment où l'on se concentrait, par exemple, sur la voiture qu'on était en train de créer, on avait l'impression d'être au bord du monde, au bord d'un vide qui continuait à perpétuité.

On avait aussi le sentiment de se trouver non pas au milieu d'une

vieille salle de cinéma ou d'une allée de bowling, mais sur une sorte de plaine immense, ou peut-être une vitre énorme qui s'étendrait derrière vous sur des kilomètres et des kilomètres.

Quand après avoir vu apparaître le logo de la compagnie du téléphone, il s'était retrouvé sur cette plaine de verre, il avait fait : « Oh ! » parce qu'il en avait vu les bords, et il avait vu aussi qu'elle était suspendue, plate et horizontale, entourée d'un nuage ou d'un banc de brume ou d'un ciel sans couleur et de toutes les couleurs en même temps, qui donnait l'impression de bouillonner.

Il vit alors les silhouettes qui attendaient là, plus hautes que des gratte-ciel, plus grosses que n'importe quoi au monde, leurs poitrines bombées arrivant au niveau des bords de la plaine, de sorte que Rydell avait l'impression d'être une puce, ou bien un jouet miniature.

L'une de ces silhouettes était un dinosaure, du type T. Rex, avec les deux pattes avant plus courtes, mais terminées par quelque chose qui ressemblait à des mains humaines. Une autre avait l'air d'une statue, ou peut-être d'une formation rocheuse, barrée de failles et de fissures, mais avec une forme qui rappelait un homme à la figure large, avec des dreadlocks. Son visage était serein et ses paupières à demi fermées. Il semblait fait uniquement de pierre et de mousse, et ses dreadlocks pendaient sur des montagnes de schiste.

Quand il avait vu le troisième personnage, il s'était écrié : « Bon Dieu ! »

Sa silhouette était aussi massive que celle des autres, mais elle était entièrement constituée de postes de télévision aux écrans allumés où les images défilaient, déformées, tordues, à peine capables, semblait-il, de maintenir la forme qu'elles avaient prise, quelque chose qui pouvait être aussi bien un homme qu'une femme. Cela faisait mal aux yeux, d'essayer de distinguer un détail. C'était comme si on voulait regarder un million de chaînes à la fois, et cela faisait un bruit de cataracte, un sifflement qui ressemblait à peine à un son.

— Bienvenue à la République, fit le dinosaure avec la voix mélodieuse d'une très belle femme.

Lorsqu'il sourit, l'ivoire de ses dents apparut, sculpté en forme de temples complexes. Rydell essaya de regarder de plus près, et l'image se précisa l'espace de deux ou trois secondes, puis quelque chose se produisit.

— Vous n'avez pas le tiers de la bande passante nécessaire, lui dit la montagne aux dreadlocks d'une voix qui correspondait à ce que l'on pouvait attendre d'une montagne. Vous êtes dans l'espace K-Tel.

— On pourrait désactiver l'émulateur, suggéra la chose composée de téléviseurs en modulant sa voix à partir du sifflement de cataracte.

— Peu importe, intervint le dinosaure. Je ne pense pas que cette

conversation dure très longtemps.

— Votre nom ? demanda la montagne.

Rydell hésita.

— Numéro de sécurité sociale, fit le dinosaure d'une voix où perçait l'ennui.

Machinalement, Rydell songea à son père, qui parlait toujours de ce que cela représentait avant et maintenant.

— Votre nom et le numéro, insista la montagne, ou nous nous retirons.

— Rydell, Stephen Berry.

Suivit un chapelet de chiffres. Il avait à peine fini d'énoncer le dernier que le dinosaure faisait remarquer :

— Ex-policier, je vois.

— Mon Dieu ! fit la montagne, qui rappelait à Rydell quelque chose sur quoi il n'arrivait pas à mettre le doigt.

— Enfin, définitivement "ex", j'ai l'impression, reprit le dinosaure. Après ça, il a travaillé pour SecurIntens.

— Un aiguillon, fit la montagne. Un fer de lance étroit.

Elle leva la main pour la pointer sur Rydell, mais c'était plutôt une pince de homard géante, en granit, recouverte de lichen, qui semblait remplir la moitié du ciel, comme le flanc d'un vaisseau spatial.

— Des plus étroits que ça, on n'en fait pas, si tu veux mon avis, décréta la cataracte de télévision. Vous semblez avoir réussi à capter sérieusement l'attention de notre brave Lowell, Rydell. Il n'a même pas voulu nous donner votre nom.

— Il ne sait pas comment je m'appelle.

— Il ne saurait pas distinguer son trou de balle d'un trou dans le tapis, dit la montagne en abaissant sa pince.

Sa voix était une parodie de celle de Rydell. Celui-ci essaya de distinguer ses yeux, entrevit des lacs bleus, des fougères ondoyantes et une espèce de rongeur au pelage fauve qui s'enfuit avant que tout redevienne flou.

— Les gens comme Lowell s'imaginent que nous avons besoin d'eux encore plus qu'ils ont besoin de nous, reprit la montagne.

— Dites-nous rapidement ce qui vous amène, Stephen Berry, demanda le dinosaure.

— Il s'est passé quelque chose, un jour, à Benedict Canyon.

— Je sais, je sais, fit le dinosaure. Vous étiez au volant. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec nous ?

C'est alors que Rydell s'avisa que le dinosaure, et tous les autres, avaient probablement sous les yeux, en ce moment même, tout le dossier qui le concernait. Cela lui faisait une drôle d'impression.

— Vous connaissez toute ma vie, dit-il.

— Il y a plus passionnant, fit le dinosaure. Et alors, Benedict Canyon ?

— C'était *vous*, murmura Rydell.

La montagne haussa les sourcils. Les buissons se couchèrent sous le vent, de petites avalanches se formèrent. Mais tout cela demeurait à la lisière de sa vision.

— Si ça peut vous intéresser, ce n'était pas nous. Pas exactement. Nous aurions choisi une voie plus stylée.

— Mais pourquoi avez-vous fait ça ?

— Dans la mesure où quelqu'un est responsable de ce qui a été fait, je suppose que vous devriez plutôt regarder du côté du mari, qui a obtenu, son divorce, sur des bases très solides, ce me semble.

— Vous voulez dire que c'était un coup monté ? L'histoire du jardinier et tout ça ?

— Lowell aurait de sérieuses explications à fournir, je crois, dit la montagne.

— Vous ne nous avez pas encore expliqué ce que vous nous vouliez, Rydell, dit la cataracte de téléviseurs.

— Vous faire faire un boulot comme ça. Pour moi.

— Lowell…

La montagne secoua ses dreadlocks. Des cascades de schiste remplirent la vision périphérique de Rydell. Des nuages de poussière se formèrent sur un versant lointain.

— C'est dangereux, murmura le dinosaure. Et les opérations dangereuses, ça coûte très cher. Vous n'avez pas de fric, Rydell.

— Lowell vous paiera.

— Lowell, fit la vaste figure d'images déformées, nous doit déjà de l'argent.

— D'accord. Je comprends votre point de vue. Et je crois connaître quelqu'un qui pourra vous payer. Mais il faut que vous m'écoutiez d'abord. Que vous entendiez mon histoire.

Il ne savait même plus s'il y croyait lui-même ou non.

— Inutile, déclara la montagne. Si Lowell s'imagine être le seul maquereau en ville, il peut aller se rhabiller.

Soudain, Rydell se rappela à qui cette figure le faisait penser. C'était ce type qu'on voyait de temps en temps à la télé, dans les documentaires ou les trucs comme ça, celui qui avait inventé les godets de vision et tout le reste. Mais les personnages devenaient de plus en plus flous. Il comprenait qu'il était en train de les perdre.

— Une seconde, dit-il. L'un d'entre vous habite San Francisco ?

L'image du dinosaure se fit un peu plus nette.

— Et alors ?

— Cette ville vous plaît ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce qu'elle va changer complètement. Ils vont faire comme à Tokyo.

— Tokyo ? Qui vous a dit ça ?

La cataracte de téléviseurs était revenue, sous la forme d'une grosse boule, comme l'hologramme du *Dissidents Cognitifs*. La montagne, elle aussi, était plus nette, à présent.

— Il n'y a plus beaucoup de marge pour nous à Tokyo, à présent.

— Parlez-nous de ça, fit le dinosaure.

Rydell se mit à raconter.

Elle avait remis son chapeau quand il ôta le casque, mais elle tenait les lunettes de soleil à la main, et elle le regardait.

— J'ai pas compris grand-chose à tout ça, dit-elle, mais j'ai l'impression que vous êtes complètement ravagé.

Elle n'avait entendu que son côté de la conversation. Cependant, à la fin, il n'y avait plus que lui qui parlait.

— C'est probablement le cas, répondit Rydell.

Il demanda alors le prix de la communication. C'était à peu près l'équivalent de tout ce qu'il avait en poche.

— Je ne comprends pas pourquoi il a fallu passer par Paris, dit-il.

Elle se contenta de mettre les lunettes et de secouer lentement la tête.

36
Carnet de notes (2)

La cité au soleil, de la terrasse de la chambre en haut du pylône. La trappe est ouverte. En bas, j'entends Skinner qui trie et retrie ses affaires. Il remplit un carton d'objets que je dois descendre aux camelots qui vendent leur bric-à-brac étalé sur des couvertures, chaque objet sur un carré de vieille toile graisseuse. Osaka est bien loin. Le vent apporte des bruits de marteau, comme une chanson. Skinner, ce matin, m'a demandé si j'avais vu le brochet dans l'aquarium Steiner.

— Non.

— Il ne bouge plus, Scooter.

Sûr que c'est tout ce que Fontaine a dit ? Mais il avait retrouvé son vélo ? C'est mauvais signe. Elle ne resterait pas si longtemps sans lui. Ça a coûté la peau des fesses, ce truc-là. Tout en carton, à l'intérieur. Papier japonais de construction. Ça a un nom. Comment ça s'appelle, Scooter ? Merde, c'est votre langue. Ils oublient encore plus vite que nous. Un tube de carton et ensuite ils l'enveloppent dans de l'aramide, ou un truc comme ça. Non, elle ne le laisserait pas derrière elle. Le jour où elle l'a ramené à la maison, elle a passé trois heures en bas, à l'enduire de fausse rouille. Imaginez un peu, Scooter. Et à l'entourer de vieux chiffons, de chambres à air, tout ce qu'elle pouvait trouver. Pour qu'il n'ait pas l'air trop neuf. Peut-être que ça valait mieux que de mettre une alarme. Ça a marché en tout cas. Vous savez comment on force une serrure Kryptonite, Scooter ? Avec un cric volvo. Il rentre dans le truc comme s'il était conçu exactement pour ça. Deux ou trois coups, et c'est dans le sac. Mais on n'en fait plus de ces serrures-là. Il y a encore deux ou trois types qui en ont. J'en connais un, près de la tête, vous ne pouvez pas le rater…

… Je l'ai trouvée comme ça, un jour. Ils voulaient la mettre dans une charrette pour la porter avec les autres, que la ville s'en occupe. Ils disaient qu'elle aurait claqué avant qu'ils aient le temps de la décharger, de toute manière. Je leur ai dit d'aller se faire voir. Je l'ai ramenée ici. J'étais encore capable de faire ça, à l'époque. Pourquoi ? Bof, c'est comme ça. Vous voyez quelqu'un en train de crever, vous croyez que vous pouvez passer votre chemin comme ça, comme si c'était juste un truc à la télé ?

37
Century city

Chevette ne savait que penser de Los Angeles.

Elle trouvait les palmiers étranges, quand même.

En arrivant, la voiture électrique de Sublett s'était arrêtée derrière cet énorme camion blanc au dos duquel était écrit : INSTALLATION GARANTIE À VIE, VÉGÉTATION NANOTRONIQUE. Et on voyait dépasser les têtes des faux palmiers, enveloppés dans du plastique.

Elle avait vu ça un jour à la télé, avec Skinner. Ils expliquaient comme ils installaient ces arbres pour remplacer ceux que le virus avait tués. Un virus mexicain. Ils faisaient comme pour le Mag-Lev de la Baie, ou comme Rydell et Sublett avaient dit que cette compagnie Sunflower allait faire à San Francisco, avec ces choses qui poussaient comme des plantes, mais c'était parce qu'il y avait à l'intérieur des milliers de petites machines. Dans l'émission, ils disaient que les nouveaux arbres étaient conçus de manière à ce que toutes sortes d'oiseaux et de petits animaux, des rats, par exemple, puissent installer leurs nids à l'intérieur, comme dans les vrais. Skinner lui avait raconté qu'il était rentré, un jour, dans un palmier, un vrai, avec sa Jeep, et qu'une dizaine de rats étaient tombés sur le capot, où ils étaient restés un bon moment, hébétés, avant de prendre la fuite.

Ce n'était pas du tout la même impression qu'à San Francisco. Elle avait, en fait, deux réactions différentes. C'était, d'une part, un fouillis de trucs qui s'étalaient partout n'importe comment, et, d'autre part, un ensemble vraiment énorme, avec les montagnes à l'arrière-plan et toute cette énergie qui circulait et qui illuminait les choses. Mais c'était peut-être parce qu'ils étaient arrivés de nuit.

Sublett avait cette petite Eurocar blanche appelée Montxo. Elle le savait parce qu'elle avait eu le logo de la planche de bord sous le nez depuis leur départ de Paradise. Sublett disait que ça rimait avec poncho. Elle était fabriquée à Barcelone, et il fallait la brancher sur une prise de courant à la maison jusqu'à ce qu'elle se recharge. Elle ne faisait pas plus de soixante-cinq sur l'autoroute, mais Sublett refusait de conduire autre chose à cause de ses allergies. Elle lui avait dit qu'il avait de la chance que les voitures électriques existent. Il lui avait parlé des effets des champs électromagnétiques et du cancer et de plein d'autres trucs du même genre.

Ils avaient laissé la mère de Sublett avec M. Baker. Elles regardaient *Le guerrier de l'espace* à la télé. Elles étaient tout excitées parce qu'elles disaient que c'était le premier film où jouait Molly Ringwald. Elles s'excitaient toujours sur des trucs comme ça, alors que

Chevette n'avait jamais la moindre idée des gens dont elles parlaient.

Elle regarda son bracelet de menottes. Elle l'avait enduit de résine époxy noire dans laquelle elle avait incrusté des perles roses et bleues que lui avait données la mère de Sublett. Le résultat était à chier, mais au moins ça ne ressemblait plus à des menottes.

Rydell passait de plus en plus de temps au téléphone. Il leur avait fallu s'arrêter deux fois pour acheter des piles de remplacement. Sublett avait payé.

Elle était un peu vexée qu'il ne fasse pas plus attention à elle. Ils avaient pourtant dormi encore dans le même lit, dans la chambre de motel, mais rien ne s'était passé, bien que Sublett ait préféré passer la nuit dans sa Montxo, avec les sièges rabattus.

Rydell n'arrêtait pas d'appeler ces gens de la République du Désir, mais sur une ligne normale. Il essayait de laisser des messages sur une boîte vocale, pour un certain M. Mom ou un truc comme ça. Non, Ma. Mais il disait que personne ne les prenait. Il avait donc rappelé la République du Désir pour leur raconter toute l'histoire, tout ce qui leur était arrivé depuis le début, et ils avaient tout enregistré. Ils devaient mettre ça dans la boîte vocale de M. Ma, en s'arrangeant pour que ça prenne toute la place de manière qu'il soit obligé de s'y intéresser.

Quand ils étaient arrivés à L.A. et qu'ils avaient pris la chambre dans ce motel, Chevette était tout excitée, parce qu'elle avait toujours eu envie de faire une chose comme ça. C'était parce que sa mère semblait prendre du bon temps quand elle allait dans les motels. Mais cela ressemblait plutôt à un camp de caravanes. Les bâtiments bas en béton étaient divisés en petites chambres, et il y avait plein d'étrangers bruyants en train de se servir des barbecues à l'endroit où il y avait eu une piscine. Sublett n'était pas content. Il disait qu'il ne supportait pas les hydrocarbures et tout le reste. Rydell lui avait expliqué que ce n'était que pour une nuit. Il était allé faire la conversation avec les étrangers, et il leur avait dit en revenant que c'étaient des Tibétains. Ils s'étaient fait, eux aussi, d'excellentes grillades au barbecue, mais Sublett n'y avait pas touché. Il avait mangé des conserves achetées au drugstore, bu de l'eau minérale et croqué pour le dessert, de drôles de barres jaunes qui ressemblaient à des morceaux de savon. Puis il était allé dormir dans la Montxo.

Chevette était maintenant dans cet endroit qui s'appelait Century City 2, et elle essayait d'avoir l'air de quelqu'un qui vient faire une livraison. Le truc était plus ou moins vert, et il avait la forme d'un sein monté sur trois pattes qui le traversaient de part en part. On les voyait par transparence à l'intérieur. Les parois étaient vitrées. C'était une structure gigantesque, on n'apercevait que ça dans le paysage. Rydell l'appelait le Blob.

C'était un endroit chic, un peu comme China Basin, avec le même genre de gens, ceux qui fréquentaient le quartier financier ou les galeries marchandes, ou ceux à qui elle faisait des livraisons.

Elle avait mis ses badges, et elle avait pris une bonne douche au motel, mais cet endroit commençait à lui foutre les boules quand même. Tous ces arbres, à l'intérieur, dans cette espèce de jambe creuse géante, éclairée par une lumière rasante, filtrée, irréelle, qui venait des parois. Elle se tenait sur un escalier mécanique d'un kilomètre, qui n'en finissait pas de monter et de monter, entourée de gens qui semblaient savoir où ils allaient. Rydell lui avait dit qu'il y avait les même dans les deux autres pieds, et qu'ils grimpaient obliquement comme l'ascenseur chez Skinner. Mais le copain de Sublett leur avait affirmé qu'ils étaient plus surveillés que celui-ci par les hommes de SecurIntens, en général.

Elle savait que Sublett était quelque part derrière elle. En tout cas, c'était ce qu'ils avaient dit avant que Rydell ne les dépose à l'entrée. Elle lui avait demandé où il allait ensuite, mais il avait juste répondu qu'il devait emprunter une torche électrique. Elle commençait vraiment à le trouver sympa, et son attitude la tracassait. Elle se demandait à quoi il ressemblerait s'il n'était pas dans une situation pareille. Elle aussi d'ailleurs.

Sublett et lui avaient travaillé pour la compagnie qui s'occupait de la sécurité de l'immeuble. Ça s'appelait SecurIntens. Sublett avait téléphoné à un copain pour savoir si le dispositif était serré ou lâche. Il avait fait comme s'il voulait postuler à un emploi dans la compagnie. Mais Rydell et lui s'étaient débrouillés pour qu'elle puisse entrer sans problème, particulièrement s'il la suivait discrètement.

L'ennui, avec Sublett, c'était qu'il agissait, depuis le début, comme une vache qu'on mène à l'abattoir. Dès qu'il avait commencé à appliquer le plan de Rydell, on aurait dit qu'il s'était détaché de tout. Il n'arrêtait pas de parler de son apostasie, de ses films préférés et de quelqu'un qui s'appelait Cronenberg. Il avait la sérénité de quelqu'un qui se sait condamné dans pas longtemps. Comme s'il avait déjà fait la paix avec lui-même, sauf que ça ne l'empêchait pas de continuer à râler à propos de ses allergies.

Cette lumière verte. Ils étaient en train de la traverser.

Ils avaient confectionné un paquet au motel. Il contenait les lunettes. L'étiquette portait le nom de Karen Mendelsohn.

Elle ferma les yeux. Elle se dit que Bunny Malatesta allait la massacrer si elle ne faisait pas la livraison, et elle sonna.

— Oui ?

C'était une de ces voix d'ordinateur.

— *Allied Messenger*, pour Karen Mendelsohn.

— Un paquet ?

— Il faut qu'elle signe.

— Je suis autorisé à apposer un code-barres…

— De sa main. Il faut que ce soit de sa main. Vous ne comprenez pas ?

Un silence. Puis :

— Nature de la livraison ?

— Vous croyez que je suis dedans ou quoi ?

— Nature de la livraison ?

— D'accord, d'accord, fit Chevette. Il y a écrit : Tribunal d'Homologation des Testaments. Ça vient de San Francisco, et si vous n'ouvrez pas cette porte, *Monsieur je sais tout*, ça repart illico sur le prochain avion.

— Veuillez attendre un instant, fit l'ordinateur.

Chevette regarda les jardinières fleuries à côté de la porte. Elles étaient énormes, et les plantes paraissaient réelles. Elle savait que Sublett se tenait derrière, mais elle ne le voyait pas. Quelqu'un avait écrasé une cigarette dedans, entre deux racines.

La porte s'entrebâilla légèrement.

— Oui ?

— Karen Mendelsohn ?

— C'est pour quoi ?

— *Allied Messenger*, San Francisco. Vous désirez signer ?

Sauf qu'il n'y a rien à signer, aucun bordereau ni rien.

— San Francisco ?

— C'est ce qui est écrit.

La porte s'ouvrit un peu plus, laissant voir une femme aux cheveux bruns enveloppée dans un long peignoir en tissu éponge. Chevette vit qu'elle examinait les badges sur le blouson de Skinner.

— Je ne comprends pas. Nous passons toujours par *GlobEx*.

— Ils sont trop lents, fit Chevette.

Au même moment, Sublett apparut, émergeant de derrière les jardinières. Il était en uniforme noir. Chevette vit son propre reflet dans ses verres de contact. Il était courbe au milieu.

— Mlle Mendelsohn, dit-il, je crains bien qu'il n'y ait un petit problème de sécurité à régler.

Karen Mendelsohn s'était tournée vers lui.

— Quel problème ?

— Rien de bien méchant, fit Sublett en posant la main sur l'épaule de Chevette pour la faire avancer à l'intérieur. Nous tenons la situation en main. Mais votre coopération nous est nécessaire.

38
Appel d'urgence

« Wally » Divac, le propriétaire serbe de Rydell n'avait pas tellement envie de lui prêter sa torche électrique, mais celui-ci lui avait menti en lui promettant de lui trouver quelque chose de bien mieux, à SecurIntens, qu'il lui ramènerait en même temps que la lampe. Peut-être un de ces bâtons télescopiques à décharges électriques, disait-il. Quelque chose de sérieux, de professionnel, sans doute illégal. Wally était en admiration devant tout ce qui venait de la police. Il aimait croire que Rydell en faisait partie. Comme la plupart des gens, il ne faisait pas la différence entre la police officielle et une compagnie privée comme SecurIntens. Il avait le logo d'une entreprise de surveillance armée devant sa porte, mais Rydell était heureux de voir que ce n'était pas SecurIntens. Il ne pouvait pas se payer vraiment ce genre de services. C'était comme sa voiture. Elle était d'occasion, mais il préférait dire "achetée à un particulier", comme si le particulier en question n'était qu'un larbin dont le seul rôle avait été de la roder.

Il était cependant propriétaire de la maison où il vivait, aux bardeaux en plastique bleu pâle imitant le bois peint et à la pelouse factice qui semblait plus réelle qu'un terrain de foot en AstroTurf. Il possédait en plus la maison de Mar Vista et quelques autres. Sa sœur était venue s'installer ici en 1994, et il l'avait suivie peu après pour échapper à la pagaille qu'il y avait là-bas. Il ne l'avait jamais regretté. Il disait que c'était un pays formidable, mais qui avait le tort d'accueillir trop d'immigrés.

— C'est quoi, ce truc que vous conduisez ? demanda-t-il sur le pas de sa porte dans le quartier en rénovation de Crafsman, à deux pas de Melrose Avenue.

— Une Montxo, répondit Rydell. Ça vient de Barcelone. Tout électrique.

— Vous vivez en Amérique, et vous conduisez ça ? demanda l'homme aux cheveux gris gominés au-dessus d'un front piqueté.

Sa BMW, immaculée, était rangée dans l'allée. Il avait mis cinq bonnes minutes à désactiver l'alarme pour prendre la torche électrique et la donner à Rydell. Celui-ci se souvint de la fois où, à Knoxville, le jour de Noël, les nouveaux talkies-walkies de la brigade des Stups avaient déclenché toutes les alarmes des voitures dans un rayon de quinze kilomètres.

— C'est bon pour l'environnement, dit-il.

— Mais mauvais pour le pays. Pour l'image de marque. Un

Américain doit conduire une voiture dont il puisse être fier. Bavaroise, par exemple. Ou Japonaise, au moins.

— Je vous rendrai ça bientôt, Wally, fit Rydell en agitant la longue torche noire.

— Avec autre chose en plus, vous avez promis.

— Ne vous inquiétez pas.

— Quand est-ce que vous allez payer le loyer de Mar Vista ?

— Kevin s'en occupera.

Il monta dans la petite Montxo et fit tourner le moteur. Elle trembla légèrement sur ses amortisseurs jusqu'à ce que le volant d'entraînement ait acquis la vitesse nécessaire.

Wally lui fit un signe de la main, puis il haussa les épaules. Il rentra dans la maison et referma la porte. C'était la première fois que Rydell le voyait sans son chapeau tyrolien.

Il regarda la torche, essayant de trouver l'endroit où était la sécurité. Ce n'était pas grand-chose, mais il était rassuré à l'idée d'avoir au moins ça. Et en aucun cas ne pouvait être létal. Il n'était pas difficile d'acheter un pistolet clandestinement, mais il ne voulait pas de ça aujourd'hui. On risquait plus gros quand on avait une arme à feu sur soi.

Il reprit la direction du Blob, en conduisant très prudemment aux carrefours et en essayant de prendre plutôt les rues avec une voie réservée aux voitures électriques. Il avait sorti le téléphone de Chevette et appuya sur la touche bis pour refaire le numéro du serveur de l'Utah, celui que Mange-Dieu lui avait donné à Paradise. Mange-Dieu était celui qui ressemblait à une montagne. Rydell lui avait demandé pourquoi il se faisait appeler comme ça, et il avait répondu qu'il était Peau-Rouge à cent pour cent. Ce dont Rydell doutait.

Même leurs voix n'étaient pas réelles. C'étaient des trucs numériques. Mange-Dieu pouvait aussi bien être une femme, ou encore une combinaison de trois personnes. Il était également possible que les trois personnages à qui il avait eu affaire soient en réalité un seul et même individu. Il pensa à la femme des *Dissidents Cognitifs*, dans son fauteuil roulant. Ça pouvait être n'importe qui. C'était ce qu'il y avait de plus agaçant chez ces pirates. Il entendit la sonnerie, dans l'Utah. Mange-Dieu répondait toujours au cinquième coup, au milieu.

— Oui ?

— Paradise, fit Rydell.

— Richard ?

— Nixon.

— La marchandise est en place, Richard. Un petit oops et un prout.

— Le prix est fait ?

Les feux passèrent au vert. Quelqu'un klaxonna derrière lui, irrité de la lenteur de la Montxo.

— Cinquante, fit Mange-Dieu.

Cinquante mille dollars. Rydell fronça les sourcils.

— D'accord, dit-il. Ça ira.

— Y a intérêt. On peut vous rendre la vie difficile, même au trou. Très difficile. Les critères sont encore plus bas, quand on moisit en prison.

Tu dois avoir pas mal de copains là-bas, j'imagine, se dit Rydell.

— À combien estimez-vous le temps de réponse, à partir du moment où j'appellerai ? demanda-t-il à haute voix.

Mange-Dieu éructa, longuement et délibérément.

— Rapide. Dix, quinze max. On a ménagé une fenêtre comme on avait dit. Vos petits copains vont en chier dans leur froc. Mais tâchez de ne pas vous trouver au milieu. C'est un truc comme vous n'en avez jamais vu avant. Un nouvel appareil qui vient de sortir.

— J'espère bien, dit Rydell.

Il coupa la communication.

Il donna le numéro de l'appartement de Karen au préposé du parking. Après ça n'allait plus avoir tellement d'importance. Il avait glissé la torche à l'arrière de son jean, sous la veste en toile que Pote lui avait prêtée. Elle appartenait probablement à son père. Il avait promis au gosse d'essayer de lui trouver un endroit où loger quand il viendrait à L.A., mais il espérait qu'il réfléchirait avant de faire ça. Des gamins comme ça, ils ne pouvaient pas faire dix mètres en descendant de l'autobus sans se faire repérer par un prédateur urbain aux dents longues. Un crissement de pneus, une tornade floue, et il ne resterait du pauvre Pote que quelques plumes voletantes. Mais ça ne devait pas être tous les jours marrant d'être à sa place, dans cette chambre de caravane d'un mètre sur deux, avec tous ces posters de Fallon et du Christ, à regarder en cachette la RV quand son père n'était pas là. De quoi on avait l'air si on n'essayait même pas de se sortir du trou où on était ? Il fallait au moins reconnaître ça à Sublett, malgré ses allergies et tout le reste. Il s'en était sorti.

Rydell se faisait cependant beaucoup de souci à son sujet. Ridicule de s'inquiéter pour les autres, dans la situation où il se trouvait lui-même. Mais Sublett se comportait comme s'il était déjà mort ou presque. Il faisait ce qu'on lui demandait comme si plus rien n'avait d'importance. La seule chose qui le faisait réagir un peu, c'étaient ses allergies.

Et Chevette. Elle aussi, elle lui hantait l'esprit, mais pas pour la même chose. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser à cette bande de peau blanche, dans le bas de son dos, quand elle était allongée en

chien de fusil à côté de lui sur le lit. Comme il avait envie de la toucher ! Et comme ses nichons pointaient sous son tee-shirt quand elle s'asseyait le matin ! Il était également émoustillé par ces poils noirs en tire-bouchon, sous ses bras. Et, tandis qu'il s'avançait vers la cafétéria couleur brique nichée au pied de l'escalier roulant, la tête rectangulaire de la torche lance-poivre lui rentrant dans les reins, il se disait qu'il n'aurait peut-être jamais plus d'autres occasions. Il serait peut-être mort d'ici une demi-heure, ou bien en route pour la prison d'État.

Il commanda un café au lait bien serré, paya avec le peu d'argent qui lui restait, et regarda sa Timex. Trois heures moins dix. La veille, quand il avait appelé Warbaby du motel sur son numéro de portable personnel, il lui avait dit quinze heures.

C'était Mange-Dieu qui lui avait donné le numéro. Il pouvait dégoter tous les numéros qu'il voulait.

Warbaby avait paru attristé d'entendre sa voix. Comme s'il était déçu.

— Je ne m'attendais pas à ça de ta part, Rydell.

— Désolé, M. Warbaby. C'est à cause de ces putains de Russes, et de cet enfoiré de cowboy, Loveless. Ils m'ont fait perdre la boule.

— Inutile d'employer des mots obscènes. Qui t'a donné ce numéro ?

— Hernandez, au début.

Un silence.

— J'ai les lunettes, M. Warbaby.

— Où es-tu ?

Chevette, étendue sur le lit, le regardait.

— À Los Angeles. J'ai préféré m'éloigner le plus possible de ces Russes.

Un silence. Warbaby avait peut-être mis la main sur son téléphone, puis :

— Disons que je comprends ta réaction, même si je ne l'approuve pas.

— Est-ce que vous pourriez venir les chercher ici, M. Warbaby ? Et considérer, après ça, que nous sommes quittes ?

Nouvelle pause, un peu plus longue.

— Écoute, Rydell, c'est triste à dire, mais je ne voudrais pas que tu oublies à quel point ton comportement nous a déçus. Néanmoins, oui, ce que tu viens de proposer est envisageable.

— Mais juste Freddie et vous, hein ? Personne d'autre.

— Bien entendue, avait répondu Warbaby.

Rydell l'imaginait en train de jeter un coup d'œil à Freddie, qui pianotait sur un nouveau portable pour essayer de localiser l'appel. Mais tout ce qu'il pouvait découvrir, c'était un nœud cellulaire à

Oakland, débouchant sur un numéro basculé.

— Soyez à L.A. demain, M. Warbaby. Je vous appellerai au même numéro, pour vous dire où me rencontrer. Quinze heures précises.

— Je pense que tu as pris la bonne décision, Rydell, avait répondu Warbaby.

— Je l'espère, avait murmuré Rydell avant de raccrocher.

Il consulta sa Timex. Puis but une gorgée de café. Il était quinze heures précises. Il posa le café sur le comptoir et sortit le téléphone.

Il leur fallut vingt minutes pour arriver. Ils étaient dans deux voitures, venant de deux directions opposées. Warbaby et Freddie occupaient une Lincoln noire surmontée d'une parabole blanche. Freddie conduisait. Svobodov et Orlovsky étaient dans une berline Lada grise, une location, estima Rydell.

Il les observa tandis qu'ils se regroupaient. Puis ils entrèrent, tous les quatre ensemble, sur la placette du Blob, dépassèrent les sculptures cinétiques et se dirigèrent vers l'ascenseur le plus proche. Warbaby avait l'air plus accablé que jamais. Il s'appuyait lourdement sur sa canne et portait le même pardessus olive et le même chapeau que la dernière fois. Freddie avait une chemise imprimée avec beaucoup de rose et un portable sous le bras. Les Russes de la brigade des Homicides étaient en gris à peu près de la même teinte et de la même texture que leur Lada.

Il attendit un peu pour voir si Loveless allait arriver, puis composa le numéro dans l'Utah.

— Pour l'amour du Christ, murmura-t-il en comptant les sonneries.

— Il a quelque chose, votre café au lait ? demanda le garçon de la cafétéria, un Asiatique, en le regardant avec insistance.

— Ça va, fit Rydell tandis que Mange-Dieu décrochait.

— Oui ?

— Paradise.

— C'est Richard ?

— Nixon. Ils sont ici. Quatre. Mais il manque Loveless.

— Vos deux Russes, Warbaby et son larbin ?

— C'est ça.

— Mais pas l'autre ?

— Je ne le vois nulle part.

— Sa description fait partie du paquet, en tout cas. C'est bon, Rydell. On y va.

Rydell rempocha le téléphone, se leva et marcha à grands pas vers l'escalier roulant. Le garçon pensait probablement que le café au lait avait quelque chose.

Mange-Dieu et ses copains, si toutefois il ne s'agissait pas d'une seule et même personne, par exemple une vieille dame siphonnée de la banlieue d'Oakland nantie de deux millions de dollars d'équipement sophistiqué et d'une mentalité exécrable, avaient frappé Rydell par leur côté particulièrement puant et plein de vent. À les entendre, il n'y avait rien qu'ils ne puissent accomplir. Mais s'ils étaient si forts, pourquoi étaient-ils obligés de se cacher et de se faire du fric en marge de la loi ?

Rydell avait assisté à une ou deux conférences sur la criminalité informatique, à l'académie de police, mais ça ne lui avait pas apporté grand-chose. Les vieilles histoires de gamins surdoués s'introduisant dans les systèmes informatiques des entreprises pour les trafiquer étaient périmées. Aujourd'hui, avait dit le fédéral en visite, toute la délinquance autrefois attribuée aux "cols blancs" était en passe de devenir une criminalité informatique parce que tout se faisait, dans des bureaux, avec des ordinateurs. Mais il existait encore des délits que l'on pouvait appeler "délits informatiques" dans le vieux sens du terme, car ils émanaient de professionnels qui se donnaient encore le nom de "hackers", de "pirates". Le public avait toujours tendance à voir en eux des individus romantiques qui se battaient contre des géants en leur jouant des tours, comme des gamins qui déplacent les murs des chiottes au fond du jardin. De simples plaisantins. À une époque, disait le Fed, la plupart des gens ne savaient même pas qu'il y avait des chiottes dans le jardin, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dans la merde jusqu'au cou. Là, la classe de Rydell avait ri, par politesse. Mais les choses avaient changé, disait le Fed. Le pirate moderne était à peu près aussi romantique qu'un tueur dans un gang de trafiquants de glace ou qu'un gorille dopé au dancer. Mais beaucoup plus difficile à capturer. Cependant, si on réussissait à en prendre un pour le cuisiner un peu, on pouvait généralement espérer mettre la main sur deux ou trois autres. L'ennui, c'était qu'ils étaient organisés, la plupart du temps, en cellules, constituant des groupes plus larges, de sorte que le maximum que l'on pouvait espérer coffrer, habituellement, c'était le contenu d'une seule cellule, puisqu'ils ne connaissaient pas les membres des autres groupes, et ne tenaient pas à les connaître.

Mange-Dieu et ses amis, quel que soit leur nombre, devaient constituer une telle cellule, une unité de base de ce qu'ils appelaient la République du Désir. Et, s'ils avaient réellement l'intention de faire ce qu'ils lui avaient promis de faire, il estimait que ce serait pour trois raisons principales. La première, c'était qu'ils détestaient l'idée de reconstruire San Francisco, parce qu'ils préféraient qu'une infrastructure soit pleine de trous. La deuxième, c'était qu'ils lui demandaient pour cela beaucoup d'argent – qu'il n'avait pas. Et la troisième, c'était qu'ils avaient trouvé un nouveau moyen d'accomplir

quelque chose que personne n'avait jamais essayé avant. C'était sans doute cela qui les avait décidés, finalement, à l'aider.

S'élevant à présent sur l'escalier roulant au milieu de tous ces gens qui habitaient ou travaillaient ici, se forçant à ne pas courir, Rydell avait du mal à croire que Mange-Dieu et les autres allaient faire ce dont ils s'affirmaient capables. Et s'ils ne l'étaient pas, eh bien, il était baisé.

Non, se disait-il. Ils allaient le faire. Il fallait qu'ils le fassent. Quelque part, dans l'Utah, une parabole tournait, s'orientant vers la côte, vers le ciel de Californie. Et de cette parabole, alimentée depuis l'endroit où se trouvaient Mange-Dieu et ses amis, arrivaient des trains de signaux – des paquets, c'était comme ça que les appelait Mange-Dieu.

Quelque part, très haut au-dessus du Blob, au-dessus de tout le bassin de Los Angeles, se trouvait l'Étoile de la Mort.

Rydell fit un zigzag pour éviter un homme aux cheveux argentés, en tennis blancs, et grimpa deux à deux les marches de l'escalier roulant. Il émergea sous le téton de cuivre. Les gens entraient et sortaient de la petite galerie marchande qui se trouvait là. Un jet d'eau, au milieu, coulait sur des nappes de verre émeraude illuminé, de formes variées. Il vit les Russes, de dos, qui se dirigeaient vers les murs blancs du complexe où se trouvait l'appartement de Karen. Ni Freddie ni Warbaby n'étaient en vue.

Il consulta sa montre. 15 h 32.

— Merde, fit-il entre ses dents.

Ça n'avait pas marché. Mange-Dieu l'avait baisé. Il avait condamné à mort Chevette et Sublett, et même Karen Mendelsohn. Quant à lui, c'était la dernière fois qu'il cherchait les emmerdes, la dernière erreur monumentale qu'il commettait dans sa vie.

C'est alors que de drôles de choses sortirent d'une longue ouverture dans la paroi de verre, juste au sud de l'endroit où se trouvaient les courts de tennis. Il n'avait jamais rien vu de pareil. Il y en avait tout un groupe, dix ou douze environ, et elles étaient toutes noires. Elles n'émettaient pratiquement aucun son, et elles semblaient flotter dans les airs. Les joueurs, sur les courts, s'arrêtèrent de jouer pour les regarder.

C'étaient des hélicoptères, mais beaucoup trop petits pour contenir qui que ce soit. Plus petits que les plus légers des engins volants. En forme, plus ou moins, de parabole. Avec des tourelles à canon de l'Aérospatiale française, le genre de truc que l'on voyait dans les images de la télé sur Mexico. Il supposait qu'ils étaient sous le contrôle du DCCIU, le Dispositif de Communication et de Contrôle des Interventions d'Urgence, qui s'occupait de l'Étoile de la Mort. L'un des engins incurva sa trajectoire, passant à six ou sept mètres au-dessus de

sa tête, et il put voir les tubes multiples d'une espèce de mitrailleuse ou d'un lance-roquettes.

— Merde, fit-il.

Il contemplait là l'avenir de la protection publique armée.

— OPÉRATION DE POLICE. GARDEZ VOTRE CALME.

Une femme se mit à hurler, quelque part dans le centre commercial. Sa voix résonna à plusieurs reprises, comme quelque chose de mécanique.

— GARDEZ VOTRE CALME.

La plupart des gens étaient figés, la mâchoire durcie. Les robes des femmes ondulaient sous les courants d'air venus d'en haut.

Rydell se mit à courir.

Il dépassa Svobodov et Orlovsky ; ceux-ci avaient la tête levée vers trois hélicoptères qui descendaient, visiblement dans leur direction. Ils demeuraient là, la bouche ouverte. Les demi-verres rectangulaires d'Orlovsky semblaient sur le point de lui glisser du nez.

— TOUT LE MONDE À PLAT VENTRE OU NOUS OUVRONS LE FEU.

Mais les résidents, en majorité blonds et minces, demeuraient figés, la raquette à la main ou leur sac d'emplettes en papier noir verni sous le bras. Ils regardaient les hélicoptères. Ils regardaient Rydell, qui courait devant eux. Leur regard avait un éclat à la fois curieux et dur.

Il dépassa Freddie, à plat ventre sur le sol granité, obéissant à la lettre aux instructions des hélicos. Il avait les mains croisées sur la tête, et son portable à côté de lui.

— GARDEZ VOTRE CALME.

Il vit alors Warbaby, vautré en arrière sur un banc en fer forgé, comme s'il avait été assis là toute sa vie, contemplant le cours du temps. Et Warbaby le vit aussi.

— OPÉRATION DE POLICE.

Il avait sa canne à côté de lui, appuyée contre le banc. Il la prit d'un geste lent et délibéré. Rydell crut que ses derniers instants étaient arrivés.

— GARDEZ VOTRE CALME.

Mais Warbaby, plus triste que jamais, leva la canne contre le bord de son chapeau, en un geste qui ressemblait à un salut.

— LÂCHEZ CETTE CANNE.

C'était la voix amplifiée d'un flic de la section spéciale, à l'abri dans les sous-sols durcis de son bunker de City Hall East, qui manœuvrait son petit engin de l'Aérospatiale avec une console de téléprésence. Warbaby haussa lentement les épaules et laissa retomber la canne.

Toujours en courant, Rydell franchit les portes ouvertes de la résidence et grimpa jusqu'à l'appartement de Karen Mendelsohn. La

porte était entrebâillée. Karen et Chevette étaient là, les yeux exorbités.

— Rentrez vite ! hurla-t-il.

Elles le regardaient comme si elles ne comprenaient pas.

— Rentrez ! répéta-t-il.

Il y avait d'énormes plantes sur le palier, dans une jardinière couleur brique qui lui arrivait à hauteur de la taille. Il vit Loveless émerger de derrière une plante, son petit pistolet levé à la main. Il portait une veste de sport aux reflets argentés, et son bras gauche était en écharpe. Son visage était constellé de micropores qui n'étaient pas tout à fait de la même couleur que sa peau. On aurait dit qu'il avait la lèpre ou quelque chose comme ça. Il avait son habituel sourire aux lèvres.

— Non ! hurla Chevette. Espèce de petit con d'assassin !

Loveless fit pivoter son arme, à environ trente centimètres de la tête de Chevette, et Rydell vit disparaître son sourire. Sans lui, il semblait ne pas avoir de lèvres.

— GARDEZ VOTRE CALME, leur rappelèrent les hélicoptères tandis que Rydell braquait sur Loveless la torche de Wally.

Loveless n'eut même pas la force de presser la détente, et Rydell fut impressionné. L'effet du capiscum était immédiat. Cela lui rappelait les allergies de Sublett, mais en plus grave et beaucoup plus rapide.

Espèce de cinglé, espèce d'enfoiré de cinglé ! ne cessait de répéter Karen Mendelsohn.

Ses paupières étaient gonflées comme si elle avait traversé un essaim de frelons. Chevette et elles avaient été exposées à la lisière du nuage de poivre, et Sublett avait si peur des résidus qui pouvaient encore flotter dans l'air qu'il s'était réfugié dans une armoire de la chambre de Karen et ne voulait plus en sortir.

— Espèce de danger public d'enfoiré ! Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

Rydell se contentait de rester là, assis dans l'un de ses fauteuils blancs style rétro-agressif, à écouter les hélicos en train de faire leur boucan à l'extérieur. Plus tard, quand ce serait tassé, ils établiraient que la République du Désir avait désignés, Warbaby et les autres, comme des mercenaires qui fabriquaient des bombes pour le compte du Front des Séparatistes de Sonora, en affirmant que l'appartement de Karen contenait suffisamment d'explosifs pour faire sauter le mamelon du Blob et l'envoyer valser jusqu'à Malibu. Ils avaient aussi mis sur pied un scénario de prise d'otages, pour s'assurer que les brigades spéciales feraient une entrée discrète, le cas échéant. Mais quand la vraie section spéciale d'intervention antiterroriste s'était

pointée, la situation aurait été pour le moins épineuse si Karen n'avait pas travaillé pour *Flics en peine*. C'était en l'occurrence, des flics en colère qui s'étaient dérangés, et ils devenaient de plus en plus furieux à chaque minute. Mais les collaborateurs de Pursley savaient ce qu'il fallait faire, apparemment, pour les calmer.

Le plus marrant, c'était que jamais la police de Los Angeles n'admettrait publiquement que des pirates s'étaient introduits dans l'Étoile de la Mort. Ils ne cessèrent de répéter que tout avait été fait par téléphone, et ils ne démordraient jamais de cette version. Le plus important pour eux, évidemment, était qu'ils étaient prêts, finalement, à étouffer une grande partie de l'affaire.

Assis là à écouter Karen, il lui vint graduellement à l'idée qu'il était, effectivement, le genre d'enfoiré de cinglé qu'elle *adorait*, et il ne cessait de penser, également, à la boutique d'*Artisanat du Cauchemar* et à cette femme dont il avait oublié le nom, en espérant qu'elle n'aurait pas trop d'emmerdements parce que Mange-Dieu lui avait demandé un numéro de téléphone à mettre dans son paquet de données fictives, le numéro qui était censé avoir fourni le tuyau. Rydell n'avait pas voulu donner celui de Kevin. Il avait retrouvé celui de la boutique dans son portefeuille, sur un petit bout déchiré de la revue *People*, et c'était celui qu'il avait refilé à Mange-Dieu.

Chevette était alors arrivée, le visage boursoufflé par le capiscum, et elle lui avait demandé si ça avait marché ou s'ils s'étaient fait baiser. Puis les flics étaient survenus, et les ennuis avaient commencé, mais Aaron Pursley s'était pointé avec une armée d'avocats, à peu près autant qu'il y avait de flics, suivis de Wellington Ma lui-même, en blazer bleu marine à bouton d'or.

Rydell avait fini par le rencontrer en personne.

— C'est toujours un plaisir de faire la connaissance d'un client, lui dit Ma en lui serrant la main.

— Ravi de vous voir, M. Ma, fit Rydell.

— Je ne vous demanderai pas ce que vous avez fait à ma boîte vocale, déclara Wellington Ma, mais j'espère que vous ne le referez jamais. Votre histoire, cependant, est fascinante.

Rydell songea à Mange-Dieu et aux cinquante mille dollars. Il espérait que Ma, Karen et les autres ne le prendraient trop mal, mais il se faisait trop de souci pour ça, car Aaron Pursley avait déjà répété deux fois que ce truc-là allait enfoncer Pooky l'Ours, et Karen ne cessait de dire que Chevette était superbement télégénique et que les jeunes allaient délirer et que Chrome Koran allait donner n'importe quoi pour faire la musique.

Wellington Ma avait sur-le-champ fait signer Chevette, et même Sublett, mais il avait fallu lui passer les contrats dans son armoire, parce qu'il ne voulait toujours pas sortir.

D'après ce que disait Karen, Rydell avait compris que Chevette lui avait raconté à peu près toute l'histoire pendant que Sublett et elle la gardaient et l'empêchaient d'appuyer sur un quelconque bouton de panique de SecurIntens. Karen, de toute évidence, était au courant pour les lunettes LV, et elle avait passé tout son temps à extraire les informations qu'elles contenaient. Elle savait tout sur Sunflower et sur le reste. Elle ne cessait de dire à Pursley qu'ils avaient de la dynamite entre les mains, parce qu'ils avaient de quoi compromettre largement Cody Harwood, s'ils jouaient cette partie comme il fallait, et que le salaud avait bien mérité ce qui allait lui arriver.

Rydell n'avait pas encore eu l'occasion de voir ce que montraient les lunettes.

— M. Pursley ? demanda-t-il en se rapprochant obliquement de lui.

— Oui, Berry ?

— Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Eh bien, fit Pursley en se pinçant le bas du nez, vos deux amis et vous, vous allez être arrêtés et incarcérés.

— Vraiment ?

Pursley regarda sa grosse montre en or. Elle était incrustée de diamants tout autour du cadran, avec une énorme turquoise de chaque côté.

— Dans cinq minutes environ. Nous avons prévu la première conférence de presse vers dix-huit heures. Cette heure vous convient, ou bien préférez-vous manger d'abord ? Nous pouvons vous faire monter un repas.

— Mais si on doit nous arrêter…

— La caution, Berry. Vous savez ce que c'est ? Demain matin, vous serez tous dehors, fit Pursley, l'air radieux.

— Tout va bien se passer pour nous, M. Pursley ?

— Écoute-moi, mon garçon. Vous êtes un flic. Un flic honnête, mais un "flic en peine". Vous êtes – passez-moi l'expression – dans une merde profonde, spectaculaire, mais particulièrement *héroïque*. (Il donna un grand coup sur l'épaule de Rydell.) *Flics en peine* est là pour vous donner un coup de main, et laissez-moi vous dire qu'aucun de nous ne s'en portera plus mal.

Chevette déclara que la prison, ça lui était égal, mais qu'elle aimerait bien passer un coup de fil à quelqu'un de San Francisco nommé Fontaine.

— Vous pouvez appeler qui vous voulez, lui dit Karen en lui essuyant les yeux avec un mouchoir en papier. Tout sera enregistré, mais nous en aurons également une copie. Comment s'appelait votre ami, le Noir, celui qui s'est fait tuer ?

— Sammy Sal.

Karen se tourna vers Pursley.

— On pourrait contacter Jackson Cale, dit-elle.

Rydell se demanda pourquoi elle prononçait ce nom. C'était celui d'un jeune acteur noir qui jouait dans plusieurs téléfilms.

Chevette s'avança alors vers lui et le prit dans ses bras, en se pressant contre lui de tout son corps. Elle levait les yeux vers lui sous sa coiffure complètement dingue. Et cela lui plut, même si elle avait les yeux tout rouges et que son nez n'arrêtait pas de couler.

39
Célébration dans la grisaille

Le samedi 15 novembre, le lendemain de la quatrième nuit passée chez Skinner, Yamazaki, avec sur le dos une énorme cape en tartan rapiécée en plusieurs endroits et qui sentait le suif, descendit par l'ascenseur jaune pour négocier avec les camelots du pont. Il avait sous le bras un carton contenant plusieurs fragments de bois pétrifiés, la ramure gauche d'un chevreuil, quinze CD, un article promotionnel en forme de petit vase chinois à col étroit, gravé des lettres OXO, et un exemplaire délavé, gonflé par l'humidité, de l'édition Columbia de *l'Histoire de la littérature des États-Unis*.

Les camelots étaient en train d'installer leurs étals, la matinée s'annonçait grise et moite, et il était heureux d'avoir emprunté la cape, dont les fonds de poches étaient remplis de vieille sciure de bois et de fragments de quincaillerie indéfinissables. Il se demandait de quelle manière il convenait de les aborder, mais ils prirent les devants et s'attroupèrent autour de lui, le nom de Skinner revenant plusieurs fois sur leurs lèvres.

Le bois pétrifié se vendit assez bien, puis le vase, puis huit CD. Finalement, tout partit, excepté le livre, trop piqué, qu'il posa, avec sa couverture bleue gondolée par l'air marin, au sommet d'un tas d'ordures. L'argent dans la main, il partit d'abord à la recherche de la vieille femme qui vendait des œufs. Il leur fallait également du café.

Il n'était pas loin d'un étal où l'on grillait et moulait du café lorsqu'il aperçut Fontaine au milieu de la foule du matin. Il avait relevé le col de son long pardessus en tweed pour se protéger de la brume qui montait.

— Comment va le vieux, Scooter ?

— Il demande souvent des nouvelles de la fille.

— Elle est en taule à L.A.

— En taule ?

— Libérée sous caution ce matin, d'après ce qu'elle m'a dit hier soir. J'allais justement chez Skinner lui apporter la nouvelle.

Il sortit un téléphone de sa poche et le tendit à Yamazaki.

— Elle a le numéro. Mais n'appelez pas trop chez vous, d'accord ?

— Chez moi ?

— Au Japon.

Yamazaki battit des paupières.

— D'accord. Je comprends…

— Je ne sais pas dans quelles nouvelles histoires elle s'est fourrée depuis cette tempête, mais j'ai été trop occupé pour m'intéresser à tout

ça, à vrai dire. Le courant est rétabli. Et puis j'ai encore sur les bras une victime que personne n'est venu me réclamer. Je l'ai repêché, ou plutôt ce qu'il en restait, au milieu des concombres, dans une serre. Mercredi matin. Juste en bas de chez vous, en fait. Je ne sais pas si ce type est tombé sur la tête ou quoi, mais il est à moitié dans le coma. Il émerge de temps en temps. Il n'a rien de cassé, je pense. Juste une éraflure, sur le côté, ça pourrait être une balle. Un petit calibre, à mon avis.

— Vous ne l'avez pas conduit à l'hôpital ?

— Non. Ce n'est pas dans nos habitudes, à moins qu'ils ne le demandent eux-mêmes, ou qu'ils ne soient en danger de mort. Presque tous ici, nous avons des raisons d'éviter ce genre d'endroits, où ils vous fichent sur leurs ordinateurs et des trucs comme ça.

— Ah, bon, fit Yamazaki – avec tact, espérait-il.

— C'est la vie, lui dit Fontaine. Il a sans doute été découvert d'abord par des gamins qui lui ont fait les poches. Il avait sûrement des papiers et de l'argent sur lui. Mais il est costaud, le frère, et quelqu'un finira bien par l'identifier, surtout avec cette espèce d'épingle à nourrice en travers du chinois.

— Oui, fit Yamazaki, sans comprendre très bien le sens de cette dernière remarque. À propos, j'ai toujours votre pistolet.

Fontaine regarda furtivement autour de lui.

— Si vous pensez ne plus en avoir besoin, balancez-le pour moi dans la flotte. Mais il faudra me rendre le téléphone, un de ces jours. Combien de temps vous compter rester dans le coin au fait ?

— Je… je ne sais pas.

Et c'était la vérité.

— Vous descendrez, cet après-midi, pour voir le défilé ?

— Le défilé ?

— C'est le 15 novembre. L'anniversaire de Shapely. Un truc à voir. Une sorte de carnaval. Beaucoup de jeunes se foutent à poil, mais avec le temps qu'il fait en ce moment je ne sais pas. On se verra peut-être. Saluez Skinner de ma part.

— D'accord, je le saluerai, fit Yamazaki en souriant tandis que Fontaine poursuivait son chemin, l'arc-en-ciel de son bonnet au crochet restant longtemps visible dans la foule.

Yamazaki se dirigea vers l'étal du marchand de café. Il se souvint de la procession funèbre et du personnage sautillant tout en rouge, avec son fusil rouge. Le symbole de la disparition de Shapely.

Le meurtre – certains disaient le sacrifice – avait eu lieu à Salt Lake City. Les sept tueurs, des intégristes lourdement armés appartenant à une secte de Blancs racistes rentrés dans la clandestinité à la suite de l'attaque de l'aéroport, étaient toujours emprisonnés dans l'Utah, à l'exception de deux d'entre eux, morts des suites du sida,

peut-être contracté en prison, après avoir refusé obstinément d'être soignés par le traitement qui portait le nom de leur victime.

Ils n'avaient rien dit pour se défendre durant le procès. Leur chef se contentant de répéter que la maladie était la vengeance exercée par Dieu sur les pêcheurs et les impurs. Ils étaient maigres, le crâne rasé, le regard vide et implacable. C'étaient les justiciers de Dieu, et ils resteraient dans l'histoire, pour l'éternité, avec ce même regard.

Shapely était mort riche, se disait Yamazaki en prenant sa place dans la file d'attente pour le café. Peut-être même était-il mort heureux. Il avait vu le produit de son sang inverser le cours de ténèbres. Il y avait d'autres calamités dans le monde, mais le vaccin élaboré à partir de son virus avait sauvé des millions et des millions de vies.

Yamazaki se promit d'assister au défilé célébrant la naissance de Shapely. Il ne faudrait pas qu'il oublie de prendre le bloc-notes.

Humant l'arôme du café fraîchement moulu, il attendit patiemment son tour.

notes

Notes

1

SoCal : *South California*, Californie du Sud, par opposition à NoCal, Californie du Nord. *(N.d.T.)*

2

Tiltrotor en anglais, appareil décollant et atterrissant en configuration “hélicoptère” et dont les hélices orientables prennent une position propulsive classique en vol de croisière. *(Note de l’Ebookeur)*.

3

Ice : Amphétamines analogues au crack, mais provoquant des réactions plus prolongés et davantage d'accoutumance. *(N.d.T.)*

4

Futon Mouth : même prononciation que foot-and-mouth, nom de la fièvre aphteuse. *(N.d.T.)*

5

Bagel : beignet en forme de chambre à air, fait avec de la pâte levée. *(N.d.T.)*

6

Jésus et moi, on va te tanner ton petit cul païen. *(N.d.T.)*

M.A.S.H., de Robert Altman. *(N.d.T.)*

8

Jeu de mots à connotation sexuelle intraduisible en français. *In-and-Out* désigne un “drive-in”, un endroit conçu pour entrer et ressortir rapidement après avoir consommé sans descendre de voiture. *Urge* évoque un besoin pressant. *(N.d.T.)*